Race. Vel. A 1-2
414

DIVERS TRAITEZ SUR L'ELOQUENCE ET SUR LA POËSIE.

Tome Premier.

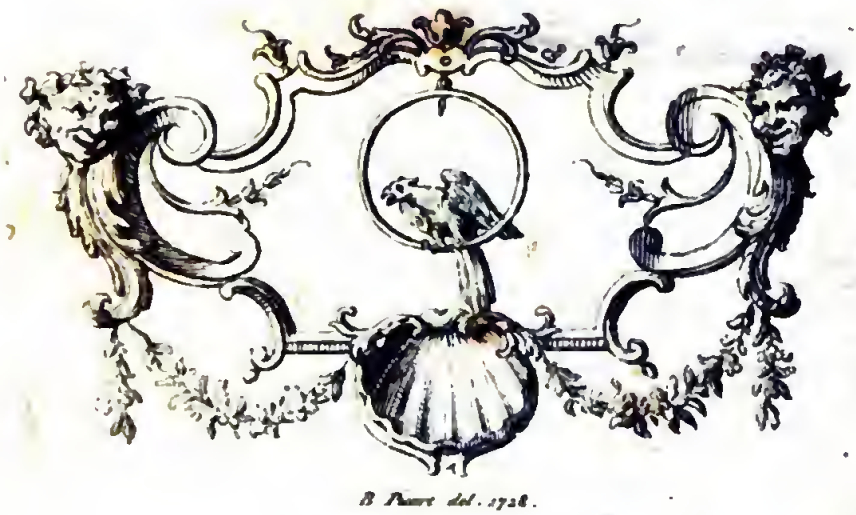
5331333
Rac. Vol. A
414

REFLEXIONS SUR LA RHETORIQUE ET SUR LA POETIQUE.

DIALOGUES SUR L'ELOQUENCE

Par Messire FRANÇOIS de SALIGNAC de la MOTHE FENELON, Archevêque Duc de Cambray &c.

Nouvelle Edition augemntée de diverses Pieces.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD.

MDCCXXX.

BIBLIOTECA NACIONAL

REFLEXIONS
SUR LA
RHETORIQUE,
ET SUR
LA POËTIQUE.

JE ſuis honteux, Monſieur, de vous *devoir depuis ſi long-tems une réponſe*; mais ma mauvaiſe ſanté & mes embarras continuels ont cauſé ce retardement. Le choix, que l'Académie a fait de vôtre perſonne pour l'emploi de ſon Secretaire perpetuel, eſt digne de la Compagnie, & promet beaucoup au Public pour les belles Lettres. J'avouë que la demande que vous me faites au nom d'un Corps, auquel je dois tant, m'embarraſſe un peu. Mais je vais parler au hazard, puiſqu'on l'exige. Je le ferai avec une grande défiance de mes penſées, & une ſincére déference pour ceux qui daignent me conſulter.

Projet d'achever le Dictionnaire.

I.

LE Dictionnaire, auquel l'Académie travaille, merite ſans doute qu'on l'achéve. Il eſt vrai que l'uſage, qui change ſouvent pour les langues vivantes, pourra changer ce que ce Dictionnaire aura décidé,

Nedum ſermonum ſtet honos, & gratia vivax,
Multa renaſcentur, quæ jam cecidére, cadentque,
Quæ nunc ſunt in honore, vocabula, ſi volet uſus,
Quem penes arbitrium eſt, & jus, & norma loquendi.

HORAT. *Art Poët. verſ.* 99. *& ſeqq.*

Mais ce Dictionnaire aura divers uſages. Il ſervira aux Etrangers, qui ſont curieux de notre Langue, & qui liſent avec fruit les Livres excellents en pluſieurs genres, qui ont été faits en France. D'ailleurs les François les plus polis peuvent avoir quelquefois beſoin de recourir à ce Dictionnaire par raport à des termes, ſur leſquels ils doutent. Enfin quand notre Langue ſera changée, il ſervira à faire entendre les Livres dignes de la poſtérité, qui ſont écrits en notre temps. N'eſt-on pas obligé d'expliquer maintenant le langage de Villehardouin, & de Joinville? Nous ſerions ravis d'avoir des Dictionnaires Grecs & Latins faits par les anciens mêmes. La perfection des Dictionnaires eſt même un point, où il faut avouer que les Modernes ont encheri ſur les Anciens. Un jour on ſentira la commodité d'avoir

voir un Dictionnaire qui ſerve de Clef à tant de bons Livres. Le prix de cet Ouvrage ne peut manquer de croître, à meſure qu'il vieillira.

II.

Il ſeroit à deſirer, ce me ſemble, qu'on joignît au Dictionnaire une Grammaire Françoiſe. Elle ſoulageroit beaucoup les Etrangers, que nos phraſes irrégulieres embarraſſent ſouvent. L'habitude de parler notre Langue nous empêche de ſentir ce qui cauſe leur embarras. La plûpart même des François auroient quelquefois beſoin de conſulter cette régle. Ils n'ont appris leur Langue que par le ſeul uſage, & l'uſage a quelques defauts en tous lieux. Chaque Province a les ſiens; Paris n'en eſt pas exempt. La Cour même ſe reſſent un peu du langage de Paris, où les enfans de la plus haute condition ſont d'ordinaire élevez. Les perſonnes les plus polies ont de la peine à ſe corriger ſur certaines façons de parler, qu'elles ont priſes pendant leur enfance en Gaſcogne, en *Normandie* ou à *Paris* même par le commerce des domeſtiques.

Les Grecs & les Romains ne ſe contentoient pas d'avoir appris leur Langue naturelle par le ſimple uſage; ils l'étudioient dans un âge mur, par la lecture des Grammairiens, pour remarquer les regles, les exceptions, les étymologies, les ſens figurez, l'artifice de toute la Langue, & ſes variations.

Un ſavant Grammairien court riſque de compoſer une Grammaire trop curieuſe, & trop remplie de préceptes. Il me ſemble qu'il faut ſe borner à une methode courte & facile. Ne donnez

d'abord que les regles les plus générales ; les exceptions viendront peu à peu. Le grand point eſt de mettre une perſonne le plutôt qu'on peut dans l'application ſenſible des regles par un fréquent uſage. Enſuite cette perſonne prend plaiſir à remarquer le détail des regles, qu'elles a ſuivies d'abord, ſans y prendre garde.

Cette Grammaire ne pourroit pas fixer une Langue vivante ; mais elle diminueroit peut-être les changemens capricieux, par leſquels la mode régne ſur les termes, comme ſur les habits. Ces changements de pure fantaiſie peuvent embrouiller & altérer une Langue, au lieu de la perfectionner.

III.

OSERAI-JE hazarder ici par un excés de zéle, une propoſition, que je ſoumets à une Compagnie ſi éclairée ? Notre Langue manque d'un grand nombre de mots & de phraſes. Il me ſemble même qu'on l'a génée & appauvrie depuis environ cent ans, en voulant la purifier. Il eſt vrai qu'elle étoit encore un peu informe, & trop *verbeuſe*. Mais le vieux Langage ſe fait regretter, quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amiot, dans le Cardinal d'Oſſat, dans les Ouvrages les plus enjouez, & dans les plus ſérieux. Il avoit je ne ſai quoi de court, de naïf, de hardi, de vif & de paſſionné. On a retranché, ſi je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit. D'ailleurs je voudrois n'en perdre aucun, & en acquerir de nouveaux. Je voudrois autoriſer tout terme, qui nous manque, & qui a un ſon doux, ſans danger d'équivoque.

Quand

Quand on examine de près la ſignification des termes, on remarque qu'il n'y en a preſque point, qui ſoient entierement Synonimes entr'eux. On en trouve un grand nombre, qui ne peuvent déſigner ſuffiſamment un objet, à moins qu'on n'y ajoûte un ſecond mot. De là vient le fréquent uſage des circonlocutions. Il faudroit abreger, en donnant un terme ſimple & propre pour exprimer chaque objet, chaque ſentiment, chaque action. Je voudrois même pluſieurs Synonimes pour un ſeul objet. C'eſt le moïen d'éviter toute équivoque, de varier les phraſes, & de faciliter l'harmonie, en choiſiſſant celui de pluſieurs Synonimes, qui ſonneroit le mieux avec le reſte d'un diſcours.

Les Grecs avoient fait un grand nombre de mots compoſez, comme *Pantocrator*, *Glaucopis*, *Eucnemides &c.* Les Latins, quoique moins libres en ce genre, avoient un peu imité les Grecs; Temoins, *Lanifica*, *Maleſuada*, *Pomifer &c.* Cette compoſition ſervoit à abréger, & à faciliter la magnificence des vers. De plus ils raſſembloient ſans ſcrupule *pluſieurs dialectes dans le même Poëme*, pour rendre la verſification plus variée, & plus facile.

Les Latins ont enrichi leur Langue des termes étrangers, qui manquoient chez eux. Par exemple, ils manquoient de termes propres pour la Philoſophie, qui commença ſi tard à Rome. En apprenant le Grec, ils en emprunterent les termes, pour raiſonner ſur les Sciences. Ciceron, quoique très-ſcrupuleux ſur la pureté de ſa Langue, employe librement les mots Grecs, dont il a beſoin. D'abord le mot Grec ne paſſoit que comme étranger; on demandoit permiſſion de

s'en ſervir, puis la permiſſion ſe tournoit en poſſeſſion, & en droit.

J'entends dire que les Anglois ne ſe refuſent aucun des mots, qui leur ſont commodes. Ils les prennent par tout où ils les trouvent chez leurs voiſins. De telles uſurpations ſont permiſes. En ce genre tout devient commun par le ſeul uſage. Les paroles ne ſont que des ſons, dont on fait arbitrairement les ſignes de nos penſées. Ces ſons n'ont en eux-mêmes aucun prix. Ils ſont autant au peuple qui les emprunte, qu'à celui qui les a prêtez. Qu'importe qu'un mot ſoit né dans notre païs, ou qu'il nous vienne d'un païs étranger? La jalouſie ſeroit puérile, quand il ne s'agit que de la maniere de mouvoir ſes levres, & de frapper l'air.

D'ailleurs nous n'avons rien à menager ſur ce faux point d'honneur. Notre Langue n'eſt qu'un mélange de Grec, & de Latin, & de Tudeſque, avec quelques reſtes confus du Gaulois. Puiſque nous ne vivons que ſur ces emprunts, qui ſont devenus notre fonds propre, pourquoi aurions-nous une mauvaiſe honte ſur la liberté d'emprunter, par laquelle nous pouvons achever de nous enrichir? Prenons de tous côtez tout ce qu'il nous faut, pour rendre notre Langue plus claire, plus préciſe, plus courte, & plus harmonieuſe; Toute circonlocution affoiblit le diſcours.

Il eſt vrai qu'il faudroit que des perſonnes d'un goût & d'un diſcernement éprouvé, choiſiſſent les termes que nous devrions autoriſer. Les mots Latins paroîtroient les plus propres à être choiſis. Les ſons en ſont doux. Ils tiennent à d'autres mots, qui ont déja pris racine dans notre fonds. L'oreille y eſt déja accoutumée. Ils n'ont plus qu'un

qu'un pas à faire, pour entrer chez nous. Il faudroit leur donner une agréable terminaiſon; quand on abandonne au hazard ou au vulgaire ignorant, ou à la mode des femmes l'introduction des termes, il en vient pluſieurs, qui n'ont ni la clarté, ni la douceur qu'il faudroit deſirer.

J'avouë que ſi nous jettions à la hâte, & ſans choix dans notre Langue, un grand nombre de mots étrangers, nous ferions du François un amas groſſier & informe des autres Langues d'un génie tout different. C'eſt ainſi que les aliments trop peu digérez, mettent dans la maſſe du ſang d'un homme des parties héterogenes, qui l'altérent, au lieu de le conſerver. Mais il faut ſe reſſouvenir, que nous ſortons à peine d'une barbarie auſſi ancienne que nôtre nation.

——— *Sed in longum tamen ævum*
Manſerunt, hodieque manent veſtigia ruris.
Serus enim Græcis admovit acumina chartis &c.
Horat. *Epiſt. lib. II. Epiſt. 1. verſ.* 209. *& ſeq.*

On me dira peut-être que *l'Académie n'a pas le pouvoir* de faire un édit avec une affiche, en faveur d'un terme nouveau; le Public pourroit ſe révolter. Je n'ai pas oublié l'exemple de Tibere, maître redoutable de la vie des Romains. Il parut ridicule en affectant de ſe rendre le maître du terme de *Monopolium*. Mais je crois que le Public ne manqueroit point de complaiſance pour l'Académie, quand elle le menageroit. Pourquoi ne viendrions nous pas à bout de faire ce que les Anglois font tous les jours?

Un terme nous manque, nous en ſentons le beſoin. Choiſiſſez un ſon doux, & éloigné de tou-

te équivoque, qui s'accommode à notre Langue & qui ſoit commode pour abréger le Diſcours. Chacun en ſent d'abord la commodité. Quatre ou cinq perſonnes le hazardent modeſtement en converſation familiere ; d'autres le répetent par le goût de la nouveauté ; le voilà à la mode. C'eſt ainſi qu'un ſentier, qu'on ouvre dans un champ, devient bien-tôt le chemin le plus battu, quand l'ancien chemin ſe trouve raboteux & moins court.

Il nous faudroit, outre les mots ſimples & nouveaux, des compoſez & des phraſes, où l'art de joindre les termes qu'on n'a pas coûtume de mettre enſemble fît une nouveauté gracieuſe.

Dixeris egregiè, notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum. ——————
HORAT. *Art. Poët. verſ.* 47. *& ſeq.*

C'eſt ainſi qu'on a dit *velivolum* en un ſeul mot compoſé de deux, & en deux mots mis l'un auprès de l'autre, * *remigium alarum* ; *Lubricus aſpici.* Mais il faut en ce point être ſobre & précautionné, *tenuis cautuſque ſerendis.* Les nations qui vivent ſous un Ciel tempéré, goûtent moins que les peuples des païs chauds les métaphores dures & hardies.

Notre Langue deviendroit bien-tôt abondante, ſi les perſonnes qui ont la plus grande réputation de politeſſe, s'appliquoient à introduire les expreſſions ou ſimples, ou figurées, dont nous avons été privez juſqu'ici.

IV.

* Horat. *Art. Poët. verſ.* 47. *& ſeq.*
Ibid. v. 46.

IV.

UNE excellente rhétorique ſeroit bien au deſſus d'une Grammaire, & de tous les travaux bornés à perfectionner une Langue. Celui qui entreprendroit cet Ouvrage y raſſembleroit tous les plus beaux préceptes d'Ariſtote, de Ciceron, de Quintilien, de Lucien, de Longin, & des autres célébres Auteurs. Leurs textes, qu'il citeroit, ſeroient les ornements du ſien. En ne prenant que la fleur de la plus pure antiquité, il feroit un Ouvrage court, exquis, & délicieux.

Je ſuis très-éloigné de vouloir préferer en général le génie des anciens Orateurs à celui des Modernes. Je ſuis très-perſuadé de la verité d'une comparaiſon qu'on a faite. C'eſt que comme les Arbres ont aujourd'hui la même forme, & portent les mêmes fruits qu'ils portoient il y a deux mille ans, les hommes produiſent les mêmes penſées. Mais il y a deux choſes que je prends la liberté de repréſenter. La premiere eſt que *certains climats ſont plus heureux que d'autres, pour certains talents*, comme pour certains fruits. Par exemple le Languedoc & la Provence produiſent des Raiſins & des Figues d'un meilleur goût que la Normandie & que les Païs-bas. De même les Arcadiens étoient d'un naturel plus propre aux beaux Arts que les Scythes. Les Siciliens ſont encore plus propres à la Muſique que les Lapons. On voit même que les Atheniens avoient un eſprit plus vif & plus ſubtil que les Béotiens. La ſeconde choſe que je remarque, eſt que les Grecs avoient une eſpece de longue tradition, qui nous manque. Ils avoient plus de culture pour l'élo-

quence que notre nation n'en peut avoir. Chez les Grecs tout dépendoit du peuple, & le peuple dépendoit de la parole. Dans leur forme de gouvernement, la fortune, la réputation, l'autorité étoient attachées à la perſuaſion de la multitude. Le peuple étoit entrainé par les rhéteurs artificieux & vehéments. La parole étoit le grand reſſort en paix, & en guerre. De là viennent tant de harangues, qui ſont rapportées dans les hiſtoires, & qui nous ſont preſque incroyables, tant elles ſont loin de nos mœurs. On voit dans Diodore de Sicile Nicolas & Gylippe, qui entrainent tour à tour les Syracuſains. L'un leur fait d'abord accorder la vie aux priſonniers Atheniens, & l'autre un moment après, les détermine à faire mourir ces mêmes priſonniers.

La parole n'a aucun pouvoir ſemblable chez nous. Les aſſemblées n'y ſont que des céremonies & des ſpectacles. Il ne nous reſte guéres de monumens d'une forte éloquence ni de nos anciens Parlements, ni de nos Etats Généraux, ni de nos Aſſemblées de Notables. Tout ſe décide en ſecret dans le cabinet des Princes, ou dans quelque négociation particuliere. Ainſi nôtre nation n'eſt point excitée à faire les mêmes efforts que les Grecs pour dominer par la parole. L'uſage public de l'éloquence eſt maintenant preſque borné aux Prédicateurs, & aux Avocats.

Nos Avocats n'ont pas autant d'ardeur pour gagner le procès de la rente d'un particulier, que les Rhéteurs de la Grece avoient d'ambition pour s'emparer de l'autorité ſuprême dans une République. Un Avocat ne perd rien, & gagne même de l'argent, en perdant la cauſe qu'il plaide. Eſt-il jeune ? Il ſe haſte de plaider avec un peu d'élegance.

legance, pour acquerir quelque réputation, & ſans avoir jamais étudié ni le fonds des Loix, ni les grands modelles de l'antiquité. A-t-il quelque réputation établie ? Il ceſſe de plaider, & ſe borne aux conſultations, où il s'enrichit. Les Avocats les plus eſtimables ſont ceux, qui expoſent nettement les faits, qui remontent avec préciſion à un principe de droit, & qui répondent aux objections ſuivant ce principe. Mais où ſont ceux qui poſſedent le grand art d'enlever la perſuaſion, & de remuer les cœurs de tout un peuple ?

Oſerai-je parler avec la même liberté ſur les Prédicateurs ? Dieu ſait combien je révere les Miniſtres de la parole de Dieu. Mais je ne bleſſe aucun d'entr'eux perſonnellement, en remarquant en géneral, qu'ils ne ſont pas tous également humbles & détachez. De jeunes gens ſans réputation ſe hâtent de prêcher. Le Public s'imagine voir qu'ils cherchent moins la gloire de Dieu que la leur, & qu'ils ſont plus occupez de leur fortune que du ſalut des ames. Ils parlent en Orateurs brillants, plutôt qu'en *Miniſtres de J. C.* & en *diſpenſateurs de ſes myſteres.* Ce n'eſt point avec cette oſtentation de paroles, que S. Pierre annonçoit Jeſus crucifié, dans ces Sermons, qui convertiſſoient tant de milliers d'hommes.

Veut-on apprendre de S. * Auguſtin les régles d'une éloquence ſerieuſe & efficace ? Il diſtingue après Ciceron trois divers genres ſuivant leſquels on peut parler. Il faut, dit-il, parler d'une façon abaiſſée & familiere pour inſtruire, *Submiſsè.* Il faut parler d'une façon douce, gracieuſe ; & inſinuante, pour faire aimer la verité, *Temperatè.*

Il

* *De doctr. Chriſt. lib. IV.*

Il faut parler d'une façon grande & vehemente, quand on a beſoin d'entrainer les hommes, & de les arracher à leurs paſſions, *Granditer*. Il ajoûte qu'on ne doit uſer des expreſſions, qui plaiſent, qu'à cauſe qu'il y a peu d'hommes aſſez raiſonnables, pour goûter une verité, qui eſt ſeche & nuë dans un diſcours. Pour le genre ſublime & véhément, il ne veut point qu'il ſoit fleuri, *Non tam verborum ornatibus comtum eſt, quam violentum animi affectibus . . . . . Fertur quippe impetu ſuo, & elocutionis pulchritudinem, ſi occurrerit, vi rerum rapit, non curâ decoris aſſumit*. Un homme, dit encore ce Pere, *qui combat très-courageuſement avec une épée enrichie d'or & de pierreries*, ſe ſert de ces armes, *parce qu'elles ſont propres au combat, ſans penſer à leur prix*. Il ajoute que Dieu avoit permis que S. Cyprien eût mis des ornemens affectez dans ſa Lettre à Donat, *afin que la poſtérité pût voir combien la pureté de la Doctrine Chrétienne l'avoit corrigé de cet excès, & l'avoit ramené à une éloquence plus grave & plus modeſte*. Mais rien n'eſt plus touchant que les deux Hiſtoires que S. Aug. nous raconte, pour nous inſtruire de la maniere de prêcher avec fruit.

Dans la premiere occaſion il n'étoit encore que Prêtre. Le S. Evêque Valere le faiſoit parler, pour corriger le peuple d'Hippone * de l'abus des feſtins trop libres dans les ſolemnitez. Il prit en main le Livre des Ecritures. Il y lut les reproches les plus véhemens. Il conjura ſes auditeurs par *les opprobres, par les douleurs de J. C, par ſa croix, par ſon ſang*, de ne ſe perdre point eux-mê-

* *Ep. xxix. ad Alyp*

mêmes, *d'avoir pitié de celui qui leur parloit avec tant d'affection, & de ſe ſouvenir du vénerable vieillard Valere, qui l'avoit chargé par tendreſſe pour eux, de leur annoncer la verité. Ce ne fut point*, dit-il, *en pleurant ſur eux, que je les fis pleurer; mais pendant que je parlois, leurs larmes prévinrent les miennes. J'avoue que je ne pus point alors me retenir. Après que nous eumes pleuré enſemble, je commençai à eſperer fortement leur correction.* Dans la ſuite il abandonna le diſcours qu'il avoit preparé, parce qu'il ne lui paroiſſoit plus convenable à la diſpoſition des eſprits. Enfin il eut la conſolation de voir ce Peuple docile & corrigé dès ce jour-là.

Voici l'autre occaſion où ce Pere enleva les cœurs. Ecoutons ſes paroles. * *Il faut bien ſe garder de croire qu'un homme a parlé d'une façon grande & ſublime, quand on lui a donné de frequentes acclamations, & de grands applaudiſſemens. Les jeux d'eſprit du plus bas genre, & les ornemens du genre temperé attirent de tels ſuccès. Mais le genre ſublime accable ſouvent par ſon poids, & ôte même la parole; Il réduit aux larmes. Pendant que je tâchois de perſuader au Peuple de Ceſarée en Mauritanie, qu'il devoit abolir un combat des Citoyens, ... où les parens, les freres, les peres, & les enfans diviſez en deux partis combattoient en public pendant pluſieurs jours de ſuite en un certain temps de l'année, & chacun s'efforçoit de tuer celui qu'il attaquoit; Je me ſervis, ſelon toute l'étendue de mes forces, des plus grandes expreſſions, pour déraciner des cœurs & des mœurs de ce Peuple, une coutume ſi cruelle & ſi inveterée. Je ne crus neanmoins.*

* *De doctr. Chriſt. lib. IV.*

moins avoir rien gagné, pendant que je n'entendis que leurs acclamations. Mais j'eſperai, quand je les vis pleurer. Les acclamations montroient que je les avois inſtruits, & que mon diſcours leur faiſoit plaiſir. Mais leurs larmes marquérent qu'ils étoient chargez. Quand je les vis couler, je crus que cette horrible coutume. qu'ils avoient reçue de leurs Ancêtres, & qui les tyranniſoit depuis ſi long-temps, ſeroit abolie. . . . . Il y a déja environ huit ans, ou même plus, que ce Peuple par la grace de J.C. n'a entrepris rien de ſemblable.

Si ſaint Auguſtin eût affoibli ſon diſcours par les ornemens affectez du genre fleuri, il ne ſeroit jamais parvenu à corriger les Peuples d'Hippone & de Ceſarée.

Demoſthene a ſuivi cette regle de la veritable éloquence. * O *Atheniens*, diſoit-il, *ne croyez pas que Philippe ſoit comme une Divinité, à laquelle la Fortune ſoit attachée. Parmi les hommes, qui paroiſſent dévouez à ſes interêts, il y en a qui le haïſſent, qui le craignent, qui en ſont envieux . . . . mais toutes choſes demeurent comme enſevelies par votre lenteur & votre negligence . . . . Voyez, ô Atheniens, en quel état vous êtes réduits. Ce méchant homme eſt parvenu juſqu'au point de ne vous laiſſer plus le choix entre la vigilance & l'inaction. Il vous menace; Il parle, dit on, avec arrogance; Il ne peut plus ſe contenter de ce qu'il a conquis ſur vous; Il étend de plus en plus chaque jour ſes projets pour vous ſubjuguer; Il vous tend des piéges de tous les côtez, pendant que vous êtes ſans ceſſe en arriere, & ſans mouvement. Quand eſt-ce donc, ô Atheniens, que vous ferez ce qu'il faut faire? Quand eſt-ce que nous verrons quelque choſe de vous? Quand*

* 1. *Philip.*

Quand eſt ce que la neceſſité vous y déterminera ? Mais que faut-il croire de ce qui ſe fait actuellement ? Ma penſée eſt qu'il n'y a pour des hommes libres aucune plus preſſante neceſſité, que celle qui reſulte de la honte d'avoir mal conduit ſes propres affaires. Voulez-vous achever de perdre vôtre temps ? Chacun ira-t-il encore çà & là dans la place publique, faiſant cette queſtion ? N'y a-t-il aucune nouvelle ? Eh que peut-il y avoir de plus nouveau, que de voir un homme de Macedoine, qui dompte les Atheniens, & qui gouverne toute la Grece ? Philippe eſt mort, dit quelqu'un. Non, dit un autre, il n'eſt que malade. Eh que vous importe, puiſque s'il n'étoit plus, vous vous feriez bientot un autre Philippe ? Voila le bon ſens qui parle ſans autre ornement que ſa force. Il rend la verité ſenſible à tout le Peuple. Il le réveille, il le pique, il lui montre l'abîme ouvert. Tout eſt dit pour le ſalut commun. Aucun mot n'eſt pour l'Orateur. Tout inſtruit, & touche. Rien ne brille.

Il eſt vrai que les Romains ſuivirent aſſez tard l'exemple des Grecs pour cultiver les belles Lettres.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Muſa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus aſſem, &c.
HORAT. *Art. Poet. verſ.* 323. *& ſeqq.*

Les Romains étoient occupez des Loix, de la Guerre, de l'Agriculture, & du Commerce d'argent. C'eſt ce qui faiſoit dire à Virgile,

Excudent alii ſpirantia mollius æra, &c.
. . . . . .
Tu regere imperio, &c.
Æneid. VI. verſ. 848.

Sal-

Salluſte fait un beau portrait des mœurs de l'ancienne Rome, en avouant qu'elle negligeoit les Lettres.

* *Prudentiſſimus quiſque negotioſus maximè erat. Ingenium nemo ſine corpore exercebat. Optimus quiſque facere, quàm dicere, ſua ab aliis benefacta laudari, quàm ipſe aliorum narrare malebat.*

Il faut neanmoins avouer, ſuivant le rapport de Tite-Live, que l'éloquence nerveuſe & populaire étoit déja bien cultivée à Rome dès les tems de Manlius. Cet homme, qui avoit ſauvé le Capitole contre les Gaulois, vouloit ſoûlever le Peuple contre le Gouvernement. † *Quouſque tandem*, dit-il, *ignorabitis vires veſtras, quas natura ne belluas quidem ignorare voluit? Numerate ſaltem quot ipſi ſitis. . . . . Tamen acrius crederem, vos pro libertate, quam illos pro dominatione certaturos . . . . . quouſque me circumſpectabitis? Ego quidem nulli veſtrum deero, &c.* Ce puiſſant Orateur enlevoit tout le Peuple pour ſe procurer l'impunité, en tendant les mains vers le Capitole, qu'il avoit ſauvé autrefois. On ne pût obtenir ſa mort de la multitude, qu'en le menant dans un Bois ſacré, d'où il ne pouvoit plus montrer le Capitole aux Citoyens. * *Apparuit Tribunis*, dit Tite-Live, *niſi oculos quoque hominum liberaſſent à tanti memoria decoris, numquam fore in præoccupatis beneficio animis, vero crimini locum. . . . Ibi crimen valuit, &c.* Chacun ſçait combien l'éloquence des Grecs cauſa de trouble. Celle de Catilina mit la Republique dans le plus grand péril. Mais cette éloquence ne tendoit qu'à perſuader, & à émouvoir les paſſions. Le bel eſprit n'y étoit d'au-

* *Bell. Catilin.* † *T. Liv. lib. vi. cap.* 18. * *Ibid. cap.* 20.

d'aucun uſage. Un Déclamateur fleuri n'auroit eu aucune force dans les affaires.

Rien n'eſt plus ſimple que Brutus, quand il ſe rend ſuperieur à Ciceron*, juſqu'à le reprendre, & à le confondre. *Vous demandez*, lui dit-il, *la vie à Octave. Quelle mort ſeroit auſſi funeſte? Vous montrez par cette demande, que la tyrannie n'eſt pas détruite, & qu'on n'a fait que changer de tyran. Reconnoiſſez vos paroles. Niez, ſi vous l'oſez, que cette priere ne convient qu'à un Roi, à qui elle eſt faite par un homme réduit à la ſervitude. Vous dites que vous ne lui demandés qu'une ſeule grace, ſavoir qu'il veuille bien ſauver la vie des Citoyens, qui ont l'eſtime des honnêtes gens, & de tout le peuple Romain. Quoi donc, à moins qu'il ne le veuille, nous ne ſerons plus? Mais il vaut mieux n'être plus, que d'être par lui. Non je ne crois point que tous les Dieux ſoient déclarez contre le ſalut de Rome, juſqu'au point de vouloir qu'on demande à Octave la vie d'aucun citoyen, encore moins celle des liberateurs de l'Univers. . . . . O Ciceron vous avouez qu'Octave à un tel pouvoir, & vous êtes de ſes amis! Mais ſi vous m'aimez, pouvez vous deſirer de me voir à Rome, lorſqu'il faudroit me recommander à cet enfant, afin que j'euſſe la permiſſion d'y aller? Quel eſt donc celui que vous remerciez de ce qu'il ſouffre que je vive encore? Faut-il regarder comme un bonheur, de ce qu'on demande cette grace à Octave plûtôt qu'à Antoine? . . . C'eſt cette foibleſſe & ce deſeſpoir, que les autres ont à ſe reprocher comme vous, qui ont inſpiré à Ceſar l'ambition de ſe faire Roi. . . . Si nous nous ſouvenions que nous ſommes Romains, ... ils n'au-*

* *Apud Ciceronem libro Epiſt. ad Brutum, Epiſt.* 15.

n'auroient pas eu plus d'audace pour envahir la tyrannie, que nous de courage pour la repouſſer. . . . O vangeur de tant de crimes, je crains que vous n'ayez fait que retarder un peu nôtre chute. Comment pouvez-vous voir ce que vous avez fait, &c?

Combien ce diſcours ſeroit-il énervé, indécent & avili, ſi on y mettoit des pointes & des jeux d'eſprit? Faut-il que les hommes chargez de parler en Apôtres recuëillent avec tant d'affectation les fleurs que Demoſthene, Manlius & Brutus ont foulées aux pieds? Faut-il croire que les Miniſtres Evangeliques ſont moins ſérieuſement touchez du ſalut éternel des Peuples, que Demoſthene ne l'étoit de la liberté de ſa Patrie, que Manlius n'avoit d'ambition pour ſéduire la multitude, que Brutus n'avoit de courage pour aimer mieux la mort qu'une vie duë au Tyran?

J'avouë que le genre fleuri a ſes graces: mais elles ſont déplacées dans les diſcours, où il ne s'agit point d'un jeu d'eſprit plein de délicateſſe, & où les grandes paſſions doivent parler. Le genre fleuri n'atteint jamais au ſublime. Qu'eſt-ce que les Anciens auroient dit d'une Tragedie, où Hecube auroit déploré ſes malheurs par des pointes? La vraïe douleur ne parle point ainſi. Que pourroit-on croire d'un Prédicateur, qui viendroit montrer aux pecheurs le jugement de Dieu pendant ſur leur tête, & l'enfer ouvert ſous leurs pieds, avec les jeux de mots les plus affectez?

Il y a une bienſeance à garder pour les paroles, comme pour les habits. Une veuve deſolée ne porte point le deuil avec beaucoup de broderie, de friſure, & de rubans. Un Miſſionnaire Apoſtolique ne doit point faire de la parole de Dieu

lieu une parole vaine & pleine d'ornemens af-ectez. Les payens même auroient été indignez e voir une Comedie ſi mal jouée.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adſunt
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum eſt
Primum ipſi tibi. Tunc tua me infortunia ledent.
Telephe, vel Peleu, malè ſi mandata loquêris,
Aut dormitabo, aut ridebo; triſtia mœſtum
Vultum verba decent.

HORAT. *Art. Poët. v.* 101. *& ſeq.*

Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penſer qu'elle n'eſt qu'un art frivole, dont un Déclamateur ſe ſert pour impoſer à la foible imagination de la multitude, & pour trafiquer de la parole. C'eſt un Art très-ſérieux, qui eſt deſtiné à inſtruire, à réprimer les paſſions, à corriger les mœurs, à ſoûtenir les Loix, à diriger les déliberations publiques, à rendre les hommes bons & heureux. Plus un Declamateur feroit d'efforts pour m'éblouir par les preſtiges de ſon diſcours, plus je me révolterois contre ſa vanité. Son empreſſement pour faire admirer ſon eſprit, me paroîtroit le rendre indigne de toute admiration. Je cherche un homme ſérieux, qui me parle pour moi, & non pour lui, qui veuille mon ſalut, & non ſa vaine gloire. L'homme digne d'être écoûté, eſt celui qui ne ſe ſert de la parole que pour la penſée, & de la penſée que pour la verité & la vertu. Rien n'eſt plus mépriſable qu'un parleur de métier, qui fait de ſes paroles ce qu'un Charlatan fait de ſes remedes.

Je prends pour juges de cette queſtion les Payens mêmes. Platon ne permet dans ſa Repu-

bli-

blique aucune Muſique avec les tons effeminez des Lydiens. Les Lacedemoniens excluoient de la leur tous les Inſtrumens trop compoſez, qui pouvoient amollir les cœurs. L'harmonie, qui ne va qu'à flatter l'oreille, n'eſt qu'un amuſement de gens foibles & oiſifs, elle eſt indigne d'une Republique bien policée. Elle n'eſt bonne qu'autant que les ſons y conviennent au ſens des paroles, & que les paroles y inſpirent des ſentimens vertueux. La peinture, la Sculpture, & les autres beaux Arts doivent avoir le même but. L'Eloquence doit, ſans doute, entrer dans le même deſſein. Le plaiſir n'y doit être mêlé, que pour faire le contrepoids des mauvaiſes paſſions, & pour rendre la vertu aimable.

Je voudrois qu'un Orateur ſe préparât longtems en général, pour acquerir un fonds de connoiſſances, & pour ſe rendre capable de faire de bons ouvrages. Je voudrois que cette preparation générale le mît en état de ſe preparer moins pour chaque diſcours particulier. Je voudrois qu'il fût naturellement très-ſenſé, & qu'il ramenât tout au bon ſens; qu'il fît de ſolides études, qu'il s'exerçât à raiſonner avec juſteſſe & exactitude, ſe défiant de toute ſubtilité. Je voudrois qu'il ſe défiât de ſon imagination, pour ne ſe laiſſer jamais dominer par elle, & qu'il fondât chaque diſcours ſur un principe indubitable, dont il tireroit les conſequences naturelles.

Sribendi rectè ſapere eſt principium, & fons.
Rem tibi Socratica poterunt oſtendere charta,
Verbaque proviſam rem non invita ſequentur:
Qui didicit patria, quid debeat, & quid amicis, &c.

HORAT. *Art. Poët. v.* 309. *& ſeq.*

D'or-

D'ordinaire un déclamateur fleuri ne connoit int les principes d'une ſaine Philoſophie, ni ux de la Doctrine évangelique pour perfection- r les mœurs.

Il ne veut que des phraſes brillantes, & que es tours ingenieux. Ce qui lui manque le plus ſt le fonds des choſes. Il ſait parler avec grace ans ſavoir ce qu'il faut dire. Il énerve les plus grandes veritez par un tour vain & trop orné.

Au contraire, le veritable Orateur n'orne ſon diſcours que de veritez lumineuſes, que de ſentiments nobles, que d'expreſſions fortes & proportionnées à ce qu'il tâche d'inſpirer. * Il penſe, il ſent, & la parole ſuit. *Il ne depend point des paroles*, dit S. Auguſtin, *mais les paroles dépendent de lui.* Un homme qui a l'ame forte & grande, avec quelque facilité naturelle de parler, & un grand exercice, ne doit jamais craindre que les termes lui manquent. Ses moindres diſcours auront des traits originaux, que les déclamateurs fleuris ne pourront jamais imiter. Il n'eſt point eſclave des mots. Il va droit à la verité. Il ſait que la paſſion eſt comme l'ame de la parole. Il remonte d'abord au premier principe ſur la matiere qu'il veut débrouiller. Il met ce principe dans ſon vrai point de vûë. Il le tourne & le retourne, pour y accoûtumer ſes Auditeurs les moins pénétrans. Il deſcend juſqu'aux dernieres conſequences par un enchainement court & ſenſible. Chaque verité eſt miſe en ſa place par rapport au tout. Elle prépare, elle amene, elle appuye une autre vérité, qui a beſoin de ſon ſecours. Cet arrangement ſert à éviter les répetitions

* *De doctr. Chriſt. lib. IV,*

tions qu'on peut épargner au Lecteur. Mais il ne retranche aucune des répetitions, par leſquelles il eſt eſſentiel de ramener ſouvent l'auditeur au point, qui décide lui ſeul de tout.

Il faut lui montrer ſouvent la concluſion dans le principe. De ce principe comme du centre ſe répand la lumiere ſur toutes les parties de cet Ouvrage, de même qu'un Peintre place dans ſon tableau le jour, en ſorte que d'un ſeul endroit il diſtribuë à chaque objet ſon degré de lumiere. Tout le diſcours eſt un. Il ſe reduit à une ſeule propoſition miſe au plus grand jour, par des tours variez. Cette unité de deſſein fait qu'on voit d'un ſeul coup d'œil l'ouvrage entier, comme on voit de la place publique d'une ville toutes les rues & toutes les portes, quand toutes les rues ſont droites, égales & en ſymmétrie. Le diſcours eſt la propoſition développée. La propoſition eſt le diſcours en abregé.

Denique ſit quodvis ſimplex dumtaxat & unum.

HORAT. *Art. Poët. v.* 23.

Quiconque ne ſent pas la beauté & la force de cette unité & de cet ordre, n'a encore rien vu au grand jour. Il n'a vû que des ombres dans la caverne de Platon. Que diroit-on d'un Architecte, qui ne ſentiroit aucune difference entre un grand Palais, dont tous les bâtimens ſeroient proportionnez, pour former un tout dans le même deſſein, & un amas confus de petits édifices, qui ne feroient point un vrai tout, quoi qu'ils fuſſent les uns auprés des autres? Quelle comparaiſon entre le Coliſée, & une multitude confuſe de mai-

maiſons irrégulieres d'une ville? Un Ouvrage n'a une veritable unité, que quand on ne peut en rien ôter, ſans couper dans le vif.

Il n'a un veritable ordre, que quand on ne peut en déplacer aucune partie, ſans affoiblir, ſans obſcurcir, ſans déranger le tout. Ceſt ce qu'Horace explique parfaitement.

nec lucidus ordo:
Ordinis hæc virtus erit, & venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, & præſens in tempus omittat.
Art. Poet. verſ. 41. *& ſeq.*

Tout Auteur, qui ne donne point cet ordre à ſon diſcours, ne poſſede pas aſſez ſa matiere. Il n'a qu'un goût imparfait, & qu'un demi genie. L'ordre eſt ce qu'il y a de plus rare dans les operations de l'eſprit. Quand l'ordre, la juſteſſe, la force & la vehemence ſe trouvent réunis, le diſcours eſt parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout penetré, & tout embraſſé pour ſavoir la place préciſe de chaque mot. C'eſt ce qu'un Déclamateur livré à ſon imagination, & ſans ſcience ne peut diſcerner.

Iſocrate eſt doux, inſinuant, plein d'élegance. Mais peut-on le comparer à Homere? Allons plus loin. Je ne crains pas de dire que Demoſthene me paroît ſuperieur à Ciceron. Je proteſte que perſonne n'admire Ciceron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche. Il fait honneur à la parole. Il fait des mots ce qu'un autre n'en ſauroit faire. Il a je ne ſai combien de ſortes d'eſprit. Il eſt même court & vehement toutes

les

les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrés, contre Antoine; mais on remarque quelque parure dans ſon diſcours. L'art y eſt merveilleux; mais on l'entrevoit. L'Orateur, en penſant au ſalut de la Republique, ne s'oublie pas, & ne ſe laiſſe point oublier. Demoſthene paroît ſortir de ſoi, & ne voir que la Patrie. Il ne cherche point le beau; il le fait ſans y penſer. Il eſt au deſſus de l'admiration. Il ſe ſert de la parole, comme un homme modeſte de ſon habit pour ſe couvrir. Il tonne, il foudroye. C'eſt un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on eſt ſaiſi. On penſe aux choſes qu'il dit, & non à ſes paroles. On le perd de vûë. On n'eſt occupé que de Philippe, qui envahit tout. Je ſuis charmé de ces deux Orateurs. Mais j'avouë que je ſuis moins touché de l'art infini, & de la magnifique éloquence de Ciceron, que de la rapide ſimplicité de Demoſthene.

L'Art ſe décrédite lui-même; Il ſe trahit en ſe montrant. * *Iſocrate*, dit Longin, *eſt tombé ... dans une faute de petit écolier, & voici par où il débutte.* „ *Puiſque le diſcours a naturellement la* „ *vertu de rendre les choſes grandes, petites; &* „ *les petites grandes; qu'il ſait donner les graces* „ *de la nouveauté aux choſes les plus vieilles, &* „ *qu'il fait paroître vieilles celles qui ſont nouvel-* „ *lement faites. Eſt-ce ainſi, dira quelqu'un, ô Iſocrate, que vous allez changer toutes choſes à l'égard des Lacedemoniens & des Atheniens? En faiſant de cette ſorte l'éloge du diſcours, il fait proprement un exorde, pour avertir ſes Auditeurs de ne rien croire de ce qu'il va dire.* En effet, c'eſt dé-

* *Subl. ch.* 31.

déclarer au monde que les Orateurs ne ſont que des Sophiſtes, tels que le Gorgias de Platon, & que les autres Rhéteurs de la Grece, qui abuſoient de la parole, pour impoſer au peuple.

Si l'éloquence demande que l'Orateur ſoit homme de bien, & cru tel, pour toutes les affaires les plus profanes, à combien plus forte raiſon doit-on croire ces paroles de ſaint Auguſtin ſur les hommes, qui ne doivent parler qu'en Apôtres? *Celui là parle avec ſublimité, dont la vie ne peut être expoſée à aucun mépris.* Que peut-on eſperer des diſcours d'un jeune homme, ſans fond d'étude, ſans expérience, ſans réputation acquiſe, qui ſe jouë de la parole, & qui veut peut-être faire fortune dans le miniſtere où il s'agit d'être pauvre avec JESUS-CHRIST, de porter ſa Croix avec lui, en ſe renonçant, & de vaincre les paſſions des hommes pour les convertir?

Je ne puis me reſoudre à finir cet article, ſans dire un mot de l'éloquence des Peres. Certaines perſonnes éclairées ne leur font pas une exacte juſtice. On en juge par quelque metaphore dure de Tertullien, par quelque periode enflée de S. Cyprien, par quelque antitheſe ſubtile & rimée de S. Auguſtin, par quelque jeu de mots de ſaint Pierre Chryſologue. Mais il faut avoir égard au goût depravé des tems où les Peres ont vécu. Le goût commençoit à ſe gâter à Rome peu de temps après celui d'Auguſte. Juvenal a moins de delicateſſe qu'Horace; Seneque le tragique, & Lucain, ont une enflure choquante. Rome tomboit. Les Etudes d'Athenes même étoient déchuës, quand ſaint Baſile & ſaint Gregoire de Nazianze y allerent. Les rafinemens d'eſprit avoient prévalu. Les Peres inſtruits par les mau-

vais Rhéteurs de leur temps étoient entraînez dans le préjugé univerſel. C'eſt à quoi les Sages mêmes ne reſiſtent preſque jamais. On ne croyoit pas qu'il fût permis de parler d'une façon ſimple & naturelle. Le monde étoit, pour la parole, dans l'état où il ſeroit pour les habits, ſi perſonne n'oſoit paroître vêtu d'une belle étoffe, ſans la charger de la plus épaiſſe broderie. Suivant cette mode, il ne falloit point parler; il falloit declamer. Mais ſi on veut avoir la patience d'examiner les Ecrits des Peres, on y verra des choſes d'un grand prix. Saint Cyprien a une magnanimité, & une vehemence, qui reſſemble à celle de Demoſthene. On trouve dans S. Chryſoſtome un jugement exquis, des images nobles, une morale ſenſible & aimable. S. Auguſtin eſt tout enſemble ſublime & populaire; Il remonte aux plus hauts principes par les tours les plus familiers; Il interroge; Il ſe fait interroger; Il répond. C'eſt une converſation entre lui, & ſon Auditeur. Les comparaiſons viennent à propos diſſiper tous les doutes. Nous l'avons vû deſcendre juſqu'aux dernieres groſſieretez de la populace pour la redreſſer. S. Bernard a été un prodige dans un ſiecle barbare. On trouve en lui de la délicateſſe, de l'élevation, du tour, de la tendreſſe, & de la vehemence. On eſt étonné de tout ce qu'il y a de beau & de grand dans les Peres, quand on connoit les ſiecles où ils ont écrit. On pardonne à Montagne des expreſſions Gaſconnes, & à Marot un vieux langage; pourquoi ne veut-on point paſſer aux Peres l'enflure de leur temps, avec laquelle on trouveroit des veritez précieuſes & exprimées par les traits les plus forts?

Mais

Mais il ne m'appartient pas de faire ici l'ouvrage, qui eſt reſervé à quelque ſavante main. Il me ſuffit de propoſer en gros ce qu'on peut attendre de l'Auteur d'une excellente Rhetorique. Il peut embellir ſon ouvrage, en imitant Ciceron par le mélange des exemples avec les préceptes. *Les hommes qui ont un genie penetrant & rapide*, dit S. Auguſtin, *profitent plus facilement dans l'éloquence, en liſant les diſcours des hommes éloquents, qu'en étudiant les préceptes mêmes de l'art*. On pourroit faire une agréable peinture des Orateurs, de leurs mœurs, de leurs goûts, & de leurs maximes. Il faudroit même les comparer enſemble, pour donner au Lecteur dequoi juger du degré d'excellence de chacun d'entr'eux.

Projet de Poëtique.

V.

Une Poëtique ne me paroîtroit pas moins à deſirer qu'une Rhetorique. La Poëſie eſt plus ſerieuſe & plus utile que le vulgaire ne le croit. La Religion a conſacré la Poëſie à ſon uſage dez l'origine du genre humain. Avant que les hommes euſſent un texte d'Ecriture divine, les ſacrez Cantiques, qu'ils ſavoient par cœur, conſervoient la memoire de l'origine du monde, & la tradition des merveilles de Dieu. Rien n'égale la magnificence & le tranſport des Cantiques de Moyſe. Le Livre de Job eſt un Poëme plein des figures les plus hardies & les plus majeſtueuſes. Le Cantique des Cantiques exprime avec grace & tendreſſe l'union myſterieuſe de Dieu époux

avec l'ame de l'homme, qui devient ſon épouſe. Les Pſeaumes ſeront l'admiration & la conſolation de tous les ſiecles & de tous les Peuples, où le vrai Dieu ſera connu & ſenti. Toute l'Ecriture eſt pleine de Poëſie dans les endroits même où l'on ne trouve aucune trace de verſification.

D'ailleurs la Poëſie a donné au monde les premieres Loix. C'eſt elle qui a adouci les hommes farouches & ſauvages, qui les a raſſemblez des forêts où ils étoient épars & errants, qui les a policez, qui a reglé les mœurs, qui a formé les familles & les nations, qui a fait ſentir les douceurs de la ſocieté, qui a rappellé l'uſage de la raiſon, cultivé la vertu, & inventé les beaux Arts. C'eſt elle qui a élevé les courages pour la guerre, & qui les a moderez pour la paix.

Silveſtres homines ſacer, interpreſque Deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tygres, rabidoſque Leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blanda,
Ducere quò vellet: fuit hæc ſapientia quondam
&c. . . . . .
Sic honor, & nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit. Poſt hos inſignis Homerus
Tyrtæuſque mares animos in Martia bella
Verſibus exacuit.

HORAT. *Art. Poët. verſ.* 389. *& ſeq.*

La parole animée par les vives images, par les grandes figures, par le tranſport des paſſions, & par le charme de l'harmonie fut nommée le langage des Dieux. Les Peuples les plus barbares mêmes n'y ont pas été inſenſibles. Autant qu'on

doit

doit mépriſer les mauvais Poëtes, autant doit-on admirer & cherir un grand Poëte, qui ne fait point de la Poëſie un jeu d'eſprit, pour s'attirer une vaine gloire, mais qui l'employe à tranſporter les hommes en faveur de la ſageſſe, de la vertu, & de la Religion.

Me ſera-t-il permis de repreſenter ici ma peine, ſur ce que la perfection de la verſification Françoiſe me paroît preſque impoſſible ? Ce qui me confirme dans cette penſée, eſt de voir que nos plus grands Poëtes ont fait beaucoup de Vers foibles. Perſonne n'en a fait de plus beaux que Malherbe. Combien en a-t-il fait, qui ne ſont gueres dignes de lui? Ceux mêmes d'entre nos Poëtes les plus eſtimables, qui ont eu le moins d'inégalité, en ont fait aſſez ſouvent de raboteux, d'obſcurs, & de languiſſans. Ils ont voulu donner à leur penſée un tour délicat, & il la faut chercher. Ils ſont pleins d'épithétes forcées, pour attrapper la rime. En retranchant certains Vers, on ne retrancheroit aucune beauté. C'eſt ce qu'on remarqueroit ſans peine, ſi on examinoit chacun de leurs Vers en toute rigueur.

Nôtre verſification perd plus, ſi je ne me trompe, qu'elle ne gagne par les rimes. Elle perd beaucoup de varieté, de facilité, & d'harmonie. Souvent la rime, qu'un Poëte va chercher bien loin, le réduit à allonger, & à faire languir ſon diſcours. Il lui faut deux ou trois Vers poſtiches, pour en amener un dont il a beſoin. On eſt ſcrupuleux pour n'employer que des rimes riches, & on ne l'eſt ni ſur le fonds des penſées & des ſentimens, ni ſur les tours naturels, ni ſur la nobleſſe des expreſſions. La rime ne nous donne que l'uniformité des finales, qui eſt ennuyeuſe, & qu'on

évite dans la proſe, tant elle eſt loin de flatter l'oreille. Cette repetition de ſyllabes finales laſſe même dans les grands Vers heroïques, où deux maſculins ſont toûjours ſuivis de deux feminins.

Il eſt vrai qu'on trouve plus d'harmonie dans les Odes & dans les Stances, où les rimes entrelaſſées ont plus de cadence & de varieté. Mais les grands Vers heroïques, qui demanderoient le ſon le plus doux, le plus varié, & le plus majeſtueux, ſont ſouvent ceux qui ont le moins cette perfection.

Les Vers irréguliers ont le même entrelaſſement de rimes que les Odes. De plus leur inegalité ſans regle uniforme, donne la liberté de varier leur meſure & leur cadence, ſuivant qu'on veut s'elever ou ſe rabaiſſer. M. de la Fontaine en a fait un très bon uſage.

Je n'ai garde neanmoins de vouloir abolir les rimes. Sans elles notre verſification tomberoit. Nous n'avons point dans nôtre Langue cette diverſité de bréves & de longues, qui faiſoit dans le Grec & dans le Latin la regle des pieds, & la meſure des vers. Mais je croirois qu'il ſeroit à propos de mettre nos Poëtes un peu plus au large ſur les rimes, pour leur donner le moyen d'être plus exacts ſur le ſens & ſur l'harmonie. En relachant un peu ſur la rime, on rendroit la raiſon plus parfaite. On viſeroit avec plus de facilité au beau, au grand, au ſimple, au facile. On épargneroit aux plus grands Poëtes des tours forcez, des épithetes couſuës, des penſées qui ne ſe preſentent pas d'abord aſſez clairement à l'eſprit.

L'exemple des Grecs & des Latins peut nous encourager à prendre cette liberté. Leur verſification

cation étoit ſans comparaiſon moins gênante que la nôtre. La rime eſt plus difficile elle ſeule que toutes leurs regles enſemble. Les Grecs avoient neanmoins recours aux divers dialectes. De plus les uns & les autres avoient des ſyllabes ſuperfluës, qu'ils ajoûtoient librement, pour remplir leurs Vers. Horace ſe donne de grandes commoditez pour la verſification dans ſes Satyres, dans ſes Epitres, & même en quelques Odes. Pourquoi ne chercherions-nous pas de ſemblables ſoulagements, nous dont la verſification eſt ſi gênante, & ſi capable d'amortir le feu d'un bon Poëte?

La ſeverité de nôtre Langue contre preſque toutes les inverſions de phraſes augmente encore infiniment la difficulté de faire des Vers François. On s'eſt mis à pure perte dans une eſpece de torture pour faire un ouvrage. Nous ſerions tentez de croire qu'on a cherché le difficile, plûtôt que le beau. Chez nous un Poëte a autant beſoin de penſer à l'arrangement d'une ſyllabe, qu'aux plus grands ſentiments, qu'aux plus vives peintures, qu'aux traits les plus hardis. Au contraire les anciens facilitoient par des inverſions fréquentes, les belles cadences, la varieté, & les expreſſions paſſionnées. Les inverſions ſe tournoient en grande figure, & tenoient l'eſprit ſuſpendu dans l'attente du merveilleux. C'eſt ce qu'on voit dans ce commencement d'églogue.

Paſtorum muſam Damonis & Alpheſibœi
Immemor herbarum, quos eſt mirata juvenca
Certantes; quorum ſtupefacta carmine Lynces,
Et mutata ſuos requierunt flumina curſus,
Damonis muſam dicemus, & Alpheſibœi.

VIRGIL. *Eclog.* 8. *v.* 1. *& ſeq.*

Otez cette inverſion, & mettez ces paroles dans un arrangement de Grammairien, qui ſuit la conſtruction de la phraſe, vous leur ôterez leur mouvement, leur majeſté, leur grace, & leur harmonie. C'eſt cette ſuſpenſion qui ſaiſit le Lecteur. Combien nôtre Langue eſt-elle timide & ſcrupuleuſe en comparaiſon ? Oſerions nous imiter ce Vers, où tous les mots ſont dérangez ?

Aret ager, vitio moriens ſitit aëris herba.

Quand Horace veut preparer ſon Lecteur à quelque grand objet, il le mene ſans lui montrer où il va, & ſans le laiſſer reſpirer :

Qualem miniſtrum fulminis alitem.
Od. lib. 4. Od. 4. v. 1.

J'avouë qu'il ne faut point introduire tout-à-coup dans nôtre Langue un grand nombre de ces inverſions. On n'y eſt point accoûtumé ; Elles paroîtroient dures & pleines d'obſcurité. L'Ode Pindarique de M. Deſpreaux n'eſt pas exempte, ce me ſemble, de cette imperfection. Je le remarque avec d'autant plus de liberté, que j'admire d'ailleurs les ouvrages de ce grand Poëte. Il faudroit choiſir de proche en proche les inverſions les plus douces & les plus voiſines de celles que nôtre langue permet déja. Par exemple toute nôtre nation a approuvé celles ci.

Là ſe perdent ces noms de maître de la terre,

. . . . . .

Et tombent avec eux d'une chute commune

Tous

Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.
MALHERBE *liv. 6. 18. 71.*

Ronſard avoit trop entrepris tout-à-coup. Il avoit forcé nôtre Langue par des inverſions trop hardies & obſcures. C'étoit un langage cru & informe. Il y ajoûtoit trop de mots compoſez, qui n'étoient point encore introduits dans le commerce de la nation. Il parloit François en Grec, malgré les François mêmes. Il n'avoit pas tort, ce me ſemble, de tenter quelque nouvelle route, pour enrichir nôtre Langue, pour enhardir nôtre Poëſie, & pour dénouer nôtre verſification naiſſante. Mais en fait de Langue, on ne vient à bout de rien ſans l'aveu des hommes, pour leſquels on parle. On ne doit jamais faire deux pas à la fois, & il faut s'arrêter, dès qu'on ne ſe voit pas ſuivi de la multitude. La ſingularité eſt dangereuſe en tout. Elle ne peut être excuſée dans les choſes qui ne dependent que de l'uſage.

L'excez choquant de Ronſard nous a un peu jettez dans l'extremité oppoſée. On a appauvri, deſſeché, & gêné nôtre Langue. Elle n'oſe jamais proceder, que ſuivant la méthode la plus ſcrupuleuſe, & la plus uniforme de la Grammaire. On voit toûjours venir d'abord un nominatif ſubſtantif, qui mene ſon adjectif comme par la main. Son verbe ne manque pas de marcher derriere ſuivi d'un adverbe qui ne ſouffre rien entre deux, & le regime appelle auſſi-tôt un accuſatif, qui ne peut jamais ſe déplacer. C'eſt ce qui exclut toute ſuſpenſion de l'eſprit, toute attente, toute ſurpriſe, toute varieté, & ſouvent toute magnifique cadence.

Je conviens d'un autre côté qu'on ne doit jamais hazarder aucune locution ambiguë. J'irois même d'ordinaire avec Quintilien juſqu'à éviter toute phraſe, que le Lecteur entend, mais qu'il pourroit ne pas entendre, s'il ne ſuppléoit pas ce qui y manque. Il faut une diction ſimple, préciſe & dégagée, où tout ſe développe de ſoi-même, & aille au-devant du Lecteur. Quand un Auteur parle au public, il n'y a aucune peine qu'il ne doive prendre, pour en épargner à ſon Lecteur. Il faut que tout le travail ſoit pour lui ſeul, & tout le plaiſir avec tout le fruit, pour celui, dont il veut être lû. Un Auteur ne doit laiſſer rien à chercher dans ſa penſée. Il n'y a que les faiſeurs d'Enigmes qui ſoient en droit de preſenter un ſens enveloppé. Auguſte vouloit qu'on uſât de répetitions frequentes, plûtôt que de laiſſer quelque peril d'obſcurité dans le diſcours. En effet le premier de tous les devoirs d'un homme qui n'écrit que pour être entendu, eſt de ſoulager ſon Lecteur, en ſe faiſant d'abord entendre.

J'avouë que nos plus grands Poëtes François gênez par les Loix rigoureuſes de nôtre verſification, manquent en quelques endroits de ce degré de clarté parfaite. Un homme qui penſe beaucoup, veut beaucoup dire; il ne peut ſe réſoudre à rien perdre; il ſent le prix de tout ce qu'il a trouvé; il fait de grands efforts, pour renfermer tout dans les bornes étroites d'un Vers. On veut même trop de délicateſſe. Elle dégenere en ſubtilité. On veut trop éblouir & ſurprendre. On veut avoir plus d'eſprit que ſon Lecteur, & le lui faire ſentir, pour lui enlever ſon admiration, au lieu qu'il faudroit n'en avoir jamais plus que lui,

lui, & lui en donner même, ſans paroître en avoir. On ne ſe contente pas de la ſimple raiſon, des graces naïves, du ſentiment le plus vif, qui font la perfection réelle. On va un peu au de-là du but par amour propre. On ne ſait pas être ſobre dans la recherche du beau. On ignore l'art de s'arrêter tout court en deça des ornements ambitieux. Le mieux, auquel on aſpire, fait qu'on gâte le bien, dit un proverbe Italien. On tombe dans le défaut de répandre un peu trop de ſel, & de vouloir donner un goût trop relevé à ce qu'on aſſaiſonne. On fait comme ceux qui chargent une étoffe de trop de broderie. Le goût exquis craint le trop en tout, ſans en excepter l'eſprit même. L'eſprit laſſe beaucoup, dès qu'on l'affecte, & qu'on le prodigue. C'eſt en avoir de reſte que d'en ſavoir retrancher, pour s'accommoder à celui de la multitude, & pour lui applanir le chemin. Les Poëtes, qui ont le plus d'eſſor de genie, d'étenduë de penſées, & de fecondité, ſont ceux qui doivent le plus craindre cet écueil de l'excez d'eſprit. C'eſt, dira-t-on, un beau défaut; c'eſt un défaut rare; c'eſt un défaut merveilleux. J'en conviens. Mais c'eſt un vrai défaut, & l'un des plus difficiles à corriger. Horace veut qu'un Auteur s'execute ſans indulgence ſur l'eſprit même:

Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes;
Culpabit duros, incomptis allinet atrum
Tranſverſo calamo ſignum: ambitioſa recidet
Ornamenta, parum claris lucem dare coget.
Art. Poët. v. 444. & ſeq.

On gagne beaucoup en perdant tous les orne-

mens ſuperflus, pour ſe borner aux beautez ſimples, faciles, claires & negligées en apparence. Pour la Poëſie, comme pour l'Architecture, il faut que tous les morceaux neceſſaires ſe tournent en ornements naturels. Mais tout ornement, qui n'eſt qu'ornement, eſt de trop. Retranchez-le; Il ne manque rien; il n'y a que la vanité qui en ſouffre. Un Auteur, qui a trop d'eſprit, & qui en veut toûjours avoir, laſſe & épuiſe le mien. Je n'en veux point avoir tant; s'il en montroit moins, il me laiſſeroit reſpirer, & me feroit plus de plaiſir. Il me tient trop tendu; la lecture de ſes Vers me devient une étude. Tant d'eſclairs m'éblouiſſent: je cherche une lumiere douce, qui ſoulage mes foibles yeux. Je demande un Poëte aimable, proportionné au commun des hommes, qui faſſe tout pour eux, & rien pour lui. Je veux un ſublime ſi familier: ſi doux, & ſi ſimple, que chacun ſoit d'abord tenté de croire qu'il l'auroit trouvé ſans peine, quoique peu d'hommes ſoient capables de le trouver. Je préfére l'aimable au ſurprenant & au merveilleux. Je veux un homme, qui me faſſe oublier qu'il eſt Auteur, & qui ſe mette comme de plein pied en converſation avec moi. Je veux qu'il me mette devant les yeux un Laboureur qui craint pour ſes moiſſons, un Berger qui ne connoît que ſon Village & ſon troupeau, une nourrice attendrie pour ſon petit enfant. Je veux qu'il me faſſe penſer, non à lui, & à ſon bel eſprit; mais aux Bergers qu'il fait parler.

Deſpectus tibi ſum, nec qui ſim quæris, Alexi,
Quam dives pecoris, nivei quam lactis abundans:

Mille

Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ;
Lac mihi non æſtate, novum non frigore deſit;
Canto quæ ſolitus, ſi quando armenta vocabat,
Amphion Dircæus in Actæo Aracyntho;
Nec ſum adeo informis, nuper me in littore vidi
Cum placidum ventis ſtaret mare. . . . .

VIRGIL. *Eclog. II.* 18.

Combien cette naïveté champêtre a-t-elle plus de grace qu'un trait ſubtil & raffiné d'un bel eſprit ?

Ex noto fictum carmen ſequar, ut ſibi quivis
Speret idem, ſudet multum, fruſtraque laboret
Auſus idem. Tantum ſeries, juncturaque pollet,
Tantum de medio ſumptis accedit honoris.

HORAT. *Art. Poët. verſ.* 240. *& ſeq.*

Ô qu'il y a de grandeur à ſe rabaiſſer ainſi, pour ſe proportionner à tout ce qu'on peint, & pour atteindre à tous les divers caracteres! Combien un homme eſt-il au deſſus de ce qu'on nomme eſprit, quand il ne craint point d'en cacher une partie! Afin qu'un ouvrage ſoit véritablement beau, il faut que l'Auteur s'y oublie, & me permette de l'oublier. Il faut qu'il me laiſſe ſeul en pleine liberté. Par exemple, il faut que Virgile diſparoiſſe, & que je m'imagine voir ce beau lieu,

Muſcoſi fontes & ſomno mollior herba, &c.

Idem. Ecl. VII. verſ. 45.

Il faut que je deſire d'être tranſporté dans cet autre endroit,

O mihi tum quam molliter ossa quiescant ;
Vestra meos olim si fistula dicat amores.
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem,
Aut custos gregis, aut matura vinitor uva.
Idem. Ecl. X. vers. 33.

Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui sont dans cet autre lieu dépeint par Horace,

Qua pinus ingens, albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.
Lib. 11. *Od.* 3. *v.* 9.

J'aime bien mieux être occupé de cet ombrage, & de ce ruisseau, que d'un bel esprit importun, qui ne me laisse point respirer. Voilà les espéces d'ouvrages, dont le charme ne s'use jamais. Loin de perdre à être relus, ils se font toujours redemander. Leur lecture n'est point une étude; On s'y repose, on s'y délasse. Les ouvrages brillants & façonnez imposent & éblouïssent; mais ils ont une pointe fine qui s'émousse bientôt. Ce n'est ni le difficile, ni le rare, ni le merveilleux que je cherche. C'est le beau simple, aimable, & commode que je goûte. Si les fleurs qu'on foule aux pieds dans une prairie sont aussi belles, que celles des plus somptueux jardins, je les en aime mieux. Je n'envie rien à personne. Le beau ne perdroit rien de son prix, quand il seroit commun à tout le genre humain ; Il en seroit plus estimable. La rareté est un défaut, & une pauvreté de la nature. Les rayons du Soleil n'en

n ſont pas moins un grand threſor, quoiqu'ils
airent tout l'Univers. Je veux un beau ſi na-
el, qu'il n'ait aucun beſoin de me ſurprendre
ſa nouveauté. Je veux que ſes graces ne vieil-
ent jamais, & que je ne puiſſe preſque me paſ-
de lui,

Decies repetita placebunt.
HORAT. *Art. Poët. v.* 362.

La Poëſie eſt ſans doute une imitation & une
nture. Repreſentons-nous donc Raphaël, qui
un tableau. Il ſe garde bien de faire des figu-
bizarres, à moins qu'il ne travaille dans le
teſque. Il ne cherche point un coloris éblouïſ-
t. Loin de vouloir que l'art ſaute aux yeux, il
ſonge qu'à le cacher. Il voudroit pouvoir
mper le ſpectateur, & lui faire prendre ſon ta-
au, pour Jeſus-Chriſt même transfiguré ſur le
abor. Sa peinture n'eſt bonne qu'autant qu'on
rouve de verité. L'art eſt défectueux dès qu'il
outré. Il doit viſer à la reſſemblance. Puiſ-
'on prend tant de plaiſir à voir dans un païſage
Titien des chévres, qui grimpent ſur une col-
e pendante en précipice, ou dans un tableau
Taiſniere des feſtins de village, & des danſes
tiques; faut-il s'étonner qu'on aime à voir dans
dyſſée des peintures ſi naïves du détail de la
humaine? On croit être dans les lieux, qu'Ho-
re dépeint, y voir, & y entendre les hommes.
tte ſimplicité de mœurs ſemble ramener l'âge
r. Le bon homme Eumée me touche bien
s qu'un Heros de Clelie ou de Cleopatre. Les
ns préjugez de notre temps aviliſſent de telles
autez. Mais nos défauts ne diminuent point le

vrai

vrai prix d'une vie ſi raiſonnable & ſi naturelle. Malheur à ceux qui ne ſentent point le charme de ces Vers,

Fortunate ſenex, hic inter flumina nota,
Et fontes ſacros frigus captabis opacum.
Ecl. I. verſ. 53.

Rien n'eſt au deſſus de cette peinture de la vie champêtre:

O fortunatos nimium, ſua ſi bona norint, &c.
Georg. II. 458.

Tout m'y plaît, & même cet endroit ſi éloigné des idées Romaneſques,

at frigida Tempe,
Mugituſque boum, molleſque ſub arbore ſomni.
Georg. II. verſ. 469, 470.

Je ſuis attendri tout de même pour la ſolitude d'Horace,

O rus quando ego te aſpiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc ſomno, & inertibus horis,
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ.
Serm. lib. II. Satyr. 6.

Les Anciens ne ſe ſont pas contentez de peindre ſimplement d'après nature, ils ont joint la paſſion à la verité.

Homere ne peint point un jeune homme, qui va perir dans les combats, ſans lui donner des gra-

graces touchantes; Il le repreſente plein de courage & de vertu; Il vous intereſſe pour lui; Il vous le fait aimer; Il vous engage à craindre pour ſa vie; Il vous montre ſon pere accablé de vieilleſſe, & allarmé des périls de ce cher enfant; Il vous fait voir la nouvelle épouſe de ce jeune homme, qui tremble pour lui: vous tremblez avec elle. C'eſt une eſpece de trahiſon. Le Poëte ne vous attendrit avec tant de grace & de douceur, que pour vous mener au moment fatal où vous voyez tout à coup celui que vous aimez, qui nage dans ſon ſang, & dont les yeux ſont fermez par l'éternelle nuit.

Virgile prend pour Pallas, fils d'Evandre, les mêmes ſoins de nous affliger, qu'Homere avoit pris de nous faire pleurer Patroole. Nous ſommes charmez de la douleur que Niſus & Euryale nous coutent. J'ai vû un jeune Prince à huit ans ſaiſi de douleur à la vuë du peril du petit Joas. Je l'ai vû impatient ſur ce que le Grand Prêtre cachoit à Joas ſon nom & ſa naiſſance. Je l'ai vû pleurer amérement en écoutant ces Vers.

Ah miſeram Eurydicen anima fugiente vocabat:
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.
Georg. IV. verſ. 526, 527.

Vit-on jamais rien de mieux amené, ni qui prépare un plus vif ſentiment que ce ſonge d'Enée?

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris,

. . . . . .

Raptatus bigis ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes;

Hei

Hei mihi qualis erat ! quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis, &c.
Ille nihil, nec me quærentem vana moratur, &c.
Æneid. II. verſ. 268. 272. *& ſeq.*

Le bel eſprit pourroit-il toucher ainſi le cœur ? Peut-on lire cet endroit ſans être ému?

O mihi ſola mei ſuper Aſtyanactis imago.
Sic oculos, ſic ille manus, ſic ora ferebat;
Et nunc æquali tecum pubeſceret ævo.
Æneid. III. verſ, 489. *& ſeq.*

Les traits du bel eſprit ſeroient déplacez, & choquants dans un diſcours ſi paſſionné, où il ne doit reſter de parole qu'à la douleur.

Le Poëte ne fait jamais mourir perſonne, ſans peindre vivement quelque circonſtance, qui intereſſe le Lecteur.

On eſt affligé pour la vertu, quand on lit cet endroit,

. . . . . cadit & Ripheus juſtiſſimus unus
Qui fuit in Teucris, & ſervantiſſimus æqui.
Diis aliter viſum . . . . . .
Æneid. II. verſ. 426. *& ſeq.*

On croit être au milieu de Troye ſaiſi d'horreur & de compaſſion, quand on lit ces Vers,

Tum pavidæ tectis matres ingentibus errant:
Amplexæque tenent poſtes, atque oſcula figunt.
Ibid. verſ. 489. *& ſeq.*

Vidi

Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras
Sanguine fœdantem, quos ipſe ſacraverat ignes.
Ibid. verſ. 501, 502.

Arma diu ſenior deſueta trementibus ævo
Circumdat necquicquam humeris, & inutile ferrum
Cingitur, ac denſos fertur moriturus in hoſtes.
Verſ. 509. & ſeq.

Sic fatus ſenior, telumque imbelle ſine ictu
Conjecit . . . . . .
Verſ. 544.

Nunc morere. Hæc dicens altaria ad ipſa trementem
Traxit & in multo lapſantem ſanguine nati,
Implicuitque comam læva, dextraque coruſcum
Extulit, ac lateri capulo tenus abdidit enſem.
Verſ. 550. & ſeq.

Hæc finis Priami fatorum; hic exitus illum
Sorte tulit, Trojam incenſam, & prolapſa videntem
Pergama, tot quondam populis terriſque ſuperbum
Regnatorem Aſiæ: Jacet ingens littore truncus,
Avulſumque humeris caput, & ſine nomine corpus.
Ibid. verſ. 554. & ſeq.

Le Poëte ne repreſente point le malheur d'Eurydice, ſans nous la montrer toute prête à revoir la lumiere, & replongée tout à coup dans la profonde nuit des Enfers :

Jam-

Jamque pedem referens casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras.
Georg. IV. vers. 485, 486.

Illa, Quis & me, inquit, miseram, & te perdidit Orpheu?
Quis tantus furor? En iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus,
Jamque vale. Feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu non tua, palmas.
Ibid. vers. 494. *& seq.*

Les animaux souffrants que ce Poëte met comme devant nos yeux nous affligent :

Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulva
Perdita, nec seræ meminit decedere nocti.
Ecl. VIII. vers. 87. *& seq.*

La peste des animaux est un tableau qui nous émeut :

Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.
Labitur infœlix studiorum atque immemor herbæ
Victor equus, fontesque avertitur, & pede terram
Crebra ferit. . . . . . .
Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit & mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus: it tristis arator
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum;
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt

Prata

Prata movere animum, non qui per ſaxa volutus
Purior electro campum petit amnis.
Georg. III. verſ. 494. & ſeq.

Virgile anime & paſſionne tout. Dans ſes Vers tout penſe, tout a du ſentiment, tout vous en donne. Les arbres mêmes vous touchent:

Exiit ad cœlum ramis felicibus arbor
Miraturque novas frondes, & non ſua poma.
Georg. II. verſ. 81, 82.

Une fleur attire votre compaſſion, quand Virgile la peint prête à ſe flétrir :

Purpureus veluti cum flos ſuccisus aratro
Langueſcit moriens.
Æneid. IX. verſ. 435.

Vous croyez voir les moindres plantes que le Printemps ranime, égaye & embelit:

Inque novos ſoles audent ſe gramina tutò
Credere.
Georg. II. verſ. 332.

Un Roſſignol eſt Philomele, qui vous attendrit ſur ſes malheurs:

Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra, &c.
Georg. IV. verſ. 511.

Horace fait en trois Vers un tableau, où tout vit, & inſpire du ſentiment :

fugit retro
Levis

Levis juventas & decor, arida
Pellente lascivos amores
Canitie, facilemque somnum.
Lib. II. Od. 11. vers 5. & seq.

Veut-il peindre en deux coups de pinceau deux hommes, que personne ne puisse méconnoître, & qui saisissent le spectateur? Il vous met devant les yeux la folie incorrigible de Pâris, & la colere implacable d'Achille

Quid Paris? ut salvus regnet, vivatque beatus
Cogi posse negat, &c.
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Lib. 1. Ep. 2. vers. 10. & seq.

Horace veut-il nous toucher en faveur des lieux, où il souhaiteroit de finir sa vie avec son ami? Il nous inspire le desir d'y aller:

Ille terrarum mihi prater omnes
Angulus ridet. . . . . .
. . . . . .
Ibi tu calentem
Debita sparges lachrymâ favillam
Vatis amici.
Lib. 2. Od. 6. vers. 13. & seq.

Fait-il un portrait d'Ulysse? Il le peint supérieur aux tempêtes de la mer, au naufrage même, & à la plus cruelle fortune:

. aspera multa
Pertulit adversis rerum immersabilis undis.
Lib. 1. Ep. 2. vers. 21.

Peint-

Peint-il Rome invincible juſques dans ſes malheurs ? Ecoutez-le :

Duris ut ilex tonſa bipennibus
Per damna, per cades ab ipſo
Ducit opes, animumque ferro.
Non hydra ſecto corpore firmior, &c.
Lib. 4. Od. 4. verſ. 57. & ſeq.

Catulle, qu'on ne peut nommer, ſans avoir horreur de ſes obſcenitez, eſt au comble de la perfection pour une ſimplicité paſſionnée:

Odi & amo; quare id faciam fortaſſe requiris.
Neſcio, ſed fieri ſentio, & excrucior.
Epigr. 86.

Combien Ovide & Martial avec leurs traits ingénieux & façonnez, ſont-ils au deſſous de ces paroles negligées, où le cœur ſaiſi parle ſeul dans une eſpece de deſeſpoir ?

Que peut-on voir de plus ſimple & de plus touchant dans un Poëme, que le Roi Priam réduit dans ſa vieilleſſe à baiſer **les mains meurtrieres* d'Achille, qui ont arraché la vie à ſes enfans? Il lui demande pour unique adouciſſement de ſes maux, le corps du grand Hector ; il auroit gâté tout, s'il eût donné le moindre ornement à ſes paroles. Auſſi n'expriment-elles que ſa douleur. Il le conjure par ſon pere accablé de vieilleſſe d'avoir pitié du plus infortuné de tous les peres.

Le bel eſprit a le malheur d'affoiblir les grandes paſſions qu'il prétend orner. C'eſt peu, ſelon Horace, qu'un Poëme ſoit beau & brillant, il faut

* *Iliad. l.* 24.

faut qu'il ſoit touchant, aimable, & par conſequent ſimple, naturel & paſſionné:

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata, dulcia ſunto,
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.
Horat. *Art. Poët. v.* 99. 100.

Le beau, qui n'eſt que beau, c'eſt-à-dire brillant, n'eſt beau qu'à demi; il faut qu'il exprime les paſſions pour les inſpirer; il faut qu'il s'empare du cœur, pour le tourner vers le but legitime d'un Poëme.

Projet d'un Traité ſur la Tragedie.

V I.

Il faut ſéparer d'abord la Tragedie d'avec la Comedie. L'une repreſente les grands évenements, qui excitent les violentes paſſions. L'autre ſe borne à repreſenter les mœurs des hommes dans une condition privée.

Pour la Tragedie, je dois commencer, en déclarant que je ne ſouhaite point qu'on perfectionne les ſpectacles, où l'on ne repreſente les paſſions corrompuës, que pour les allumer. Nous avons vû que Platon & les ſages Legislateurs du Paganiſme rejettoient loin de toute Republique bien policée les Fables, & les inſtruments de Muſique, qui pouvoient amollir une nation par le gout de la volupté. Quelle devroit donc être la ſeverité des Nations Chrétiennes contre les ſpectacles contagieux? Loin de vouloir qu'on perfectionne de tels ſpectacles, je reſſens une veritable

table joye de ce qu'ils ſont chez nous imparfaits en leur genre. Nos Poëtes les ont rendu languiſſants, fades, & doucereux comme les Romans. On n'y parle que de feux, de chaines, de tourments. On y veut mourir en ſe portant bien. Une perſonne très-imparfaite eſt nommée un Soleil, ou tout au moins une Aurore. Ses yeux ſont deux Aſtres. Tous les termes ſont outrez, & rien ne montre une vraye paſſion. Tant mieux; La foibleſſe du poiſon diminuë le mal. Mais il me ſemble qu'on pourroit donner aux Tragedies une merveilleuſe force, ſuivant les idées très-philoſophiques de l'antiquité, ſans y mêler cet amour volage & dereglé qui fait tant de ravages.

Chez les Grecs la Tragedie étoit entierement indépendante de l'amour profane. Par exemple, l'Oedippe de Sophocle n'a aucun mélange de cette paſſion étrangere au ſujet. Les autres Tragedies de ce grand Poëte ſont de même. M. Corneille n'a fait qu'affoiblir l'action, que la rendre double, & que diſtraire le ſpectateur dans ſon Oedippe, par l'Epiſode d'un froid amour de Théſée pour Dircé. M. Racine eſt tombé dans le même inconvenient, en compoſant ſa Phedre Il a fait un double ſpectacle, en joignant à Phedre furieuſe, Hippolyte ſoupirant contre ſon vrai caractere. Il falloit laiſſer Phedre toute ſeule dans ſa fureur. L'action auroit été unique, courte, vive, & rapide. Mais nos deux Poëtes tragiques, qui méritent d'ailleurs les plus grands éloges, ont été entrainez par le torrent. Ils ont cedé au gout des Pieces Romaneſques, qui avoient prévalu. La mode du bel eſprit faiſoit mettre de l'amour par tout. On s'imaginoit qu'il étoit impoſſible d'éviter l'ennui pendant deux heures, ſans le ſe-

cours de quelque intrigue galante. On croyoit être obligé à s'impatienter dans le ſpectacle le plus grand & le plus paſſionné, à moins qu'un Heros langoureux ne vînt l'interrompre. Encore falloit-il que tous ſes ſoupirs fuſſent ornez de pointes, & que ſon deſeſpoir fût exprimé par des eſpeces d'Epigrammes. Voilà ce que le deſir de plaire au public arrache aux plus grands Auteurs contre les regles. De là vient cette paſſion ſi façonnée:

Impitoyable ſoif de gloire,
Dont l'aveugle & noble tranſport
Me fait précipiter ma mort
Pour faire vivre ma memoire.
Arrête pour quelques moments
Les impetueux ſentiments
De cette inexorable envie,
Et ſouffre qu'en ce triſte jour,
Avant que de donner ma vie,
Je donne un ſoupir à l'Amour.

On n'oſeroit mourir de douleur ſans faire des pointes, & des jeux d'eſprit, en mourant.

De là vient ce deſeſpoir ſi empoullé & ſi fleuri.

Percé juſques au fonds du cœur
D'une atteinte imprévue auſſi-bien que mortelle;
Miſerable vengeur d'une juſte querelle,
Et malheureux objet d'une injuſte rigueur.

Jamais douleur ſérieuſe ne parla un langage ſi pompeux & ſi affecté.

Il me ſemble qu'il faudroit auſſi retrancher de la Tragedie une vaine enflure, qui eſt contre toute vrai-ſemblance. Par exemple, ces Vers ont je ne ſai quoi d'outré: *Im-*

Impatients deſirs d'une illuſtre vengeance,
A qui la mort d'un pere a donné la naiſſance,
Enfans impétueux de mon reſſentiment,
Que ma douleur ſéduite embraſſe aveuglément,
Vous regnez ſur mon ame avecque trop d'empire,
Durant quelques momens ſouffrez que je reſpire,
Et que je conſidere en l'état où je ſuis,
Et ce que je hazarde & ce que je pourſuis.
Corn. *Cinna Act.* 1. *ſc.* 1.

M. Deſpreaux trouvoit dans ces paroles une genealogie, *des deſirs impatients d'une illuſtre vengeance*, qui étoient les *enfans impetueux* d'un noble *reſſentiment*, & qui étoient *embraſſez* par une *douleur ſéduite*. Les perſonnes conſiderables, qui parlent avec paſſion dans une Tragedie, doivent parler avec nobleſſe & vivacité. Mais on parle naturellement, & ſans ces tours ſi façonnez, quand la paſſion parle. Perſonne ne voudroit être plaint dans ſon malheur par ſon ami avec tant d'emphaſe.

M. Racine n'étoit pas exempt de ce défaut, que la coutume avoit rendu comme neceſſaire. Rien n'eſt moins naturel que la narration de la mort d'Hippolyte à la fin de la Tragedie de Phedre, qui a d'ailleurs de grandes beautez. Theramene, qui vient pour apprendre à Theſée la mort funeſte de ſon fils, devroit ne dire que ces deux mots, & manquer même de force pour les prononcer diſtinctement. *Hippolyte eſt mort. Un monſtre envoyé du fonds de la mer par la colere des Dieux l'a fait périr. Je l'ai vû.* Un tel homme ſaiſi, éperdu, ſans haleine peut-il s'amuſer à faire la deſcription la plus pompeuſe, & la plus fleurie de la figure du Dragon?

L'œil morne maintenant & la tête baiſſée
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée, &c.
La terre s'en émeut, l'air en eſt infecté,
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.
Racine, *Phed. Act. v. Sc. vj. &c.*

Sophocle eſt bien loin de cette élegance ſi déplacée & ſi contraire à la vraiſemblance. Il ne fait dire à Oedippe que des mots entrecoupez. Tout eſt douleur. * ἰὼ, ἰὼ : αἶ αἶ αἶ αἶ : φεῦ, φεῦ. C'eſt plutôt un gémiſſement, ou un cri, qu'un diſcours. *Helas, helas*, dit-il, *tout eſt éclairci. O lumiere je te vois maintenant pour la derniere fois ! . . . . Helas, helas. Malheur à moi ! Où ſuis-je malheureux ! Comment eſt-ce que la voix me manque tout à coup ! O fortune où êtes-vous allée ! , . . . Malheureux, malheureux, je reſſens une cruelle fureur avec le ſouvenir de mes maux. . . . . O amis que me reſte-t-il à voir, à aimer, à entretenir, à entendre avec conſolation? O amis rejettez au plutôt loin de vous un ſcelerat, un homme execrable, objet de l'horreur des Dieux & des hommes. . . . . Périſſe celui qui me dégagea de mes liens dans les lieux ſauvages, où j'étois expoſé, & qui me ſauva la vie. Quel cruel ſecours! Je ſerois mort avec moins de douleur pour moi & pour les miens. . . . . Je ne ſerois ni le meurtrier de mon pere, ni l'époux de ma mere ; maintenant je ſuis au comble du malheur. Miſerable ! j'ai ſouillé mes parents, & j'ai eu des enfans de celle qui m'a mis au monde.*

C'eſt ainſi que parle la Nature, quand elle ſuccombe à la douleur. Jamais rien ne fut plus éloigné

* *Act. IV. & V.*

loigné des phraſes brillantes du bel eſprit. Hercule & Philoctete parlent avec la même douleur vive & ſimple dans Sophocle.

M. Racine, qui avoit fort étudié les grands modelles de l'antiquité, avoit formé le plan d'une Tragedie Françoiſe d'Oedippe, ſuivant le gout de Sophocle, ſans y mêler aucune intrigue poſtiche d'amour, & ſuivant la ſimplicité Grecque. Un tel ſpectacle pourroit être très-curieux, très-vif, très-rapide, très-intereſſant. Il ne ſeroit point applaudi : mais il ſaiſiroit ; il feroit répandre des larmes ; il ne laiſſeroit pas reſpirer, il inſpireroit l'amour des vertus & l'horreur des crimes ; il entreroit fort utilement dans le deſſein des meilleures Loix. La Religion même la plus pure n'en ſeroit point allarmée. On n'en retrancheroit que de faux ornements, qui bleſſent les regles.

Notre verſification trop génante engage ſouvent les meilleurs Poëtes tragiques à faire des Vers chargez d'épithétes, pour attraper la rime. Pour faire un bon Vers, on l'accompagne d'un autre Vers foible, qui le gâte. Par exemple, je ſuis charmé, quand je lis ces mots,

qu'il mourût.
Corn. *dans les Horaces.*

Mais je ne puis ſouffrir le Vers, que la rime amene auſſi-tôt,

Ou qu'un beau deſeſpoir alors le ſecourût.

Les périphraſes outrées de nos Vers n'ont rien de naturel. Elles ne repréſentent point des hommes, qui parlent en converſation ſérieuſe, noble,

& paſſionnée. On ôte au ſpectateur le plus grand plaiſir du ſpectacle, quand on en ôte cette vraiſemblance. J'avouë que les Anciens donnoient quelque hauteur de langage au *Cothurne*.

An tragica deſævit, & ampullatur in arte?
HORAT. *Epiſt.* 1. *Ep.* 3. *verſ.* 14.

Mais il ne faut point que le *Cothurne* altere l'imitation de la vraie nature. Il peut ſeulement la peindre en beau, & en grand. Mais tout homme doit toujours parler humainement. Rien n'eſt plus ridicule pour un Heros dans les plus grandes actions de ſa vie, que de ne joindre pas à la nobleſſe & à la force, une ſimplicité qui eſt très-oppoſée à l'enflure:

Projicit ampullas, & ſeſquipedalia verba.
HORAT. *Art. Poët. v.* 97.

Il ſuffit de faire parler Agamemnon avec hauteur, Achille avec emportement, Ulyſſe avec ſageſſe, Medée avec fureur. Mais le langage faſtueux & outré dégrade tout. Plus on repreſente de grands caracteres & de fortes paſſions, plus il faut y mettre une noble & vehemente ſimplicité.

Il me paroit même qu'on a donné ſouvent aux Romains un diſcours trop faſtueux. Ils penſoient hautement; mais ils parloient avec moderation. C'étoit *le peuple Roi*, il eſt vrai, * *Populum late Regem*; mais ce peuple étoit auſſi doux pour les manieres de s'exprimer dans la ſocieté, qu'appliqué à vaincre les Nations jalouſes de ſa puiſſance,

Par-

* Virgil. *Æneid.* 1. *v.* 25.

Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.
Idem Æneid. VI. v. 853.

Horace a fait le même portrait en d'autres termes :

Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hoſtem.
Carm. Sacul. verſ. 51, 52.

Il ne paroit point aſſez de proportion entre l'emphaſe avec laquelle Auguſte parle dans la Tragedie de Cinna, & la modeſte ſimplicité avec laquelle Suetone nous le dépeint dans tout le détail de ſes mœurs. Il laiſſoit encore à Rome une ſi grande apparence de l'ancienne liberté de la Republique, qu'il ne vouloit point qu'on le nommât *Seigneur.* * *Manu, vultuque indecoras adulationes repreſſit, & in ſequenti die graviſſimo corripuit edicto, Dominumque ſe poſthac appellari ne à liberis quidem aut nepotibus, vel ſerio, vel joco paſſus eſt . . . . . In conſulatu pedibus ferè, extra conſulatum ſæpe adopertâ ſella per publicum inceſſit. Promiſcuis ſalutationibus admittebat & plebem . . . . . quoties magiſtratuum comitiis intereſſet tribus cum candidatis ſuis circuibat, ſupplicabatque more ſolemni. Ferebat & ipſe ſuffragium in tribu, ut unus è populo . . . . . Filiam & neptes ita inſtituit, ut etiam lanificio aſſueface-ret . . . . . Habitavit in ædibus modicis Hortenſianis, neque laxitate, neque cultu conſpicuis, ut in quibus porticus breves eſſent . . . . . & ſine marmore ullo, aut inſigni pavimento conſpicua, ac*

* Sueton. *Auguſt.*

per annos amplius XL. *eodem cubiculo hieme & æstate manſit . . . . . Inſtrumenti ejus & ſuppellectilis parſimonia apparet etiam nunc reſiduis lectis atque menſis, quorum pleraque vix privatæ elegantiæ ſint . . . . . Cœnam trinis ferculis, aut, cum abundantiſſimè, ſenis, præbebat, ut non nimio ſumptu, ita ſumma comitate . . . . . veſte non temerè aliâ quàm domeſticâ uſus eſt ab uxore & ſorore & filiâ, neptibuſque confecta . . . . . cibi minimi erat atque vulgaris ferè, &c.* La pompe & l'enflure conviennent beaucoup moins à ce qu'on appelloit la *Civilité* Romaine, qu'au faſte d'un Roi de Perſe. Malgré la rigueur de Tibere, & la ſervile flatterie où les Romains tomberent de ſon temps, & ſous ſes ſucceſſeurs, nous apprenons de Pline que Trajan vivoit encore en bon & ſociable Citoyen dans une aimable familiarité. Les reponſes de cet Empereur ſont courtes, ſimples, préciſes, éloignées de toute enflure. Les bas reliefs de ſa colomne le repreſentent toujours dans la plus modeſte attitude, lors même qu'il commande aux Legions. Tout ce que nous voyons dans Tite-Live, dans Plutarque, dans Ciceron, dans Suetone, nous repreſente les Romains comme des hommes hautains par leurs ſentiments, mais ſimples, naturels & modeſtes dans leurs paroles. Ils n'ont aucune reſſemblance avec les Heros bouffis & empeſez de nos Romans. Un grand homme ne déclame point en Comédien: Il parle en termes forts & précis dans une converſation. Il ne dit rien de bas: mais il ne dit rien de façonné & de faſtueux.

Ne quicunque Deus, quicunque adhibebitur heros,

Re-

Regali conſpectus in auro nuper & oſtro,
Migret in obſcuras humili ſermone tabernas,
Aut dum vitat humum, nubes & inania captet.
Ut feſtis, &c.
HORAT. *Art. Poët. verſ.* 227. *& ſeq.*

La nobleſſe du genre tragique ne doit point empêcher que les Heros mêmes ne parlent avec ſimplicité à proportion de la nature des choſes dont ils s'entretiennent :

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

Projet d'un Traité ſur la Comedie.

VII.

La Comédie repreſente les mœurs des hommes dans une condition privée. Ainſi elle doit prendre un ton moins haut que la Tragédie. Le *Soc* eſt inferieur au *Cothurne*; mais certains hommes dans les moindres conditions, de même que dans les plus hautes, ont par leur naturel un caractere d'arrogance :

Iratuſque Chremes tumido delitigat ore.
HORAT. *Art. Poët. verſ.* 94.

J'avouë que les traits plaiſants d'Ariſtophane me paroiſſent ſouvent bas. Ils ſentent la Farce faite exprès pour amuſer, & pour mener le peuple. Qu'y a-t-il de plus ridicule que la peinture d'un Roi de Perſe, qui marche avec une armée de quarante mille hommes, pour al-

ler ſur une montagne d'or ſatisfaire aux infirmitez de a nature ?

Le reſpect de l'antiquité doit être grand : mais je ſuis autoriſé par les Anciens contre les Anciens mêmes. Horace m'apprend à juger de Plaute :

At noſtri proavi Plautinos & numeros, & Laudavere ſales, nimium patienter utrumque, Ne dicam ſtultè, mirati, ſi modo ego, & vos Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto.

Ibid. verſ. 270. *& ſeq.*

Seroit-ce la baſſe plaiſanterie de Plaute, que Ceſar auroit voulu trouver dans Terence ? *Vis comica.* Menandre avoit donné à celui-ci un goût pur & exquis. Scipion & Lælius, amis de Terence, diſtinguoient avec délicateſſe en ſa faveur ce que Horace nomme *lepidum*, d'avec ce qui eſt *inurbanum.* Ce Poëte Comique a une naïveté inimitable, qui plaît, & qui attendrit par le ſimple recit d'un fait très-commun :

Sic cogitabam, Hem, hic parvæ conſuetudinis Cauſâ mortem hujus tam fert familiariter : Quid ſi amaſſet ? Quid mihi hic faciet patri ? Effertur, Imus, &c.

TERENT. *Andr. Act.* 1. *Scenâ* 1.

Rien ne jouë mieux, ſans outrer aucun caractere. La ſuite eſt paſſionnée :

at at hoc illud eſt, Hinc illa lachryma, hæc illa eſt miſericordia.

Ibidem.

Voici

Voici un autre recit, où la paſſion parle toute ſeule :

Memor eſſem ? O Myſis, Myſis, etiam nunc mihi
Scripta illa dicta ſunt in animo, Chryſidis
De Glycerio : Jam ferme moriens me vocat :
Acceſſi : vos ſemota : nos ſoli : incipit,
Mi Pamphile, hujus formam atque ætatem vides, &c.
Quod ego te per hanc dextram oro, & ingenium tuum,
Per tuam fidem, perque hujus ſolitudinem
Te obteſtor, &c.
Te iſti virum do, amicum, tutorem, patrem, &c.
. . . . . .
Hanc mi in manum dat, mors continuo ipſam occupat.
Accepi; acceptam ſervabo.

Ibid. Scenâ VI.

Tout ce que l'eſprit ajouteroit à ces ſimples & touchantes paroles, ne feroit que les affoiblir. Mais en voici d'autres qui vont juſqu'à un vrai tranſport :

Neque virgo eſt uſquam, neque ego, qui illam è conſpectu amiſi meo.
Ubi quæram, ubi inveſtigem, quem perconter, quam inſiſtam viam ?
Incertus ſum : Una hac ſpes eſt, ubi ubi eſt, diu celari non poteſt.

TERENT. *Eunuch. Act. 2. Scenâ 4.*

Cette paſſion parle encore ici avec la même vivacité :

Egone quid velim ? Cum milite
Iſto præſens, abſens ut ſies, &c.
Ibid. Act. 1. Scenâ 2.

Peut-on deſirer un dramatique plus vif & plus ingenu ?

Il faut avouer que Moliere eſt un grand Poëte comique. Je ne crains pas de dire qu'il a enfoncé plus avant que Terence dans certains caracteres. Il a embraſſé une plus grande varieté de ſujets. Il a peint par des traits forts preſque tout ce que nous voyons de dereglé & de ridicule. Terence ſe borne à repreſenter des vieillards avares & ombrageux, de jeunes hommes prodigues & étourdis, des courtiſanes avides & impudentes, des paraſites bas & flateurs, des eſclaves impoſteurs & ſcelerats. Ces caracteres méritoient ſans doute d'être traitez ſuivant les mœurs des Grecs & des Romains. De plus, nous n'avons que ſix Pieces de ce grand Auteur Mais enfin Moliere a ouvert un chemin tout nouveau. Encore une fois je le trouve grand. Mais ne puis-je pas parler en toute liberté ſur ſes défauts ?

En penſant bien, il parle ſouvent mal. Il ſe ſert des phraſes les plus forcées, & les moins naturelles. Terence dit en quatre mots avec la plus élegante ſimplicité ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores, qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux ſa Proſe que ſes Vers. Par exemple, l'Avare eſt moins mal écrit que les Pieces qui ſont en Vers. Il eſt vrai que la verſification Françoiſe l'a gêné. Il eſt vrai même qu'il a mieux réuſſi pour les Vers dans l'Amphytrion, où il a pris la liberté de faire des Vers ir-

re-

reguliers. Mais en general il me paroit juſques dans ſa Proſe ne parler point aſſez ſimplement pour exprimer toutes les paſſions.

D'ailleurs il a outré ſouvent les caracteres. Il a voulu par cette liberté plaire au Parterre, frapper les ſpectateurs les moins délicats, & rendre le ridicule plus ſenſible. Mais quoiqu'on doive marquer chaque paſſion dans ſon plus fort degré, & par ſes traits les plus vifs, pour en mieux montrer l'excès & la difformité, on n'a pas beſoin de forcer la nature, & d'abandonner le vrai-ſemblable. Ainſi malgré l'exemple de Plaute, où nous liſons, *cedò tertiam*, je ſoutiens contre Moliere, qu'un avare qui n'eſt point fou, ne va jamais juſqu'à vouloir regarder dans la troiſiéme main de l'homme qu'il ſoupçonne de l'avoir volé.

Un autre défaut de Moliere, que beaucoup de gens d'eſprit lui pardonnent, & que je n'ai garde de lui pardonner, eſt qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une auſterité ridicule & odieuſe à la vertu. Je comprends que ſes défenſeurs ne manqueront pas de dire qu'il a traité avec honneur *la vraye probité*, qu'il n'a attaqué qu'une vertu chagrine, & qu'une hypocriſie déteſtable. Mais ſans entrer dans cette longue diſcuſſion, je ſoutiens que Platon & les autres Legiſlateurs de l'Antiquité Payenne n'auroient jamais admis dans leurs Republiques un tel jeu ſur les mœurs.

Enfin je ne puis m'empêcher de croire avec M. Deſpreaux, que Moliere, qui peint avec tant de force & de beauté les mœurs de ſon païs, tombe trop bas, quand il imite le badinage de la Comédie Italienne :

Dans ce ſac ridicule, où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.
Deſp. *poetiq. Chant III.*

Projet d'un Traité ſur l'Hiſtoire.

VIII.

Il eſt, ce me ſemble, à deſirer pour la gloire de l'Academie, qu'elle nous procure un Traité ſur l'Hiſtoire. Il y a très-peu d'Hiſtoriens, qui ſoient exempts de grands défauts. L'Hiſtoire eſt néanmoins très-importante. C'eſt elle qui nous montre les grands exemples, qui fait ſervir les vices mêmes des méchants à l'inſtruction des bons, qui débrouille les origines, & qui explique par quel chemin les peuples ont paſſé d'une forme de gouvernement à une autre.

Le bon Hiſtorien n'eſt d'aucun temps, ni d'aucun païs. Quoiqu'il aime ſa Patrie, il ne la flatte jamais en rien. L'Hiſtorien François doit ſe rendre neutre entre la France & l'Angleterre. Il doit louer auſſi volontiers Talbot que du Gueſclin. Il rend autant de juſtice aux talents militaires du Prince de Galles, qu'à la ſageſſe de Charles V.

Il evite également les Panegyriques & les Satyres. Il ne mérite d'être crû, qu'autant qu'il ſe borne à dire ſans flatterie, & ſans malignité le bien & le mal. Il n'omet aucun fait qui puiſſe ſervir à peindre les hommes principaux, & à découvrir les cauſes des évenements. Mais il retranche toute diſſertation, où l'érudition d'un Savant veut être étalée. Toute ſa critique ſe borne

à

à donner comme douteux, ce qui l'eſt, & à en laiſſer la déciſion au Lecteur après lui avoir donné ce que l'Hiſtoire lui fournit. L'homme qui eſt plus ſavant, qu'il n'eſt Hiſtorien, & qui a plus de critique, que de vrai genie, n'épargne à ſon Lecteur aucune date, aucune circonſtance ſuperflue, aucun fait ſec & détaché. Il ſuit ſon gout, ſans conſulter celui du public. Il veut que tout le monde ſoit auſſi curieux que lui des minuties, vers leſquelles il tourne ſon inſatiable curioſité. Au contraire, un Hiſtorien ſobre & diſcret laiſſe tomber les menus faits qui ne ménent le Lecteur à aucun but important. Retranchez ces faits, vous n'ôtez rien à l'Hiſtoire. Ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une Hiſtoire, pour ainſi dire, hachée en petits morceaux, & ſans aucun fil de vive narration. Il faut laiſſer cette ſuperſtitieuſe exactitude aux Compilateurs. Le grand point eſt de mettre d'abord le Lecteur dans le fond des choſes, de lui en découvrir les liaiſons, & de ſe hâter de le faire arriver au dénouement. L'Hiſtoire doit en ce point reſſembler un peu au Poëme Epique :

Semper ad eventum feſtinat, & in medias res, &c.
& qua
Deſperat tractata nitescere poſſe, relinquit.
Art. Poët. verſ. 148. *& ſeq.*

Il y a beaucoup de faits vagues, qui ne nous apprennent que des noms & des dates ſteriles : il ne vaut gueres mieux ſavoir ces noms que les ignorer. Je ne connois point un homme, en ne connoiſſant que ſon nom. J'aime mieux un Hiſtorien peu exact & peu judicieux, qui eſtropie

les

les noms, mais qui peint naïvement tout le détail, comme Froiſſard, que les Hiſtoriens qui me diſent que Charlemagne tint ſon Parlement à Ingelheim, qu'enſuite il partit, qu'il alla battre les Saxons, & qu'il revint à Aix-la-Chapelle : c'eſt ne m'apprendre rien d'utile. Sans les circonſtances, les faits demeurent comme décharnez : ce n'eſt que le ſquelette d'une Hiſtoire.

La principale perfection d'une Hiſtoire conſiſte dans l'ordre & dans l'arrangement. Pour parvenir à ce bel ordre, l'Hiſtorien doit embraſſer & poſſeder toute ſon Hiſtoire. Il doit la voir toute entiere, comme d'une ſeule vuë. Il faut qu'il la tourne, & qu'il la retourne de tous les côtez, juſqu'à ce qu'il ait trouvé ſon vrai point de vuë. Il faut en montrer l'unité, & tirer, pour ainſi dire, d'une ſeule ſource tous les principaux évenements qui en dépendent. Par là il inſtruit utilement ſon Lecteur, il lui donne le plaiſir de prévoir : il l'intereſſe : il lui met devant les yeux un ſyſtême des affaires de chaque temps : il lui débrouille ce qui en doit reſulter : il le fait raiſonner ſans lui faire aucun raiſonnement : il lui épargne beaucoup de redites : il ne le laiſſe jamais languir : il lui fait même une narration facile à retenir par la liaiſon des faits : je repete ſur l'Hiſtoire l'endroit d'Horace qui regarde le Poëme Epique :

Ordinis hæc virtus erit, & Venus, aut ego fallor:
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici
Pleraque differat, & præſens in tempus omittat.
Art. Poët. verſ. 42. & ſeq.

Un ſec & triſte faiſeur d'Annales ne connoit point

point d'autre ordre que celui de la Chronologie. Il repete un fait toutes les fois qu'il a beſoin de raconter ce qui tient à ce fait : il n'oſe ni avancer, ni reculer aucune narration. Au contraire l'Hiſtorien, qui a un vrai genie, choiſit ſur vingt endroits celui, où un fait ſera mieux placé, pour répandre la lumiere ſur tous les autres. Souvent un fait montré par avance de loin débrouille tout ce qui le prépare. Souvent un autre fait ſera mieux dans ſon jour, étant mis en arriere. En ſe preſentant plus tard, il viendra plus à propos pour faire naître d'autres évenemens. C'eſt ce que Ciceron compare au ſoin qu'un homme de bon goût prend pour placer de bons tableaux dans un jour avantageux : * *Videtur tamquam tabulas benè pictas collocare in bono lumine.*

Ainſi un Lecteur habile a le plaiſir d'aller ſans ceſſe en avant ſans diſtraction, de voir toûjours un évenement ſortir d'un autre, & de chercher la fin, qui lui échape, pour lui donner plus d'impatience d'y arriver. Dès que ſa lecture eſt finie, il regarde derriere lui, comme un Voyageur curieux, qui étant arrivé ſur une montagne, ſe tourne, & prend plaiſir à conſiderer de ce point de vûë, tout le chemin qu'il a ſuivi, & tous les beaux endroits qu'il a traverſez.

Une circonſtance bien choiſie, un mot bien rapporté, un geſte qui a rapport au genie ou à l'humeur d'un homme, eſt un trait original & précieux dans l'Hiſtoire. Il vous met devant les yeux cet homme tout entier. C'eſt ce que Plutarque & Suetone ont fait parfaitement : c'eſt ce qu'on trouve avec plaiſir dans le Cardinal d'Oſſat. Vous

* *De claris Oratoribus num.* 261.

Vous croyez voir Clement VIII. qui parle tantôt à cœur ouvert, & tantôt avec reſerve.

Un Hiſtorien doit retrancher beaucoup d'épithetes ſuperfluës, & d'autres ornemens du diſcours. Par ce retranchement il rendra ſon Hiſtoire plus courte, plus vive, plus ſimple, plus gracieuſe. Il doit inſpirer par une pure narration la plus ſolide morale, ſans moraliſer. Il doit éviter les ſentences, comme de vrais écueils. Son Hiſtoire ſera aſſez ornée, pourvû qu'il y mette avec le véritable ordre, une diction claire, pure, courte & noble. * *Nihil eſt in Hiſtoria*, dit Ciceron, *purâ & illuſtri brevitate dulcius.* L'hiſtoire perd beaucoup à être parée. Rien n'eſt plus digne de Ciceron que cette remarque ſur les Commentaires de Ceſar: † *Commentarios quoſdam ſcripſit, rerum ſuarum, valde quidem probandos.* NUDI *enim ſunt, recti, & venuſti, omni ornatu orationis tamquam veſte detracta. Sed dum voluit alios habere parata, unde ſumerent, qui vellent ſcribere hiſtoriam,* INEPTIS *gratum fortaſſe fecit, qui volunt illa calamiſtris inurere, ſanos quidem homines à ſcribendo deterruit.* Un bel eſprit mépriſe une Hiſtoire *nuë*. Il veut l'habiller, l'orner de broderie, & la *friſer*. C'eſt une erreur, *ineptis*. L'homme judicieux, & d'un gout exquis, deſeſpere d'ajoûter rien de beau à cette nudité ſi noble & ſi majeſtueuſe.

Le point le plus neceſſaire, & le plus rare pour un Hiſtorien, eſt qu'il ſçache exactement la forme du gouvernement, & le détail des mœurs de la Nation, dont il écrit l'Hiſtoire, pour chaque ſiécle. Un Peintre, qui ignore ce qu'on nomme

il

* *De claris Oratoribus num.* 262.
† *Ibid.*

il coſtumè, ne peint rien avec verité. Les Peintres de l'Ecole Lombarde, qui ont d'ailleurs ſi naïvement repreſenté la Nature, ont manqué de ſcience en ce point. Ils ont peint le Grand Prêtre des Juifs, comme un Pape; & les Grecs de l'Antiquité, comme les hommes qu'ils voyoient en Lombardie. Il n'y auroit neanmoins rien de plus faux & de plus choquant qne de peindre les François du temps de Henry II. avec des perruques & des cravates, ou de peindre les François de nôtre temps avec des barbes & des fraiſes. Chaque Nation a ſes mœurs très-differentes de celles des peuples voiſins. Chaque peuple change ſouvent pour ſes propres mœurs. Les Perſes pendant l'enfance de * Cyrus étoient auſſi ſimples, que les Medes leurs voiſins étoient mous & faſtueux. Les Perſes prirent dans la ſuite cette moleſſe & cette vanité. Un Hiſtorien montreroit une ignorance groſſiere, s'il repreſentoit les repas de Curius ou de Fabricius, comme ceux de Lucullus ou d'Apicius. On riroit d'un Hiſtorien qui parleroit de la magnificence de la Cour des Rois de Lacedemone, ou de celle de Numa. Il faut peindre la puiſſante & heureuſe pauvreté des anciens Romains,

Parvoque potentem, &c.
Parvoque beatum, &c.
VIRGILE *Æneid. lib. VI. v.* 843.

Il ne faut pas oublier combien les Grecs étoient encore ſimples & ſans faſte du temps d'Alexandre, en comparaiſon des Aſiatiques. † Le diſcours de Caridéme à Darius le fait aſſez voir. Il n'eſt point

* Cyroped.
† Quint. Curt.

point permis de repreſenter la maiſon très-ſimple, où Auguſte vécut quarante ans, avec la maiſon d'or que Neron fit faire bientôt après.

Roma domus fiet: Veïos migrate Quirites,
Si non & Veïos occupat iſta domus.

Notre Nation ne doit point être peinte d'une façon uniforme. Elle a eu des changemens continuels. Un hiſtorien qui repreſentera Clovis environné d'une Cour polie, galante, & magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers; il ſera faux pour le fait principal des mœurs de toute la Nation. Les Francs n'étoient alors qu'une troupe errante & farouche, preſque ſans Loix & ſans Police, qui ne faiſoit que des ravages & des invaſions. Il ne faut pas confondre les Gaulois polis par les Romains avec ces Francs ſi barbares. Il faut laiſſer voir un rayon de politeſſe naiſſante ſous l'Empire de Charlemagne; mais elle doit s'évanouïr d'abord. La prompte chûte de ſa maiſon replongea l'Europe dans une affreuſe barbarie. S. Louis fut un prodige de raiſon & de vertu dans un ſiécle de fer. A peine ſortons-nous de cette longue nuit. La reſurrection des Lettres & des Arts a commencé en Italie, a paſſé en France fort tard. La mauvaiſe ſubtilité du bel eſprit en a retardé le progrès.

Les changemens dans la forme du gouvernement d'un Peuple doivent être obſervez de près. Par exemple, il y avoit d'abord chez nous des terres *ſaliques* diſtinguées des autres terres, & deſtinées aux Militaires de la Nation. Il ne faut jamais confondre les Comtez *beneficiaires* du temps de Charlemagne, qui n'étoient que des emplois per-

perſonnels, avec les Comtez *hereditaires*, qui devinrent ſous ſes ſucceſſeurs des établiſſemens de familles. Il faut diſtinguer les Parlemens de la ſeconde Race, qui étoient les aſſemblées de la Nation, d'avec les divers Parlemens établis par les Rois de la troiſiéme Race dans les Provinces, pour juger des procès des particuliers. Il faut connoitre l'origine des Fiefs, le ſervice des feudataires, l'affranchiſſement des ſerfs, l'accroiſſement des Communautez, l'élevation du Tiers-Etat, l'introduction des Clercs praticiens, pour être les Conſeillers des Nobles peu inſtruits des Loix, & l'établiſſement des troupes à la ſolde du Roi, pour éviter les ſurpriſes des Anglois établis au milieu du Royaume. Les mœurs & l'état de tout le corps de la Nation ont changé d'âge en âge. Sans remonter plus haut, le changement des mœurs eſt preſque incroyable depuis le regne d'Henry IV. Il eſt cent fois plus important d'obſerver ces changemens de la Nation entiere, que de rapporter ſimplement des faits particuliers.

Si un homme éclairé s'appliquoit à écrire ſur les regles de l'*Hiſtoire*, il pourroit joindre les exemples aux préceptes. Il pourroit juger des Hiſtoriens de tous les ſiécles. Il pourroit remarquer qu'un excellent Hiſtorien, eſt peut-être encore plus rare qu'un grand Poëte.

Herodote, qu'on nomme le pere de l'Hiſtoire, raconte parfaitement. Il a même de la grace par la varieté des matieres; mais ſon ouvrage eſt plûtôt un recueil de relations de divers païs, qu'une Hiſtoire qui ait de l'unité avec un veritable ordre.

Xenophon n'a fait qu'un Journal dans ſa retraite des dix mille. Tout y eſt précis & exact, mais uni-

uniforme. Sa Cyropedie eſt plûtôt un Roman de Philoſophie, comme Ciceron l'a crû, qu'une Hiſtoire veritable.

Polybe eſt habile dans l'Art de la Guerre & dans la Politique ; mais il raiſonne trop, quoiqu'il raiſonne très bien. Il va au de-là des bornes d'un ſimple Hiſtorien. Il développe chaque évenement dans ſa cauſe. C'eſt une anatomie exacte. Il montre par une eſpece de méchanique qu'un tel Peuple doit vaincre un tel autre Peuple, & qu'une telle paix faite entre Rome & Carthage ne ſauroit durer.

Thucydide & Tite-Live ont de très-belles Harangues ; mais ſelon les apparences ils les compoſent au lieu de les rapporter. Il eſt très-difficile qu'ils les ayent trouvées telles dans les originaux du tems. Tite-Live ſavoit beaucoup moins exactement que Polybe la guerre de ſon ſiécle.

Salluſte a écrit avec une nobleſſe & une grace ſinguliere : mais il s'eſt trop étendu en peintures des mœurs, & en portraits des perſonnes dans deux Hiſtoires très-courtes.

Tacite montre beaucoup de génie, avec une profonde connoiſſance des cœurs les plus corrompus ; mais il affecte trop une briéveté myſterieuſe. Il eſt trop plein de tours Poëtiques dans ſes deſcriptions. Il a trop d'eſprit : il rafine trop : il attribuë aux plus ſubtils reſſorts de la Politique, ce qui ne vient ſouvent que d'un mécompte, que d'une humeur bizarre, que d'un caprice. Les plus grands évenemens ſont ſouvent cauſez par les cauſes les plus mépriſables. C'eſt la foibleſſe, c'eſt l'habitude, c'eſt la mauvaiſe honte, c'eſt le dépit, c'eſt le conſeil d'un affranchi, qui décide, pendant que Tacite creuſe pour découvrir les plus grands

rafi-

rafinemens dans les Conſeils de l'Empereur. Preſque tous les hommes ſont médiocres & ſuperficiels pour le mal comme pour le bien. Tibere, l'un des plus méchants hommes que le monde ait vû, étoit plus entrainé par ſes craintes, que déterminé par un plan ſuivi.

D'Avila ſe fait lire avec plaiſir; mais il parle comme s'il étoit entré dans les conſeils les plus ſecrets. Un ſeul homme ne peut jamais avoir eu la confiance de tous les partis oppoſez. De plus chaque homme avoit quelque ſecret, qu'il n'avoit garde de confier à celui qui a écrit l'Hiſtoire. On ne ſçait la verité que par morceaux. L'Hiſtorien qui veut m'apprendre ce que je vois qu'il ne peut pas ſçavoir, me fait douter ſur les faits mêmes qu'il ſçait.

Cette Critique des Hiſtoriens anciens & modernes ſeroit très-utile & très-agreable, ſans bleſſer aucun Auteur vivant.

Réponſe à une objection ſur ces divers Projets.

IX.

Voici une objection qu'on ne manquera pas de me faire. L'Academie, dira-t-on, n'adoptera jamais ces divers Ouvrages, ſans les avoir examinez. Or il n'eſt gueres vrai-ſemblable qu'un Auteur, après avoir pris une peine infinie, veuille ſoûmettre tout ſon ouvrage à la correction d'une nombreuſe Aſſemblée, où les avis ſeront peut-être fort partagez. Il n'y a donc gueres d'apparence que l'Académie adopte cet Ouvrage.

Ma

Ma réponſe eſt courte. Je ſuppoſe que l'Académie ne l'adoptera point. Elle ſe bornera à inviter les particuliers à ce travail. Chacun d'eux pourra la conſulter dans ſes Aſſemblées. Par exemple l'Auteur de la Rhetorique y propoſera ſes doutes ſur l'Eloquence. Meſſieurs les Académiciens lui donneront leurs conſeils, & les opinions pourront être diverſes. L'Auteur en profitera ſelon ſes vûës, ſans ſe géner.

Les raiſonnemens qu'on feroit dans les Aſſemblées ſur de telles queſtions, pourroient être redigez par écrit dans une eſpece de Journal, que M. le Secretaire compoſeroit ſans partialité. Ce Journal contiendroit de courtes Diſſertations, qui perfectionneroient le goût, & la critique. Cette occupation rendroit Meſſieurs les Académiciens aſſidus aux Aſſemblées. L'éclat & le fruit en ſeroient grands dans toute l'Europe.

X.

Il eſt vrai que l'Académie pourroit ſe trouver ſouvent partagée ſur ces queſtions. L'amour des Anciens dans les uns, & celui des Modernes dans les autres pourroit les empêcher d'être d'accord. Mais je ne ſuis nullement allarmé d'une guerre civile, qui ſeroit ſi douce, ſi polie, & ſi moderée. Il s'agit d'une matiere, où chacun peut ſuivre en liberte ſon goût & ſes idées. Cette émulation peut être utile aux Lettres. Oſerai-je propoſer ici ce que je penſe là-deſſus?

1. Je commence par ſouhaiter que les Modernes ſurpaſſent les Anciens. Je ſerois charmé de voir dans nôtre ſiécle, & dans nôtre Nation des Orateurs plus vehemens que Demoſthene, & des Poë-

Poëtes plus ſublimes qu'Homere. Le monde, loin d'y perdre, y gagneroit beaucoup. Les Anciens ne ſeroient pas moins excellens qu'ils l'ont toujours été, & les Modernes donneroient un nouvel ornement au genre humain. Il reſteroit toûjours aux Anciens la gloire d'avoir commencé, d'avoir montré le chemin aux autres, & de leur avoir donné de quoi enchérir ſur eux.

2. Il y auroit de l'entêtement à juger d'un Ouvrage par ſa date.

Et niſi quæ terris ſemota, ſuiſque
Temporibus defuncta videt, faſtidit, & odit.
Si, quia Græcorum ſunt antiquiſſima quæque
Scripta vel optima . . . . . .
Scire velim pretium chartis, quotus arroget annus.
Qui redit ad faſtos, & virtutem æſtimat annis
Miraturque nihil, niſi quod Libitina ſacravit.
Si veteres ita miratur, laudatque Poëtas,
Ut nihil ante ferat, nihil illis comparet, errat.
Quod ſi tam Græcis novitas inviſa fuiſſet,
Quam nobis, quid nunc eſſet vetus, aut quis haberet,
Quod legeret, tereretque viritim publicus uſus.
HORAT. *lib. II. Ep. 1. verſ. 21. & ſeq.*

Si Virgile n'avoit point oſé marcher ſur les pas d'Homere, ſi Horace n'avoit pas eſperé de ſuivre de près Pindare, que n'aurions-nous pas perdu ? Homere & Pindare mêmes ne ſont point parvenus tout à coup à cette haute perfection. Ils ont eu ſans doute avant eux d'autres Poëtes, qui leur avoient applani la voye, & qu'ils ont enfin ſurpaſſez. Pourquoi les notres n'auroient-ils pas la même eſperance ? Qu'eſt-ce qu'Horace ne s'eſt point promis ?

Dicam inſigne, recens, adhuc
Indictum ore alio . . . . .
Nihil parvum, aut humili modo,
Nil mortale loquar.
Lib. III. Od. 11. verſ. 7. & ſeq.
Exegi monimentum ære perennius
. . . . . .
Non omnis moriar, multaque pars mei, &c.
Ibid. Ode 30. verſ. 1. &c.

Pourquoi ne laiſſera-t-on pas dire de même à Malherbe ?

Apollon à portes ouvertes, &c.
Lib. 3. Ode 11. verſ. 141.

3. J'avouë que l'émulation des Modernes ſeroit dangereuſe, ſi elle ſe tournoit à mépriſer les Anciens, & à négliger de les étudier. Le vrai moien de les vaincre, eſt de profiter de tout ce qu'ils ont d'exquis, & de tâcher de ſuivre encore plus qu'eux leurs idées ſur l'imitation de la belle nature. Je crierois volontiers à tous les Auteurs de notre temps que j'eſtime, & que j'honore le plus,

vos exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna.
Art. Poët. verſ 268.

Si jamais il vous arrive de vaincre les Anciens, c'eſt à eux-mêmes que vous devez la gloire de les avoir vaincus.

4. Un Auteur ſage & modeſte doit ſe défier de ſoi, & des louanges de ſes amis les plus eſtimables.

bles. Il eſt naturel que l'amour propre le ſéduiſe un peu, & que l'amitié pouſſe un peu au de-là des bornes l'admiration de ſes amis pour ſes talents. Que doit-il donc faire ? ſi quelque ami charmé de ſes écrits lui dit,

Neſcio quid majus naſcitur Iliade ?
Propert. *Lib. II. Eleg. ult.*

Il n'en doit pas moins être tenté d'imiter le grand & ſage Virgile ; ce Poëte vouloit en mourant brûler ſon Eneïde, qui a inſtruit & charmé tous les ſiécles. Quiconque a vû, comme ce Poëte, d'une vuë nette, le grand & le parfait, ne peut ſe flatter d'y avoir atteint. Rien n'acheve de remplir ſon idée, & de contenter toute ſa délicateſſe. Rien n'eſt ici-bas entierement parfait :

Nihil eſt ab omni
Parte beatum.
Horat. *Lib. II. Od. 16. verſ. 28.*

Ainſi quiconque a vû le vrai parfait, ſent qu'il ne l'a pas égalé, & quiconque ſe flatte de l'avoir égalé, ne l'a pas vû aſſez diſtinctement. On a un eſprit borné avec un cœur foible & vain, quand on eſt bien content de ſoi & de ſon ouvrage. L'Auteur content de ſoi eſt d'ordinaire content tout ſeul :

Quin ſine rivali, teque, & tua ſolus amares ;
Idem Art. Poët. verſ. 444.

Un tel Auteur peut avoir de rares talents : mais il faut qu'il ait plus d'imagination, que de juge-

ment & de ſaine critique. Il faut au contraire, pour former un Poëte égal aux anciens, qu'il montre un jugement ſuperieur à l'imagination la plus vive & la plus feconde. Il faut qu'un Auteur reſiſte à tous ſes amis, qu'il retouche ſouvent ce qui a été déja applaudi, & qu'il ſe ſouvienne de cette regle,

Nonumque prematur in annum.
Ibid. verſ. 388.

5. Je ſuis charmé d'un Auteur qui s'efforce de vaincre les anciens, ſuppoſé même qu'il ne parvienne pas à les égaler. Le public doit louer ſes efforts, l'encourager, eſperer qu'il pourra atteindre encore plus haut dans la ſuite, & admirer ce qu'il a déja d'approchant des anciens modéles:

. . . . . *Feliciter audet.*

Je voudrois que tout le Parnaſſe le comblat d'éloges:

Proxima Phœbi
Verſibus ille facit. . . . . . .
. . . . . .
Virgil. *Eclog. VII. verſ.* 22.
Paſtores hederâ creſcentem ornate poëtam.
Ibid. verſ. 27.

Plus un Auteur conſulte avec défiance de ſoi ſur un ouvrage qu'il veut encore retoucher, plus il eſt eſtimable:

Hæc, quæ Varo necdum perfecta canebat.
Virgil. *Eclog. IX. verſ.* 26.

J'ad-

J'admire un Auteur, qui dit en lui-même ces belles paroles,

Nam neque adhuc Varo videor, nec dicere Cinnâ
Digna, ſed argutos inter ſtrepere anſer olores.
Ibid verſ. 35. & 36.

Alors je voudrois que tous les partis ſe réunîſſent pour le louer :

Utque viro Phœbi chorus aſſurrexerit omnis.
Idem Eclog. VI. verſ. 66.

Si cet Auteur eſt encore mécontent de ſoi, quoique le public en ſoit très content, ſon goût & ſon génie ſont au deſſus de l'ouvrage même, pour lequel il eſt admiré.

6. Je ne crains pas de dire que les anciens les plus parfaits ont des imperfections. L'humanité n'a permis en aucun temps d'atteindre à une perfection abſolue. Si j'étois réduit à ne juger des anciens que par ma ſeule critique, je ſerois timide en ce point. Les anciens ont un grand avantage ; faute de connoitre parfaitement leurs mœurs, leur langue, leur gout, leurs idées, nous marchons à tâtons en les critiquant. Nous aurions été peut-être plus hardis cenſeurs contr'eux, ſi nous avions été leurs contemporains. Mais je parle des anciens ſur l'autorité des anciens mêmes. Horace, ce critique ſi penetrant, & ſi charmé d'Homere, eſt mon garant, quand j'oſe ſoutenir, que ce grand Poëte s'aſſoupit un peu quelquefois dans un Poëme :

——— *Quandoque bonus dormitat Homerus.*

Verum opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.
Art. Poët. verſ. 359, 360.

Veut-on par une prévention manifeſte donner à l'antiquité plus qu'elle ne demande, & condamner Horace pour ſoutenir contre l'évidence du fait, qu'Homere n'a jamais aucune inégalité?

7. S'il m'eſt permis de propoſer ma penſée, ſans vouloir contredire celle des perſonnes plus eſclairées que moi, j'avouerai qu'il me ſemble voir divers défauts dans les anciens les plus eſtimables. Par exemple je ne puis gouter les Chœurs dans les Tragedies; Ils interrompent la vraie action; Je n'y trouve point une exacte vraiſemblance, parce que certaines ſcenes ne doivent point avoir une troupe de Spectateurs. Les diſcours du Chœur ſont ſouvent vagues & inſipides; Je ſoupçonne toujours que ces eſpeces d'intermedes avoient été introduits avant que la Tragedie eût atteint à une certaine perfection. De plus je remarque dans les Anciens des plaiſanteries, qui ne ſont guere délicates. Ciceron, le grand Ciceron même, en fait de très froides ſur des jeux de mots. Je ne trouve point Horace dans cette petite Satyre,

Proſcripti regis Rupili pus, atque venenum.
Lib. I. Sat. VII. verſ. 1.

En la liſant on baailleroit, ſi on ignoroit le nom de ſon Auteur. Quand je lis cette merveilleuſe Ode du même Poete,

Qualem miniſtrum fulminis alitem,
Lib. IV. Od. IV. verſ. 1.

Je

Je ſuis toujours attriſté d'y trouver ces mots, *Quibus mos unde deductus, &c.* Oſtez cet endroit, l'ouvrage demeure entier & parfait. Dites qu'Horace a voulu imiter Pindare par cette eſpece de parenthéſe, qui convient au tranſport de l'Ode ; Je ne diſpute point ; mais je ne ſuis pas aſſez touché de l'imitation, pour gouter cette eſpece de parenthéſe, qui paroit ſi froide & ſi poſtiche. J'admets un beau deſordre, qui vient du tranſport, & qui a ſon art caché. Mais je ne puis approuver une diſtraction, pour faire une remarque curieuſe ſur un petit détail ; elle ralentit tout. Les injures de Ciceron contre Marc-Antoine ne me paroiſſent nullement convenir à la nobleſſe & à la grandeur de ſes diſcours. Sa fameuſe lettre à Lucceius eſt pleine de la vanité la plus groſſiere & la plus ridicule. On en trouve à peu près autant dans les lettres de Pline le jeune. Les Anciens ont ſouvent une affectation, qui tient un peu de ce que notre nation nomme *pédanterie*. Il peut ſe faire que faute de certaines connoiſſances, que la vraye Religion & la phyſique nous ont données, *ils admiroient* un peu trop diverſes choſes que nous n'admirons gueres.

8. Les Anciens les plus ſages ont pû eſperer, comme les Modernes, de ſurpaſſer les modéles mis devant leurs yeux. Par exemple, pourquoi Virgile n'auroit-il pas eſperé de ſurpaſſer par la deſcente d'Enée aux enfers dans ſon VI. Livre cette évocation des ombres qu'Homere * nous repreſente dans le païs des Cimmeriens ? Il eſt naturel de croire que Virgile, malgré ſa modeſtie, a pris plaiſir à traiter dans ſon IV. Livre de l'E-

* *Odyſſ. L. XI.*

neïde quelque choſe d'original, qu'Homere n'avoit point touché.

9. J'avouë que les Anciens ont un grand desavantage par le défaut de leur Religion, & par la groſſiereté de leur Philoſophie. Du temps d'Homere leur Religion n'étoit qu'un tiſſu monſtrueux de Fables auſſi ridicules que les Contes de Fées. Leur Philoſophie n'avoit rien que de vain & de ſuperſtitieux. Avant Socrate la Morale étoit très imparfaite, quoi que les Legiſlateurs euſſent donné d'excellentes regles pour le gouvernement des peuples. Il faut même avouer que Platon fait raiſonner foiblement Socrate ſur l'immortalité de l'ame. Ce bel endroit de Virgile,

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas, &c.
Georg. II. verſ. 490.

aboutit à mettre le bonheur des hommes ſages à ſe délivrer de la crainte des préjugés & de l'enfer. Ce Poëte ne promet point d'autre recompenſe dans l'autre vie à la vertu la plus pure & la plus heroïque, que le plaiſir de jouer ſur l'herbe, ou de combattre ſur le ſable, ou de danſer & de chanter des Vers, ou d'avoir des chevaux, ou de mener des chariots, & d'avoir des armes. Encore ces hommes & ces ſpectacles, qui les amuſoient, n'étoient-ils plus que de vaines ombres; encore ces ombres gémiſſoient par l'impatience de rentrer dans des corps, pour recommencer toutes les miſeres de cette vie, qui n'eſt qu'une maladie par où l'on arrive à la mort, *Mortalibus ægris*. Voilà ce que l'antiquité propoſoit de plus conſolant au genre humain:

Pars

Pars in gramineis exercent membra paleſtris, &c.
Idem Æneid. VI. verſ. 642.

. . . . . .

Quæ lucis miſeris tam dira cupido?
Ibid. verſ. 721.

Les Heros d'Homere ne reſſemblent point à d'honnêtes gens, & les Dieux de ce Poëte ſont fort au deſſous de ces Heros mêmes ſi indignes de l'idée, que nous avons de l'honnête homme. Perſonne ne voudroit avoir un pere auſſi vicieux que Jupiter, ni une femme auſſi inſupportable que Junon, encore moins auſſi infame que Venus : qui voudroit avoir un ami auſſi brutal que Mars, ou un domeſtique auſſi larron que Mercure ? Ces Dieux ſemblent inventez tout exprès par l'ennemi du genre humain, pour autoriſer tous les crimes, & pour tourner en dériſion la Divinité. C'eſt ce qui a fait dire à Longin qu'Homere a fait * *des Dieux des hommes qui furent au ſiege de Troye, & qu'au contraire des Dieux mêmes il en a fait des hommes.* Il ajoute que *le Legislateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la grandeur & la puiſſance de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes loix par ces paroles* : „ *Dieu dit* „ *que la lumiere ſe faſſe, & elle ſe fit ; que la terre* „ *ſe faſſe, & elle fut faite.*

10. Il faut avouer, qu'il y a parmi les Anciens peu d'Auteurs excellents, & que les Modernes en ont quelques-uns, dont les Ouvrages ſont précieux. Quand on ne lit point les Anciens avec une avidité de ſavant, ni par le beſoin de

* Subl. ch. 7.

s'inſtruire de certains faits, on ſe borne par goût à un petit nombre de livres Grecs & Latins. Il y en a fort peu d'excellents, quoi que ces deux Nations ayent cultivé ſi long-temps les lettres; Il ne faut donc pas s'étonner ſi nôtre ſiecle, qui ne fait que ſortir de la barbarie, a peu de livres François qui meritent d'être ſouvent relus avec un très-grand plaiſir. Il me ſeroit facile de nommer beaucoup d'Anciens, comme Ariſtophane, Plaute, Seneque le tragique, Lucain, & Ovide même, dont on ſe paſſe volontiers. Je nommerois auſſi ſans peine un nombre aſſez conſiderable d'Auteurs modernes, qu'on goûte & qu'on admire avec raiſon. Mais je ne veux nommer perſonne, de peur de bleſſer la modeſtie de ceux que je nommerois, & de manquer aux autres, en ne les nommant pas.

Il faut d'un autre côté conſiderer ce qui eſt à l'avantage des Anciens. Outre qu'ils nous ont donné preſque tout ce que nous avons de meilleur; de plus il faut les eſtimer juſques dans les endroits, qui ne ſont pas exempts de défauts. * Longin remarque qu'*il faut craindre la baſſeſſe dans un diſcours ſi poli & ſi limé.* Il ajoute que *le grand . . . . eſt gliſſant & dangereux . . . . . quoi que j'aye remarqué*, dit-il encore, *pluſieurs fautes dans Homere. & dans tous les plus celebres Auteurs, quoi que je ſois peut-être l'homme du monde, à qui elles plaiſent le moins, j'eſtime après tout . . . . qu'elles ſont de petites negligences, qui leur ont échappé, parce que leur eſprit, qui ne s'étudioit qu'au grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choſes, ... tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, eſt de n'être point repris. Mais le*

* *Subl. ch. 27.*

le grand ſe fait admirer. Ce judicieux critique croit que c'eſt dans le declin de l'âge, qu'Homere a quelquefois un peu *ſommeillé* par les longues narrations de l'Odyſſée. Mais il ajoûte que cet affoibliſſement * *eſt après tout la vieilleſſe d'Homere.* En effet certains traits negligez des grands peintres ſont fort au deſſus des ouvrages les plus leſchez des Peintres mediocres. Le cenſeur mediocre ne gouſte point le ſublime, il n'en eſt point ſaiſi. Il s'occupe bien plûtôt d'un mot deplacé, ou d'une expreſſion negligée; Il ne voit qu'à demi la beauté du plan general, l'ordre & la force qui regnent par tout. J'aimerois autant le voir occupé de l'orthographe, des points interrogants, & des virgules. Je plains l'Auteur qui eſt entre ſes mains, & à ſa merci, † *Barbarus has ſegetes!* Le cenſeur, qui eſt grand dans ſa cenſure, ſe paſſionne pour ce qui eſt grand dans l'ouvrage. Il *mépriſe*, ſelon l'expreſſion de Longin, ‡ *une exacte & ſcrupuleuſe délicateſſe.* Horace eſt de ce goût:

Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.
Art. Poët. v. 351. & ſeq.

De plus la groſſiereté difforme de la Religion des Anciens, & le défaut de vraye Philoſophie morale, où ils étoient avant Socrate, doivent en un certain ſens faire un grand honneur à l'anti-

* *Subl. ch. 7.*
† Virgil. *Eclog. I. vers. 72.*
‡ *Sub. ch. 29.*

quité. Homere a dû ſans doute peindre ſes Dieux, comme la Religion les enſeignoit au monde idolâtre en ſon temps. Il devoit repreſenter les hommes, ſelon les mœurs, qui regnoient alors dans la Grece, & dans l'Aſie mineure. Blâmer Homere d'avoir peint fidélement d'après nature, c'eſt reprocher à M. Mignard, à M. de Troye, à M. Rigaut d'avoir fait des portraits reſſemblans. Voudroit on qu'on peignît Momus comme Jupiter, Silene comme Apollon, Alecto comme Venus, Therſite comme Achille? Voudroit-on qu'on peignît la Cour de notre temps avec les fraiſes, & les barbes des regnes paſſez? Ainſi Homere ayant dû peindre avec verité, ne faut-il pas admirer l'ordre, la proportion, la grace, la force, la vie, l'action, & le ſentiment qu'il a donné à toutes ſes peintures? Plus la Religion étoit monſtrueuſe & ridicule, plus il faut l'admirer de l'avoir relevée par tant de magnifiques images. Plus les mœurs étoient groſſieres, plus il faut être touché de voir, qu'il ait donné tant de force à ce qui eſt en ſoi ſi irrégulier, ſi abſurde, & ſi choquant. Que n'auroit-il point fait, ſi on lui eût donné à peindre un Socrate, un Ariſtide, un Timoleon, un Agis, un Cleomene, un Numa, un Camille, un Brutus, un Marc Aurele?

Diverſes perſonnes ſont dégoûtées de la frugalité des mœurs, qu'Homere dépeint. Mais outre qu'il faut que le Poëte s'attache à la reſſemblance pour cette antique ſimplicité, comme pour la groſſiereté de la Religion Payenne; de plus rien n'eſt ſi aimable que cette vie des premiers hommes. Ceux qui cultivent leur raiſon, & qui aiment la vertu, peuvent-ils comparer le luxe vain & ruineux, qui eſt en nôtre temps la peſte des mœurs,

mœurs, & l'opprobre de la nation, avec l'heureuſe & élegante ſimplicité, que les Anciens nous mettent devant les yeux ? En liſant Virgile je voudrois être avec ce vieillard qu'il me montre :

Namque ſub Oebaliæ memini me turribus altis,
Qua niger humectat flaventia culta Galeſus,
Corycium vidiſſe ſenem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant, nec fertilis illa juvencis
Nec pecori opportuna ſeges . . . . .
Regum æquabat opes animis : ſeraque revertens
Nocte domum, dapibus menſas onerabat inemptis.
Primus vere roſam, atque autumno carpere poma.
Et cum triſtis hyems etiam nunc frigore ſaxa
Rumperet, & glacie curſus frænaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æſtatem increpitans ſeram, Zephyroſque morantes.

Georg. IV. verſ. 125. *& ſeq.*

Homere n'a-t-il pas dépeint avec grace l'Iſle de Calypſo, & les jardins d'Alcinous, ſans y mettre ni marbre, ni dorure ? Les occupations de Nauſicaé ne ſont elles pas plus eſtimables que le jeu, & que les intrigues des femmes de nôtre tems ? Nos peres en auroient rougi, & on oſe mépriſer Homere, pour n'avoir pas peint par avance ces mœurs monſtrueuſes, pendant que le monde étoit encore aſſez heureux pour les ignorer.

Virgile, qui voyoit de près toute la magnificence de Rome, a tourné en grace, & en ornement de ſon Poëme la pauvreté du Roi Evandre :

Talibus inter ſe dictis ad tecta ſubibant
Pauperis Evandri, paſſimque armenta videbant,
Romanoquè foro, & lautis mugire Carinis.
Ut ventum ad ſedes, Hæc, inquit, limina victor
Alcides ſubiit; Hæc illum regia cepit.
Aude hoſpes contemnere opes, & te quoque dignum
Finge Deo, rebuſque veni non aſper egenis.
Dixit & anguſti ſubter faſtigia tecti
Ingentem Æneam duxit, ſtratiſque locavit
Effultum foliis, & pelle Libyſtidis urſæ.
Æn. VIII. verſ. 359. *& ſeq.*

La honteuſe lâcheté de nos mœurs nous empêche de lever les yeux pour admirer le ſublime de ces paroles, *Aude hoſpes contemnere opes.*

Le Titien, qui a excellé pour le païſage, peint un vallon plein de fraîcheur avec un clair ruiſſeau, des montagnes eſcarpées & des loingtains, qui s'enfuyent dans l'horiſon. Il ſe garde bien de peindre un riche parterre avec des jets d'eaux, & des baſſins de marbre. Tout de même Virgile ne peint point des Senateurs faſtueux, & occupez d'intrigues criminelles; mais il repreſente un laboureur innocent, & heureux dans ſa vie ruſtique:

Deinde ſatis fluvium inducit, rivoſque ſequentes,
Et cum exuſtus ager morientibus æſtuat herbis,
Ecce ſupercilio clivoſi tramitis undam
Elicit; Illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, ſcatebriſque arentia temperat arva.
Georg. I. verſ. 106. *& ſeq.*

Vir-

Virgile va même juſqu'à comparer enſemble une vie libre, paiſible & champêtre avec les voluptez mêlées de trouble, dont on jouit dans les grandes fortunes. Il n'imagine rien d'heureux qu'une mediocrité, où les hommes ſeroient à l'abri de l'envie pour les proſperitez, & de la compaſſion pour les miſeres d'autrui:

Illum non populi faſces non purpura Regum
Flexit . . . . . .
Neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.
Quos rami fructus, quos ipſa volentia rura
Sponte tulêre ſua, carpſit, nec ferrea jura, &c.
Georg. II. verſ. 495. &c.

Horace fuyoit les délices & la magnificence de Rome, pour s'enfoncer dans la ſolitude:

Omitte mirari beatæ
Fumum, & opes, ſtrepitumque Romæ.
Lib. III. Od. XXIX. verſ. 4. 5.

Mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum.
Lib. I. Ep. VII. verſ. 44.

Quand les Poëtes veulent charmer l'imagination des hommes, ils les conduiſent loin des grandes villes; Ils leur font oublier le luxe de leur ſiecle; Ils les ramenent à l'âge d'or; Ils repreſentent des bergers danſant ſur l'herbe fleurie à l'ombre d'un bocage, dans une ſaiſon délicieuſe, plûtôt que des Cours agitées, & des grands qui ſont malheureux par leur grandeur même,

Agrea-

Agreables deſerts, ſejour de l'innocence,
Où loin des vains objets de la magnificence
Commence mon repos, & finit mon tourment.
Vallons, fleuves, rochers, aimable ſolitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le deſormais de mon contentement.

Rien ne marque tant une nation gâtée que ce luxe dédaigneux, qui rejette la frugalité des Anciens. C'eſt cette dépravation, qui renverſa Rome, * *Inſuevit*, dit Saluſte, *amare, potare, ſigna, tabulas pictas, vaſa cælata mirari . . . . . divitiæ honori eſſe cœperunt . . . . . hebeſcere virtus, paupertas probro haberi . . . . . domos, atque villas . . . . . in urbium modum exædificatas . . . . . à privatis compluribus ſubverſos montes, maria conſtrata eſſe, quibus mihi ludibrio videntur fuiſſe divitiæ . . . . . veſcendi cauſâ, terrâ marique omnia exquirere.* J'aime cent fois mieux la pauvre Ithaque d'Ulyſſe qu'une ville brillante par une ſi odieuſe magnificence. Heureux les hommes, s'ils ſe contentoient des plaiſirs, qui ne couſtent ni crime, ni ruïne. C'eſt nôtre folle & cruelle vanité, & non pas la noble ſimplicité des Anciens, qu'il faut corriger.

Je ne crois point (& c'eſt peut-être ma faute,) ce que divers ſçavans ont crû; Ils diſent qu'Homere a mis dans ſes Poëmes la plus profonde politique, la plus pure morale, & la plus ſublime Theologie. Je n'y apperçois point ces merveilles; Mais j'y remarque un but d'inſtruction utile pour les Grecs, qu'il vouloit voir toûjours unis, & ſuperieurs aux Aſiatiques. Il montre que la co-

* *Bell. Catilin.*

colere d'Achille contre Agamemnon a cauſé plus de malheurs à la Grece, que les armes des Troyens:

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi,
Seditione, dolis, &c.
Lib. I. Ep. II. verſ. 14.

En vain les Platoniciens du bas empire, qui impoſoient à Julien, ont imaginé des allegories & de profonds myſteres dans les Divinitez qu'Homere dépeint. Ces myſteres ſont chimeriques; l'Ecriture, les Peres, qui ont refuté l'idolâtrie, l'évidence même du fait, montrent une Religion extravagante & monſtrueuſe; mais Homere ne l'a pas faite. Il la trouvée, il n'a pû la changer. Il l'a ornée; il a caché dans ſon ouvrage un grand Art, il a mis un ordre qui excite ſans ceſſe la curioſité du Lecteur. Il a peint avec naïveté, grace, force, majeſté, paſſion. Que veut-on de plus?

Il eſt naturel que les Modernes, qui ont beaucoup d'élegance & de tours ingenieux, ſe flattent de ſurpaſſer les *Anciens*, qui n'ont que la ſimple nature. Mais je demande la permiſſion de faire ici une eſpece d'apologue; les inventeurs de l'Architecture qu'on nomme *Gothique*, & qui eſt, dit-on, celle des Arabes, crurent ſans doute avoir ſurpaſſé les Architectes Grecs. Un édifice Grec n'a aucun ornement, qui ne ſerve qu'à orner l'ouvrage; Les pieces neceſſaires pour le ſoûtenir, ou pour le mettre à couvert, comme les colomnes, & la corniche, ſe tournent ſeulement en grace par leurs proportions. Tout eſt ſimple, tout eſt meſuré, tout eſt borné à l'uſage.

ſage. On n'y voit, ni hardieſſe, ni caprice, qui impoſe aux yeux. Les proportions ſont ſi juſtes, que rien ne paroît fort grand, quoi que tout le ſoit. Tout eſt borné à contenter la vraye raiſon: au contraire l'Architecte Gothique éleve ſur des pilliers très minces, une voute immenſe, qui monte juſqu'aux nuës. On croit que tout va tomber, mais tout dure pendant bien des ſiecles. Tout eſt plein de fenêtres, de roſes & de pointes. La pierre ſemble découpée, comme du carton. Tout eſt à jour, tout eſt en l'air. N'eſt-il pas naturel que les premiers Architectes Gothiques ſe ſoient flattez d'avoir ſurpaſſé par leur vain rafinement la ſimplicité Grecque? Changez ſeulement les noms; mettez les Poëtes, & les Orateurs en la place des Architectes. Lucain devoit naturellement croire, qu'il étoit plus grand que Virgile. Seneque le tragique pouvoit s'imaginer qu'il brilloit bien plus que Sophocle. Le Taſſe a pû eſperer de laiſſer derriere lui Virgile & Homere. Ces Auteurs ſe feroient trompez, en penſant ainſi; Les plus excellents Auteurs de nos jours doivent craindre de ſe tromper de même.

Je n'ai garde de vouloir juger, en parlant ainſi; je propoſe ſeulement aux hommes qui ornent nôtre ſiécle, de ne mépriſer point ceux que tant de ſiecles ont admirez. Je ne vante point les Anciens comme des modéles ſans imperfection; Je ne veux point ôter à perſonne l'eſperance de les vaincre. Je ſouhaite au contraire de voir les Modernes victorieux par l'étude des Anciens mêmes qu'ils auront vaincus. Mais je croirois m'égarer au de-là de mes bornes, ſi je me mêlois de juger jamais pour le prix, entre les combattans:

Non

Non noſtrum inter vos tantas componere lites,
Et vitulâ tu dignus, & hic . . . . .
Eclog. III. verſ. 108, 109.

Vous m'avez preſſé, MONSIEUR, de dire ma penſée. J'ai moins conſulté mes forces que mon zéle pour la Compagnie. J'ai peut-être trop dit, quoi-que je n'aye pretendu dire aucun mot, qui me rende partial. Il eſt temps de me taire:

Phœbus volentem prælia me loqui,
Victas & urbes, increpuit lyrâ,
Ne parva Tyrrhenum per æquor
Vela darem.
Lib. IV. Ode XV. verſ. 1. *& ſeq.*

Je ſuis pour toûjours avec une eſtime ſincere & parfaite, Monſieur, &c.

FIN.

DIA-

DIALOGUES

SUR

L'ELOQUENCE

EN GENERAL,

ET SUR CELLE DE LA CHAIRE

EN PARTICULIER,

PREFACE.

LEs Anciens & les Modernes ont traité l'Eloquence avec differentes vûes & en differentes manieres, en Dialecticiens, en Grammairiens, en Poëtes. Il nous manquoit un Homme qui eût traité cette Science en Philoſophe, & en Philoſophe Chrétien. Feu M. l'Archevêque de Cambray nous le fait trouver dans ces Dialogues qu'il a laiſſez.

On trouve dans les Anciens de beaux préceptes d'Eloquence, & des regles très-délicates portées juſques à la derniere fineſſe : mais leurs principes ſont ſouvent trop nombreux, trop ſecs, ou enfin plus curieux qu'utiles. Notre Auteur réduit les préceptes eſſentiels de cet Art admirable à ces trois qualitez, à *prouver*, à *peindre*, à *toucher*.

Pour *prouver*, il veut que ſon Orateur ſoit un Philoſophe qui ſache éclairer l'eſprit

prit, tandis qu'il touche le cœur, & agir ſur toute l'ame non-ſeulement en lui montrant la verité pour la faire admirer, mais encore en remuant tous ſes reſſorts pour la faire aimer. En un mot qu'il ſoit rempli des veritez pures & lumineuſes, & de ſentimens nobles & élevez.

Pour *peindre*, il veut bien qu'un Orateur ait de l'enthouſiaſme comme les Poëtes, qu'il emploïe des figures ornées, des images vives, & des traits hardis lorſque le ſujet le demande; mais il veut que par tout l'art ſe cache, ou du moins paroiſſe ſi naturel, qu'il ne ſoit qu'une expreſſion vive de la nature. Il rejette par conſéquent tous ces faux ornemens qui n'ont pour but que de flatter les oreilles par des ſons harmonieux, & l'imagination par des idées plus brillantes que ſolides. Il condamne non-ſeulement tous les jeux de mots, mais tous les jeux de penſées qui ne tendent qu'à faire admirer le bel eſprit de l'Orateur.

Pour *toucher*, il veut qu'on mette chaque verité dans ſa place, & qu'on les enchaîne tellement que les premieres préparent aux ſecondes, que les ſecondes ſoûtien-

tiennent les premieres, & que le discours aille toûjours en croissant jusqu'à ce que l'Auditeur sente le poids & la force de la verité; alors il faut déploïer les images vives, & mettre dans les paroles & l'action du corps tous les mouvemens propres à exprimer les passions qu'on veut exciter.

C'est par la lecture des Anciens qu'on se forme le goût, & qu'on apprend l'Eloquence de tous les genres. Mais il faut du discernement pour lire les Anciens, car ils ont leurs défauts. L'Auteur sépare les veritables beautez de la plus pure antiquité, d'avec les faux ornemens des siécles suivans; nous fait sentir l'excellent & le défectueux des Auteurs tant Sacrez que Profanes, & montre enfin que l'Eloquence des saintes Ecritures surpasse celle des Grecs & des Romains en naïveté, en vivacité, en grandeur, & dans tout ce qu'il faut pour persuader la verité & la faire aimer.

Rien n'est plus propre que ces Dialogues à garantir contre le goût corrompu du bel esprit, qui ne sert qu'à l'amusement & à l'ostentation; Cette éloquence d'amour propre affecte les vaines parures

faute de ſentir les beautez réelles de la ſimple nature ; ſes penſées fines, ſes pointes délicates, ſes antitheſes étudiées, ſes periodes arrondies, & mille autres ornemens artificiels font perdre le goût de ces beautez ſuperieures & ſolides qui vont tout droit au cœur.

Ceux qui n'eſtiment que le bel eſprit ne goûteront peut-être pas la ſimplicité de ces Dialogues; mais ils penſeroient autrement, s'ils conſideroient qu'il y a differens ſtyles de Dialogues. L'Antiquité nous en fournit deux exemples illuſtres, les Dialogues de Platon & ceux de Lucien. Le premier en vrai Philoſophe ne ſonge qu'à donner de la force à ſes raiſonnemens, & n'affecte jamais d'autre langage que celui d'une converſation ordinaire; tout eſt net, ſimple & familier. Lucien au contraire met de l'eſprit par tout; tous les Dieux, tous les hommes qu'il fait parler ſont des gens d'une imagination vive & délicate. Ne reconnoît-on pas d'abord que ce ne ſont pas les hommes ni les Dieux qui parlent, mais Lucien qui les fait parler? On ne peut pas cependant nier que ce ne ſoit un Auteur origi-

original qui réüſſit merveilleuſement dans ſon genre d'écrire. Lucien ſe moquoit des hommes avec fineſſe & avec agrément, mais Platon les inſtruiſoit avec gravité & ſageſſe. M. de Cambray a ſû imiter tous les deux ſelon la diverſité de ſes ſujets. Dans les Dialogues des Morts qu'il a écrits pour l'inſtruction du jeune Prince ſon Eleve, on y trouvera toute la délicateſſe & l'enjouëment de Lucien. Dans ceux-ci où il s'agit de donner des regles d'une Eloquence grave & propre à inſtruire les hommes en les touchant, il imite Platon; tout eſt naturel, tout eſt ramené à l'inſtruction; l'eſprit diſparoît pour ne laiſſer parler que la ſageſſe & la verité.

On a crû que la Lettre * qui ſe trouvera à la ſuite de ces Dialogues pouvoit y être convenablement placée. Le ſuccès qu'elle a déja eu dans le public fait eſperer qu'il ne ſera pas fâché de

* Cette *Lettre* eſt intitulée *Reflexions ſur la Rhétorique & ſur la Poëtique.* On l'inſere ici dans le premier Volume de ce Recueil, qui contient divers excellens Traités ſur l'Eloquence par divers Auteurs celebres.

la retrouver ici. De ces deux Ouvrages le premier n'avoit pas encore parû, & a été composé dans la jeuneſſe de feu M. de Cambray : le ſecond l'a été dans les derniers tems de ſa vie. On reconnoîtra dans l'un & dans l'autre le même goût, le même genie, les mêmes maximes, le même but en écrivant, de ramener tout au vrai & au ſolide.

DIA-

DIALOGUES SUR L'ELOQUENCE EN GENERAL, ET SUR CELLE DE LA CHAIRE EN PARTICULIER.

DIALOGUE PREMIER.

Les Perſonnes A. B. C.

A. HE' BIEN, Monſieur, vous venez donc d'entendre le Sermon, où vous vouliez me mener tantôt? Pour moi je me ſuis contenté du Prédicateur de notre Paroiſſe.

B. Je ſuis charmé du mien; vous avez bien perdu, Monſieur, de n'y être pas; j'ai arrêté une

place pour ne manquer aucun Sermon du Carême: c'eſt un homme admirable : ſi vous l'aviez une fois entendu, il vous dégoûteroit de tous les autres.

A. Je me garderai donc bien de l'aller entendre, car je ne veux point qu'un Prédicateur me dégoûte des autres, au contraire je cherche un homme qui me donne un tel goût & une telle eſtime pour la Parole de Dieu, que j'en ſois plus diſpoſé à l'écouter par tout ailleurs: mais puiſque j'ai tant perdu, & que vous êtes plein de ce beau Sermon, vous pouvez, Monſieur, me dédommager : de grace dites-nous quelque choſe de ce que vous avez retenu.

B. Je defigurerois ce Sermon par mon recit ; ce ſont cent beautez qui échappent : il faudroit être le Prédicateur même pour vous dire...

A. Mais encore ? Son deſſein, ſes preuves, ſa morale, les principales veritez qui ont fait le corps de ſon diſcours ? Ne vous reſte-t-il rien dans l'eſprit ? eſt-ce que vous n'étiez pas attentif ?

B. Pardonnez-moi, jamais je ne l'ai été davantage.

C. Quoi donc, vous voulez vous faire prier ?

B. Non, mais c'eſt que ce ſont des penſées ſi délicates, & qui dépendent tellement du tour & de la fineſſe de l'expreſſion, qu'après avoir charmé dans le moment, elles ne ſe retrouvent pas aiſément dans la ſuite : quand même vous les retrouveriez, dites-les dans d'autres termes, ce n'eſt plus la même choſe, elles perdent leur grace & leur force.

A. Ce ſont donc, Monſieur, des beautez bien fragiles; en les voulant toucher, on les fait diſparoî-

paroître; j'aimerois bien mieux un discours qui eût plus de corps & moins d'esprit, il feroit une forte impression, on retiendroit mieux les choses. Pourquoi parle-t-on, sinon pour persuader, pour instruire, & pour faire en sorte que l'auditeur retienne?

C. Vous voilà, Monsieur, engagé à parler.

B. Hé bien, disons donc ce que j'ai retenu. Voici le Texte: *Cinerem tanquam panem manducabam*, je mangeois la cendre comme mon pain. Peut-on trouver un Texte plus ingenieux pour le jour des Cendres! Il a montré que selon ce passage, la cendre doit être aujourd'hui la nourriture de nos ames; puis il a enchassé dans son avant-propos, le plus agréablement du monde, l'histoire d'Artemise sur les cendres de son époux; sa chûte à son *Ave Maria* a été pleine d'art; sa division étoit heureuse, vous en jugerez. Cette cendre, dit-il, quoiqu'elle soit un signe de pénitence, est un principe de felicité; quoiqu'elle semble nous humilier, elle est une source de gloire; quoiqu'elle represente la mort, elle est un remede qui donne l'immortalité. Il a repris cette division en plusieurs manieres, & chaque fois il donnoit un nouveau lustre à ses antitheses; le reste du discours n'étoit ni moins poli, ni moins brillant; la diction étoit pure, les pensées nouvelles, les périodes nombreuses; chacune finissoit par quelque trait surprenant. Il nous a fait des peintures morales où chacun se trouvoit; il a fait une anatomie des passions du cœur humain, qui égale les Maximes de M. de la Rochefoucault. Enfin, selon moi, c'étoit un ouvrage achevé. Mais vous, Monsieur, qu'en pensez-vous?

A. Je crains de vous parler ſur ce Sermon, & de vous ôter l'eſtime que vous en avez. On doit reſpecter la Parole de Dieu, profiter de toutes les veritez qu'un Prédicateur a expliquées, & éviter l'eſprit de critique, de peur d'affoiblir l'autorité du miniſtere.

B. Non, Monſieur, ne craignez rien; ce n'eſt point par curioſité que je vous queſtionne, j'ai beſoin d'avoir là-deſſus de bonnes idées, je veux m'inſtruire ſolidement, non ſeulement pour mes beſoins, mais encore pour ceux d'autrui; car ma profeſſion m'engage à prêcher: parlez-moi donc ſans reſerve, & ne craignez ni de me contredire, ni de me ſcandaliſer.

A. Vous le voulez, il faut vous obéir. Sur votre raport même, je conclus que c'étoit un mechant Sermon.

B. Comment cela?

A. Vous l'allez voir. Un Sermon où les applications de l'Ecriture ſont fauſſes, où une hiſtoire profane eſt rapportée d'une maniere froide & puerile, où l'on voit regner par tout une vaine affectation de bel eſprit, eſt-il bon?

B. Non ſans doute; mais le Sermon que je vous rapporte, ne me ſemble point de ce caractere.

A. Attendez, vous conviendrez de ce que je dis. Quand le Prédicateur a choiſi pour texte ces paroles: *Je mangeois la cendre comme mon pain*, devoit-il ſe contenter de trouver un rapport de mots entre ce texte & la ceremonie d'aujourd'hui? Ne devoit-il pas commencer par entendre le vrai ſens de ſon texte, avant que de l'appliquer au ſujet?

B. Ouï ſans doute.

A. Ne

A. Ne falloit-il donc pas reprendre les choſes de plus haut, & tâcher d'entrer dans toute la ſuite du Pſeaume ? N'étoit-il pas juſte d'examiner ſi l'interpretation dont il s'agiſſoit, étoit contraire au ſens veritable, avant que de la donner au peuple comme la Parole de Dieu ?

B. Cela eſt vrai, mais en quoi peut-elle être contraire ?

A. David, ou quel que ſoit l'Auteur du Pſeaume 101, parle de ſes malheurs en cet endroit. Il dit, que ſes ennemis lui inſultoient cruellement, le voyant dans la pouſſiere, abbatu à leurs pieds, reduit (c'eſt ici une expreſſion poëtique) à ſe nourrir d'un pain de cendres & d'une eau mêlée de larmes. Quel rapport des plaintes de David renverſé de ſon Thrône & perſecuté par ſon fils Abſalon, avec l'humiliation d'un Chrétien, qui met des cendres ſur le front pour penſer à la mort, & pour ſe détacher des plaiſirs du monde ?

N'y avoit-il point d'autre texte à prendre dans l'Ecriture ? JESUS-CHRIST, les Apôtres, les Prophêtes, n'ont-ils jamais parlé de la mort & de la cendre du tombeau, à laquelle Dieu réduit notre vanité ? Les Ecritures ne ſont-elles pas pleines de mille figures touchantes ſur cette verité ? Les paroles même de la Geneſe, ſi propres, ſi naturelles à cette ceremonie, & choiſies par l'Egliſe même, ne ſeront-elles donc pas dignes du choix d'un Prédicateur ? Apprehendera-t-il par une fauſſe délicateſſe de redire ſouvent un texte, que le ſaint Eſprit & l'Egliſe ont voulu répeter ſans ceſſe tous les ans ? Pourquoi donc laiſſer cet endroit & tant d'autres de l'Ecriture qui conviennent, pour en chercher un qui ne convient

pas? C'eſt un goût dépravé, une paſſion aveugle de dire quelque choſe de nouveau.

B. Vous vous échauffez trop, Monſieur, il eſt vrai, que ce texte n'eſt point conforme au ſens litteral.

C. Pour moi je veux ſavoir ſi les choſes ſont vraies avant que de les trouver belles. Mais le reſte?

A. Le reſte du Sermon eſt du même génie que le texte. Ne le voyez-vous pas, Monſieur, à quel propos chercher des ornemens ſi déplacez dans un ſujet ſi effrayant, & amuſer l'auditeur par le recit profane de la douleur d'Artemiſe, lorſqu'il faudroit tonner, & ne donner que des images terribles de la mort?

B. Je vous entens, vous n'aimez pas les traits d'eſprit: mais ſans cet agrément que deviendroit l'Eloquence? Voulez-vous réduire tous les Prédicateurs à la ſimplicité des Miſſionnaires? Il en faut pour le peuple, mais les honnêtes gens ont les oreilles plus délicates, & il eſt néceſſaire de s'accommoder à leur goût.

A. Vous me menez ailleurs; je voulois achever de vous montrer combien ce Sermon eſt mal conçû, il ne me reſtoit qu'à parler de la diviſion, mais je crois que vous comprenez aſſez vous-même ce qui me l'a fait deſapprouver. C'eſt un homme qui donne trois points pour ſujet de tout ſon diſcours: quand on diviſe, il faut diviſer ſimplement, naturellement; il faut que ce ſoit une diviſion qui ſe trouve toute faite dans le ſujet même; une diviſion qui éclairciſſe, qui range les matieres, qui ſe retienne aiſement, & qui aide à retenir tout le reſte; enfin une diviſion qui faſſe voir la grandeur du ſujet & de ſes par-

parties. Tout au contraire, vous voyez ici un homme qui entreprend d'abord de vous éblouïr, qui vous débite trois épigrammes, ou trois énigmes, qui les tourne & retourne avec ſubtilité, vous croyez voir des tours de paſſe-paſſe. Eſt-ce-là un air ſerieux & grave, propre à vous faire eſperer quelque choſe d'utile & d'important? Mais revenons à ce que vous diſiez; vous demandez ſi je veux donc bannir l'Eloquence de la chaire?

B. Ouï, il me ſemble que vous allez-là.

A. Ha! voyons qu'eſt-ce que l'Eloquence?

B. C'eſt l'Art de bien parler.

A. Cet Art n'a-t-il point d'autre but que celui de bien parler? les hommes en parlant n'ont-ils point quelque deſſein? parle-t-on pour parler?

B. Non, on parle pour plaire & pour perſuader.

A. Diſtinguons, s'il vous plaît, Monſieur, ſoigneuſement ces deux choſes; on parle pour perſuader, cela eſt conſtant; on parle auſſi pour plaire, cela n'arrive que trop ſouvent; mais quand on tâche de plaire, on a un autre but plus éloigné qui eſt néanmoins le principal; l'homme de bien ne cherche à plaire, que pour inſpirer la juſtice & les autres vertus en les rendant aimables; celui qui cherche ſon interêt, ſa réputation, ſa fortune, ne ſonge à plaire que pour gagner l'inclination & l'eſtime des gens qui peuvent contenter ſon avarice, ou ſon ambition; ainſi cela même ſe réduit encore à une maniere de perſuaſion que l'Orateur cherche, il veut plaire pour flatter, & il flatte pour perſuader ce qui convient à ſon interêt.

B Enfin vous ne pouvez disconvenir que les hommes ne parlent souvent pour plaire. Les Orateurs Payens ont eu ce but, il est aisé de voir dans les Discours de Ciceron, qu'il travailloit pour sa réputation : qui ne croira la même chose d'Isocrate & de Démosthene ?

Tous les anciens Panégyristes songeoient moins à faire admirer leurs Heros, qu'à se faire admirer eux-mêmes ; ils ne cherchoient la gloire d'un Prince, qu'à cause de celle qui leur en devoir revenir à eux-mêmes pour l'avoir bien loué. De tous temps cette ambition a semblé permise chez les Grecs & chez les Romains : par cette émulation, l'Eloquence se perfectionnoit, les esprits s'élevoient à de hautes pensées, & à de grands sentimens ; par-là on voyoit fleurir les anciennes Républiques ; le spectacle que donnoit l'Eloquence & le pouvoir qu'elle avoit sur les peuples, la rendit admirable, & a poli merveilleusement les esprits : je ne vois pas pourquoi on blâmeroit cette émulation, même dans des Orateurs Chrétiens, pourvû qu'il ne parût dans leurs Discours aucune affectation indecente, & qu'ils n'affoiblissent en rien la Morale Evangélique. Il ne faut point blâmer une chose qui anime les jeunes gens, & qui forme les grands Prédicateurs.

A, Voilà bien des choses, Monsieur, que vous mettez ensemble ; démêlons les, s'il vous plaît, & voyons avec ordre ce qu'il en faut conclure. Sur tout évitons l'esprit de dispute, examinons cette matiére paisiblement, en gens qui ne craignent que l'erreur, & mettons tout l'honneur à nous dédire dès que nous appercevrons que nous nous serons trompez.

B. Je

B. Je ſuis dans cette diſpoſition, ou du moins je crois y être, & vous me ferez plaiſir de m'avertir ſi vous voyez que je m'écarte de cette regle.

A. Ne parlons point d'abord des Prédicateurs, ils viendront en leur temps, commençons par les Orateurs profanes, dont vous avez cité ici l'exemple. Vous avez mis Demoſthene avec Iſocrate, en cela vous avez fait tort au premier, le ſecond eſt un froid Orateur qui n'a ſongé qu'à polir ſes penſées & qu'à donner de l'harmonie à ſes paroles, il n'a eu qu'une idée baſſe de l'Eloquence, & il l'a preſque toute miſe dans l'arrangement des mots; un homme qui a employé ſelon les uns dix ans, & ſelon les autres quinze, à ajuſter les périodes de ſon Panegyrique qui eſt un diſcours ſur les beſoins de la Grece, étoit d'un ſecours bien foible & bien lent pour la Republique, contre les entrepriſes du Roi de Perſe. Demoſthene parloit bien autrement contre Philippe. Vous pouvez voir la comparaiſon que Denis d'Halicarnaſſe fait de ces deux Orateurs, & les défauts eſſentiels qu'il remarque dans Iſocrate. *On ne voit dans celui-ci* que des diſcours fleuris & effeminez, que des périodes faites avec un travail infini pour amuſer l'oreille, pendant que Demoſthene emeut, échauffe & entraine les cœurs; il eſt trop vivement touché des interêts de ſa patrie pour s'amuſer à tous les jeux d'eſprit d'Iſocrate, c'eſt un raiſonnement ſerré & preſſant, ce ſont des ſentimens généreux d'une ame qui ne conçoit rien que de grand, c'eſt un diſcours qui croît & qui ſe fortifie à chaque parole par des raiſons nouvelles, c'eſt un enchaînement de figures hardies & touchantes: vous

ne

ne ſauriez le lire ſans voir qu'il porte la République dans le fond de ſon cœur ; c'eſt la nature qui parle elle-même dans ſes tranſports, l'art y eſt ſi achevé qu'il n'y paroît point, rien n'égala jamais ſa rapidité & ſa vehemence. N'avez-vous pas vu ce qu'en dit Longin dans ſon Traité du Sublime?

B. Non ; n'eſt-ce pas ce Traité que M. Boileau a traduit: eſt il beau?

A. Je ne crains pas de dire qu'il ſurpaſſe à mon gré la Rhetorique d'Ariſtote. Cette Rhetorique, quoique très-belle, a beaucoup de préceptes ſecs & plus curieux qu'utiles dans la pratique ; ainſi elle ſert bien plus à faire remarquer les regles de l'art à ceux qui ſont déja éloquents, qu'à inſpirer l'Eloquence, & à former de vrais Orateurs: mais le Sublime de Longin joint aux préceptes beaucoup d'exemples, qui les rendent ſenſibles. Cet Auteur traite le Sublime, d'une maniere ſublime, comme le Traducteur l'a remarqué ; il échauffe l'imagination, il éleve l'eſprit du Lecteur, il lui forme le goût, & lui apprend à diſtinguer judicieuſement le bien & le mal dans les Orateurs célébres de l'antiquité.

B. Quoi, Longin eſt ſi admirable ? Hé ! ne vivoit-il pas du temps de l'Empereur Aurelien & de Zenobie?

A. Oui: vous ſavez leur hiſtoire.

B. Ce ſiecle n'étoit il pas bien éloigné de la politeſſe des précedents ? Quoi vous voudriez qu'un Auteur de ce temps-là eût le goût meilleur qu'Iſocrate? En verité je ne puis le croire.

A. J'en ai été ſurpris moi-même : mais vous n'avez qu'à le lire ; quoiqu'il fût d'un ſiécle fort gâté, il s'étoit formé ſur les Anciens, & il ne tient

tient preſque rien des défauts de ſon temps, je dis preſque rien, car il faut avouer qu'il s'applique plus à l'admirable qu'à l'utile, & qu'il ne rapporte guerres l'Eloquence à la Morale; en cela il paroît n'avoir pas les vûes ſolides qu'avoient les anciens Grecs, ſur tout les Philoſophes; encore même faut-il lui pardonner un défaut dans lequel Iſocrate, quoique d'un meilleur ſiécle, lui eſt beaucoup inferieur: ſurtout ce défaut eſt excuſable dans un Traité particulier, où il parle, non de ce qui inſtruit les hommes, mais de ce qui les frappe, & qui les ſaiſit. Je vous parle de cet Auteur, parce qu'il vous ſervira beaucoup à comprendre ce que je veux dire; vous y verrez le portrait admirable qu'il fait de Demoſthene, dont il rapporte des endroits très-ſublimes; & vous y trouverez auſſi ce que je vous ai dit des défauts d'Iſocrate. Vous ne ſauriez mieux faire pour connoître ces deux Auteurs, ſi vous ne voulez pas prendre la peine de les connoître par eux-mêmes en liſant leurs ouvrages: laiſſons donc Iſocrate, & revenons à Demoſthene & à Ciceron.

B. Vous laiſſez Iſocrate, parce qu'il ne vous convient pas.

A. Parlons donc encore d'Iſocrate, puiſque vous n'êtes pas perſuadé, jugeons de ſon éloquence par les regles de l'Eloquence même, & par le ſentiment du plus éloquent Ecrivain de l'antiquité, c'eſt Platon: l'en croirez-vous, Monſieur?

B. Je le croirai s'il a raiſon, je ne jure ſur la parole d'aucun maître.

A. Souvenez-vous de cette regle, c'eſt ce que je demande, pourvû que vous ne vous laiſſiez point

point dominer par certains préjugez de notre temps, la Raiſon vous perſuadera bientôt ; n'en croyez donc ni Iſocrate ni Platon, mais jugez de l'un & de l'autre par des principes clairs. Vous ne ſauriez diſconvenir que le but de l'Eloquence ne ſoit de perſuader la verité & la vertu.

B. Je n'en conviens pas, c'eſt ce que je vous ai déja nié.

A. C'eſt donc ce que je vais vous prouver. L'Eloquence, ſi je ne me trompe, peut être priſe en trois manieres. 1o. Comme l'Art de perſuader la verité, & de rendre les hommes meilleurs. 2o. Comme un Art indifferent, dont les méchans ſe peuvent ſervir auſſi bien que les bons, & qui peut perſuader l'erreur & l'injuſtice, autant que la juſtice & la verité. 3o. Enfin comme un Art qui peut ſervir aux hommes intereſſez, à plaire, à s'acquerir de la réputation, & à faire fortune. Admettez une de ces trois manieres.

B. Je les admets toutes, qu'en conclurez-vous?

A. Attendez, la ſuite vous le montrera, contentez-vous pourvû que je ne vous diſe rien que de clair, & que je vous mene à mon but. De ces trois maniéres d'Eloquences, vous approuverez ſans doute la premiere.

B. Oui, c'eſt la meilleure.

A. Et la ſeconde, qu'en penſez-vous?

B. Je vous vois venir, vous voulez faire un ſophiſme. La ſeconde eſt blâmable par le mauvais uſage que l'Orateur y fait de l'Eloquence, pour perſuader l'injuſtice & l'erreur ; l'Eloquence d'un méchant homme eſt bonne en elle-même, mais la fin à laquelle il la rapporte eſt pernicieu-

nicieuſe. Or nous devons parler des regles de l'Eloquence, & non de l'uſage qu'il en faut faire; ne quittons point, s'il vous plaît, ce qui fait notre veritable queſtion.

A. Vous verrez que je ne m'en écarte pas, ſi vous voulez bien me continuer la grace de m'écouter. Vous blâmez donc la ſeconde maniere. Et pour ôter toute équivoque, vous blâmez ce ſecond uſage de l'Eloquence.

B. Bon, vous parlez juſte; nous voilà pleinement d'accord.

A. Et le troiſième uſage de l'Eloquence, qui eſt de chercher à plaire par des paroles, pour ſe faire par-là une reputation & une fortune; qu'en dites-vous?

B. Vous ſavez déja mon ſentiment, je n'en ai point changé; cet uſage de l'Eloquence me paroît honnête, il excite l'émulation, & perfectionne les eſprits.

A. En quel genre doit-on tâcher de perfectionner les eſprits? Si vous aviez à former un Etat, ou une République, en quoi voudriez-vous y perfectionner les eſprits?

B. En tout ce qui pourroit les rendre meilleurs. Je voudrois faire de bons Citoyens, pleins de zèle pour le bien public: je voudrois qu'ils ſuſſent en Guerre défendre la Patrie; en Paix faire obſerver les Loix, gouverner leurs maiſons; cultiver, ou faire cultiver leurs terres; élever leurs enfans à la vertu; leur inſpirer la Religion; s'occuper au commerce ſelon les beſoins du Païs; & s'appliquer aux Sciences utiles à la vie. Voilà, ce me ſemble, le but d'un Légiſlateur.

A. Vos vûës ſont très-juſtes & très-ſolides: vous voudriez donc des Citoyens ennemis de l'oiſive-

ſiveté ; occupez à des choſes très-ſerieuſes, & qui tendiſſent toûjours au bien public?

B. Oui, ſans doute.

A. Et vous retrancheriez tout le reſte?

B. Je le retrancherois.

A. Vous n'admettriez les exercices du corps, que pour la ſanté, & la force ? Je ne parle point de la beauté du corps, parce qu'elle eſt une ſuite naturelle de la ſanté & de la force, pour les corps qui ſont bien formez.

B. Je n'admettrois que ces exercices-là.

A. Vous retrancheriez donc tous ceux qui ne ſerviroient qu'à amuſer, & qui ne mettroient point l'homme en état de mieux ſupporter les travaux reglez de la paix, & les fatigues de la guerre?

B. Oui: Je ſuivrois cette regle.

A. C'eſt ſans doute par le même principe que vous retrancheriez auſſi (car vous me l'avez dit) tous les exercices de l'eſprit, qui ne ſerviroient point à rendre l'ame ſaine, forte, belle, en la rendant vertueuſe?

B. J'en conviens: que s'enſuit il de là? Je ne vois pas encore où vous voulez aller, vos détours ſont bien longs.

A. C'eſt que je veux chercher les premiers principes, & ne laiſſer derriere moi rien de douteux. Répondez, s'il vous plaît.

B. J'avouë qu'on doit à plus forte raiſon, ſuivre cette regle pour l'ame, l'ayant établie pour le corps.

A. Toutes les Sciences & tous les Arts qui ne vont qu'au plaiſir, à l'amuſement & à la curioſité, les ſouffririez-vous ? Ceux qui n'appartiendroient, ni aux devoirs de la vie domeſtique,

que, ni aux devoirs de la vie civile, que deviendroient-ils?

B. Je les bannirois de ma République.

A. Si donc vous ſouffriez les Mathematiciens, ce ſeroit à cauſe des Méchaniques, de la Navigation, de l'Arpentage des terres, des ſupputations qu'il faut faire, des Fortifications des Places, &c. Voilà leur uſage, qui les autoriſeroit. Si vous admettiez les Medecins, les Juriſconſultes; ce ſeroit pour la conſervation de la ſanté, & de la juſtice. Il en ſeroit de même des autres profeſſions, dont nous ſentons le beſoin. Mais pour les Muſiciens, que feriez-vous? ne ſeriez-vous pas de l'avis de ces anciens Grecs, qui ne ſéparoient jamais l'utile de l'agréable? Eux qui avoient pouſſé la Muſique & la Poëſie jointes enſemble, à une ſi haute perfection; ils *vouloient* qu'elles ſerviſſent à élever les courages, à inſpirer de grands ſentimens. C'étoit par la Muſique & par la Poëſie, qu'ils ſe préparoient aux combats; ils alloient à la guerre avec des Muſiciens & des Inſtrumens. De-là encore *les Trompettes* & les Tambours, qui les jettoient dans un enthouſiaſme, & dans une eſpece de fureur, qu'ils appelloient divine. C'étoit par la Muſique, & par la cadence des vers, qu'ils adouciſſoient les peuples feroces. C'étoit par *cette harmonie*, qu'ils faiſoient entrer avec le plaiſir, la ſageſſe dans le fond des cœurs des enfans: on leur faiſoit chanter les vers d'Homere, pour leur inſpirer agréablement le mépris de la mort, des richeſſes, & des plaiſirs qui amoliſſent l'ame; l'amour de la gloire, de la liberté & de la patrie. Leurs danſes mêmes avoient un *but ſérieux* à leur mode, & il eſt certain qu'ils

ne

ne danſoient pas pour le ſeul plaiſir. Nous voïons par l'exemple de David, que les peuples Orientaux regardoient la Danſe, comme un Art ſérieux, ſemblable à la Muſique & à la Poëſie: mille inſtructions étoient mêlées dans leurs fables & dans leurs Poëmes; ainſi la Philoſophie la plus grave & la plus auſtere, ne ſe montroit qu'avec un viſage riant. Cela paroît encore par les danſes myſterieuſes des Prêtres, que les Payens avoient mêlées dans leurs céremonies, pour les fêtes des Dieux. Tous ces Arts qui conſiſtent ou dans les ſons mélodieux, ou dans les mouvemens du corps, ou dans les paroles; en un mot, la Muſique, la Danſe, l'Eloquence, la Poëſie, ne furent inventées que pour exprimer les paſſions, & pour les inſpirer en les exprimant. Par-là on voulut imprimer de grands ſentimens dans l'ame des hommes, & leur faire des peintures vives & touchantes de la beauté de la vertu, & de la difformité du vice. Ainſi tous ces Arts ſous l'apparence du plaiſir, entroient dans les deſſeins les plus ſérieux des Anciens, pour la Morale & pour la Religion. La chaſſe même étoit l'apprentiſſage pour la guerre. Tous les plaiſirs les plus touchants, renfermoient quelque leçon de vertu. De cette ſource vinrent dans la Grece tant de vertus héroïques, admirées de tous les ſiécles. Cette premiere inſtruction fut alterée, il eſt vrai, & elle avoit en elle-même d'extrêmes défauts. Son défaut eſſentiel étoit d'être fondée ſur une Religion fauſſe & pernicieuſe: en cela les Grecs ſe trompoient, comme tous les Sages du monde, plongez alors dans l'Idolatrie: mais s'ils ſe trompoient pour le fond de la Religion, & pour le choix

ix des maximes, ils ne ſe trompoient pas
r la maniere d'inſpirer la Religion & la ver-
tout y étoit ſenſible, agréable, propre à fai-
ne vive impreſſion.

. Vous diſiez tout à l'heure que cette pre-
re inſtitution fut alterée ; n'oubliez pas, s'il
s plaît, de nous l'expliquer.

. Oui, elle fut alterée. La vertu donne la
itable politeſſe ; mais bien-tôt ſi on n'y prend
de, la politeſſe amolit peu à peu. Les Grecs
atiques furent les premiers à ſe corrompre.
Ioniens * devinrent effeminez. Toute cet-
Côte d'Aſie fut un théatre de volupté. † La
te, malgré les ſages Loix de Minos, ſe cor-
npit de même : vous ſavez les vers que cite
nt Paul. Corinthe fut fameuſe par ſon luxe,
par ſes diſſolutions. Les Romains encore
ſſiers, commencerent à trouver de quoi amo-
leur vertu ruſtique. Athenes ne fut pas
mpte de cette contagion, toute la Grece en
infectée. Le plaiſir qui ne devoit être que
moyen d'inſinuer la ſageſſe, prit la place de la
geſſe même. Les Philoſophes reclamerent.
crate s'éleva, & montra à ſes Citoyens éga-
, que le plaiſir dans lequel ils s'arrêtoient, ne
voit être que le chemin de la vertu. Platon,
disciple, qui n'a pas eu honte de compoſer
écrits des diſcours de ſon maître, retranche
ſa République tous les tons de la Muſique,
us les mouvemens de la Tragédie, tous les ré-
ts des Poëmes, & les endroits d'Homere mê-
me,

* Docet motus Ionicos. *Hor.*
† *Les Fables Mileſiennes.*

me, qui ne vont pas à inſpirer l'amour des bonnes Loix. Voilà le jugement que firent Socrate & Platon, ſur les Poëtes & ſur les Muſiciens; n'êtes-vous pas de leur avis?

B. J'entre tout à fait dans leur ſentiment, il ne faut rien d'inutile. Puiſqu'on peut mettre le plaiſir dans les choſes ſolides, il ne le faut point chercher ailleurs. Si quelque choſe peut faciliter la vertu, c'eſt de la mettre d'accord avec le plaiſir: au contraire, quand on les ſepare, on tente violemment les hommes d'abandonner la vertu; d'ailleurs tout ce qui plaît ſans inſtruire, amuſe & amolit. Hé bien! ne trouvez-vous pas que je ſuis devenu Philoſophe en vous écoutant? Mais allons juſqu'au bout; car nous ne ſommes pas encore d'accord.

A. Nous le ſerons bien-tôt, Monſieur, puiſque vous êtes ſi Philoſophe; permettez-moi de vous faire encore une queſtion. Voilà les Muſiciens & les Poëtes, aſſujettis à n'inſpirer que la vertu; voilà les Citoyens de votre République exclus des ſpectacles, où le plaiſir ſeroit ſans inſtruction. Mais que ferez-vous des Devins?

B. Ce ſont des Impoſteurs, il faut les chaſſer.

A. Mais ils ne font point de mal. Vous croïez bien qu'ils ne ſont pas Sorciers; ainſi ce n'eſt pas l'art diabolique, que vous craignez en eux.

B. Non, je n'ai garde de le craindre, car je n'ajoûte aucune foi à tous leurs contes; mais ils font un aſſez grand mal d'amuſer le public. Je ne ſouffre point dans ma République des gens oiſifs, qui amuſent les autres, & qui n'ayent point

point d'autre métier que celui de parler.

A. Mais ils gagnent léurs vies par-là ; ils amaſſent de l'argent pour eux & pour leurs familles.

B. N'importe, qu'ils prennent d'autres métiers pour vivre ; non-ſeulement il faut gagner ſa vie, mais il la faut gagner par des occupations utiles au public. Je dis la même choſe de tous ces miſerables, qui amuſent les paſſants par leurs diſcours, & par leurs chanſons ; quand ils ne mentiroient jamais, quand ils ne diroient rien de des-honnête, il faudroit les chaſſer ; l'inutilité ſeule ſuffit pour les rendre coupables : la Police devroit les aſſujettir à prendre quelque métier reglé.

A. Mais ceux qui repréſentent des Tragedies, les ſouffrirez-vous ? Je ſuppoſe qu'il n'y ait ni amour profane, ni immodeſtie mêlée dans ces Tragedies : de plus, je ne parle pas ici en Chrétien, répondez-moi ſeulement en Légiſlateur & en Philoſophe.

B. Si ces Tragedies n'ont pas pour but d'inſtruire en donnant du plaiſir, je les condamnerois.

A. Bon ; en cela vous êtes préciſement de l'avis de Platon *, qui veut qu'on ne laiſſe point introduire dans ſa République, des Poëmes & des Tragédies, qui n'auront pas été examinez par les gardes des Loix, afin que le peuple ne voïe & n'entende jamais rien qui ne ſerve à autoriſer les Loix, & à inſpirer la vertu. En cela vous ſuivez l'eſprit des Auteurs anciens, qui vouloient que la Tragedie roulât ſur deux paſſions,

* De Legib.

ſions; ſavoir, la terreur que doivent donner les ſuites funeſtes du vice; & la compaſſion qu'inſpire la vertu perſecutée & patiente. C'eſt l'idée qu'Euripide & Sophocle ont exécutée.

B. Vous me faites ſouvenir que j'ai lû cette derniere règle dans l'Art poëtique de M***.

A. Vous avez raiſon: c'eſt un homme qui connoît bien, non ſeulement le fond de la Poëſie, mais encore le but ſolide, auquel la Philoſophie ſuperieure à tous les Arts, doit conduire le Poëte.

B. Mais enfin, où me menez-vous donc?

A. Je ne vous mene plus; vous allez tout ſeul: vous voilà arrivé heureuſement au termes Ne m'avez-vous pas dit que vous ne ſouffrez point dans votre République, des gens oiſif, qui amuſent les autres, & qui n'ont point d'autre métier que celui de parler? N'eſt-ce pas ſur ce principe que vous chaſſez tous ceux qui repréſentent des Tragedies, ſi l'inſtruction n'eſt mêlée au plaiſir? Sera-t-il permis de faire en proſe, ce qui ne le ſera pas en vers? Après cette ſeverité, comment pourriez-vous faire grace aux Déclamateurs, qui ne parlent que pour montrer leur bel eſprit?

B. Mais les Déclamateurs, dont nous parlons, ont deux deſſeins qui ſont louables.

A. Expliquez-les.

B. Le premier eſt de travailler pour eux-mêmes, par-là ils ſe procurent des établiſſemens honnêtes. L'Eloquence produit la réputation, & la réputation attire la fortune, dont ils ont beſoin.

A. Vous avez déja répondu vous-même à votre objection. Ne diſiez-vous pas, qu'il faut non-

non-ſeulement gagner ſa vie, mais la gagner par des occupations utiles au public ? Celui qui repréſenteroit des Tragedies ſans y mêler l'inſtruction, gagneroit ſa vie ; cette raiſon ne vous empêcheroit pourtant pas de le chaſſer de votre République. Prenez, lui diriez-vous, un métier ſolide & réglé ; n'amuſez pas les Citoyens. Si vous voulez tirer d'eux un profit légitime, travaillez à quelque bien effectif, ou à les rendre vertueux. Pourquoi ne direz-vous pas la même choſe de l'Orateur ?

B. Nous voilà d'accord : la ſeconde raiſon que je voulois vous dire, explique tout cela ?

A. Comment ? dites-nous la donc ; s'il vous plaît.

B. C'eſt que l'Orateur travaille même pour le public.

A. En quoi ?

B. Il polit les eſprits ; il leur enſeigne l'Eloquence.

A. Attendez. Si j'inventois un Art chimerique ou une Langue imaginaire, dont on ne pût tirer aucun avantage, ſervirois-je le public en lui enſeignant cet Art ou cette Langue ?

B. Non : parce qu'on ne ſert les autres qu'autant qu'on leur enſeigne quelque choſe d'utile.

A. Vous ne ſauriez donc prouver ſolidement qu'un Orateur ſert le public en lui enſeignant l'Eloquence, ſi vous n'aviez déja prouvé que l'Eloquence ſert elle-même à quelque choſe. A quoi ſervent les beaux diſcours d'un homme, ſi ces diſcours, tout beaux qu'ils ſont, ne font aucun bien au public ? Les paroles, comme

dit Saint Auguſtin *, ſont faites pour les hommes, & non pas les hommes pour les paroles. Les diſcours ſervent, je le ſai bien, à celui qui les fait; car ils éblouïſſent les auditeurs, ils font beaucoup parler de celui qui les a faits, & on eſt d'aſſez mauvais goût pour le récompenſer de ſes paroles inutiles. Mais cette Eloquence mercenaire & infructueuſe au public, doit-elle être ſoufferte dans l'Etat que vous policez ? Un Cordonnier au moins fait des ſouliers, & ne nourrit ſa famille que d'un argent gagné en ſervant le public, pour de véritables beſoins; ainſi, vous le voyez, les plus vils métiers ont une fin ſolide; & il n'y aura que l'Art des Orateurs, qui n'aura pour but que d'amuſer les hommes par des paroles. Tout aboutira donc d'un côté à ſatisfaire la curioſité, & à entretenir l'oiſiveté de l'auditeur; de l'autre à contenter la vanité & l'ambition de celui qui parle. Pour l'honneur de votre République, Monſieur, ne ſouffrez jamais cet abus.

B. Hé bien, je reconnois que l'Orateur doit avoir pour but d'inſtruire, & de rendre les hommes meilleurs.

A. Souvenez-vous bien de ce que vous m'accordez là; vous en verrez les conſéquences.

B. Mais cela n'empêche pas qu'un homme s'appliquant à inſtruire les autres, ne puiſſe être bien aiſe en même-temps d'acquerir de la réputation & du bien.

A. Nous ne parlons point encore ici comme Chré-

* De doct. chriſt.

Chrétiens, je n'ai beſoin que de la Philoſophie ſeule coutre vous. Les Orateurs, je le repete, ſont donc ſelon vous, des gens qui doivent inſtruire les autres hommes, & les rendre meilleurs qu'ils ne ſont. Voilà donc d'abord les déclamateurs chaſſez. Il ne faudra même ſouffrir les Panegyriſtes, qu'autant qu'ils propoſeront des modeles dignes d'être imitez & qu'ils rendront la vertu aimable par leurs loüanges.

B. Quoi, un Panegyrique ne vaudra donc rien, s'il n'eſt plein de morale?

A. Ne l'avez-vous pas conclu vous-même? Il ne faut parler que pour inſtruire : il ne faut louer un Heros, que pour apprendre ſes vertus au Peuple, que pour l'exciter à les imiter; que pour montrer que la gloire & la vertu ſont inſéparables. Ainſi il faut retrancher d'un Panegyrique toutes les louanges vagues, exceſſives, flateuſes; il n'y faut laiſſer aucune de ces penſées ſteriles, qui ne concluent rien pour l'inſtruction de l'auditeur; il faut que tout tende à lui faire aimer la vertu. Au contraire, la plûpart des Panegyriſtes ſemblent ne louer les vertus, que pour louer les hommes qui les ont pratiquées, & dont ils ont entrepris l'Eloge. Faut-il louer un homme? ils élevent les vertus qu'il a pratiquées, au deſſus de toutes les autres. Mais chaque choſe a ſon tour; dans une autre occaſion, ils déprimeront les vertus qu'ils ont élevées, en faveur de quelqu'autre ſujet, qu'ils voudront flater. C'eſt par ce principe que je blâmerai Pline. S'il avoit loué Trajan, pour former d'autres Heros ſemblables à celui-là, ce ſeroit une vûë digne d'un Orateur. Trajan, tout grand qu'il eſt, ne devroit pas être la fin de ſon diſ-

cours. Trajan ne devroit être qu'un exemple propoſé aux hommes, pour les inviter à être vertueux. Quand un Panegyriſte n'a que cette vûë baſſe de louer un ſeul homme, ce n'eſt plus que la flatterie qui parle à la vanité.

B. Mais que répondrez vous ſur les Poëmes qui ſont faits pour louer des Heros? Homere a ſon Achille, Virgile ſon Enée: voulez-vous condamner ces deux Poëtes?

A. Non, Monſieur: mais vous n'avez qu'à examiner les deſſeins de leurs Poëmes. Dans l'Iliade, Achille eſt à la vérité le premier Heros: mais ſa louange n'eſt pas la fin principale du Poëme. Il eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts; ces défauts même ſont un des ſujets ſur leſquels le Poëte a voulu inſtruire la poſterité. Il s'agit dans cet Ouvrage, d'inſpirer aux Grecs l'amour de la gloire, que l'on acquiert dans les combats; & la crainte de la déſunion, comme de l'obſtacle à tous les grands ſuccès. Ce deſſein de morale eſt marqué viſiblement dans tout ce Poëme. Il eſt vrai que l'Odyſſée repréſente dans Ulyſſe, un Heros plus régulier, & plus accompli; mais c'eſt par hazard. C'eſt qu'en effet un homme dont le caractere eſt la ſageſſe, tel qu'Ulyſſe, a une conduite plus exacte & plus uniforme, qu'un jeune homme tel qu'Achille, d'un naturel bouillant & impetueux; ainſi Homere n'a ſongé dans l'un & dans l'autre, qu'à peindre fidellement la nature. Au reſte, l'Odyſſée renferme de tous côtez, mille inſtructions morales pour tout le détail de la vie, & il ne faut que lire pour voir que le Poëte n'a peint un homme ſage, qui vient à bout de tout par ſa ſageſſe, que pour

appren-

apprendre à la poſterité les fruits que l'on doit attendre de la pieté, de la prudence, & des bonnes mœurs. Virgile dans l'Eneïde, a imité l'Odyſſée pour le caractère de ſon Heros ; il l'a fait moderé, pieux, & par conſequent égal à lui-même. Il eſt aiſé de voir qu'Enée n'eſt pas ſon principal but, il a regardé en ce Heros le Peuple Romain, qui en devoit deſcendre. Il a voulu montrer à ce Peuple, que ſon origine étoit divine ; que les Dieux lui avoient preparé de loin l'Empire du monde, & par-là il a voulu exciter ce Peuple à ſoûtenir par ſes vertus la gloire de ſa deſtinée. Il ne pouvoit jamais y avoir chez les Payens une morale plus importante que celle-là. L'unique choſe ſur laquelle on peut ſoupçonner Virgile, eſt d'avoir un peu trop ſonge à ſa fortune dans ſes vers, & d'avoir fait aboutir ſon Poëme à la louange, peut-être un peu flateuſe, d'Auguſte & de ſa famille ; mais je ne voudrois pas pouſſer la critique ſi loin.

B. Quoi ; vous ne voulez pas qu'un Poëte ni un Orateur cherche honnêtement ſa fortune ?

A. Après notre digreſſion ſur les Panegyriques, qui ne ſera pas inutile, nous voilà revenus à nôtre difficulté. Il s'agit de ſavoir ſi les Orateurs doivent être déſintereſſez.

B. Je ne ſaurois le croire ; vous renverſez toutes les maximes communes.

A. Ne voulez-vous pas que dans votre République il ſoit défendu aux Orateurs de dire autre choſe que la verité ? Ne prétendez-vous pas qu'ils parleront toûjours pour inſtruire, pour corriger les hommes, & pour affermir les Loix ?

B. Oui, ſans doute.

A. Il faut donc que les Orateurs ne craignent & n'eſpérent rien de leurs auditeurs, pour leur propre interêt. Si vous admettez des Orateurs ambitieux & mercenaires, s'oppoſeront-ils à toutes les paſſions des hommes ? S'ils ſont malades de l'avarice, de l'ambition, de la moleſſe, en pourront-ils guerir les autres ? S'ils cherchent les richeſſes, ſeront-ils propres à en détacher autrui ? Je ſai qu'on ne doit pas laiſſer un Orateur vertueux & deſintereſſé manquer des choſes néceſſaires, auſſi cela n'arrivera-t-il jamais, s'il eſt vrai Philoſophe, c'eſt-à-dire, tel qu'il doit être pour redreſſer les mœurs des hommes: il menera une vie ſimple, modeſte, frugale, laborieuſe; il lui faudra peu, ce peu ne lui manquera point, dût-il de ſes propres mains le gagner ; le ſurplus ne doit pas être ſa récompenſe, & n'eſt pas digne de l'être. Le public lui pourra rendre des honneurs, & lui donner de l'autorité : mais s'il eſt dégagé des paſſions, & deſintereſſé, il n'uſera de cette autorité que pour le bien public, prêt à la perdre toutes les fois qu'il ne pourra la conſerver qu'en diſſimulant, & en flattant les hommes. Ainſi l'Orateur, pour être digne de perſuader les peuples, doit être un homme incorruptible, ſans cela ſon talent & ſon art ſe tourneroient en poiſon mortel contre la République même. De-là vient que ſelon Ciceron, la premiere & la plus eſſentielle des qualitez d'un Orateur, eſt la vertu ; il faut une probité qui ſoit à l'épreuve de tout, & qui puiſſe ſervir de modelle à tous les Citoïens; ſans cela on ne peut paroître perſuadé, ni par conſéquent perſuader les autres.

B. Je

B. Je conçois bien l'importance de ce que vous me dites: mais après tout, un homme ne pourra-t-il pas employer ſon talent pour s'élever aux honneurs?

A. Remontez toûjours aux principes. Nous ſommes convenus que l'Eloquence & la profeſſion de l'Orateur, eſt conſacrée à l'inſtruction & à la réformation des mœurs du peuple. Pour le faire avec liberté & avec fruit, il faut qu'un homme ſoit déſintereſſé, il faut qu'il apprenne aux autres le mépris de la mort, des richeſſes, des délices; il faut qu'il inſpire la modeſtie, la frugalité, le deſintereſſement, le zèle du bien public, l'attachement inviolable aux Loix: il faut que tout cela paroiſſe autant dans ſes mœurs, que dans ſes diſcours. Un homme qui ſonge à plaire pour ſa fortune, & qui par conſéquent a beſoin de ménager tout le monde, peut-il prendre cette autorité ſur les eſprits? Quand même il diroit tout ce qu'il faut dire, croiroit-on ce que diroit un homme qui ne paroîtroit pas le croire lui-même?

B. Mais il ne fait rien de mal en cherchant une fortune, dont je ſuppoſe qu'il a beſoin.

A. N'importe, qu'il cherche par d'autres voyes le bien dont il a beſoin pour vivre, il y a d'autres profeſſions qui peuvent le tirer de la pauvreté; s'il a beſoin de quelque choſe, & qu'il ſoit réduit à l'attendre du public, il n'eſt pas encore propre à être Orateur. Dans votre République choiſiriez vous pour Juges, des hommes pauvres, affamez? Ne craindriez-vous pas que le beſoin ne les réduiſit à quelque lâche complaiſance? Ne prendriez-vous pas plûtôt des perſon-

ſonnes conſiderables; & que la néceſſité ne ſauroit tenter?

B. Je l'avouë:

A. Par la même raiſon, ne choiſiriez-vous pas pour Orateurs, c'eſt-à-dire, pour maitres qui doivent inſtruire, corriger, & former les peuples, des gens qui n'euſſent beſoin de rien, & qui fuſſent deſintereſſez: & s'il y en avoit d'autres qui euſſent du talent pour ces ſortes d'emplois, mais qui euſſent encore des interêts à menager, n'attendriez-vous pas à emploïer leur éloquence, juſqu'à-ce qu'ils euſſent leur néceſſaire, & qu'ils ne fuſſent plus ſuſpects d'aucun interêt, en parlant aux hommes?

B. Mais il me ſemble que l'experience de notre ſiècle montre aſſez qu'un Orateur, peut parler fortement de morale, ſans renoncer à ſa fortune. Peut-on voir des peintures morales plus ſeveres que celles qui ſont en vogue? On ne s'en fâche point, on y prend plaiſir, & celui qui les fait, ne laiſſe pas de s'élever dans le monde par ce chemin.

A. Les peintures morales n'ont point d'autorité pour convertir, quand elles ne ſont ſoûtenuës ni de principes, ni de bons exemples? Qui voïez vous convertir par-là? On s'accoûtume à entendre cette deſcription, ce n'eſt qu'une belle image, qui paſſe devant les yeux; on écoute ces diſcours, comme on liroit une Satyre; on regarde celui qui parle comme un homme, qui joüe une eſpece de Comedie; on croit bien plus ce qu'il fait que ce qu'il dit; il eſt intereſſé, ambitieux, vain, attaché à une vie molle; il ne quitte aucune des choſes, qu'il dit qu'il faut quitter: on le laiſſe dire pour la céremonie, mais

on

on croit, on fait comme lui. Ce qu'il y a de pis eſt, qu'on s'accoûtume par-là à croire que cette ſorte de gens ne parle pas de bonne foi, cela décrie leur Miniſtere, & quand d'autres parlent après eux avec un zele ſincere, on ne peut ſe perſuader que cela ſoit vrai.

B. J'avouë que vos principes ſe ſuivent & qu'ils perſuadent, quand on les examine attentivement : mais n'eſt ce point par pur zele de pieté Chrétienne, que vous dites toutes ces choſes?

A. Il n'eſt pas néceſſaire d'être Chrétien pour penſer tout cela ; il faut être Chretien pour le bien pratiquer ; car la grace ſeule peut réprimer l'amour propre, mais il ne faut être que raiſonnable pour reconnoître ces veritez-là. Tantôt je vous citois Socrate & Platon, vous n'avez pas voulu déferer à leur autorité. Maintenant que la Raiſon commence à vous perſuader, & que vous n'avez plus beſoin d'autoritez, que direz-vous ſi je vous montre, que ce raiſonnement eſt le leur?

B. Le leur? eſt-il poſſible? j'en ſerai fort aiſe.

A. Platon fait parler Socrate avec un Orateur nommé Gorgias, & avec un Diſciple de Gorgias, nommé Calliclès, ce Gorgias étoit un homme très celebre. Iſocrate dont nous avons tant parlé, fut ſon Diſciple. Ce Gorgias fut le premier, dit Ciceron, qui ſe vanta de parler éloquemment de tout ; dans la ſuite les Rhéteurs Grecs imitoient cette vanité. Revenons au Dialogue de Gorgias & de Calliclès. Ces deux hommes diſcouroient élegamment ſur toutes choſes ſelon la méthode du premier ; c'étoient de ces

beaux esprits qui brillent dans les conversations, & qui n'ont d'autre emploi que celui de bien parler. Mais il paroît qu'ils manquoient de ce que Socrate cherchoit dans les hommes, c'est-à-dire, de vrais principes de la Morale, & des regles d'un raisonnement exact & serieux. Après que l'Auteur a bien fait sentir le ridicule de leur caractere d'esprit, il vous dépeint Socrate qui semblant se jouer, réduit plaisamment les deux Orateurs à ne pouvoir dire ce que c'est que l'Eloquence. Ensuite Socrate montre que la Rhétorique, c'est-à-dire, l'Art de ces Orateurs-là, n'est pas un Art veritable. Il appelle l'Art, *une discipline reglée qui apprend aux hommes à faire quelque chose qui soit utile à les rendre meilleurs qu'ils ne sont*; par-là il montre qu'il n'appelle Art, que les Arts liberaux, & que ces Arts dégénerent toutes les fois qu'on les rapporte à une autre fin, qu'à former les hommes à la vertu. Il prouve que les Rhéteurs n'ont point ce but-là, il fait voir même que Themistocles & Periclès ne l'ont point eu, & par conséquent n'ont point été de vrais Orateurs. Il dit que ces hommes celebres n'ont songé qu'à persuader aux Atheniens de faire des Ports, des murailles & de remporter des victoires. Ils n'ont, dit-il, rendu leurs Citoïens que riches, puissants, belliqueux, & ils en ont été ensuite maltraitez. En cela ils n'ont eu que ce qu'ils méritoient: s'ils les avoient rendus bons par leur éloquence, leur récompense eût été certaine. Qui fait les hommes bons & vertueux, est sûr après son travail, de ne trouver point des ingrats, puisque la vertu & l'ingratitude sont incompatibles. Il ne faut point vous rapporter tout ce qu'il dit

sur

ſur l'inutilité de cette Rhétorique, parce que tout ce que je vous en ai dit comme de moi-même, eſt tiré de lui; il vaut mieux vous raconter ce qu'il dit ſur les maux que ces vains Rhéteurs cauſent dans une République.

B. Je comprends bien que ces Rhéteurs étoient à craindre dans les Républiques de la Grece, où ils pouvoient ſéduire le peuple & s'emparer de la tyrannie.

A. En effet, c'eſt principalement de cet inconvenient dont parle Socrate, mais les principes qu'il donne en cette occaſion s'étendent plus loin. Au reſte, quand nous parlons ici vous & moi; d'une République à policer, il s'agit non-ſeulement des Etats, où le peuple gouverne, mais encore de tout Etat ſoit populaire, ſoit gouverné par pluſieurs chefs, ſoit monarchique; ainſi je ne touche pas à la forme du gouvernement: en tous païs les regles de Socrate ſont d'uſage.

B. Expliquez-les donc s'il vous plaît.

A. Il dit que l'homme étant compoſé de corps & d'eſprit, il faut cultiver l'un & l'autre, il y a deux Arts pour l'eſprit, & deux Arts pour le corps; les deux de l'eſprit ſont la Science des Loix & la Juriſprudence; par la Science des Loix il comprend tous les principes de Philoſophie pour regler les ſentimens, & les mœurs des particuliers & de toute la République; la Juriſprudence eſt le remede dont on ſe doit ſervir pour réprimer la mauvaiſe foi & l'injuſtice des Citoïens; c'eſt par elle qu'on juge les procès & qu'on punit les crimes; ainſi la Science des Loix doit ſervir à prévenir le mal, & la Juriſprudence à le corriger. Il y a deux Arts ſemblables pour

le corps, la Gymnaſtique, qui les exerce, qui les rend ſains, proportionnez, agiles, vigoureux; pleins de force & de bonne grace, (vous ſavez, Monſieur, que les anciens ſe ſervoient merveilleuſement de cet Art que nous avons perdu:) puis la Medecine qui guérit les corps, lorſqu'ils ont perdu la ſanté. La Gymnaſtique eſt pour les corps ce que la Science des Loix eſt pour l'ame: elle forme, elle perfectionne. La Médecine eſt auſſi pour le corps ce que la Juriſprudence eſt pour l'ame; elle corrige, elle guérit. Mais cette inſtitution ſi pure s'eſt alterée, dit Socrate. A la place de la Science des Loix, on a mis la vaine ſubtilité des Sophiſtes, faux Philoſophes qui abuſent du raiſonnement, & qui manquant des vrais principes pour le bien public, tendent à leurs fins particulieres. A la Juriſprudence, dit-il encore, a ſuccedé le faſte des Rhéteurs, gens qui ont voulu plaire & éblouïr: au lieu de la Juriſprudence qui devoit être la médecine de l'ame, & dont il ne falloit ſe ſervir que pour guérir les paſſions des hommes; on voit de faux Orateurs qui n'ont ſongé qu'à leur réputation. A la Gymnaſtique, ajoûte encore Socrate, on a fait ſucceder l'art de farder les corps, & de leur donner une fauſſe & trompeuſe beauté, au lieu qu'on ne devoit chercher qu'une beauté ſimple & naturelle, qui vient de la ſanté & de la proportion de tous les membres, ce qui ne s'acquiert & ne s'entretient que par le regime & l'exercice. A la Médecine on a fait auſſi ſucceder l'invention des mets délicieux, & de tous les ragoûts qui excitent l'appetit des hommes; & au lieu de purger l'homme plein d'humeurs pour lui rendre la ſanté, & par la ſanté l'ap-

l'appetit, on force la nature, on lui fait un appetit artificiel, par toutes les choſes contraires à la temperance. C'eſt ainſi que Socrate remarquoit le deſordre des mœurs de ſon temps, & il conclut en diſant, que les Orateurs qui dans la vûë de guérir les hommes, devoient leur dire même avec autorité, des veritez deſagreables, & leur donner ainſi des médecines ameres, ont au contraire fait pour l'ame, comme les cuiſiniers pour le corps. Leur Rhétorique n'a été qu'un Art de faire des ragoûts pour flatter les hommes malades, on ne s'eſt mis en peine que de plaire, que d'exciter la curioſité & l'admiration; les Orateurs n'ont parlé que pour eux. Il finit en demandant, où ſont les Citoïens que ces Rhéteurs ont guéris de leurs mauvaiſes habitudes; où ſont les gens qu'ils ont rendus temperants & vertueux. Ne croiez-vous pas entendre un homme de notre ſiécle qui voit ce qui s'y paſſe, & qui parle des abus préſens? Après avoir entendu ce Païen, que direz-vous de cette éloquence qui ne va qu'à plaire, & qu'à faire de belles peintures, lorſqu'il faudroit, comme il dit lui-même, brûler, couper *juſqu'au vif*, & chercher ſerieuſement la guériſon par l'amertume des remedes & par la ſeverité du regime? Mais jugez de ces choſes par vous-même. Trouveriez-vous bon qu'un Médecin qui vous traiteroit, s'amusât dans l'extremité de votre maladie à débiter des phraſes élegantes, & des penſées ſubtiles? Que penſeriez-vous d'un Avocat, qui plaidant une cauſe, où il s'agiroit de tout le bien de votre famille, ou de votre propre vie, feroit le bel eſprit, & rempliroit ſon plaidoyer de fleurs & d'ornemens, au lieu de raiſonner avec force,

& d'exciter la compaſſion des Juges ? L'amour du bien & de la vie fait aſſez ſentir ce ridicule-là ; mais l'indifference où l'on vit pour les bonnes mœurs & pour la Religion, fait qu'on ne le remarque point dans les Orateurs, qui devroient être les cenſeurs & les médecins du peuple. Ce que vous avez vû qu'en penſoit Socrate, doit nous faire honte.

B. Je vois bien maintenant ſelon vos principes, que les Orateurs devroient être les défenſeurs des Loix, & les maîtres des peuples pour leur enſeigner la vertu ; mais l'Eloquence du Barreau chez les Romains, n'alloit pas juſque-là.

A. C'étoit ſans doute ſon but, Monſieur : les Orateurs devoient proteger l'innocence & les droits des particuliers, lorſqu'ils n'avoient point d'occaſion de repreſenter dans leurs diſcours, les beſoins généraux de la République : de-là vient que cette profeſſion fut ſi honorée, & que Ciceron nous donne une ſi haute idée du veritable Orateur.

B. Mais voïons donc de quelle maniere ces Orateurs doivent parler, je vous ſupplie de m'expliquer vos vûës là-deſſus.

A. Je ne vous dirai pas les miennes, je continuerai à vous parler ſelon les regles que les Anciens nous donnent. Je ne vous dirai même que les principales choſes, car vous n'attendez pas que je vous explique par ordre le détail preſque infini des préceptes de la Rhétorique ; il y en a beaucoup d'inutiles : vous les avez lûs dans les Livres, où ils ſont amplement. Contentons-nous de parler de ce qui eſt le plus important. Platon dans ſon Dialogue où il fait parler Socrate avec

Phe-

Phedre, montre que le grand défaut des Rhéteurs eſt de chercher l'art de perſuader, avant que d'avoir appris par les principes de la Philoſophie, quelles ſont les choſes qu'il faut tâcher de perſuader aux hommes. Il veut que l'Orateur ait commencé par l'étude de l'homme en general; qu'après il ſe ſoit appliqué à la connoiſſance des hommes en particulier, auſquels il doit parler; ainſi il faut ſavoir ce que c'eſt que l'homme, ſa fin, ſes interêts veritables; de quoi il eſt compoſé, c'eſt-à-dire, de corps & d'eſprit, la veritable maniere de le rendre heureux, quelles ſont ſes paſſions, les excès qu'elles peuvent avoir, la maniere de les regler, comment on peut les exciter utilement pour lui faire aimer le bien, les regles qui ſont propres à le faire vivre en paix, & à entretenir la ſocieté. Après cette étude generale vient la particuliere. Il faut connoître les Loix & les Coûtumes de ſon païs, le rapport qu'elles ont avec le temperament des peuples, les mœurs de chaque condition, les éducations differentes, les préjugez & les interêts qui dominent dans le ſiécle où l'on vit, le moïen d'inſtruire & de redreſſer les eſprits. Vous voïez que ces connoiſſances comprennent toute la Philoſophie la plus ſolide. Ainſi Platon montre par-là qu'il n'appartient qu'au Philoſophe d'être veritable Orateur, c'eſt en ce ſens qu'il faut expliquer tout ce qu'il dit dans le Dialogue de Gorgias contre les Rhéteurs, c'eſt-à-dire, contre cette eſpece de gens qui s'étoient fait un Art de bien parler & de perſuader, ſans ſe mettre en peine de ſavoir par principes ce qu'on doit tâcher de perſuader aux hommes; ainſi tout le veritable Art, ſelon Platon, ſe réduit à bien

ſavoir

ſavoir ce qu'il faut perſuader, & à bien connoître les paſſions des hommes, & la maniere de les émouvoir pour arriver à la perſuaſion. Ciceron a preſque dit les mêmes choſes. Il ſemble d'abord vouloir que l'Orateur n'ignore rien, parce que l'Orateur peut avoir beſoin de parler de tout, & qu'on ne parle jamais bien, dit-il après Socrate, que de ce qu'on ſait bien. Enſuite il ſe réduit, à cauſe des beſoins preſſants & de la brieveté de la vie, aux connoiſſances les plus néceſſaires. Il veut au moins qu'un Orateur ſache bien toute cette partie de la Philoſophie, qui regarde les mœurs, ne lui permettant d'ignorer que les curioſitez de l'Aſtrologie & des Mathematiques: ſur tout il veut qu'il connoiſſe la compoſition de l'homme, & la nature de ſes paſſions, parce que l'Eloquence a pour but d'en mouvoir à propos les reſſorts. Pour la connoiſſance des Loix, il la demande à l'Orateur, comme le fondement de tous ſes diſcours; ſeulement il permet qu'il n'aît pas paſſé ſa vie à aprofondir toutes les queſtions de la Juriſprudence pour le détail des cauſes, parce qu'il peut dans le beſoin recourir aux profonds Juriſconſultes, pour ſuppléer ce qui lui manqueroit de ce côté-là. Il demande, comme Platon, que l'Orateur ſoit bon Dialecticien; qu'il ſache définir, prouver, démêler les plus ſubtils ſophiſmes. Il dit, que c'eſt détruire la Rhétorique de la ſéparer de la Philoſophie; que c'eſt faire des Orateurs, des Déclamateurs puerils ſans jugement. Non ſeulement il veut une connoiſſance exacte de tous les principes de la Morale, mais encore une étude particuliere de l'antiquité. Il recommande la lecture des anciens Grecs: il veut qu'on étudie les Hiſto-

Hiſtoriens, non-ſeulement pour leurs ſtiles; mais encore pour les faits de l'hiſtoire : ſur tout il exige l'etude des Poëtes, à cauſe du grand rapport qu'il y a entre les figures de la Poëſie, & celles de l'Eloquence. En un mot, il répete ſouvent, que l'Orateur doit ſe remplir l'eſprit de choſes, avant que de parler. Je crois que je me ſouviendrai de ſes propres termes, tant je les ai relûs, & tant ils m'ont fait d'impreſſion. Vous ſerez ſurpris de tout ce qu'il demande. L'Orateur, dit-il, doit avoir la ſubtilité des Dialecticiens, la Science des Philoſophes, la diction preſque des Poëtes, la voix & les geſtes des plus grands Acteurs. Voïez quelle préparation il faut pour tout cela.

C. Effectivement, j'ai remarqué en bien des occaſions, que ce qui manque le plus à certains Orateurs, qui ont d'ailleurs beaucoup de talents, c'eſt le fond de ſcience. Leur eſprit paroît vuide. On voit qu'ils ont eu bien de la peine à trouver de quoi remplir leurs diſcours : il ſemble même qu'ils ne parlent pas, parce qu'ils ſont remplis de veritez, mais qu'ils cherchent les veritez à meſure qu'ils veulent parler.

A. C'eſt ce que Ciceron appelle des gens qui vivent au jour la journée, ſans nulle proviſion; malgré tous leurs efforts, leurs diſcours paroiſſent toûjours maîgres & affamez. Il n'eſt pas temps de ſe préparer trois mois avant que de faire un diſcours public; ces préparations particulieres, quelque penibles qu'elles ſoient, ſont néceſſairement très-imparfaites, & un habile homme en remarque bien-tôt le foible; il faut avoir paſſé pluſieurs années à faire un fond abondant. Après cette préparation generale, les préparations

tions particulieres coûtent peu ; au lieu que quand on ne s'applique qu'à des actions détachées, on eſt réduit à payer de phraſes & d'antitheſes : on ne traite que des lieux communs ; on ne dit rien que de vague ; on coût des lambeaux qui ne ſont point faits les uns pour les autres ; on ne montre point les vrais principes des choſes ; on ſe borne à des raiſons ſuperficielles, & ſouvent fauſſes ; on n'eſt pas capable de montrer l'étenduë des veritez, parce que toutes les veritez generales ont un enchaînement néceſſaire, & qu'il les faut connoitre preſque toutes, pour en traiter ſolidement une en particulier.

C. Cependant la plûpart des gens qui parlent en public, acquierent beaucoup de réputation ſans autre fonds que celui-là.

A. Il eſt vrai qu'ils ſont applaudis par des femmes & par le gros du monde, qui ſe laiſſe aiſément éblouïr ; mais cela ne va jamais qu'à une certaine vogue capricieuſe, qui a beſoin même d'être ſoûtenuë par quelque cabale. Les gens qui ſavent les regles, & qui connoiſſent le but de l'Eloquence, n'ont que du dégoût & du mépris pour ces diſcours vains ; ils s'y ennuïent beaucoup.

C. Vous voudriez qu'un homme attendît bien tard à parler en public ; ſa jeuneſſe ſeroit paſſée avant qu'il eût acquis le fonds que vous lui demandez, & il ne ſeroit plus en âge de l'exercer.

A. Je voudrois qu'il s'exerçât de bonne heure, car je n'ignore pas ce que peut l'action ; mais je ne voudrois pas que ſous prétexte de s'exercer, il ſe jettât d'abord dans les emplois exterieurs, qui ôtent la liberté d'étudier. Un jeune

jeune homme pourroit de temps en temps faire des eſſais, mais il faudroit que l'étude des bons Livres fût longtemps ſon occupation principale.

C. Je crois ce que vous dites. Cela me fait ſouvenir d'un Prédicateur de mes amis, qui vit, comme vous diſiez, au jour la journée; il ne ſonge à une matiere que quand il eſt engagé à la traiter: il ſe renferme dans ſon cabinet, il feuillette la Concordance, Combefix, Polyanthea, quelques Sermonaires qu'il a achetez, & certaines collections qu'il a faites de paſſages détachez, & trouvez comme par hazard.

A. Vous comprenez bien que tout cela ne ſauroit faire un habile homme. En cet état on ne peut rien dire avec force, on n'eſt ſûr de rien; tout a un air d'emprunt & de pieces rapportées; rien ne coule de ſource; on ſe fait grand tort à ſoi-même d'avoir tant d'impatience de ſe produire.

B. Dites-nous donc, avant que de nous quitter, quel eſt, ſelon vous, le grand effet de l'Eloquence?

A. Platon dit, qu'un diſcours n'eſt éloquent, qu'autant qu'il agit dans l'ame de l'Auditeur: par-là vous pouvez juger ſûrement de tous les diſcours que vous entendez. Tout diſcours qui vous laiſſera froid, qui ne fera qu'amuſer votre eſprit, & qui ne remuëra point vos entrailles, votre cœur; quelque beau qu'il paroiſſe, ne ſera point éloquent. Voulez-vous entendre Ciceron parler comme Platon en cette matiere? Il vous dira, que toute la force de la parole ne doit tendre qu'à mouvoir les reſſorts cachez, que la nature a mis dans le cœur des hommes. Ainſi conſultez-

ſultez-vous vous-même pour ſavoir ſi les Orateurs que vous écoutez, ſont bien? S'ils font une vive impreſſion en vous, s'ils rendent votre ame attentive & ſenſible aux choſes qu'ils diſent, s'ils vous échauffent & vous enlevent audeſſus de vous-même, croïez hardiment qu'ils ont atteint le but de l'Eloquence. Si au lieu de vous attendrir, ou de vous inſpirer de fortes paſſions, ils ne font que vous plaire, & que vous faire admirer l'éclat & la juſteſſe de leurs penſées & de leurs expreſſions, dites que ce ſont de faux Orateurs.

B. Attendez un peu, s'il vous plaît; permettez-moi de vous faire encore quelques queſtions.

A. Je voudrois pouvoir attendre, car je me trouve bien ici; mais j'ai une affaire que je ne puis remettre: demain je reviendrai vous voir, & nous acheverons cette matiere plus à loiſir.

B. Adieu donc, Monſieur, juſqu'à demain.

DIALOGUE II.

B. VOUS êtes un aimable homme d'être revenu ſi ponctuellement, la converſation d'hier nous a laiſſez en impatience d'en voir la ſuite.

C. Pour moi je ſuis venu à la hâte, de peur d'arriver trop tard, car je ne veux rien perdre.

A. Ces ſortes d'entretiens ne ſont pas inutiles; on ſe communique mutuellement ſes penſées; chacun dit ce qu'il a lû de meilleur. Pour moi, Meſſieurs, je profite beaucoup à raiſonner avec vous, vous ſouffrez mes libertez.

B. Laiſſez-là le compliment: pour moi je me fais juſtice, & je vois bien que ſans vous je ſerois encore enfoncé dans pluſieurs erreurs. Achevez, je vous prie, de m'en tirer.

A. Vos erreurs, ſi vous me permettez de parler ainſi, ſont celles de la plûpart des honnêtes gens, qui n'ont point approfondi ces matieres.

B. Achevez donc de me guérir, nous aurons mille choſes à dire, ne perdons point de temps; & ſans préambule, venons au fait.

A. De quoi parlions nous hier, quand nous nous ſéparâmes? De bonne foi je ne m'en ſouviens plus.

C. Vous

C. Vous parliez de l'Eloquence, qui conſiſte toute à émouvoir.

B. Oui, j'avois peine à comprendre cela, comment l'entendez-vous?

A. Le voici. Que diriez vous d'un homme qui perſuaderoit ſans prouver? Ce ne ſeroit pas là le vrai Orateur, il pourroit ſéduire les autres hommes, aïant l'invention de les perſuader, ſans leur montrer que ce qu'il leur perſuaderoit ſeroit la verité. Un tel homme ſeroit dangereux dans la République; c'eſt ce que nous avons vû dans les raiſonnemens de Socrate.

B. J'en conviens.

A. Mais que diriez-vous d'un homme qui prouveroit la verité d'une maniere exacte, ſéche, nuë, qui mettroit ſes argumens en bonne forme, ou qui ſe ſerviroit de la méthode des Geometres dans ſes diſcours publics, ſans y ajoûter rien de vif & de figuré; ſeroit-ce un Orateur?

B. Non, ce ne ſeroit qu'un Philoſophe.

A. Il faut donc pour faire un Orateur, choiſir un Philoſophe, c'eſt-à-dire, un homme qui ſache prouver la verité; & ajoûter à l'exactitude de ſes raiſonnemens, la beauté & la vehemence d'un diſcours varié, pour en faire un Orateur.

B. Oui, ſans doute.

A. Et c'eſt en cela que conſiſte la difference de la conviction de la Philoſophie, & de la perſuaſion de l'Eloquence.

B. Comment dites-vous? je n'ai pas bien compris.

A. Je dis que le Philoſophe ne fait que convaincre, & que l'Orateur, outre qu'il convaint, perſuade.

B. Je

B. Je n'entens pas bien encore. Que reſte-t-il à faire quand l'Auditeur eſt convaincu?

A. Il reſte à faire ce que feroit un Orateur plus qu'un Métaphyſicien, en vous montrant l'exiſtence de Dieu. Le Métaphyſicien vous fera une démonſtration ſimple, qui ne va qu'à la ſpeculation. L'Orateur y ajoûtera tout ce qui peut exciter en vous des ſentimens, & vous faire aimer la verité prouvée; c'eſt ce qu'on appelle perſuaſion.

B. J'entens à cette heure votre penſée.

B. Ciceron a eu raiſon de dire, qu'il ne falloit jamais ſeparer la Philoſophie de l'Eloquence. Car le talent de perſuader ſans ſcience & ſans ſageſſe, eſt pernicieux; & la ſageſſe ſans art de perſuader, n'eſt point capable de gagner les hommes, & de faire entrer la vertu dans les cœurs. Il eſt bon de remarquer cela en paſſant, pour comprendre combien les gens du dernier ſiécle ſe ſont trompez. Il y avoit d'un côté des Savants à belles Lettres, qui ne cherchoient que la pureté des Langues, & les Livres poliment écrits; ceux-là ſans principes ſolides de doctrine avec leur politeſſe & leur érudition, ont été la plûpart libertins. D'un autre côté on voïoit des Scholaſtiques ſecs & épineux, qui propoſoient la verité d'une maniere ſi deſagréable & ſi peu ſenſible, qu'ils rebutoient preſque tout le monde. Pardonnez-moi cette digreſſion; je reviens à mon but. La perſuaſion a donc au-deſſus de la ſimple conviction, que non-ſeulement elle fait voir la verité; mais qu'elle la dépeint aimable, & qu'elle émeut les hommes en ſa faveur. Ainſi dans l'Eloquence, tout conſiſte à ajoûter à la preuve ſolide les moyens d'intereſſer l'Auditeur,

teur, & d'employer ſes paſſions pour le deſſein qu'on ſe propoſe. On lui inſpire l'indignation contre l'ingratitude, l'horreur contre la cruauté, la compaſſion pour la miſere, l'amour pour la vertu, & le reſte de même. Voilà ce que Platon appelle agir ſur l'ame de l'Auditeur & émouvoir ſes entrailles. L'entendez-vous maintenant?

B. Oui, je l'entens, & je vois bien par-là que l'Eloquence n'eſt point une invention frivole pour éblouïr les hommes par des diſcours brillants; c'eſt un Art très-ſerieux, & très-utile à la Morale.

A. De-là vient ce que dit Ciceron, qu'il a vû bien des gens diſerts, c'eſt-à-dire qui parloient avec agrément & d'une maniere élegante; mais qu'on ne voit preſque jamais de vrai Orateur, c'eſt-à-dire, d'homme qui ſache entrer dans le cœur des autres, & qui les entraîne.

B. Je ne m'en étonne plus, & je vois bien qu'il n'y a preſque perſonne qui tende à ce but. Je vous avouë que Ciceron même qui poſe cette regle, ſemble s'en être écarté ſouvent. Que dites-vous de toutes les fleurs dont il a orné ſes Harangues? Il me ſemble que l'eſprit s'y amuſe & que le cœur n'en eſt point émû.

A. Il faut diſtinguer, Monſieur: les pieces de Ciceron encore jeune, où il ne s'intereſſe que pour ſa réputation, ont ſouvent ce défaut: il paroît bien qu'il eſt plus occupé du deſir d'être admiré, que de la juſtice de ſa cauſe. C'eſt ce qui arrivera toûjours, lorſqu'une partie emploïera pour plaider ſa cauſe, un homme qui ne ſe ſoucie de ſon affaire, que pour remplir ſa profeſſion avec éclat. Auſſi voïons-nous que la plaidoirie

ſe

ſe tournoit ſouvent chez les Romains en déclamation faſtueuſe. Mais après tout, il faut avouer qu'il y a dans ces Harangues, mêmes les plus fleuries, bien de l'art pour perſuader & pour émouvoir. Ce n'eſt pourtant pas par cet endroit qu'il faut voir Ciceron pour le bien connoître; c'eſt dans les Harangues qu'il a faites dans un âge plus avancé, pour les beſoins de la République. Alors l'experience des grandes affaires, l'amour de la liberté, la crainte des malheurs dont il étoit menacé, lui faiſoient faire des efforts dignes d'un Orateur. Lorſqu'il s'agit de ſoûtenir la liberté mourante, & d'animer toute la République contre Antoine ſon ennemi; vous ne le voïez plus chercher des jeux d'eſprit & des antitheſes; c'eſt-là qu'il eſt veritablement éloquent: tout y eſt négligé, comme il dit lui-même dans l'Orateur qu'on le doit être, lorſqu'il s'agit d'être vehement, c'eſt un homme qui cherche ſimplement dans la ſeule nature, tout ce qui eſt capable de ſaiſir, d'animer, & d'entraîner les hommes.

C. Vous nous avez parlé ſouvent des jeux d'eſprit, je voudrois bien ſavoir ce que c'eſt préciſément; car je vous avouë que j'ai peine à diſtinguer dans l'occaſion, les jeux d'eſprit d'avec les autres ornemens du diſcours: il me ſemble que l'eſprit ſe jouë dans tous les diſcours ornez.

A. Pardonnez-moi, il y a, ſelon Ciceron même, des expreſſions dont tout l'ornement naît de leur force, & de la nature du ſujet.

C. Je n'entens point tous ces termes de l'art; expliquez-moi s'il vous plaît familierement, à quoi je pourrai d'abord reconnoître un jeu d'eſprit & un ornement ſolide.

A. La lecture & la reflexion pourront vous l'apprendre ; il y a cent manieres differentes de jeux d'eſprits.

C. Mais encore, de grace, quelle en eſt la marque generale ; eſt-ce l'affectation ?

A. Ce n'eſt pas toute ſorte d'affectation ; mais c'eſt celle de vouloir plaire, & montrer ſon eſprit.

C. C'eſt quelque choſe : mais je voudrois encore des marques plus préciſes, pour aider mon diſcernement.

A. Hé bien ! en voici une qui vous contentera peut-être. Nous avons déja dit, que l'Eloquence conſiſte non ſeulement dans la preuve, mais encore dans l'art d'exciter les paſſions. Pour les exciter, il faut les peindre ; ainſi je crois que toute l'Eloquence ſe réduit à prouver, à peindre & à toucher. Toutes les penſées brillantes qui ne vont point à une de ces trois choſes, ne ſont que jeu d'eſprit.

C. Qu'appellez-vous peindre ? je n'entens point tout votre langage.

C. Peindre, c'eſt non-ſeulement décrire les choſes, mais en repréſenter les circonſtances d'une maniere ſi vive & ſi ſenſible, que l'auditeur s'imagine preſque les voir. Par exemple, un froid Hiſtorien qui raconteroit la mort de Didon, ſe contenteroit de dire : Elle fut ſi accablée de douleur après le départ d'Enée, qu'elle ne pût ſupporter la vie ; elle monta au haut de ſon Palais, elle ſe mit ſur un bucher, & ſe tua elle-même. En écoutant ces paroles, vous apprenez le fait, mais vous ne le voïez pas. Ecoutez Virgile, il le mettra devant vos yeux. N'eſt-il pas vrai que quand il ramaſſe toutes les circonſ-

tances

tances de ce deſeſpoir, qu'il vous montre Didon furieuſe, avec un viſage où la Mort eſt déja peinte, qu'il la fait parler à la vûë de ce portrait & de cette épée; votre imagination vous tranſporte à Carthage: vous croïez voir la Flote des Troyens qui fuit le rivage, & la Reine que rien n'eſt capable de conſoler: vous entrez dans tous les ſentimens qu'eurent alors les veritables ſpectateurs. Ce n'eſt plus Virgile que vous écoutez; vous êtes trop attentif aux dernieres paroles de la malheureuſe Didon, pour penſer à lui. Le Poëte diſparoît, on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Voilà la force de l'imitation & de la peinture. De-là vient qu'un Peintre & un Poëte ont tant de rapport; l'un peint pour les yeux, l'autre pour les oreilles: l'un & l'autre doivent porter les objets dans l'imagination des hommes. Je vous ai cité un exemple tiré d'un Poëte, pour vous faire mieux entendre la choſe; car la Peinture eſt encore plus vive & plus forte dans les Poëtes que dans les Orateurs. La Poëſie ne differe de la ſimple Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme, & par des traits plus hardis. La Proſe a ſes peintures quoique plus moderées; ſans ces peintures on ne peut échauffer l'imagination de l'auditeur, ni exciter ſes paſſions. Un recit ſimple ne peut émouvoir: il faut non-ſeulement inſtruire les auditeurs des faits, mais les leur rendre ſenſibles, & frapper leurs ſens par une repreſentation parfaite de la maniere touchante dont ils ſont arrivez.

C. Je n'avois jamais compris tout cela. Je vois bien maintenant que ce que vous appellez peinture eſt eſſentiel à l'Eloquence; mais vous

me feriez croire qu'il n'y a point d'Eloquence ſans Poëſie.

A. Vous pouvez le croire hardiment. Il en faut retrancher la verſification, c'eſt-à-dire, le nombre reglé de certaines ſyllabes, dans lequel le Poëte renferme ſes penſées. Le vulgaire ignorant s'imagine que c'eſt-là Poëſie. On croit être Poëte quand on a parlé, ou écrit en meſurant ſes paroles. Au contraire, bien des gens font des vers ſans poëſie, & beaucoup d'autres ſont pleins de poëſie, ſans faire des vers: laiſſons donc la verſification. Pour tout le reſte, la Poëſie n'eſt autre choſe qu'une fiction vive qui peint la nature. Si on n'a ce génie de peindre, jamais on n'imprime les choſes dans l'ame de l'auditeur, tout eſt ſec, languiſſant & ennuyeux. Depuis le peché originel, l'homme eſt tout enfoncé dans les choſes ſenſibles; c'eſt-là ſon grand mal: il ne peut être long-tems attentif à ce qui eſt abſtrait. Il faut donner du corps à toutes les inſtructions qu'on veut inſinuer dans ſon eſprit. Il faut des images qui l'arrêtent. De-là vient que ſi tôt après la chute du Genre humain, la Poëſie & l'Idolatrie toûjours jointes enſemble, firent toute la religion des Anciens. Mais ne nous écartons pas. Vous voïez bien que la Poëſie, c'eſt à-dire, la vive peinture des choſes, eſt comme l'ame de l'Eloquence.

C. Mais ſi les vrais Orateurs ſont Poëtes, il me ſemble auſſi que les Poetes ſont Orateurs; car la Poeſie eſt propre à perſuader.

A. Sans doute, ils ont le même but. Toute la difference conſiſte en ce que je vous ai dit. Les Poetes ont au deſſus des Orateurs l'enthouſiaſme, qui les rend même plus élevez, plus vifs

&

& plus hardis dans leurs expreſſions. Vous vous ſouvenez bien de ce que je vous ai rapporté tantôt de Ciceron?

C. Quoi? n'eſt-ce pas?...

A. Que l'Orateur doit avoir la diction preſque des Poetes; ce preſque, dit tout.

C. Je l'entens bien à cette heure; tout cela ſe debrouille dans mon eſprit. Mais revenons à ce que vous nous avez promis.

A. Vous le comprendrez bientôt. A quoi peut ſervir dans un diſcours tout ce qui ne ſert point à une de ces trois choſes, la preuve, la peinture & le mouvement?

C. Il ſervira à plaire.

A. Diſtinguons s'il vous plaît. Ce qui ſert à plaire pour perſuader eſt bon, les preuves ſolides & bien expliquées plaiſent ſans doute. Ces mouvemens vifs & naturels de l'Orateur, ont beaucoup de graces, les peintures fidelles & animées charment. Ainſi les trois choſes que nous admettons dans l'Eloquence plaiſent, mais elles ne ſe bornent pas à plaire. Il eſt queſtion de ſavoir, ſi nous approuverons les penſées & les expreſſions qui ne vont qu'à plaire, & qui ne peuvent point avoir d'effet plus ſolide; c'eſt ce que j'appelle jeu d'eſprit. Souvenez-vous donc bien, s'il vous plaît, toûjours que je loüe toutes les graces du diſcours qui ſervent à la perſuaſion; je ne rejette que celles où l'Auteur amoureux de lui-même a voulu ſe peindre, & amuſer l'auditeur par ſon bel eſprit, au lieu de le remplir uniquement de ſon ſujet. Ainſi je crois qu'il faut condamner non ſeulement tous les jeux de mots, car ils n'ont rien que de froid & de pueril; mais encore tous les jeux de pen-

ſées, c'eſt-à-dire, toutes celles qui ne ſervent qu'à briller, puiſqu'elles n'ont rien de ſolide & de convenable à la perſuaſion.

C. J'y conſentirois volontiers. Mais n'ôteriez-vous pas par cette ſeverité, les principaux ornemens du diſcours.

A. Ne trouvez vous pas que Virgile & Homere ſont des Auteurs aſſez agréables; croïez-vous qu'il y en ait de plus delicieux? Vous n'y trouverez pourtant pas ce qu'on appelle des jeux d'eſprit. Ce ſont des choſes ſimples, la nature ſe montre par tout; par tout l'art ſe cache ſoigneuſement. Vous n'y trouvez pas un ſeul mot qui paroiſſe mis pour faire honneur au bel eſprit du Poëte. Il met toute ſa gloire à ne point paroître, pour vous occuper des choſes qu'il peint, comme un Peintre ſonge à vous mettre devant les yeux les forêts, les montagnes, les rivieres, les lointains, les bâtimens, les hommes, leurs avantures, leurs actions, leurs paſſions differentes, ſans que vous puiſſiez remarquer les coups du pinceau; l'art eſt groſſier & mépriſable dès qu'il paroit. Platon, qui avoit examiné tout cela beaucoup mieux que la plûpart des Orateurs, aſſure qu'en écrivant on doit toûjours ſe cacher, ſe faire oublier, & ne produire que les choſes & les perſonnes qu'on veut mettre devant les yeux du Lecteur. Voïez combien ces Anciens-là avoient des idées plus hautes & plus ſolides que nous.

B. Vous nous avez aſſez parlé de la Peinture, dites-nous quelque choſe des mouvemens, à quoi ſervent-ils?

A. A en imprimer dans l'eſprit de l'auditeur qui ſoient conformes au deſſein de celui qui parle.

B. Mais

B. Mais ces mouvemens en quoi les faites-vous conſiſter.

A. Dans les paroles & dans les actions du corps.

B. Quel mouvement peut-il y avoir dans les paroles?

A. Vous l'allez voir. Ciceron rapporte que les ennemis mêmes de Gracchus ne purent s'empêcher de pleurer, lorſqu'il prononça ces paroles. *Miſerable où irai je? quel azyle me reſte-t-il? le Capitole? il eſt inondé du ſang de mon frere. Ma maiſon? j'y verrois une malheureuſe mere fondre en larmes & mourir de douleur.* Voilà des mouvemens. Si on diſoit cela avec tranquilité, il perdroit ſa force.

B. Le croïez-vous?

A. Vous le croirez auſſi-bien que moi ſi vous l'eſſaïez. Voïons-le. *Je ne ſai où aller dans mon malheur, il ne me reſte aucun azyle. Le Capitole eſt le lieu où l'on a répandu le ſang de mon frere, ma maiſon eſt un lieu, où je verrois ma mere pleurer de douleur.* C'eſt la même choſe. Qu'eſt devenuë cette vivacité? où ſont ces paroles coupées qui marquent ſi bien la nature dans les tranſports de la douleur? La maniere de dire les choſes, fait voir la maniere dont on les ſent, & c'eſt ce qui touche davantage l'auditeur. Dans ces endroits-là, non-ſeulement il ne faut point de penſées, mais on en doit retrancher l'ordre & les liaiſons. Sans cela la paſſion n'eſt plus vraiſemblable, & rien n'eſt ſi choquant qu'une paſſion exprimée avec pompe, & par des périodes reglées. Sur cet article je vous renvoïe à Longin; vous y verrez des exemples de Demoſthene qui ſont merveilleux.

B. J'entends tout cela, mais vous nous avez fait eſperer l'explication de l'action du corps, je ne vous en tiens pas quitte.

A. Je ne prétens pas faire ici toute une Rhetorique, je n'en ſuis pas même capable; je vous dirai ſeulement quelques remarques que j'ai faites. L'action des Grecs & des Romains étoit bien plus violente que la nôtre, nous le voïons dans Ciceron & dans Quintilien; ils battoient du pied, ils ſe frappoient même le front. Ciceron nous repreſente un Orateur qui ſe jette ſur la partie qu'il defend, & qui déchire ſes habits pour montrer aux Juges les plaïes qu'il avoit reçûës au ſervice de la République. Voilà une action vehemente, mais cette action eſt réſervée pour des choſes extraordinaires. Il ne parle point d'un geſte continuel; en effet, il n'eſt point naturel de remuer toûjours les bras en parlant, il faut remuer les bras parce qu'on eſt animé; mais il ne faudroit pas pour paroître animé remuer les bras. Il y a des choſes mêmes qu'il faudroit dire tranquillement ſans ſe remuer.

B. Quoi, vous voudriez qu'un Prédicateur, par exemple, ne fit point de geſte en quelques occaſions? cela paroitroit bien extraordinaire.

A. J'avouë qu'on a mis en regle ou du moins en coûtume, qu'un Prédicateur doit s'agiter ſur tout ce qu'il dit preſque indifferemment: mais il eſt bien aiſé de montrer que ſouvent nos Prédicateurs s'agitent trop, & que ſouvent auſſi ils ne s'agitent pas aſſez.

B. Ha, je vous prie de m'expliquer cela; car j'avois toûjours crû ſur l'exemple de * * * qu'il n'y avoit que deux ou trois ſortes de mouvemens de mains à faire dans tout un Sermon.

A. Ve-

A. Venons au principe. A quoi ſert l'action du corps? n'eſt-ce pas à exprimer les ſentimens & les paſſions qui occupent l'ame?

B. Je le crois.

A. Le mouvement du corps eſt donc une peinture des penſées de l'ame?

B. Oui.

A. Et cette peinture doit être reſſemblante. Il faut que tout y repreſente vivement & naturellement les ſentimens de celui qui parle & la nature des choſes qu'il dit. Je ſai bien qu'il ne faut pas aller juſqu'à une repreſentation baſſe & comique.

B. Il me ſemble que vous avez raiſon, & je vois déja votre penſée. Permettez-moi de vous interrompre pour vous montrer combien j'entre dans toutes les conſequences de vos principes. Vous voulez que l'Orateur exprime par une action vive & naturelle, ce que ſes paroles ſeules n'exprimeroient que d'une maniere languiſſante. Ainſi ſelon vous, l'action même eſt une peinture.

A. Sans doute. Mais voici ce qu'il en faut conclure. C'eſt que pour bien peindre il faut imiter la nature, & voir ce qu'elle fait quand on la laiſſe faire, & que l'art ne la contraint pas.

B. J'en conviens.

A. Voïons donc. Naturellement fait-on beaucoup de geſtes, quand on dit des choſes ſimples, & où nulle paſſion n'eſt mêlée?

B. Non.

A. Il faudroit donc n'en faire point en ces occaſions dans les diſcours publics ou en faire très-peu; car il faut que tout y ſuive la nature.

Bien plus ; il y a des choſes où l'on exprimeroit mieux ſes penſees par une ceſſation de tout mouvement. Un homme plein d'un grand ſentiment demeure un moment immobile ; cette eſpece de ſaiſiſſement tient en ſuſpens l'ame de tous les Auditeurs.

B. Je comprens que ces ſuſpenſions bien emploïées ſeroient belles & puiſſantes pour toucher l'Auditeur. Mais il me ſemble que vous réduiſez celui qui parle en public, à ne faire pour le geſte que ce que feroit un homme qui parleroit en particulier.

A Pardonnez moi : la vûë d'une grande Aſſemblée, & l'importance du ſujet qu'on traite, doit ſans doute animer beaucoup plus un homme, que s'il étoit dans une ſimple converſation. Mais en public comme en particulier, il faut qu'il agiſſe toûjours naturellement : il faut que ſon corps ait du mouvement quand ſes paroles en ont ; & que ſon corps demeure tranquille, quand ſes paroles n'ont rien que de doux & de ſimple. Rien ne me ſemble ſi choquant & ſi abſurde, que de voir un homme qui ſe tourmente pour me dire des choſes froides : pendant qu'il ſuë il me glace le ſang. Il y a quelque tems que je m'endormis à un Sermon. Vous ſavez que le ſommeil ſurprend aux Sermons de l'après-midi : auſſi ne prêchoit on anciennement que le matin à la Meſſe après l'Evangile. Je m'éveillai bien-tôt, & j'entendis le Predicateur qui s'agitoit extraordinairement ; je crus que c'étoit le fort de ſa morale.

B. Hé bien! qu'étoit-ce donc ?

A. C'eſt qu'il avertiſſoit ſes Auditeurs que le Dimanche ſuivant il prêcheroit ſur la Penitence.

Cet

Cet avertiſſement fait avec tant de violence me ſurprit, & m'auroit fait rire ſi le reſpect du lieu & de l'action ne m'eût retenu. La plûpart de ces déclamateurs ſont pour le geſte comme pour la voix : leur voix a une monotonie perpetuelle, & leur geſte une uniformité qui n'eſt ni moins ennuyeuſe ni moins éloignée de la nature, ni moins contraire au fruit qu'on pourroit attendre de l'action.

B. Vous dites qu'ils n'en ont pas aſſez quelquefois.

A. Faut-il s'en étonner ! Ils ne diſcernent point les choſes où il faut s'animer ; ils s'épuiſent ſur des choſes communes, & ſont réduits à dire foiblement celles qui demanderoient une action vehemente. Il faut avoüer même que notre Nation n'eſt guere capable de cette vehemence ; on eſt trop leger, & on ne conçoit pas aſſez fortement les choſes. Les Romains, & encore plus les Grecs étoient admirables en ce genre ; les Orientaux y ont excellé, particulierement les Hebreux. Rien n'égale la vivacité & la force non-ſeulement des figures qu'ils employoient dans leurs diſcours, mais encore des actions qu'ils faiſoient pour exprimer leurs ſentimens, comme de mettre de la cendre ſur leurs têtes, de déchirer leurs habits, & de ſe couvrir de ſacs dans la douleur. Je ne parle point des choſes que les Prophetes faiſoient pour figurer plus vivement les choſes qu'ils vouloient prédire, à cauſe qu'elles étoient inſpirées de Dieu. Mais les inſpirations divines à part, nous voïons que ces gens-là s'entendoient bien autrement que nous à exprimer leur douleur, leur crainte & leurs autres paſſions. De-là venoient ſans

doute ces grands effets de l'Eloquence que nous ne voyons pas.

B. Vous voudriez donc beaucoup d'inégalité dans la voix & dans le geſte.

A. C'eſt là ce qui rend l'action ſi puiſſante, & qui la faiſoit mettre par Demoſthene audeſſus de tout. Plus l'action & la voix paroiſſent ſimples & familieres dans les endroits où l'on ne fait qu'inſtruire, que raconter, que s'inſinuer; plus préparent-elles de ſurpriſes & d'émotion pour les endroits où elles s'éleveront à un enthouſiaſme ſoudain. C'eſt une eſpece de muſique, toute la beauté conſiſte dans la varieté des tons qui hauſſent ou qui baiſſent ſelon les choſes qu'ils doivent exprimer.

B. Mais ſi l'on vous en croit, nos principaux Orateurs mêmes ſont bien éloignez du véritable Art. Le Predicateur que nous entendimes enſemble il y a quinze jours, ne ſuit pas cette regle; il ne paroît pas même s'en mettre en peine. Excepté les trente premieres paroles, il dit tout d'un même ton; & toute la difference qu'il y a entre les endroits où il veut s'animer, & ceux où il ne le veut pas, c'eſt que dans les premiers il parle encore plus rapidement qu'à l'ordinaire.

A. Pardonnez-moi, Monſieur, ſa voix a deux tons, mais ils ne ſont gueres proportionnez à ſes paroles, Vous avez raiſon de dire qu'il ne s'attache point à ces regles, je crois qu'il n'en a pas même ſenti le beſoin. Sa voix eſt naturellement melodieuſe: quoique très mal ménagée, elle ne laiſſe pas de plaire; mais vous voïez bien qu'elle ne fait dans l'ame aucune des impreſſions touchantes qu'elle feroit, ſi elle avoit

tous

toutes les inflexions qui expriment les ſentimens. Ce ſont de belles cloches dont le ſon eſt clair, plein, doux & agréable; mais après tout, des cloches qui ne ſignifint rien, qui n'ont point de varieté, ni par conſequent d'harmonie & d'eloquence.

B. Mais cette rapidité de diſcours a pourtant beaucoup de graces.

B. Elle en a ſans doute, & je conviens que dans certains endroits il faut parler plus vite; mais parler avec précipitation & ne pouvoir ſe retenir, eſt un grand défaut. Il y a des choſes qu'il ſaut appuïer. il en eſt de l'action & de la voix, comme des Vers; il faut quelquefois une meſure lente & grave; qui peigne les choſes de ce caractere, comme il faut quelquefois une meſure courte & impetueuſe pour ſignifier ce qui eſt vif & ardent. Se ſervir toûjours de la même action & de la même meſure de voix; c'eſt comme qui donneroit le même remede à toutes ſortes de malades. Mais il faut pardonner à ce Predicateur l'uniformité de voix & d'action; car outre qu'il a d'ailleurs des qualitez très-eſtimables, de plus ce défaut lui eſt néceſſaire. N'avons-nous pas dit qu'il faut que l'action de la voix accompagne toûjours les paroles, ſon ſtile eſt tout uni, il n'a aucune varieté; d'un côté rien de familier, d'inſinuant & de populaire; de l'autre rien de vif, de figuré & de ſublime; c'eſt un cours reglé de paroles qui ſe preſſent les unes les autres; ce ſont des déductions exactes, des raiſonnemens bien ſuivis & concluants, des portraits fidéles: en un mot, c'eſt un homme qui parle en termes propres, & qui dit des choſes très ſenſées. Il faut même reconnoître que

la Chaire lui a de grandes obligations, il l'a tirée de la ſervitude des Déclamateurs, & il l'a remplie avec beaucoup de force & de dignité. Il eſt très-capable de convaincre, mais je ne connois gueres de Predicateur qui perſuade & qui touche moins. Si vous y prenez garde, il n'eſt pas même fort inſtruit; car outre qu'il n'a aucune maniere inſinuante & familiere, ainſi que nous l'avons déja remarqué ailleurs; il n'a rien d'affectueux, de ſenſible. Ce ſont des raiſonnemens qui demandent de la contention d'eſprit. Il ne reſte preſque rien de tout ce qu'il a dit, dans la tête de ceux qui l'ont écouté: c'eſt un torrent qui a paſſé tout d'un coup, & qui laiſſe ſon lit à ſec. Pour faire une impreſſion durable, il faut aider les eſprits, en touchant les paſſions. Les inſtructions ſeiches ne peuvent gueres réüſſir; mais ce que je trouve le moins naturel en ce Predicateur, eſt qu'il donne à ſes bras un mouvement continuel, pendant qu'il n'y a ni mouvement ni figure dans ſes paroles. A un tel ſtile il faudroit une action commune de converſation, ou bien il faudroit à cette action impetueuſe, un ſtile plein de ſaillies & de vehemence; encore faudroit-il comme nous l'avons dit, ménager mieux cette vehemence, & la rendre moins uniforme. Je conclus que c'eſt un grand homme qui n'eſt point Orateur. Un Miſſionnaire de Village qui ſait effraïer & faire couler des larmes, frappe bien plus au but de l'Eloquence.

B. Mais quel moïen de connoître en détail les geſtes & les inflexions de voix conformes à la nature?

A. Je vous l'ai déja dit, tout l'Art des bons Ora-

Orateurs ne conſiſte qu'à obſerver ce que la nature fait quand elle ne'ſt point retenuë. Ne faites point comme ces mauvais Orateurs, qui veulent toûjours déclamer & ne jamais parler à leurs Auditeurs : il faut au contraire que chacun de vos Auditeurs s'imagine que vous parlez à lui en particulier. Voilà à quoi ſervent les tons naturels, familiers & inſinuants. Il faut à la verité qu'ils ſoient toûjours graves & modeſtes. Il faut même qu'ils deviennent puiſſants & pathétiques dans les endroits où le diſcours s'éléve & s'échauffe. N'eſpérez pas exprimer les paſſions par le ſeul effort de la voix ; beaucoup de gens en criant & en s'agitant, ne font qu'étourdir. Pour réüſſir à peindre les paſſions, il faut étudier les mouvemens qu'elles inſpirent. Par exemple, remarquez ce que font les yeux, ce que font les mains, ce que fait tout le corps, & quelle eſt ſa poſture ; ce que fait la voix d'un homme, quand il eſt pénetré de douleur, ou ſurpris à la vuë d'un objet étonnant. Voilà la nature qui ſe montre à vous, vous n'avez qu'à la ſuivre. Si vous emploïez l'Art, cachez-le ſi bien par l'imitation, qu'on le prenne pour la nature même. Mais à dire le vrai, il en eſt des Orateurs, comme des Poëtes, qui font des Elégies ou d'autres Vers paſſionnez. Il faut ſentir la paſſion pour la bien peindre ; l'Art quelque grand qu'il ſoit, ne parle point comme la paſſion veritable. Ainſi vous ſerez toûjours un Orateur très-imparfait, ſi vous n'êtes pénétré des ſentimens que vous voulez peindre & inſpirer aux autres ; & ce n'eſt pas par ſpiritualité que je dis ceci, je ne parle qu'en Orateur.

B. Je comprens cela, mais vous nous avez parlé

parlé des yeux: ont-ils leur Eloquence?

A. N'en doutez pas. Ciceron & tous les autres Anciens l'aſſurent. Rien ne parle tant que le viſage, il exprime tout; mais dans le viſage les yeux ſont le principale effet; un ſeul regard jetté bien à propos pénétre dans le fond des cœurs.

B. Vous me faites ſouvenir que le Prédicateur dont nos parlions, a d'ordinaire les yeux fermez: quand on le regarde de près, cela choque.

A. C'eſt qu'on ſent qu'il lui manque une des choſes qui devroient animer des diſcours.

B. Mais pourquoi le fait-il?

A. Il ſe hâte de prononcer, & il ferme les yeux, parce que ſa memoire travaille trop.

B. J'ai bien remarqué qu'elle eſt fort chargée: quelquefois même il reprend pluſieurs mots pour retrouver le fil du diſcours; ſes repriſes ſont déſagréables, & ſentent l'Ecolier qui ſait mal ſa leçon, elles feroient tort à un moindre Prédicateur.

A. Ce n'eſt pas la faute du Prédicateur, c'eſt la faute de la méthode qu'il a ſuivie après tant d'autres. Tant qu'on prêchera par cœur & ſouvent, on tombera dans cet embarras.

B. Comment donc? voudriez-vous qu'on ne prêchât point par cœur? Jamais on ne feroit des diſcours pleins de force & de juſteſſe.

A. Je ne voudrois pas empêcher les Prédicateurs d'apprendre par cœur certains diſcours extraordinaires, ils auroient aſſez de tems pour ſe bien

bien préparer à ceux-là ; encore pourroient-ils s'en paſſer.

B. Comment cela ? Ce que vous dites paroît incroïable.

A. Si j'ai tort, je ſuis prêt à me retracter : examinons cela ſans prévention. Quel eſt le principal but de l'Orateur ? n'avons-nous pas vû que c'eſt de perſuader ? & pour perſuader, ne diſions-nous pas qu'il faut toucher en excitant les paſſions ?

B. J'en conviens.

A. La maniere la plus vive & la plus touchante eſt donc la meilleure ?

B. Cela eſt vrai : qu'en concluez-vous ?

A. Lequel des deux Orateurs peut avoir la maniere la plus vive & la plus touchante ? ou celui qui apprend par cœur, ou celui qui parle ſans reciter mot à mot ce qu'il a appris ?

B. Je ſoutiens que c'eſt celui qui a appris par cœur.

A. Attendez, poſons bien l'état de la queſtion. Je mets d'un côté un homme qui compoſe exactement tout ſon diſcours, & qui l'apprend par cœur juſqu'à la moindre ſyllabe ; de l'autre je ſuppoſe un homme ſavant qui ſe remplit de ſon ſujet, qui a beaucoup de facilité de parler (car vous ne voulez pas que les gens ſans talent s'en mêlent.) Un homme enfin qui médite fortement tous les principes du ſujet qu'il doit traiter, & dans toute leur étenduë ; qui s'en fait un ordre dans dans l'eſprit ; qui prépare les plus fortes expreſſions, par leſquelles il veut rendre ſon ſujet ſenſible ; qui range toutes ſes preuves ; qui prépare un certain nombre de figures touchantes. Cet homme fait ſans doute tout ce qu'il doit

doit dire, & la place où il doit mettre chaque choſe. Il ne lui reſte pour l'exécution qu'à trouver les expreſſions communes qui doivent faire le corps du diſcours. Croyez-vous qu'un tel homme ait de la peine à les trouver ?

B. Il ne les trouvera pas ſi juſtes & ſi ornées, qu'il les auroit trouvées à loiſir dans ſon cabinet.

A. Je le crois. Mais ſelon vous-même, il ne perdra qu'un peu d'ornement, & vous ſavez ce que nous devons penſer de cette perte, ſelon les principes que nous avons déja poſez. D'un autre côté, que ne gagnera-t-il pas pour la liberté & pour la force de l'action qui eſt le principal; ſuppoſant qu'il ſe ſoit beaucoup exercé à écrire, comme Ciceron le demande; qu'il ait lû tous les bons modelles; qu'il ait beaucoup de facilité naturelle & acquiſe; qu'il ait un fond abondant de principes & d'érudition; qu'il ait bien médité tout ſon ſujet; qu'il l'ait bien rangé dans ſa tête. Nous devons conclure qu'il parlera avec force, avec ordre, avec abondance. Ses périodes n'amuſeront pas tant l'oreille; tant mieux, il en ſera meilleur Orateur. Ses tranſitions ne ſeront pas ſi fines: n'importe, outre qu'il peut les avoir préparées ſans les apprendre par cœur; de plus, ces négligences lui ſeront communes avec les plus éloquents Orateurs de l'antiquité, qui ont crû qu'il falloit par là imiter ſouvent la nature, & ne montrer pas une trop grande préparation. Que lui manquera-t-il donc ? Il fera quelque petite répétition, mais elle ne ſera pas inutile; non ſeulement l'Auditeur de bon goût prendra plaiſir à y reconnoître la nature qui reprend ſouvent ce qui la frappe

davan-

davantage dans un ſujet ; mais cette repétition imprimera plus fortement les veritez ; c'eſt la véritable maniere d'inſtruire. Tout au plus trouvera-t-on dans ſon diſcours quelque conſtruction peu exacte, quelque terme impropre, ou cenſuré par l'Academie, quelque choſe d'irregulier, ou ſi vous voulez de foible & de mal placé, qui lui aura échappé dans la chaleur de l'action. Il faudroit avoir l'eſprit bien petit pour croire que ces fautes-là fuſſent grandes ; on en trouvera de cette nature dans les plus excellents originaux. Les plus habiles d'entre les Anciens les ont mépriſées. Si nous avions d'auſſi grandes vûës qu'eux, nous ne ſerions gueres occupez de ces minuties. Il n'y a que les gens qui ne ſont pas propres à diſcerner les grandes choſes, qui s'amuſent à celles-là. Pardonnez ma liberté, ce n'eſt qu'à cauſe que je vous crois bien different de ces eſprits-là, que je vous en parle avec ſi peu de ménagement.

B. Vous n'avez pas beſoin de précaution avec moi, allons juſqu'au bout ſans nous arrêter.

A. Conſiderez donc, Monſieur, en même tems, les avantages d'un homme qui n'apprend point par cœur ; il ſe poſſede, il parle naturellement ; il ne parle point en déclamateur ; les choſes coulent de ſource ; ſes expreſſions (ſi ſon naturel eſt riche pour l'Eloquence) ſont vives & pleines de mouvement ; la chaleur même qui l'anime, lui fait trouver des expreſſions & des figures qu'il n'auroit pû préparer dans ſon étude.

B. Pourquoi ! Un homme s'anime dans ſon Ca-

Cabinet, & peut y compoſer des diſcours très-vifs.

A. Cela eſt vrai, mais l'Action y ajoûte encore une plus grande vivacité. De plus ce qu'on trouve dans la chaleur de l'action, eſt tout autrement ſenſible & naturel; il a un air négligé, & ne ſent point l'art, comme preſque toutes les choſes compoſées à loiſir. Ajoûtez qu'un Orateur habile & expérimenté proportionne les choſes à l'impreſſion qu'il voit qu'elles font ſur l'Auditeur; car il remarque fort bien ce qui entre & ce qui n'entre pas dans l'eſprit: ce qui attire l'attention, ce qui touche les cœurs, & ce qui ne fait point ces effets. Il reprend les mêmes choſes d'une autre maniere; il les revêt d'images & de comparaiſons plus ſenſibles; ou bien il remonte aux principes, d'où dépendent des veritez qu'il veut perſuader; ou bien il tâche de guérir les paſſions qui empêchent ces veritez de faire impreſſion. Voilà le véritable art d'inſtruire & de perſuader; ſans ces moïens on ne fait que des déclamations vagues & infructueuſes. Voïez combien l'Orateur qui ne parle que par cœur eſt loin de ce but. Repréſentez-vous un homme qui n'oſeroit dire que ſa leçon; tout eſt néceſſairement compaſſé dans ſon ſtile, & il lui arrive ce que Denys d'Halycarnaſſe remarque, qui eſt arrivé à Iſocrate. Sa compoſition eſt meilleure à être lûë qu'à être prononcée, d'ailleurs, quoi qu'il faſſe, ſes inflexions de voix ſont uniformes & toûjours un peu forcées; ce n'eſt point un homme qui parle, c'eſt un Orateur qui recite ou qui declame; ſon action eſt contrainte, ſes yeux trop arrêtez marquent que ſa mémoire travaille, & il ne peut s'abandonner

à

à un mouvement extraordinaire, ſans ſe mettre en danger de perdre le fil de ſon diſcours. L'Auditeur voïant l'art ſi à découvert, bien loin d'être ſaiſi & tranſporté hors de lui-même, comme il le faudroit, obſerve froidement tout l'artifice du diſcours.

B. Mais les anciens Orateurs ne faiſoient-ils pas ce que vous condamnez?

A. Je crois que non.

B. Quoi! vous croïez que Demoſthene & Ciceron ne ſavoient point par cœur ces Harangues ſi achevées que nous avons d'eux?

A. Nous voïons bien qu'ils les écrivoient; mais nous avons pluſieurs raiſons de croire qu'ils ne les apprenoient point par cœur mot à mot. Les diſcours même de Demoſthene tels qu'ils ſont ſur le papier, marquent bien plus la ſublimité & la vehemence d'un grand genie, accoûtumé à parler fortement des affaires publiques, que l'exactitude & la politeſſe d'un homme qui compoſe. Pour Ciceron on voit en divers endroits de ſes Harangues des choſes néceſſairement imprévûës; mais rapportons-nous-en à lui-même ſur cette matiere. Il veut que l'Orateur ait beaucoup de memoire: il parle même de la memoire artificielle comme d'une invention utile; mais tout ce qu'il en dit, ne marque point que l'on doive apprendre mot à mot par cœur; au contraire il paroît ſe borner à vouloir qu'on range exactement dans ſa tête toutes les parties de ſon diſcours, & que l'on prémédite les figures & les principales expreſſions qu'on doit emploier, ſe reſervant d'y ajoûter ſur le champ ce que le beſoin & la vûë des objets pourroit inſpirer; c'eſt pour cela même qu'il demande tant de dili-

diligence ; & de préſence d'eſprit dans l'Orateur.

B. Permettez-moi de vous dire que tout cela ne me perſuade point ; je ne puis croire qu'on parle ſi bien quand on parle ſans avoir reglé toutes ſes paroles.

C. Et moi je comprens bien ce qui vous rend ſi incredule ; c'eſt que vous jugez de ceci par une experience commune. Si les gens qui apprennent les Sermons par cœur prêchoient ſans cette préparation, ils prêcheroient apparemment fort mal. Je ne m'en étonne pas, ils ne ſont pas accoûtumez à ſuivre la nature ; ils n'ont ſongé qu'à apprendre à écrire, & encore à écrire avec affectation. Jamais ils n'ont ſongé à apprendre à parler d'une maniere noble, forte & naturelle. D'ailleurs la plûpart n'ont pas aſſez de fonds de doctrine pour ſe fier à eux-mêmes. La méthode d'apprendre par cœur, met je ne ſai combien d'eſprit bornez & ſuperficiels en état de faire des diſcours publics avec quelque éclat ; il ne faut qu'aſſembler un certain nombre de paſſages & de penſées : ſi peu qu'on ait de génie & de ſecours, on donne avec du tems une forme polie à cette matiere. Mais pour le reſte, il faut une méditation ſérieuſe des premiers principes, une connoiſſance étenduë des mœurs, la lecture de l'antiquité, de la force de raiſonnement & l'action. N'eſt-ce pas là, Monſieur, ce que vous demandez de l'Orateur qui n'apprend point par cœur ce qu'il doit dire ?

A. Vous l'avez très-bien expliqué. Je crois ſeulement qu'il faut ajoûter que quand ces qualitez ne ſe trouveront pas éminemment dans un homme, il ne laiſſera pas de faire de bons diſcours,

cours, pourvû qu'il ait de la ſolidité d'eſprit, un fonds raiſonnable de ſcience, & quelque facilité de parler. Dans cette méthode, comme dans l'autre, il y auroit divers degrez d'Orateurs. Remarquez encore que la plûpart des gens qui n'apprennent point par cœur, ne ſe préparent pas aſſez, il faudroit étudier ſur ſon ſujet par une profonde méditation, préparer tout les mouvemens qui peuvent toucher, & donner à tout cela un ordre qui ſervît même à mieux remettre les choſes dans leur point de vûë.

B. Vous nous avez déja parlé pluſieurs fois de cet ordre; voulez vous autre choſe qu'une diviſion? N'avez-vous pas encore ſur cela quelque opinion ſinguliere?

A. Vous penſez vous moquer; je ne ſuis pas moins bizarre ſur cet article que ſur les autres.

B. Je crois que vous le dites ſérieuſement.

A. N'en doutez pas. Puiſque nous ſommes en train, je m'en vais vous montrer combien l'ordre manque à la plûpart des Orateurs.

B. Puiſque vous aimez tant l'ordre, les diviſions ne vous déplaiſent pas?

A. Je ſuis bien eloigné de les approuver.

B. Pourquoi donc? ne mettent-elles pas l'ordre dans un diſcours?

A. D'ordinaire elles y en mettent un qui n'eſt qu'apparent; de plus elles deſſeichent & gênent le diſcours; elles le coupent en deux ou trois parties, qui interrompent l'action de l'Orateur, & l'effet qu'elle doit produire; il n'y a plus d'unité véritable, ce ſont deux ou trois diſcours

cours différents qui ne ſont unis que par une liaiſon arbitraire. Le Sermon d'avanthier, celui d'hier, & celui d'aujourd'hui, pourvû qu'ils ſoient d'un deſſein ſuivi, comme les deſſeins d'Avent, ſont autant enſemble un tout & un corps de diſcours, que les trois points d'un de ces Sermons ſont un tout entr'eux.

B. Mais à votre avis, qu'eſt-ce donc que l'ordre? Quelle confuſion y auroit-il dans un diſcours qui ne ſeroit point diviſé?

A. Croïez-vous qu'il y ait beaucoup plus de confuſion dans les Harangues de Demoſthene & de Ciceron, que dans les Sermons du Prédicateur de votre Paroiſſe?

B. Je ne ſai: je croirois que non.

A. Ne craignez pas de vous engager trop; les Harangues de ces grands Hommes ne ſont pas diviſées comme les Sermons d'apréſent. Non-ſeulement eux, mais encore Iſocrate dont nous avons tant parlé, & les autres anciens Orateurs n'ont point pris cette regle. Les Peres de l'Egliſe ne l'ont point connuë. Saint Bernard le dernier d'entr'eux, marque ſouvent des diviſions; mais il ne les ſuit pas, & il ne partage point ſes Sermons. Les Prédications ont été encore longtemps après, ſans être diviſées, & c'eſt une invention très-moderne qui nous vient de la Scholaſtique.

B. Je conviens que l'Ecole eſt un méchant modelle pour l'Eloquence; mais quelle forme donnoit-on donc anciennement à un diſcours?

A Je m'en vais vous le dire. On ne diviſoit pas un diſcours, mais on y diſtinguoit ſoigneuſement toutes les choſes qui avoient beſoin d'être

d'être diſtinguées. On aſſignoit à chacune ſa place, & on examinoit attentivement en quel endroit il falloit placer chaque choſe pour la rendre plus propre à faire impreſſion. Souvent une choſe, qui, dite d'abord, n'auroit paru rien, devient déciſive, lorſqu'elle eſt reſervée pour un autre endroit, où l'auditeur ſera préparé par d'autres choſes à en ſentir toute la force. Souvent un mot qui a trouvé heureuſement ſa place, y met la vérité dans tout ſon jour. Il faut laiſſer quelquefois une vérité enveloppée juſqu'à la fin : c'eſt Ciceron qui nous l'aſſure. Il doit y avoir par tout un enchaînement de preuves ; il faut que la premiere prépare à la ſeconde, & que la ſeconde ſoûtienne la premiere. On doit d'abord montrer en gros tout un ſujet, & prévenir favorablement l'auditeur par un début modeſte & inſinuant, par un air de probité & de candeur ; enſuite on établit les principes, puis on poſe les faits d'une maniere ſimple, claire & ſenſible, appuïant ſur les circonſtances dont on devra ſe ſervir bien-tôt après. Des principes, des faits on tire les conſequences; & il faut diſpoſer le raiſonnement, de maniere que toutes les preuves s'entr'aident pour être facilement retenuës. On doit faire enſorte que le diſcours aille toûjours croiſſant, & que l'auditeur ſente de plus en plus le poids de la vérité. Alors il faut déploïer les images vives & les mouvemens propres à exciter les paſſions; pour cela il faut connoître la liaiſon que les paſſions ont entr'elles, celles qu'on peut exciter d'abord plus facilement, & qui peuvent ſervir à émouvoir les autres; celles enfin qui peuvent produire les plus grands effets, & par leſquelles

il faut terminer le discours. Il est souvent à propos de faire à la fin une récapitulation qui recueille en peu de mots toute la force de l'Orateur, & qui remette devant les yeux tout ce qu'il a dit de plus persuasif. Au reste il ne faut pas garder scrupuleusement cet ordre d'une maniere uniforme, chaque sujet a ses exceptions & ses proprietez. Ajoûtez que dans cet ordre même on peut trouver une varieté presque infinie. Cet ordre qui nous est à peu près marqué par Ciceron, ne peut pas, comme vous le voïez, être suivi dans un discours coupé en trois, ni observé dans chaque point en particulier. Il faut donc un ordre, Monsieur, mais un ordre qui ne soit point promis & découvert dès les commencement du discours. Ciceron dit que le meilleur presque toûjours est de le cacher, & d'y mener l'Auditeur sans qu'il s'en apperçoive. Il dit même en termes formels, car je m'en souviens, qu'il doit cacher jusqu'au nombre de ses preuves, en sorte qu'on ne puisse les compter, quoi qu'elles soient distinctes par elles-mêmes, & qu'il ne doit point y avoir de division du discours clairement marquée. Mais la grossiereté des derniers tems est allée jusqu'à ne point connoître l'ordre d'un discours, à moins que celui qui le fait n'en avertisse dès le commencement, & qu'il ne s'arrête à chaque point.

C. Mais les divisions ne servent-elles pas pour soulager l'esprit & la memoire de l'auditeur? c'est pour l'instruction qu'on le fait.

A. La division soulage la memoire de celui qui parle. Encore même un ordre naturel sans être marqué feroit mieux cet effet; car la veritable

table liaiſon des matieres conduit l'eſprit. Mais pour les diviſions, elles n'aident que les gens qui ont étudié, & que l'Ecole a accoûtumez à cette méthode ; & ſi le peuple retient mieux la diviſion que le reſte, c'eſt qu'elle a été plus ſouvent répetée. Generalement parlant les choſes ſenſibles & de pratique ſont celles qu'il retient le mieux.

B. L'ordre que vous propoſez peut être bon ſur certaines matieres, mais il ne convient pas à toutes, on n'a pas toûjours des faits à poſer.

A. Quand on n'en a point, on s'en paſſe; mais il n'y a gueres de matieres où l'on en manque. Une des beautez de Platon eſt de mettre d'ordinaire dans le commencement de ſes Ouvrages de morale, des Hiſtoires & des Traditions qui ſont comme le fondement de toute la ſuite du diſcours. Cette méthode convient bien davantage à ceux qui prêchent la Religion ; car tout y eſt Tradition, tout y eſt Hiſtoire, tout y eſt Antiquité. La plûpart des Prédicateurs n'inſtruiſent pas aſſez, & ne prouvent que foiblement, faute de remonter à ces ſources.

B. Il y a déja long-tems que vous nous parlez ; j'ai honte de vous arrêter davantage ; cependant la curioſité m'entraîne ; permettez-moi de vous faire encore quelques queſtions ſur les regles du diſcours.

A. Volontiers, je ne ſuis pas encore las, & il me reſte un moment à donner à la converſation.

B. Vous voulez bannir ſévérement du diſcours tous les ornemens frivoles. Mais apprenez-moi par des exemples ſenſibles à les diſtin-

guer de ceux qui ſont ſolides & naturels.

A. Aimez-vous les fredons dans la Muſique? N'aimez-vous par mieux ces tons animez qui peignent les choſes, & qui expriment les paſſions?

B. Oui, ſans doute; les fredons ne font qu'amuſer l'oreille, ils ne ſignifient rien, ils n'excitent aucun ſentiment. Autrefois notre Muſique en étoit pleine, auſſi n'avoit-elle rien que de confus & de foible; préſentement on a commencé à ſe raprocher de la Muſique des Anciens. Cette Muſique eſt une eſpece de déclamation paſſionnée, elle agit fortement ſur l'ame.

A. Je ſavois bien que la Muſique à laquelle vous êtes fort ſenſible, me ſerviroit à vous faire entendre ce qui regarde l'Eloquence; auſſi faut-il qu'il y ait une eſpece d'Eloquence dans la Muſique même; on doit rejetter les fredons dans l'Eloquence auſſi-bien que dans la Muſique. Ne comprenez-vous pas maintenant ce que j'appelle diſcours fredonnez, certains jeux de mots qui reviennent toûjours comme des refrains, certains bourdonnemens de periodes languiſſantes & uniformes. Voilà la fauſſe Eloquence qui reſſemble à la mauvaiſe Muſique.

B. Mais encore, rendez-moi cela un peu plus ſenſible.

A. La lecture des bons & des mauvais Orateurs vous formera un goût plus ſûr que toutes les regles. Cependant il eſt aiſé de vous ſatisfaire en vous rapportant quelques exemples. Je n'en prendrai point dans notre ſiécle, quoiqu'il ſoit fertile en faux ornemens. Pour ne bleſſer perſonne revenons à Iſocrate, auſſi-bien eſt ce

le

le modele des discours fleuris & périodiques qui sont maintenant à la mode. Avez-vous lû cet Eloge d'Helene qui est si celebre?

B. Oui, je l'ai lû autrefois.

A. Comment vous parût-il?

B. Admirable, je n'ai jamais vû tant d'esprit, d'élegance, de douceur, d'invention & de délicatesse. Je vous avouë qu'Homere que je lûs ensuite, ne me parût point avoir les mêmes traits d'esprit. Présentement que vous m'avez marqué le véritable but des Poëtes & des Orateurs, je vois bien qu'Homere est autant au dessus d'Isocrate que son art est caché, & que celui de l'autre paroît. Mais enfin je fus alors charmé d'Isocrate, & je le serois encore si vous ne m'aviez détrompé. M***. est l'Isocrate de notre tems; & je vois bien qu'en montrant le foible de cet Orateur, vous faites le procès de tous ceux qui recherchent cette Eloquence fleurie & effeminée.

A. Je ne parle que d'Isocrate. Dans le commencement de cet éloge il releve l'amour que Thesée avoit eu pour Helene, & il s'imagine qu'il donnera une haute idée de cette femme, en dépeignant les qualitez héroïques de ce grand homme qui en fut passionné, comme si Thesée que l'antiquité a toûjours dépeint foible & inconstant dans ses amours, n'auroit pas pû être touché de quelque chose de médiocre; puis il vient au Jugement de Pâris. Junon, dit-il, lui promettoit l'Empire de l'Asie, Minerve, la victoire dans les combats, Venus, la belle Helene, comme Pâris ne pût (poursuit-il) dans ce Jugement, regarder les visages de ces Déesses à cause de leur éclat, il ne pût juger que du prix des

trois choſes qui lui étoient offertes : il préfera Helene à l'Empire & à la victoire. Enſuite il loüe le Jugement de celui au diſcernement duquel les Déeſſes mêmes s'etoient ſoûmiſes. Je m'étonne, dit-il encore en faveur de Pâris, que quelqu'un le trouve imprudent d'avoir voulu vivre avec celle, pour qui tant de demi-dieux voulurent mourir. *

C. Je m'imagine entendre nos Prédicateurs à antithèſes, & à jeux d'eſprit. Il y a bien des Iſocrates.

A. Voilà leur maître ; tout le reſte de cet Eloge eſt plein des mêmes traits, il eſt fondé ſur la longue guerre de Troye, ſur les maux que ſouffrirent les Grecs pour ravoir Helene, & ſur la louange de la beauté qui eſt ſi puiſſante ſur les hommes. Rien n'y eſt prouvé ſérieuſement, il n'y a en tout cela aucune vérité de morale. Il ne juge du prix des choſes que par les paſſions des hommes ; mais non-ſeulement ces preuves ſont foibles ; de plus ſon ſtile eſt tout fardé & amolli. Je vous ai rapporté cet endroit tout profane qu'il eſt, à cauſe qu'il eſt très celebre, & que cette mauvaiſe maniere eſt maintenant fort imitée. Les autres diſcours les plus ſerieux d'Iſocrate ſe ſentent beaucoup de cette molleſſe de ſtile, & ſont pleins de ces faux brillants.

B. Je vois bien que vous ne voulez point de ces tours ingénieux, qui ne ſont ni des raiſons ſolides & concluantes, ni des mouvemens naturels

* Θαυμάζω δ' Εἰ τις οἴεται κάκως βεβούλευσθαι τὸν μετὰ ταύτης ζῆν ἑλόμενον ἧς ἕνεκα πόλλοι τῶν ἡμιθέων ἀπολῆναι ἠθέλησαν.

rels & affectueux. L'exemple même d'Isocrate que vous apportez, quoiqu'il soit sur un sujet frivole, ne laisse pas d'être bon; car tout ce clinquant convient encore bien moins aux sujets sérieux & solides.

A. Revenons, Monsieur, à Isocrate. Ai-je donc eu tort de parler de cet Orateur, comme Ciceron nous assure qu'Aristote en parloit?

B. Qu'en dit Ciceron?

A. Qu'Aristote voïant qu'Isocrate avoit transporté l'Eloquence de l'action & de l'usage à l'amusement & à l'ostentation, & qu'il attiroit par-là les plus considerables disciples, il lui appliqua un vers de Philoctete pour marquer combien il étoit honteux de se taire & d'entendre ce déclamateur. En voilà assez, il faut que je m'en aille.

B. Vous ne vous en irez point encore, Monsieur. Vous ne voulez donc point d'antitheses?

A. Pardonnez-moi, quand les choses qu'on dit sont naturellement opposées les unes aux autres, il faut en marquer l'opposition. Ces antitheses-là sont naturelles, & sont sans doute une beauté solide; alors c'est la maniere la plus courte & la plus simple d'exprimer les choses. Mais chercher un détour pour trouver une batterie de mots, cela est puerile. D'abord les gens de mauvais goût en sont éblouïs, mais dans la suite ces affectations fatiguent l'auditeur. Connoissez-vous l'Architecture de nos vieilles Eglises qu'on nomme Gothique?

B. Oui, je la connois; on la trouve par tout.

A. N'avez-vous pas remarqué ces roses, ces

points, ces petits ornement coupes & ſans deſſein ſuivi, enfin tous ces colifichets dont elle eſt pleine. Voilà en Architecture ce que les antitheſes & les autres jeux de mots ſont dans l'Eloquence. L'Architecture Grecque eſt bien plus ſimple, elle n'admet que des ornemens majeſtueux & naturels, on n'y voit rien que de grand, de proportionné, de mis en ſa place. Cette Architecture qu'on appelle gothique, nous eſt venuë des Arabes; ces ſortes d'eſprits étant fort vifs & n'aïant ni regle, ni culture, ne pouvoient manquer de ſe jetter dans de fauſſes ſubtilitez. De-là leur vint ce mauvais goût en toutes choſes. Ils ont été ſophiſtes en raiſonnemens, amateurs de colifichets en Architecture, & inventeurs de pointes en Poëſie & en Eloquence. Tout cela eſt du même génie.

B. Cela eſt fort plaiſant. Selon vous un Sermon plein d'antitheſes & d'autres ſemblables ornemens, eſt fait comme une Egliſe bâtie à la Gothique.

A. Oui, c'eſt préciſément cela.

B. Encore une queſtion je vous en conjure, & puis je vous laiſſe

A. Quoi?

B. Il me ſemble qu'il eſt bien difficile de traiter en ſtile noble les détails, & cependant il faut le faire quand on veut être ſolide comme vous demandez qu'on le ſoit. De grace un mot là-deſſus.

A. On a tant de peur dans notre Nation d'être bas, qu'on eſt d'ordinaire ſec & vague dans les expreſſions. Veut-on louer un Saint, on cherche des phraſes magnifiques; on dit qu'il étoit admirable, que ſes vertus étoient celeſtes,

que

que c'étoit un Ange, & non pas un homme; ainſi tout ſe paſſe en exclamations ſans preuve & ſans peinture : tout au contraire les Grecs ſe ſervoient peu de tous ces termes generaux qui ne prouvent rien, mais ils diſoient beaucoup de faits. Par exemple, Xenophon dans toute la Cyropédie ne dit pas une fois que Cyrus étoit admirable; mais il le fait par tout admirer. C'eſt ainſi qu'il faudroit louer les Saints en montrant le détail de leurs ſentimens & de leurs actions. Nous avons là-deſſus une fauſſe politeſſe ſemblable à celle de certains provinciaux qui ſe piquent de bel eſprit. Il n'oſent rien dire qui ne leur paroiſſe exquis & relevé : ils ſont toûjours guindez, & croiroient ſe trop abbaiſſer en nommant les choſes par leurs noms. Tout entre dans les ſujets que l'Eloquence doit traiter. La Poëſie même qui eſt le genre le plus ſublime, ne réuſſit qu'en peignant les choſes avec toutes leurs circonſtances. Voïez Virgile repréſentant les navires Troyens, qui quittent le rivage d'Afrique, ou qui arrivent ſur la côte d'Italie; tout le détail y eſt peint. Mais il faut avouer que les Grecs pouſſoient encore plus loin le détail, & ſuivoient plus ſenſiblement la nature. A cauſe de ce grand détail, bien des gens, s'ils l'oſoient, trouveroient Homere trop ſimple. Par cette ſimplicité ſi originale, & dont nous avons tant perdu le goût, ce Poëte a beaucoup de rapport avec l'Ecriture; mais l'Ecriture le ſurpaſſe autant qu'il a ſurpaſſé tout le reſte de l'antiquité, pour peindre naïvement les choſes. En faiſant un détail, il ne faut rien preſenter à l'eſprit de l'auditeur qui ne mérite ſon attention, & qui ne contribuë à l'idée qu'on veut lui donner. Ainſi il faut être

judicieux pour le choix des circonſtances; mais il ne faut point craindre de dire tout ce qui ſert; & c'eſt une politeſſe mal entenduë que de ſuprimer certains endroits utiles, parce qu'on ne les trouve pas ſuſceptibles d'ornemens, outre qu'Homere nous apprend aſſez par ſon exemple, qu'on peut embellir en leur maniere tous les ſujets. D'ailleurs il faut reconnoître que tout diſcours doit avoir ſes inégalitez. Il faut être grand dans les grandes choſes; il faut être ſimple, ſans être bas dans les petites; il faut tantôt de la naïveté & de l'exactitude, tantôt de la ſublimité & de la vehemence. Un Peintre qui ne repréſenteroit jamais que des Palais d'une Architecture ſomptueuſe, ne feroit rien de vrai & laſſeroit bientôt. Il faut ſuivre la nature dans ſes varietez, après avoir peint une ſuperbe Ville, il eſt ſouvent à propos de faire voir un deſert, & des cabanes de bergers. La plûpart des gens qui veulent faire de beaux diſcours, cherchent ſans choix également par tout la pompe des paroles: ils croïent avoir tout fait pourvû qu'ils aïent fait un amas de grands mots, & de penſées vagues. Ils ne ſongent qu'à charger leurs diſcours d'ornemens; ſemblables aux méchans cuiſiniers qui ne ſavent rien aſſaiſonner avec juſteſſe, & qui croïent donner un goût exquis aux viandes, en y mettant beaucoup de ſel & de poivre. La veritable Eloquence n'a rien d'enflé ni d'ambitieux, elle ſe modere & ſe proportionne aux ſujets qu'elle traite, & aux gens qu'elle inſtruit; elle n'eſt grande & ſublime que quand il faut l'être.

B. Ce mot que vous nous avez dit de l'Ecriture ſainte me donne un deſir extrême, que vous m'en

moen faſſiez ſentir la beauté ; ne pourrons-nous point vous avoir demain à quelque heure ?

A. Demain, il me ſera difficile, je tâcherai pourtant de venir ce ſoir. Puiſque vous le voulez, nous parlerons de la parole de Dieu ; car juſqu'ici nous n'avons parlé que de celle des hommes.

C. Adieu, Monſieur, je vous conjure de nous tenir parole. Si vous ne venez pas, nous vous irons chercher.

DIALOGUE III.

C. JE doutois que vous vinſſiez, & peu s'en eſt fallu que je n'allaſſe chez M. * *

A. J'avois une affaire qui me gênoit, mais je me ſuis débaraſſé heureuſement.

B. J'en ſuis fort aiſe, car nous avons grand beſoin d'achever la matiere entamée.

C. Ce matin j'étois au Sermon à * * & je penſois à vous. Le Prédicateur a parlé d'une maniere édifiante, mais je doute que le peuple entendît bien ce qu'il diſoit.

A. Souvent cela arrive. J'ai vû une femme d'eſprit qui diſoit que les Prédicateurs parlent Latin en Francois. La plus eſſentielle qualité d'un Prédicateur eſt d'être inſtructif; mais il faut être bien inſtruit pour inſtruire les autres. D'un côté il faut entendre parfaitement toute la force des expreſſions de l'Ecriture. De l'autre, il faut connoître préciſément la portée des eſprits auſquels on parle. Cela demande une Science fort ſolide, & un grand diſcernement. On parle tous les jours au peuple de l'Ecriture, de l'Egliſe, des deux Loix, des Sacrifices, de Moïſe, d'Aaron, de Melchiſedech, des Prophêtes, des Apô-

Apôtres, & on ne ſe met point en peine de leur apprendre ce que ſignifient toutes ces choſes, & ce qu'ont fait ces perſonnes-la. On ſuivroit vingt ans bien des Prédicateurs, ſans apprendre la Religion, comme on la doit ſavoir.

B. Croïez-vous qu'on ignore les choſes dont vous parlez?

C. Pour moi je n'en doute pas. Peu de gens les entendent aſſez pour profiter des Sermons.

B. Oui, le peuple groſſier les ignore.

C. Hé bien! le peuple, n'eſt-ce pas lui qu'il faut inſtruire?

A. Ajoûtez que la plûpart des honnêtes gens ſont peuple à cet égard-là. Il y a toûjours les trois quarts de l'auditoire, qui ignorent ces premiers fondemens de la Religion, que le Prédicateur ſuppoſe qu'on ſait.

B. Mais voudriez-vous que dans un bel auditoire un Prédicateur allât expliquer le Catechiſme?

A. Je ſai qu'il y faut apporter quelque temperament; mais on peut ſans offenſer ſes auditeurs, rappeller les hiſtoires qui ſont l'origine & l'inſtitution de toutes les choſes ſaintes. Bien loin que cette recherche de l'origine fût baſſe, elle donneroit à la plûpart des diſcours une force & une beauté qui leur manque. Nous avions déja fait hier cette remarque en paſſant; ſur tout pour les Myſteres. L'auditoire n'eſt ni inſtruit ni perſuadé, ſi on ne remonte à la ſource. Comment, par exemple, ferez-vous entendre au peuple ce que l'Egliſe dit ſi ſouvent après ſaint Paul, que JESUS-CHRIST eſt notre Pâque, ſi on n'explique quelle étoit la Pâque des Juifs et comment elle etoit inſtitude pour être un monument éternel de la dé-

ivrance d'Egypte, & pour figurer une délivrance bien plus importante, qui étoit réſervée au Sauveur. C'eſt pour cela que je vous diſois que preſque tout eſt hiſtorique dans la Religion. Afin que les Prédicateurs comprennent bien cette verité, il faut qu'ils ſoient ſavans dans l'Ecriture.

B. Pardonnez-moi ſi je vous interromps à l'occaſion de l'Ecriture. Vous nous diſiez hier qu'elle eſt éloquente. Je fus ravi de vous l'entendre dire, & je voudrois bien que vous m'appriſſiez à en connoître les beautez. En quoi conſiſte cette eloquence? Le Latin m'y paroît barbare en beaucoup d'endroits, je n'y trouve point de délicateſſe de penſées. Où eſt donc ce que vous admirez?

A. Le Latin n'eſt qu'une verſion litterale, où l'on a conſervé par reſpect beaucoup de phraſes Hebraïques & Grecques. Mépriſez vous Homere, parce que nous l'avons traduit en mauvais François?

B. Mais le Grec lui-même (car il eſt original pour preſque tout le Nouveau Teſtament) me paroit fort mauvais.

A. J'en conviens. Les Apôtres qui ont écrit en Grec, ſavoient mal cette Langue, comme les autres Juifs Helleniſtes de leur temps. De-là vient ce que dit ſaint Paul, *imperitus ſermone, ſed non ſcientia.* Il eſt aiſé de voir que ſaint Paul avouë ſeulement qu'il ne ſait pas bien la Langue Grecque; quoique d'ailleurs il leur explique exactement la doctrine des Saintes Ecritures.

C. Mais les Apôtres n'eurent-ils pas le don des Langues?

A. Ils l'eurent ſans doute, & il paſſa même juſ-

juſqu'à un grand nombre de ſimples fidelles. Mais pour les Langues qu'ils ſavoient déja par des voyes naturelles, nous avons ſujet de croire que Dieu les leur laiſſa parler, comme ils les parloient auparavant. Saint Paul qui étoit de Tarſe parloit naturellement le Grec corrompu des Juifs Helleniſtes. Nous voions qu'il a écrit en cette maniere. Saint Luc paroit l'avoir ſû un peu mieux.

C. Mais j'avois toûjours compris que ſaint Paul vouloit dire dans ce paſſage qu'il renonçoit à l'Eloquence, & qu'il ne s'attachoit qu'à la ſimplicité de la doctrine Evangelique. Oui ſurement, & je l'ai ouï dire à beaucoup de gens de bien que l'Ecriture Sainte n'eſt point éloquente. Sant Jerôme fut puni pour être dégouté de ſa ſimplicité, & pour aimer mieux Ciceron. Saint Auguſtin paroît dans ſes Confeſſions avoir commis la même faute. Dieu n'a-t-il pas voulu éprouver notre foi, non-ſeulement par l'obſcurité, mais encore par la baſſeſſe du ſtile de l'Ecriture, comme par la pauvreté de Jeſus-Chriſt?

A. Monſieur, je crains que vous n'alliez trop loin. Qui croiriez-vous plutôt, ou de ſaint Jerôme puni pour avoir trop ſuivi dans ſa retraite le goût des études de ſa jeuneſſe, ou de ſaint Jerôme conſommé dans la Science ſacrée & profane, qui invite Paulin dans une Epître à étudier l'Ecriture Sainte, & qui lui promet plus de charmes dans les Prophêtes, qu'il n'en a trouvé dans les Poëtes? Saint Auguſtin avoit-il plus d'autorité dans ſa premiere jeuneſſe, où la baſſeſſe apparente du ſtile de l'Ecriture, comme il le dit lui-même, le dégoûtoit; que quand

il

il a composé ses Livres de la Doctrine Chrétienne? Dans ces Livres il dit souvent que saint Paul a eu une éloquence merveilleuse; & que ce torrent d'éloquence est capable de se faire sentir, pour ainsi dire, à ceux mêmes qui dorment. Il ajoûte qu'en saint Paul la sagesse n'a point cherché la beauté des paroles, mais que la beauté des paroles est allée au devant de la sagesse. Il rapporte de grands endroits de ses Epîtres, où il fait voir tout l'art des Orateurs profanes surpassé. Il excepte seulement deux choses dans cette comparaison. L'une, dit-il, que les Orateurs profanes ont cherché les ornemens de l'Eloquence, & que l'Eloquence a suivi naturellement S. Paul; & les autres Ecrivains sacrés. L'autre est, que saint Augustin témoigne ne savoir pas assez les délicatesses de la Langue Grecque pour trouver dans les Ecritures Saintes le nombre & la cadence des périodes qu'on trouve dans les Ecrivains profanes. J'oubliois de vous dire qu'il rapporte cet endroit du Prophête Amos: * *Malheur à vous qui êtes opulents dans Sion, & qui vous confiez à la Montagne de Samarie.* Il assure que le Prophête a surpassé en cet endroit, tout ce qu'il y a de merveilleux dans les Orateurs Païens.

C. Mais comment entendez vous ces paroles de saint Paul, *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*? Ne dit-il pas aux Corinthiens, qu'il n'est point venu leur annoncer Jesus-Christ avec la sublimité du discours & de la sagesse? Qu'il n'a su parmi eux que Jesus, mais Jesus crucifié? Que sa Prédication a été fondée non, sur les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais sur les effets sensibles de l'es-

* *Chap.* 6.

l'eſprit & de la puiſſance de Dieu : afin, continue-t-il, que votre foi ne ſoit point fondée ſur la ſageſſe des hommes, mais ſur la puiſſance divine. Que ſignifient donc ces paroles, Monſieur ? Que pouvoit-il dire de plus fort pour rejetter cet Art de perſuader que vous établiſſez ici ? Pour moi je vous avouë que j'ai été édifié, quand vous avez blâmé tous les ornemens affectez que la vanité cherche dans le diſcours. Mais la ſuite ne ſoûtient pas un ſi pieux commencement. Vous alliez faire de la Prédication un Art tout humain, & la ſimplicité Apoſtolique en ſera bannie.

A. Vous êtes mal édifié de mon eſtime pour l'Eloquence, & moi je ſuis fort édifié du zele avec lequel vous m'en blâmez. Cependant, Monſieur, il n'eſt pas inutile de nous éclaircir là-deſſus. Je vois beaucoup de gens de bien, qui comme vous, croient que les Prédicateurs éloquents bleſſent la ſimplicité Evangelique. Pourvû que nous nous entendions, nous ſerons bientôt d'accord. Qu'entendez-vous par ſimplicité ? Qu'entendez-vous par Eloquence ?

C. Par ſimplicité, j'entens un diſcours ſans art & ſans magnificence. Par Eloquence, j'entens au contraire un diſcours plein d'art & d'ornemens.

A. Quand vous demandez un diſcours ſimple, voulez-vous un diſcours ſans ordre, ſans liaiſon, ſans preuves ſolides & concluantes, ſans méthode pour inſtruire les ignorans ? Voulez-vous un Prédicateur qui n'ait rien de pathetique, & qui ne s'applique point à toucher les cœurs ?

C. Tout au contraire, je demande un diſcours qui inſtruiſe & qui touche.

A. Vous

A. Vous voulez donc qu'il ſoit éloquent ? car nous avons déja vû que l'Eloquence n'eſt que l'Art d'inſtruire & de perſuader les hommes en les touchant ?

C. Je conviens qu'il faut inſtruire & toucher ; mais je voudrois qu'on le fît ſans art, & par la ſimplicité Apoſtolique.

A. Voïons donc ſi l'art & la ſimplicité Apoſtolique ſont incompatibles. Qu'entendez-vous par art ?

C. J'entens certaines regles que l'eſprit humain a trouvées, & qu'il ſuit dans le diſcours pour le rendre plus beau & plus poli.

A. Si vous n'entendez par art que cette invention, de rendre un diſcours plus poli pour plaire aux auditeurs, je ne diſpute point ſur les mots, & j'avouë qu'il faut ôter l'art des Sermons ; car cette vanité, comme nous l'avons vû, eſt indigne de l'Eloquence ; à plus forte raiſon du miniſtere Apoſtolique. Ce n'eſt que ſur cela que j'ai tant raiſonné avec M. B. Mais ſi vous entendez par art & par éloquence ce que tous les habiles d'entre les Anciens ont entendu, il ne faudra pas raiſonner de même.

C. Comment l'entendoient-ils donc ?

A. Selon eux, l'art de l'Eloquence ſont les moïens que la reflexion & l'experience ont fait trouver pour rendre un diſcours propre à perſuader la verité, & à en exciter l'amour dans le cœur des hommes ; & c'eſt cela même que vous voulez trouver dans un Prédicateur. Ne m'avez-vous pas dit tout à cette heure, que vous voulez de l'ordre, de la méthode pour inſtruire, de la ſolidité de raiſonnement, & des mouvemens pathetiques, c'eſt-à-dire, qui touchent & qui remuent

muent les cœurs ? L'Eloquence n'eſt que cela. Appellez-la comme vous voudrez.

C. Je vois bien maintenant à quoi vous réduiſez l'Eloquence. Sous cette forme ſerieuſe & grave je la trouve digne de la Chaire, & néceſſaire même pour inſtruire avec fruit. Mais comment entendez-vous le paſſage de S. Paul contre l'Eloquence ? Je vous en ai déja dit les paroles. N'eſt il pas formel ?

A. Permettez-moi de commencer par vous demander une choſe.

C. Volontiers.

A. N'eſt-il pas vrai que ſaint Paul raiſonne admirablement dans ſes Epîtres ? Ses raiſonnemens contre les Philoſophes Païens & contre les Juifs dans l'Epître aux Romains, ne ſont-ils pas beaux ? Ce qu'il dit ſur l'impuiſſance de la loi pour juſtifier les hommes, n'eſt-il pas fort ?

C. Oui, ſans doute.

A. Ce qu'il dit dans l'Epitre aux Hebreux ſur l'inſuffiſance des anciens Sacrifices, ſur le repos promis par David aux enfans de Dieu : outre celui dont ils jouïſſoient dans la Paleſtine depuis Joſué, ſur l'ordre d'Aaron, & ſur celui de Melchiſedech, & ſur l'alliance ſpirituelle & éternelle qui devoit néceſſairement ſucceder à l'alliance charnelle, que Moïſe avoit apportée pour un temps. Tout cela n'eſt-il pas d'un raiſonnement ſubtil & profond ?

C. J'en conviens.

A. Saint Paul n'a donc pas voulu exclure du diſcours la ſageſſe & la force du raiſonnement ?

C. Cela eſt viſible par ſon propre exemple.

A. Pour-

A. Pourquoi croïez-vous qu'il ait voulu plutôt en exclure l'Eloquence que la ſageſſe?

C. C'eſt parce qu'il rejette l'Eloquence dans le paſſage, dont je vous demande l'explication.

A. N'y rejette-il pas auſſi la ſageſſe? Sans doute. Ce paſſage eſt encore plus déciſif contre la ſageſſe, & le raiſonnement humain que contre l'Eloquence. Il ne laiſſe pourtant pas lui-même de raiſonner & d'être éloquent. Vous convenez de l'un, & ſaint Auguſtin vous aſſure de l'autre.

C. Vous me faites parfaitement bien voir la difficulté, mais vous ne m'éclairciſſez point. Comment expliquez-vous cela?

A. Le voici. Saint Paul a raiſonné, ſaint Paul a perſuadé; ainſi il étoit dans le fonds excellent Philoſophe, & Orateur. Mais ſa Prédication, comme il le dit dans le paſſage en queſtion, n'a été fondée ni ſur le raiſonnement, ni ſur la perſuaſion humaine. C'étoit un miniſtere dont toute la force venoit d'en haut. La converſion du monde entier devoit être, ſelon les Propheties, le grand miracle du Chriſtianiſme. C'étoit ce Roïaume de Dieu qui venoit du Ciel, & qui devoit ſoûmettre au vrai Dieu toutes les Nations de la terre. Jeſus-Chriſt crucifié, annoncé aux peuples devoit attirer tout à lui, mais attirer tout par l'unique vertu de ſa croix. Les Philoſophes avoient raiſonné ſans convertir les hommes, & ſans ſe convertir eux-mêmes. Les Juifs avoient été les dépoſitaires d'une Loi qui leur montroit leurs maux, ſans leur apporter le remede. Tout étoit ſur la terre convaincu d'égarement & de corruption. Jeſus-Chriſt vient avec ſa croix, c'eſt-à-dire, qu'il vient pauvre, humble

humble & ſouffrant pour nous. Pour impoſer ſilence à notre Raiſon vaine & préſomptueuſe, il ne raiſonne point comme les Philoſophes ; mais il décide avec autorité par ſes miracles & par ſa grace ; il montre qu'il eſt au deſſus de tout pour confondre la fauſſe ſageſſe des hommes ; il leur oppoſe la folie & le ſcandale de ſa croix, c'eſt-à-dire, l'exemple de ſes profondes humiliations. Ce que le monde croit une folie, ce qui le ſcandaliſe le plus eſt ce qui le doit ramener à Dieu. L'homme a beſoin d'être guéri de ſon orgueil & de ſon amour pour les choſes ſenſibles. Dieu le prend par-là, il lui montre ſon Fils crucifié. Ses Apôtres le prêchent marchant ſur ſes traces. Ils n'ont recours à nul moïen humain, ni Philoſophie, ni Eloquence, ni Politique, ni richeſſes, ni autorité. Dieu jaloux de ſon œuvre, n'en veut devoir le ſuccès qu'à lui-même. Il choiſit ce qui eſt foible, il rejette ce qui eſt fort, afin de manifeſter plus ſenſiblement ſa puiſſance. Il tire tout du néant pour convertir le monde, comme pour le former. Ainſi cette œuvre doit avoir ce caractere divin de n'être fondée ſur rien d'eſtimable ſelon la chair. C'eût été affoiblir & évacuer, comme dit ſaint Paul, la vertu miraculeuſe de la croix, que d'appuïer la Prédication de l'Evangile ſur les ſecours de la nature. Il falloit que l'Evangile ſans préparation humaine, s'ouvrît lui-même les cœurs, & qu'il apprît au monde par ce prodige, qu'il venoit de Dieu. Voilà la ſageſſe humaine confondue & réprouvée. Que faut-il conclure de-là? Que la converſion des peuples, & l'établiſſement de l'Egliſe n'eſt point dûe aux raiſonnemens & aux diſcours perſuaſifs des hommes. Ce n'eſt pas qu'il n'y

n'y ait eu de l'Eloquence & de la ſageſſe dans la plûpart de ceux qui ont annoncé Jeſus-Chriſt; mais ils ne ſe ſont point confiez à cette ſageſſe & à cette éloquence, mais ils ne l'ont point recherchée comme ce qui devoit donner de l'efficace à leurs paroles. Tout a été fondé, comme dit ſaint Paul, non ſur les diſcours perſuaſifs de la Philoſophie humaine, mais ſur les effets de l'eſprit & de la vertu de Dieu, c'eſt-à-dire, ſur les miracles qui frappoient les yeux, & ſur l'operation interieure de la grace.

C. C'eſt donc, ſelon vous-même, évacuer la croix du Sauveur, que de ſe fonder ſur la ſageſſe & ſur l'Eloquence humaine en prêchant.

A. Oui, ſans doute. Le miniſtere de la parole eſt tout fondé ſur la foi. Il faut prier, il faut purifier ſon cœur, il faut attendre tout du Ciel, il faut s'armer du glaive de la parole de Dieu, & ne compter point ſur la ſienne: voilà la préparation eſſentielle. Mais quoique le fruit interieur de l'Evangile ne ſoit dû qu'à la pure grace, & à l'efficace de la parole de Dieu, il y a pourtant certaines choſes que l'homme doit faire de ſon côté.

C. Juſqu'ici vous avez bien parlé, mais vous alliez, je le vois bien, rentrer dans vos premiers ſentimens.

A. Je ne penſe pas en être ſorti. Ne croïez-vous pas que l'ouvrage de notre ſalut dépend de la grace?

C. Oui, cela eſt de foi.

A. Vous reconnoiſſez néanmoins qu'il faut de la prudence pour choiſir certains genres de vie, & pour fuïr les occaſions dangereuſes. Ne voulez-vous pas qu'on veille & qu'on prie? Quand on

on aura veillé & prié, aura-t-on évacué le myſtere de la grace? non ſans doute. Nous devons tout à Dieu; mais Dieu nous aſſujettit à un ordre exterieur de moïens humains. Les Apôtres n'ont point cherché la vaine pompe, & les graces frivoles des Orateurs Païens; ils ne ſe ſont point attachez aux raiſonnemens ſubtils des Philoſophes qui faiſoient tout dépendre de ces raiſonnemens dans leſquels ils s'évaporoient, comme dit S. Paul. Ils ſe ſont contentez de prêcher Jeſus-Chriſt avec toute la force & toute la magnificence du langage de l'Ecriture. Il eſt vrai qu'ils n'avoient beſoin d'aucune préparation pour ce miniſtere, parce que le ſaint Eſprit deſcendu viſiblement ſur eux, leur donnoit à l'heure même des paroles. La difference qu'il y a donc entre les Apôtres & leurs ſucceſſeurs, eſt que leurs ſucceſſeurs n'étant pas inſpirez miraculeuſement comme eux, ont beſoin de ſe préparer & de ſe remplir de la doctrine & de l'eſprit des Ecritures pour former leurs diſcours. Mais cette préparation ne doit jamais tendre à parler moins ſimplement que les Apôtres. Ne ſerez-vous pas content pourvû que les Prédicateurs ne ſoient pas plus ornez dans leurs diſcours que ſaint Pierre, ſaint Paul, ſaint Jacques, ſaint Jude & ſaint Jean?

C. Je conviens que je le dois être; & j'avouë que l'Eloquence ne conſiſtant, comme vous le dites, que dans l'ordre & dans la force des paroles, par leſquelles on perſuade & on touche, elle ne me ſcandaliſe plus comme elle le faiſoit. J'avois toûjours pris l'Eloquence pour un Art entierement profane.

A. Deux ſortes de gens en ont cette idée: les

les faux Orateurs; & nous avons vû combien ils s'égarent en cherchant l'Eloquence dans une vaine pompe de paroles. Les gens de bien qui ne ſont pas aſſez inſtruits; & pour ceux-là, vous voiez que renonçant par humilité à l'Eloquence, comme à un faſte de paroles, ils cherchent néanmoins l'Eloquence veritable, puiſqu'ils s'efforcent de perſuader & de toucher.

C. J'entens maintenant tout ce que vous dites, mais revenons à l'Eloquence de l'Ecriture.

A. Pour la ſentir, rien n'eſt plus utile que d'avoir le goût de la ſimplicité antique; ſur tout, la Lecture des anciens Grecs ſert beaucoup à y réuſſir. Je dis des Anciens; car les Grecs que les Romains mépriſoient tant avec raiſon, & qu'ils appelloient *Græculi*, avoient entierement dégeneré. Comme je vous le diſois hier, il faut connoître Homere, Platon, Xenophon & les autres des anciens tems. Après cela l'Ecriture ne vous ſurprendra plus; ce ſont preſque les mêmes coûtumes; les mêmes narrations; les mêmes images des grandes choſes; les mêmes mouvemens. La difference qui eſt entr'eux, eſt toute entiere à l'honneur de l'Ecriture. Elle les ſurpaſſe tous infiniment en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homere même n'a approché de la ſublimité de Moïſe dans ſes Cantiques, particulierement le dernier, que tous les enfans des Iſraëlites devoient apprendre par cœur. Jamais nulle Ode Grecque ou Latine n'a pû atteindre à la hauteur des Pſeaumes. Par exemple, celui qui commence ainſi, *Le Dieu des Dieux, le Seigneur a parlé & il a appellé la terre*, ſurpaſſe toute imagination humaine.

maine. Jamais Homere ni aucun autre Poëte, n'a égalé Iſaïe peignant la majeſté de Dieu, aux yeux duquel les Roïaumes ne ſont qu'un grain de pouſſiere, l'Univers qu'une tente qu'on dreſſe aujourd'hui & qu'on enlevera demain. Tantôt ce Prophête a toute la douceur & toute la tendreſſe d'une Eclogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix. Tantôt il s'éleve juſqu'à laiſſer tout au deſſous de lui. Mais qu'y a-t-il dans l'Antiquité profane de comparable au tendre Jeremie deplorant les maux de ſon peuple, ou à Nahum voïant de loin en eſprit, tomber la ſuperbe Ninive ſous les efforts d'une armée innombrable. On croit voir cette armée; on croit entendre le bruit des armes & des chariots. Tout eſt dépeint d'une maniere vive qui ſaiſit l'imagination. Il laiſſe Homere loin derriere lui. Liſez encore Daniel denonçant à Balthaſar la vengeance de Dieu, toute prête à fondre ſur lui, & cherchez dans les plus ſublimes originaux de l'Antiquité quelque choſe qu'on puiſſe comparer à ces endroits-là. Au reſte, tout ſe ſoûtient dans l'Ecriture; tout y garde le caractere qu'il doit avoir, l'hiſtoire, le détail des Loix, les deſcriptions, les endroits vehemens, les myſteres, les diſcours de morale. Enfin, il y a autant de difference entre les Poëtes profanes, & les Prophêtes, qu'il y en a entre le veritable enthouſiaſme & le faux. Les uns veritablement inſpirez, expriment ſenſiblement quelque choſe de divin. Les autres s'efforçant de s'élever au deſſus d'eux-mêmes, laiſſent toûjours voir en eux la foibleſſe humaine. Il n'y a que le ſecond Livre des Machabées, le Livre de la Sageſſe, ſur tout à la fin, & celui de l'Eccleſiaſtique, ſur

tout au commencement, qui ſe ſentent de l'enflure du ſtile, que les Grecs alors déja déchus, avoient répandu dans l'Orient, où leur langue s'étoit établie avec leur domination. Mais j'aurois beau vouloir vous parler de ces choſes, il faut les lire pour les ſentir.

B. Il me tarde d'en faire l'eſſai. On devroit s'appliquer à cette étude plus qu'on ne fait.

C. Je m'imagine bien que l'Ancien Teſtament eſt écrit avec cette magnificence. & ces peintures vives dont vous nous parlez. Mais vous ne dites rien de la ſimplicité des paroles de Jeſus-Chriſt.

A. Cette ſimplicité de ſtile eſt tout-à-fait du goût antique. Elle eſt conforme & à Moïſe, & aux Prophêtes, dont il prend aſſez ſouvent les expreſſions. Mais quoique ſimple & familier, il eſt ſublime & figuré en bien des endroits. Il ſeroit aiſé de montrer en détail, les livres à la main, que nous n'avons point de Prédicateur en notre ſiécle, qui ait été auſſi figuré dans ſes Sermons les plus préparez, que Jeſus-Chriſt l'a été dans ſes Prédications populaires. Je ne parle point de ſes diſcours rapportez par ſaint Jean, où preſque tout eſt ſenſiblement divin. Je parle de ſes diſcours les plus familiers écrits par les autres Evangeliſtes. Les Apôtres ont écrit de même, avec cette difference, que Jeſus-Chriſt maître de ſa doctrine, la diſtribue tranquillement. Il dit ce qu'il lui plaît, & il le dit ſans aucun effort. Il parle du Roïaume & de la gloire celeſte, comme de la maiſon de ſon Pere. Toutes ces grandeurs qui nous étonnent, lui ſont naturelles; il y eſt né, & il ne dit que ce qu'il voit, comme il nous l'aſſure lui-même. Au contrai-

re,

re, les Apôtres ſuccombent ſous le poids des veritez qui leur ſont révelées. Ils ne peuvent exprimer tout ce qu'ils conçoivent. Les paroles leur manquent. De-là viennent ces tranſpoſitions, ces expreſſions confuſes, ces liaiſons de diſcours qui ne peuvent finir. Toute cette irregularité de ſtile, marque dans ſaint Paul & dans les autres Apôtres, que l'Eſprit de Dieu entraînoit le leur. Mais nonobſtant ces petits deſordres pour la diction, tout y eſt noble, vif & touchant. Pour l'Apocalypſe, on y trouve la même magnificence & le même enthouſiaſme que dans les Prophêtes. Les expreſſions ſont ſouvent les mêmes, & quelquefois ce rapport fait qu'ils s'aident mutuellement à être entendus. Vous voïez donc que l'Eloquence n'appartient pas ſeulement aux Livres de l'Ancien Teſtament, mais qu'elle ſe trouve auſſi dans le Nouveau.

C. Suppoſé que l'Ecriture ſoit éloquente, qu'en voulez-vous concluré?

A. Que ceux qui doivent la prêcher, peuvent ſans ſcrupule imiter ou plutôt emprunter ſon éloquence.

C. Auſſi en choiſit-on les paſſages qu'on trouve les plus beaux.

A. C'eſt défigurer l'Ecriture, que de ne la faire connoître aux Chrétiens, que par paſſages détachez. Ces paſſages, tout beaux qu'ils ſont, ne peuvent ſeuls faire ſentir toute leur beauté, quand on n'en connoît point la ſuite: car tout eſt ſuivi dans l'Ecriture, & cette ſuite eſt ce qu'il y a de plus grand & de plus merveilleux. Faute de la connoître, on prend ces paſſages à contre-ſens; on leur fait dire tout ce qu'on veut, & on ſe contente de certaines interpretations in-

genieuſes, qui étant arbitraires, n'ont aucune force pour perſuader les hommes, & pour redreſſer leurs mœurs.

B. Que voudriez-vous donc des Prédicateurs? Qu'ils ne fiſſent que ſuivre le texte de l'Ecriture?

A. Attendez: au moins je voudrois que les Prédicateurs ne ſe contentaſſent pas de coudre enſemble des paſſages rapportez. Je voudrois qu'ils expliquaſſent les principes, & l'enchaînement de la doctrine de l'Ecriture. Je voudrois qu'ils en priſſent l'eſprit, le ſtile & les figures; que tous leurs diſcours ſerviſſent à en donner l'intelligence & le goût. Il n'en faudroit pas davantage pour être éloquent: car ce ſeroit imiter le plus parfait modele de l'Eloquence.

B. Mais pour cela il faudroit donc, comme je vous diſois, expliquer de ſuite le texte?

A. Je ne voudrois pas y aſſujettir tous les Prédicateurs. On peut faire des Sermons ſur l'Ecriture, ſans expliquer l'Ecriture de ſuite. Mais il faut avoüer que ce ſeroit tout autre choſe, ſi les Paſteurs, ſuivant l'ancien uſage, expliquoient de ſuite les ſaints Livres au peuple. Repreſentez-vous quelle autorité auroit un homme qui ne diroit rien de ſa propre invention, & qui ne ſeroit que ſuivre & expliquer les penſées & les paroles de Dieu-même. D'ailleurs il feroit deux choſes à la fois, en expliquant les veritez de l'Ecriture, il en expliqueroit le texte, & accoutumeroit les Chrétiens à joindre toûjours le ſens & la lettre. Quel avantage pour les accoûtumer à ſe nourrir de ce pain ſacré! Un auditoire qui auroit déja entendu expliquer toutes les principales choſes de l'ancienne Loi, ſeroit

roit bien autrement en état de profiter de l'explication de la Nouvelle, que ne le ſont la plûpart des Chrétiens d'aujourd'hui. Le Prédicateur, dont nous parlions tantôt, a ce défaut parmi de grandes qualitez; que ſes Sermons ſont de beaux raiſonnemens ſur la Religion, & qu'ils ne ſont point la Religion-même. On s'attache trop aux peintures morales, & on n'explique pas aſſez les principes de la doctrine Evangelique.

C. C'eſt qu'il eſt bien plus aiſé de peindre les deſordres du monde, que d'expliquer ſolidement le fond du Chriſtianiſme. Pour l'un, il ne faut que de l'experience du commerce du monde, & des paroles. Pour l'autre, il faut une ſerieuſe & profonde méditation des ſaintes Ecritures. Peu de gens ſavent aſſez toute la Religion pour la bien expliquer. Tel fait des Sermons qui ſont beaux, qui ne ſauroit faire un Catechiſme ſolide, encore moins une Homelie.

A. Vous avez mis le doigt ſur le but. Auſſi la plûpart des Sermons ſont-ils des raiſonnemens de Philoſophes. Souvent on ne cite l'Ecriture qu'après coup, par bienſeance ou pour l'ornement. Alors ce n'eſt plus la parole de Dieu, c'eſt la parole & l'invention des hommes.

C. Vous convenez bien que ces gens-là travaillent à évacuer la croix de Jeſus-Chriſt.

A. Je vous les abandonne. Je me retranche à l'éloquence de l'Ecriture, que les Prédicateurs Evangeliques doivent imiter. Ainſi nous ſommes d'accord, pourvû que vous n'excuſiez pas certains Prédicateurs zelez, qui ſous prétexte de ſimplicité Apoſtolique, n'étudient ſolide-

ment ni la doctrine de l'Ecriture ni la maniere merveilleuſe dont Dieu nous y a appris à perſuader les hommes. Ils s'imaginent qu'il n'y a qu'à crier & qu'à parler ſouvent du Diable & de l'Enfer. Sans doute, il faut frapper les peuples par des images vives & terribles; mais c'eſt dans l'Ecriture qu'on apprendroit à faire ces grandes impreſſions. On y apprendroit auſſi admirablement la maniere de rendre les inſtructions ſenſibles & populaires, ſans leur faire perdre la gravité & la force qu'elles doivent avoir. Faute de ces connoiſſances, on ne fait ſouvent qu'étourdir le peuple. Il ne lui reſte dans l'eſprit gueres de veritez diſtinctes, & les impreſſions de crainte même ne ſont pas durables. Cette ſimplicité qu'on affecte, n'eſt quelquefois qu'une ignorance, & une groſſiereté qui tente Dieu. Rien ne peut excuſer ces gens-là, que la droiture de leurs intentions. Il faudroit avoir longtems étudié & médité les ſaintes Ecritures, avant que de prêcher. Un Prêtre qui les ſauroit bien ſolidement, & qui auroit le talent de parler, joint à l'autorité du miniſtere & du bon exemple, n'auroit pas beſoin d'une longue préparation pour faire d'excellens diſcours. On parle aiſément des choſes dont on eſt plein & touché. Sur tout une matiere comme celle de la Religion fournit de hautes penſées, & excite de grands ſentimens: voilà ce qui fait la vraie éloquence. Mais il faudroit trouver dans un Prédicateur, un pere qui parlât à ſes enfans avec tendreſſe, & non un Déclamateur qui prononçât avec emphaſe, Ainſi il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eût communément que les Paſteurs qui donnaſſent la pâture aux troupeaux ſelon leurs be-

beſoins. Pour cela il ne faudroit d'ordinaire choiſir pour Paſteurs que des Prêtres qui euſſent le don de la parole. Il arrive au contraire deux maux : l'un que les Paſteurs muets ou qui parlent ſans talent, ſont peu eſtimez; l'autre que la fonction de Prédicateur volontaire attire dans cet emploi je ne ſai combien d'eſprits vains & ambitieux. Vous ſavez que le miniſtere de la parole a été réſervé aux Evêques pendant pluſieurs ſiécles, ſur tout en Occident. Vous connoiſſez l'exemple de ſaint Auguſtin, qui contre la regle commune, fut engagé n'étant encore que Prêtre à prêcher, parce que Valerius ſon predeceſſeur étoit un étranger qui ne parloit pas facilement. Voilà le commencement de cet uſage en Occident. En Orient on commença plutôt à faire prêcher les Prêtres. Les Sermons que ſaint Chryſoſtôme n'étant que Prêtre fit à Antioche, en ſont une marque.

C. Je ſuis perſuadé de cela comme vous. Il ne faudroit communément laiſſer prêcher que les Paſteurs. Ce ſeroit le moïen de rendre à la chaire, la ſimplicité & l'autorité qu'elle doit avoir. Car les Paſteurs qui joindroient à l'experience du travail, & de la conduite des ames, la ſcience des Ecritures, parleroient d'une maniere bien plus convenable aux beſoins de leurs auditeurs; au lieu que les Prédicateurs qui n'ont que la ſpeculation, entrent bien moins dans les difficultez, ne ſe proportionnent gueres aux eſprits, & parlent d'une maniere plus vague, outre la grace attachee à la voix du Paſteur. Voilà des raiſons ſenſibles pour préferer ſes Sermons à ceux des autres. A quel propos tant de Predicateurs jeunes, ſans experience, ſans ſcience,

ſans ſainteté? Il vaudroit bien mieux avoir moins de Sermons, & en avoir de meilleurs.

B. Mais il y a beaucoup de Prêtres qui ne ſont point Paſteurs, & qui prêchent avec beaucoup de fruit. Combien y a-t-il même de Religieux qui rempliſſent dignement les Chaires.

C. J'en conviens. Auſſi voudrois-je les faire Paſteurs. Ce ſont ces gens-là qu'il faudroit établir malgré eux dans les emplois à charge d'ames. Ne cherchoit-on pas autrefois parmi les Solitaires, ceux qu'on vouloit élever ſur le chandelier de l'Egliſe?

A. Mais ce n'eſt pas à nous à regler la diſcipline, chaque tems a ſes coûtumes ſelon les conjonctures. Reſpectons, Monſieur, toutes les tolerances de l'Egliſe; & ſans aucun eſprit de critique, achevons de former ſelon notre idée un vrai Prédicateur.

C. Il me ſemble que je l'ai déja toute entiere ſur les choſes que vous avez dites.

A. Voions ce que vous en penſez.

C. Je voudrois qu'un homme eût étudié ſolidement pendant ſa jeuneſſe tout ce qu'il y a de plus utile dans la Poëſie & dans l'Eloquence Grecque & Latine.

A. Cela n'eſt pas néceſſaire. Il eſt vrai que quand on a bien fait ces études, on en peut tirer un grand fruit pour l'intelligence même de l'Ecriture, comme ſaint Baſile * l'a montré dans un Traité qu'il a fait exprès ſur ce ſujet. Mais après tout on peut s'en paſſer. Dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, on s'en paſſoit effectivement.

* *S. Baſile*, de la lecture des Livres des Payens.

vement. Ceux qui avoient étudié ces choſes, lorſqu'ils étoient dans le ſiécle, en tiroient de grands avantages pour la Religion, lorſqu'ils étoient Paſteurs; * mais on ne permettoit pas à ceux qui les ignoroient de les apprendre, lorſqu'ils étoient déja engagez dans l'étude des ſaintes Lettres. On étoit perſuadé que l'Ecriture ſuffiſoit. De-là vient ce que vous voïez dans les Conſtitutions Apoſtoliques, qui exhortent les Fideles à ne lire point les Auteurs Payens. Si vous voulez de l'Hiſtoire, dit ce Livre †, ſi vous voulez des Loix, des préceptes moraux, de l'Eloquence, de la Poëſie, vous trouvez tout dans les Ecritures. En effet, on n'a pas beſoin, comme nous l'avons vû, de chercher ailleurs, ce qui peut former le goût & le jugement pour l'Eloquence même. ‡ Saint Auguſtin dit, que plus on eſt pauvre de ſon propre fond, plus on doit s'enrichir dans ces ſources ſacrées; & qu'étant par ſoi-même trop petit pour exprimer de ſi grandes choſes, on a beſoin de croître par cette autorité de l'Ecriture. Mais je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Continuez, s'il vous plaît, Monſieur.

C. Hé bien! contentons-nous de l'Ecriture. Mais n'y ajoûterons-nous pas les Peres?

A. Sans doute. Ils ſont les canaux de la Tradition. C'eſt par eux que nous découvrons la maniere dont l'Egliſe a interpreté l'Ecriture dans tous les ſiécles.

C. Mais faut-il s'engager à expliquer toûjours

* S. Aug. *de doct. Chriſt.*
† Lib. 1. cap. 6.
‡ S. Aug. 4. *de doct. Chriſt.*

tous les paſſages ſuivant les interprétations qu'ils leur ont données? Il me ſemble que ſouvent l'un donne un ſens ſpirituel, & l'autre un autre tout different; lequel choiſir? Car on n'auroit jamais fait, ſi on vouloit les dire tous.

A. Quand on dit qu'il faut toûjours expliquer l'Ecriture conformément à la doctrine des Peres, c'eſt-à-dire, à leur doctrine conſtante & uniforme. Ils ont donné ſouvent des ſens pieux qui n'ont rien de litteral, ni de fondé ſur la doctrine des myſteres & des figures Prophetiques. Ceux-là ſont arbitraires, & alors on n'eſt pas obligé de les ſuivre, puiſqu'ils ne ſe ſont pas ſuivis les uns les autres. Mais dans les endroits où ils expliquent le ſentiment de l'Egliſe ſur la doctrine de la foi, ou ſur les principes des mœurs, il n'eſt pas permis d'expliquer l'Ecriture en un ſens contraire à leur doctrine. Voilà comment il faut reconnoître leur autorité.

C. Cela me paroit clair. Je voudrois qu'un Prêtre avant que de prêcher, connût le fond de leur doctrine pour s'y conformer. Je voudrois même qu'on étudiât leurs principes de conduite, leurs regles de moderation & leur méthode d'inſtruire.

A. Fort bien, ce ſont nos maîtres. C'étoient des eſprits très-élevez; de grandes ames pleines de ſentimens heroïques; des gens qui avoient une experience merveilleuſe des eſprits & des mœurs des hommes, qui avoient acquis une grande autorité, & une grande facilité de parler. On voit même qu'ils étoient très-polis, c'eſt-à-dire, parfaitement inſtruits de toutes les bienſeances, ſoit pour écrire, ſoit pour parler

en

en public, ſoit pour converſer familierement, ſoit pour remplir toutes les fonctions de la vie civile. Sans doute tout cela devoit les rendre fort éloquens, & fort propres à gagner les hommes. Auſſi, trouve-t-on dans leurs écrits une politeſſe, non-ſeulement de paroles, mais de ſentimens & de mœurs, qu'on ne trouve point dans les Ecrivains des ſiécles ſuivans. Cette politeſſe qui s'accorde très-bien avec la ſimplicité, & qui les rendoit gracieux & inſinuans, faiſoit de grands effets pour la Religion. C'eſt ce qu'on ne ſauroit trop étudier en eux. Ainſi après l'Ecriture, voilà les ſources pures des bons Sermons.

C. Quand un homme auroit acquis ce fonds, & que ſes vertus exemplaires auroient édifié l'Egliſe, il ſeroit en état d'expliquer l'Evangile avec beaucoup d'autorité & de fruit. Par les inſtructions familieres, & par les conferences, dans leſquelles on l'auroit exercé de bonne heure, il auroit acquis une liberté & une facilité ſuffiſante pour bien parler. Je comprens encore que de telles gens étant appliquez à tout le détail du miniſtere, c'eſt-à-dire, à adminiſtrer les Sacremens, à conduire les ames, à conſoler les mourans & les affligez, ils ne pourroient point avoir le tems d'apprendre par cœur des Sermons fort étudiez. Il faudroit que la bouche parlât, ſelon l'abondance du cœur, c'eſt-à-dire, qu'elle répandît ſur le peuple la plenitude de la ſcience Evangelique, & les ſentimens affectueux du Prédicateur. Sur ce que vous diſiez hier des Sermons qu'on apprend par cœur, j'ai eu la curioſité d'aller chercher un endroit de ſaint Auguſtin que j'avois lû autrefois, en voici le

le ſens. Il prétend que les Prédicateurs doivent parler d'une maniere encore plus claire & plus ſenſible que les autres gens, parce que la coûtume & la bienſeance ne permettant pas de les interroger, ils doivent craindre de ne ſe proportionner pas aſſez à leurs auditeurs. C'eſt pourquoi, dit-il, ceux qui apprennent leurs Sermons mot à mot, & qui ne peuvent repeter, & éclaircir une verité, juſqu'à ce qu'ils remarquent qu'on l'a compriſe, ſe privent d'un grand fruit. Vous voïez bien par-là que ſaint Auguſtin ſe contentoit de préparer les choſes dans ſon eſprit, ſans mettre dans ſa mémoire toutes les paroles de ſes Sermons. Quand même les regles de la vraie Eloquence demanderoient quelque choſe de plus, celles du miniſtere Evangelique ne permettroient pas d'aller plus loin. Pour moi je ſuis, il y a long-tems, de votre avis là-deſſus. Pendant qu'il y a tant de beſoins preſſans dans le Chriſtianiſme, pendant que le Prêtre, qui doit être l'homme de Dieu, préparé à toute bonne œuvre, devroit ſe hâter de déraciner l'ignorance & les ſcandales du champ de l'Egliſe : je trouve qu'il eſt fort indigne de lui, qu'il paſſe ſa vie dans ſon cabinet à arrondir des périodes, à retoucher des portraits, & à inventer des diviſions. Car dès qu'on s'eſt mis ſur le pied de ces ſortes de Prédicateurs, on n'a plus le tems de faire autre choſe, on ne fait plus d'autre étude, ni d'autre travail ; encore même pour ſe ſoulager, ſe reduit-on ſouvent à redire toûjours les mêmes Sermons. Quelle éloquence que celle d'un homme dont l'auditeur ſait par avance toutes les expreſſions & tous les mouvemens! Vraiment, c'eſt bien-là le moïen de ſurprendre, d'éton-

d'étonner, d'attendrir, de ſaiſir & de perſuader les hommes. Voilà une étrange maniere de cacher l'art & de faire parler la nature. Pour moi, je le dis franchement, tout cela me ſcandaliſe. Quoi! le diſpenſateur des myſteres de Dieu ſera-t-il un déclamateur oiſif, jaloux de ſa réputation, & amoureux d'une vaine pompe? n'oſera-t-il parler de Dieu à ſon peuple, ſans avoir rangé toutes ſes paroles, & appris en écolier ſa leçon par cœur?

A. Votre zele me fait plaiſir. Ce que vous dites, eſt veritable. Il ne faut pourtant pas le dire trop fortement; car on doit ménager beaucoup de gens de mérite & même de pieté, qui déferans à la coûtume, ou préoccupez par l'exemple, ſe ſont engagez de bonne foi dans la méthode que vous blâmez avec raiſon. Mais j'ai honte de vous interrompre ſi ſouvent. Achevez, je vous prie.

C. Je voudrois qu'un Prédicateur expliquât toute la Religion; qu'il la développât d'une maniere ſenſible; qu'il montrât l'inſtitution des choſes; qu'il en marquât la ſuite & la tradition; qu'en montrant ainſi l'origine & l'établiſſement de la Religion, il détruisît les objections des libertins, ſans entreprendre ouvertement de les attaquer, de peur de ſcandaliſer les ſimples fideles.

A. Vous dites très-bien; car la veritable maniere de prouver la verité de la Religion, eſt de la bien expliquer. Elle ſe prouve elle-même, quand on en donne la vraie idée. Toutes les autres preuves qui ne ſont pas tirées du fond & des circonſtances de la Religion même, lui ſont comme étrangeres. Par exemple, la meilleure

preuve de la création du Monde, du déluge & des miracles de Moïſe; c'eſt la nature de ces miracles, & la maniere dont l'hiſtoire en eſt écrite. Il ne faut à un homme ſage & ſans paſſion, que les lire pour en ſentir la verité.

C. Je voudrois encore qu'un Prédicateur expliquât aſſiduëment & de ſuite au peuple, outre tout le détail de l'Evangile & des myſtéres, l'origine & l'inſtitution des Sacremens, les traditions, les diſciplines, l'Office & les Ceremonies de l'Egliſe. Par-là on prémuniroit les fidéles contre les objections des héretiques. On les mettroit en état de rendre raiſon de leur foi, & de toucher même ceux d'entre les héretiques qui ne ſont point opiniâtres. Toutes ces inſtructions affermiroient la foi, donneroient une haute idée de la Religion, & feroient que le peuple profiteroit pour ſon édification de tout ce qu'il voit dans l'Egliſe. Au lieu qu'avec l'inſtruction ſuperficielle qu'on lui donne, il ne comprend preſque rien de tout ce qu'il voit, & il n'a même qu'une idée très-confuſe de ce qu'il entend dire au Prédicateur. C'eſt principalement à cauſe de cette ſuite d'inſtruction que je voudrois que des gens fixes, comme les Paſteurs, prêchaſſent dans chaque Paroiſſe. J'ai ſouvent remarqué qu'il n'y a ni art ni ſcience dans le monde, que les Maîtres n'enſeignent de ſuite par principes & avec méthode. Il n'y a que la Religion qu'on n'enſeigne point de cette maniere aux fideles. On leur donne dans l'enfance un petit Catechiſme ſec, & qu'ils apprennent par cœur ſans en comprendre le ſens. Après quoi ils n'ont plus pour inſtruction que des Sermons vagues & détachez. Je voudrois, comme vous le

le diſiez tantôt, qu'on enſeignât aux Chrétiens les premiers élemens de leur Religion, & qu'on les menât avec ordre juſqu'aux plus hauts myſteres.

A. C'eſt ce que l'on faiſoit autrefois. On commençoit par les Catecheſes, après quoi les Paſteurs enſeignoient de ſuite l'Evangile par des Homelies. Cela faiſoit des Chrétiens très-inſtruits de toute la parole de Dieu. Vous connoiſſez le Livre de S. Auguſtin *de catechiſandis rudibus*. Vous connoiſſez auſſi le Pedagogue de Saint Clement, qui eſt un Ouvrage fait pour faire connoître aux Païens qui ſe convertiſſoient, les mœurs de la Philoſophie Chrétienne. C'étoient les plus grands hommes qui étoient emploïez à ces inſtructions. Auſſi produiſoient elles des fruits merveilleux, & qui nous paroiſſent maintenant preſque incroïables.

C. Enfin, je voudrois que le Prédicateur, quel qu'il fût, fît ſes Sermons de maniere qu'ils ne lui fuſſent point fort pénibles, & qu'ainſi il pût prêcher ſouvent. Il faudroit que tous ſes Sermons fuſſent courts, & qu'il pût ſans s'incommoder, & ſans laſſer le peuple, prêcher tous les Dimanches après l'Evangile. Apparemment ces anciens Evêques, qui étoient fort âgez, & chargez de tant de travaux, ne faiſoient pas autant de cérémonie que nos Prédicateurs pour parler au Peuple, au milieu de la Meſſe qu'ils diſoient eux-mêmes ſolemnellement tous les Dimanches. Maintenant, afin qu'un Prédicateur ait bien fait, il faut qu'en ſortant de Chaire, il ſoit tout en eau, hors d'haleine & incapable d'agir le reſte du jour. La Chaſuble qui n'étoit point alors échancrée à l'endroit des épaules

paules comme à préſent, & qui pendoit en rond également de tous les côtez, les empêchoit apparemment de remuer autant les bras que nos Prédicateurs les remuent. Ainſi leurs Sermons étoient courts, & leur action grave & moderée. Hé bien, Monſieur, tout cela n'eſt-il pas ſelon vos principes? N'eſt-ce pas-là l'idée que vous nous donnez des Sermons?

A. Ce n'eſt pas la mienne, c'eſt celle de l'antiquité. Plus j'entre dans le détail, plus je trouve que cette ancienne forme des Sermons, étoit la plus parfaite. C'étoient de grands hommes, des hommes non-ſeulement fort ſaints, mais très éclairez ſur le fonds de la Religion, & ſur la maniere de perſuader les hommes; qui s'étoient appliquez à regler toutes ces circonſtances. Il y a une ſageſſe merveilleuſe cachée ſous cet air de ſimplicité. Il ne faut pas s'imaginer qu'on ait pû dans la ſuite trouver rien de meilleur. Vous avez, Monſieur, expliqué tout cela parfaitement bien, & vous ne m'avez laiſſé rien à dire, vous développez bien mieux ma penſée que moi même.

B. Vous élevez bien haut l'Eloquence & les Sermons des Peres.

A. Je ne crois pas en dire trop.

B. Je ſuis ſurpris de voir qu'après avoir été ſi rigoureux contre les Orateurs profanes qui ont mêlé des jeux d'eſprit dans leurs diſcours, vous ſoïez ſi indulgent pour les Peres, qui ſont pleins de jeux de mots, d'antitheſes & de pointes fort contraires à toutes vos regles. De grace accordez vous avec vous même, développez-nous tout cela, par exemple, que penſez-vous du ſtile de Tertullien?

A. Il y a des choſes très-eſtimables dans cet Auteur. La grandeur de ſes ſentimens eſt ſouvent admirable; d'ailleurs il faut le lire pour certains principes ſur la tradition, pour les faits d'hiſtoire & pour la diſcipline de ſon tems. Mais pour ſon ſtile, je n'ai garde de le defendre. Il a beaucoup de penſées fauſſes & obſcures, beaucoup de métaphores dures & entortillees. Ce qui eſt mauvais en lui, eſt ce que la plûpart des lecteurs y cherchent le plus. Beaucoup de Prédicateurs ſe gâtent dans cette lecture. L'envie de dire quelque choſe de ſingulier les jette dans cette étude. La diction de Tertullien qui eſt extraordinaire & pleine de faſte, les éblouït. Il faudroit donc bien ſe garder d'imiter ſes penſées & ſon ſtile. Mais on devroit tirer de ſes ouvrages ſes grands ſentimens & la connoiſſance de l'antiquité.

B. Mais ſaint Cyprien, qu'en dites-vous? n'eſt-il pas auſſi bien enflé?

A. Il l'eſt ſans doute. On ne pouvoit gueres être autrement dans ſon ſiécle & dans ſon païs. Mais quoique ſon ſtile & ſa diction ſentent l'enflure de ſon tems & la dureté Africaine, il a pourtant beaucoup de force & d'Eloquence. On voit par tout une grande ame, une ame éloquente, qui exprime ſes ſentimens d'une maniere noble & touchante. On y trouve en quelques endroits des ornemens affectez, par exemple, dans l'Epître à Donat, * que ſaint Auguſtin cite neanmoins comme une Epître pleine d'Eloquence. Ce Pere dit, que Dieu a permis que ces traits d'une éloquence affectée aïent

* De doct. Chriſt.

aïent échapé à ſaint Cyprien, pour apprendre à la poſterité, combien l'exactitude Chrétienne a châtié dans tout le reſte de ſes ouvrages ce qu'il y avoit d'ornemens ſuperflus dans le ſtile de cet Orateur, & qu'elle l'a réduit dans les bornes d'une Eloquence plus grave & plus modeſte. C'eſt, continuë ſaint Auguſtin, ce dernier caractere marqué dans toutes les Lettres ſuivantes de ſaint Cyprien, qu'on peut aimer avec ſureté, & chercher ſuivant les regles de la plus ſevere Religion, mais auquel on ne peut parvenir qu'avec beaucoup de peine. Dans le fonds, l'Epître de ſaint Cyprien à Donat, quoique trop ornée au jugement même de ſaint Auguſtin, mérite d'être appellée éloquente. Car encore qu'on y trouve, comme il dit, un peu trop de fleurs ſemées; on voit bien neanmoins que le gros de l'Epître eſt très-ſerieux, très-vif & très-propre à donner une haute idée du Chriſtianiſme à un Païen qu'on veut convertir. Dans les endroits où ſaint Cyprien s'anime fortement, il laiſſe là tous les jeux d'eſprit. Il prend un tour vehement & ſublime.

B. Mais ſaint Auguſtin dont vous parlez, n'eſt-ce pas l'Ecrivain du monde le plus accoûtumé à ſe joüer des paroles? Le défendrez-vous auſſi?

A. Non, je ne le défendrai point là-deſſus. C'eſt le défaut de ſon tems, auquel ſon eſprit vif & ſubtil lui donnoit une pente naturelle. Cela montre que ſaint Auguſtin n'a pas été un Orateur parfait. Mais cela n'empêche pas qu'avec ce défaut, il n'ait eu un grand talent pour la perſuaſion. C'eſt un homme qui raiſonne avec une force ſinguliere, qui eſt plein d'idées nobles, qui

qui connoit le fond du cœur de l'homme, qui eſt poli & attentif à garder dans tous ſes diſcours la plus étroite bienſeance, qui s'exprime enfin preſque toûjours d'une maniere tendre, affectueuſe & inſinuante. Un tel homme ne mérite-t-il pas qu'on lui pardonne le défaut que nous reconnoiſſons en lui?

C. Il eſt vrai que je n'ai jamais trouvé qu'en lui ſeul une choſe que je vais vous dire; c'eſt qu'il eſt touchant, lors même qu'il fait des pointes. Rien n'en eſt plus rempli que ſes Confeſſions & ſes Soliloques. Il faut avoüer qu'ils ſont tendres & propres à attendrir le Lecteur.

A. C'eſt qu'il corrige le jeu d'eſprit autant qu'il eſt poſſible, par la naïveté de ſes mouvemens & de ſes affections. Tous ſes ouvrages portent le caractere de l'amour de Dieu, non-ſeulement il le ſentoit, mais il ſavoit merveilleuſement exprimer au dehors les ſentimens qu'il en avoit. Voilà la tendreſſe qui fait une partie de l'Eloquence. D'ailleurs nous voïons que ſaint Auguſtin connoiſſoit bien le fonds des veritables regles. Il dit qu'un diſcours, pour être perſuaſif, doit être ſimple, naturel, que l'art y doit être caché, & qu'un diſcours qui paroit trop beau, met l'auditeur en deffiance. Il y applique ces paroles que vous connoiſſez, * *qui ſophiſtice loquitur, odibilis eſt.* Il traite auſſi avec beaucoup de ſcience l'arrangement des choſes, le mélange des divers ſtiles, les moïens de faire toûjours croître le diſcours, la néceſſité d'être ſimple & familier même pour les tons de la voix, & pour l'action en certains endroits, quoi-

* De doct. Chriſt. lib. 2.

quoique tout ce qu'on dit ſoit grand quand on prêche la Religion; enfin la maniere de ſurprendre & de toucher. Voilà les idées de ſaint Auguſtin ſur l'Eloquence. Mais voulez-vous voir combien dans la pratique il avoit l'art d'entrer dans les eſprits, & combien il cherchoit à émouvoir les paſſions, ſelon le vrai but de la Rhétorique? Liſez ce qu'il rapporte lui-même d'un * diſcours qu'il fit au peuple à Ceſarée de Mauritanie, pour faire abolir une coûtume barbare. Il s'agiſſoit d'une coûtume ancienne, qu'on avoit pouſſée juſqu'à une cruauté monſtrueuſe, c'eſt tout dire. Il s'agiſſoit d'ôter au peuple un ſpectacle dont il étoit charmé; jugez vous-même de la difficulté de cette entrepriſe. Saint Auguſtin dit, qu'après avoir parlé quelque tems, ſes auditeurs s'écrierent & lui applaudirent. Mais il jugea que ſon diſcours ne perſuaderoit point, tandis qu'on s'amuſeroit à lui donner des loüanges. Il ne compta donc pour rien le plaiſir & l'admiration de l'auditeur, & il ne commença à eſperer que quand il vit couler des larmes. En effet, ajoûte-t-il, le peuple renonça à ce ſpectacle, & il y a huit ans qu'il n'a point été renouvellé. N'eſt-ce pas-là un vrai Orateur? Avons-nous des Prédicateurs qui ſoient en état d'en faire autant? Saint Jerôme a encore ſes défauts pour le ſtile, mais ſes expreſſions ſont mâles & grandes. Il n'eſt pas regulier, mais il eſt bien plus éloquent, que la plûpart des gens qui ſe piquent de l'être. Ce ſeroit juger en petit Grammairien, que de n'examiner les Peres, que par la langue & le ſtile. (Vous ſavez bien qu'il ne faut pas confondre l'Eloquence avec l'élegance & la pureté de la diction.)

* De Doct. Chriſt. Saint

Saint Ambroiſe ſuit auſſi quelquefois la mode de ſon tems. Il donne à ſon diſcours les ornemens qu'on eſtimoit alors. Peut-être même que ces grands hommes qui avoient des vûës plus hautes que les regles communes de l'Eloquence, ſe conformoient au goût du tems, pour faire écouter avec plaiſir la parole de Dieu, & pour inſinuer les veritez de la Religion. Mais après tout, ne voïons nous pas ſaint Ambroiſe, nonobſtant quelques jeux de mots, écrire à Theodoſe avec une force & une perſuaſion inimitable? Quelle tendreſſe n'exprime-t-il pas quand il parle de la mort de ſon frere Satyre? Nous avons même dans le Breviaire Romain un diſcours de lui ſur la tête de ſaint Jean, qu'Herode reſpecte & craint encore après ſa mort: prenez y garde, vous en trouverez la fin ſublime. Saint Leon eſt enflé, mais il eſt grand. Saint Gregoire Pape étoit encore dans un ſiécle pire. Il a pourtant écrit pluſieurs choſes avec beaucoup de force & de dignité. Il faut ſavoir diſtinguer ce que le malheur du tems a mis dans ces grands hommes, comme dans tous les autres Ecrivains de leurs ſiecles, d'avec ce que leur génie & leurs ſentimens leur fourniſſoient pour perſuader leurs auditeurs.

C. Mais quoi! tout étoit donc gâté ſelon vous pour l'Eloquence, dans ces ſiécles ſi heureux pour la Religion?

A. Sans doute, peu de tems après l'Empire d'Auguſte l'Eloquence & la Langue Latine même n'avoient fait que ſe corrompre. Les Peres ne ſont venus qu'après ce déclin; ainſi il ne faut pas les prendre pour des modeles ſûrs en tout. Il faut même avouer que la plûpart des Sermons

que

que nous avons d'eux, ſont leurs moins forts ouvrages. Quand je vous montrois tantôt par le témoignage des Peres que l'Ecriture eſt éloquente, je ſongeois en moi-même que c'étoient des témoins dont l'Eloquence eſt bien inferieure à celle que vous n'avez cruë que ſur leur parole. Il y a des gens d'un goût ſi depravé, qu'ils ne ſentiront pas les beautez d'Iſaïe, & qu'ils admireront ſaint Pierre Chryſologue, en qui, nonobſtant le beau nom qu'on lui a donné, il ne faut chercher que le fonds de la pieté Evangelique, ſous une infinité de mauvaiſes pointes. Dans l'Orient la bonne maniere de parler & d'écrire ſe ſoutint davantage. La Langue Grecque s'y conſerva preſque dans ſa pureté. Saint Chryſoſtôme la parloit fort bien; ſon ſtile, comme vous ſavez, eſt diffus; mais il ne cherche point de faux ornemens. Tout tend à la perſuaſion; il place chaque choſe avec deſſein; il connoit bien l'Ecriture Sainte & les mœurs des hommes; il entre dans les cœurs; il rend les choſes ſenſibles; il a des penſées hautes & ſolides, & il n'eſt pas ſans mouvemens. Dans ſon tout on peut dire que c'eſt un grand Orateur. Saint Grégoire de Nazianze eſt plus concis & plus poëtique, mais un peu moins appliqué à la perſuaſion. Il a neanmoins des endroits fort touchans, par exemple, ſon adieu à Conſtantinople, & l'Eloge funebre de ſaint Baſile. Celui-ci eſt grave, ſententieux, auſtere même dans la diction. Il avoit profondément médité tout le détail de l'Evangile; il connoiſſoit à fonds les maladies de l'homme, & c'eſt un grand maître pour le regime des ames. On ne peut rien voir de plus éloquent que ſon Epître à une Vierge qui étoit tombée.

A mon ſens c'eſt un chef d'œuvre. Si on n'a un goût formé ſur tout cela, on court riſque de prendre dans les Peres ce qu'il y a de moins bon, & de ramaſſer leurs défauts dans les Sermons que l'on compoſe.

C. Mais combien a duré cette fauſſe éloquence que vous ditez qui ſucceda à la bonne ?

A. Juſqu'à nous.

C. Quoi! juſqu'à nous?

A. Oui, juſqu'à nous, & nous n'en ſommes pas encore autant ſortis que nous le croïons. Vous en comprendrez bientôt la raiſon. Les Barbares qui inonderent l'Empire Romain mirent par tout l'ignorance & le mauvais goût. Nous venons d'eux, & quoique les Lettres aïent commencé à ſe rétablir dans le quinziéme ſiécle, cette reſurrection a été lente. On a eu de la peine à revenir à la bonne voie, & il y a encore bien des gens fort éloignez de la connoître. Il ne faut pas laiſſer de reſpecter non-ſeulement les Peres, mais encore les Auteurs pieux qui ont écrit dans ce long intervalle. On y apprend la Tradition de leur tems, & on y trouve pluſieurs autres inſtructions très-utiles. Je ſuis tout honteux de décider ici, mais ſouvenez-vous, Meſſieurs, que vous l'avez voulu, & que je ſuis tout prêt à me dédire, ſi on me fait appercevoir que je me ſois trompé. Il eſt tems de finir cette converſation.

C. Nous ne vous mettrons point en liberté que vous n'aïez dit votre ſentiment ſur la maniere de choiſir un texte.

A. Vous comprenez bien que les textes viennent de ce que les Paſteurs ne parloient jamais

mais autrefois au peuple de leur propre fonds. Ils ne faiſoient qu'expliquer les paroles du Texte de l'Ecriture. Inſenſiblement on a pris la coûtume de ne plus ſuivre toutes les paroles de l'Evangile. On n'en explique plus qu'un ſeul endroit qu'on nomme le texte du Sermon. Si donc on ne fait pas une explication exacte de toutes les parties de l'Evangile, il faut au moins en choiſir les paroles qui contiennent les veritez les plus importantes & les plus proportionnées au beſoin du peuple. Il faut les bien expliquer, & d'ordinaire pour bien faire entendre la force d'une parole, il faut en expliquer beaucoup d'autres qui la précedent, & qui la ſuivent. Il n'y faut chercher rien de ſubtil. Qu'un homme a mauvaiſe grace de vouloir faire l'inventif & l'ingénieux, lorſqu'il devroit parler avec toute la gravité & l'autorité du ſaint Eſprit, dont il emprunte les paroles!

C. Je vous avoûë que les textes forcez m'ont toûjours déplû. N'avez-vous pas remarqué qu'un Prédicateur tire d'un texte tous les Sermons qu'il lui plaît? Il détourne inſenſiblement la matiere pour ajuſter ſon texte avec le Sermon, qu'il a beſoin de débiter; cela ſe fait ſur tout dans les Carêmes. Je ne puis l'approuver.

B. Vous ne finirez pas, s'il vous plaît, ſans m'avoir encore expliqué une choſe qui me fait de la peine. Après cela je vous laiſſe aller.

A. Hé bien, voïons ſi je pourrai vous contenter; j'en ai grande envie: car je ſouhaite fort que vous employïez votre talent à faire des Sermons ſimples & perſuaſifs.

B. Vous voulez qu'un Prédicateur explique de ſuite & litteralement l'Ecriture ſainte.

A. Oui;

A. Oui, cela ſeroit admirable.

B. Mais d'où vient donc qne les Peres ont fait autrement? Ils ſont toûjours, ce me ſemble, dans les ſens ſpirituels. Voïez ſaint Auguſtin, ſaint Gregoire, ſaint Bernard. Ils trouvent des myſteres ſur tout. Ils n'expliquent gueres la lettre.

A. Les Juifs du tems de Jeſus-Chriſt étoient devenus fertiles en ſens myſterieux & allegoriques. Il paroît que les Therapeutes qui demeuroient principalement à Alexandrie, & que Philon dépeint comme des Juifs Philoſophes, mais qu'Euſebe prétend être les prémiers Chrétiens, étoient tout adonnez à ces explications de l'Ecriture. C'eſt dans la même Ville d'Alexandrie que les Allegories ont commencé à avoir quelque éclat parmi les Chrétiens. Le premier des Peres qui s'eſt écarté de la Lettre, a été Origene. Vous ſavez le bruit qu'il a fait dans l'Egliſe. La pieté inſpire d'abord ces interprétations. Elles ont quelque choſe d'ingénieux, d'agréable & d'édifiant. La plûpart des Peres ſuivant le goût des peuples de ces tems, & apparemment le leur propre, s'en ſont beaucoup ſervis; mais ils recouroient toûjours fidelement au ſens litteral & au prophetique, qui eſt litteral en ſa maniere, dans toutes les choſes où il s'agiſſoit de montrer les fondemens de la doctrine. Quand les peuples étoient parfaitement inſtruits de ce que la lettre leur devoit apprendre, les Peres leur donnoient ces interpretations ſpirituelles pour les édifier & pour les conſoler. Ces explications étoient fort au goût ſur tout des Orientaux, chez qui elles ont commencé; car ils ſont naturellement paſſionnez pour le langage myſte-

rieux & allegorique. Cette varieté de ſens leur faiſoit un plaiſir ſenſible, à cauſe des frequents Sermons & des lectures preſque continuelles de l'Ecriture, qui étoient en uſage dans l'Egliſe. Mais parmi nous où les peuples ſont infiniment moins inſtruits, il faut courir au plus preſſé, & commencer par le litteral, ſans manquer de reſpect pour les ſens pieux, qui ont été donnez par les Peres. Il faut avoir du pain avant que de chercher des ragoûts. Sur l'explication de l'Ecriture on ne peut mieux faire que d'imiter la ſolidité de ſaint Chryſoſtome. La plûpart des gens de notre tems ne cherchent point les ſens allegoriques, parce qu'ils ont déja aſſez expliqué tout le litteral; mais ils abandonnent le litteral, parce qu'ils n'en conçoivent point la grandeur, & qu'ils le trouvent ſec & ſterile, par rapport à leur maniere de prêcher. On trouve toutes les veritez & tout le détail des mœurs dans la lettre de l'Ecriture Sainte; & on l'y trouve non-ſeulement avec une autorité & une beauté merveilleuſe, mais encore avec une abondance inépuiſable en s'y attachant. Un Prédicateur auroit toûjours ſans peine un grand nombre de choſes nouvelles & grandes à dire. C'eſt un mal déplorable de voir combien ce treſor eſt négligé par ceux mêmes qui l'ont tous les jours entre les mains. Si on s'attachoit à cette méthode ancienne de faire des Homelies, il y auroit deux ſortes de Prédicateurs. Les uns qui n'aïant ni la vivacité ni le génie poëtique, expliqueroient ſimplement l'Ecriture ſans en prendre le tour noble & vif. Pourvû qu'ils le fiſſent d'une maniere ſolide & exemplaire, ils ne laiſſeroient pas d'être d'excellens Prédicateurs. Ils auroient ce

que

que demande ſaint Ambroiſe, une diction pure, ſimple, claire, pleine de poids & de gravité, ſans y affecter l'élegance, ni mépriſer la douceur & l'agrément. Les autres aïant le génie poëtique expliqueroient l'Ecriture avec le ſtile & les figures de l'Ecriture même, & ils ſeroient par-là des Prédicateurs achevez. Les uns inſtruiroient d'une maniere forte & venerable; les autres ajoûteroient à la force de l'inſtruction, la ſublimité, l'enthouſiaſme & la vehemence de l'Ecriture. En ſorte qu'elle ſeroit, pour ainſi dire, toute entiere & vivante en eux, autant qu'elle peut l'être dans des hommes qui ne ſont point miraculeuſement inſpirez d'en haut.

B. Ha! Monſieur, j'oubliois un article important, attendez, je vous prie, je ne vous demande plus qu'un mot.

A. Faut-il cenſurer encore quelqu'un?

B. Oui, les Panegyriſtes. Ne croïez-vous pas que quand on fait l'éloge d'un Saint, il faut prendre ſon caractere, & réduire toutes ſes actions & toutes ſes vertus à un point?

A. Cela ſert à montrer l'invention & la ſubtilité de l'Orateur.

B. Je vous entens: vous ne goûtez pas cette méthode.

A. Elle me paroît fauſſe pour la plûpart des ſujets. C'eſt forcer les matieres, que de les vouloir toutes réduire à un ſeul point. Il y a un grand nombre d'actions dans la vie d'un homme qui viennent de divers principes, & qui marquent des qualitez très-differentes. C'eſt une ſubtilité ſcholaſtique, & qui marque un Orateur très-éloigné de bien connoître la nature, que de vouloir rapporter tout à une ſeule

cauſe. Le vrai moïen de faire un portrait bien reſſemblant, eſt de peindre un homme tout entier; il faut le mettre devant les yeux des auditeurs, parlant & agiſſant. En décrivant le cours de ſa vie, il faut apuyer principalement ſur les endroits où ſon naturel & ſa grace paroiſſent davantage; mais il faut un peu laiſſer remarquer ces choſes à l'auditeur. Le meilleur moïen de loüer le Saint, c'eſt de raconter ſes actions louables. Voilà ce qui donne du corps & de la force à un Eloge; voila ce qui inſtruit; voilà ce qui touche. Souvent les auditeurs s'en retournent ſans ſavoir la vie du Saint, dont ils ont entendu parler une heure. Tout au plus ils ont entendu beaucoup de penſées ſur un petit nombre de faits détachez & marquez ſans ſuite. Il faudroit au contraire peindre le Saint au naturel, le montrer tel qu'il a été dans tous les âges, dans toutes les conditions, & dans les principales conjonctures où il a paſſé. Cela n'empêcheroit point qu'on ne remarquât ſon caractere; on le feroit même bien mieux remarquer par ſes actions, & par ſes paroles, que par des penſées, & des deſſeins d'imagination.

B. Vous voudriez donc faire l'hiſtoire de la vie du Saint, & non pas ſon Panegyrique.

A. Pardonnez-moi: je ne ferois point une narration ſimple. Je me contenterois de faire un tiſſu des faits principaux; mais je voudrois que ce fût un recit concis, preſſé, vif, plein de mouvemens. Je voudrois que chaque mot donnât une haute idée des Saints, & fût une inſtruction pour l'auditeur. A cela j'ajoûterois toutes les reflexions morales que je croirois les plus convenables. Ne croïez-vous pas qu'un diſcours

fait

fait de cette maniere, auroit une noble & aimable ſimplicité? Ne croïez vous pas que les vies des Saints en ſeroient mieux connuës, & les peuples plus édifiez? Ne croïez-vous pas même, ſelon les regles de l'Eloquence que nous avons poſées, qu'un tel diſcours ſeroit plus éloquent que tous ces Panegyriques guindez qu'on voit d'ordinaire?

B. Je vois bien maintenant que ces Sermons-là ne ſeroient ni moins inſtructifs, ni moins touchans, ni moins agréables que les autres. Je ſuis content, Monſieur, en voilà aſſez; il eſt juſte que vous alliez vous delaſſer. Pour moi j'eſpere que votre peine ne ſera pas inutile; car je ſuis reſolu de quitter tous les Recueils modernes & tous les *Penſieri* Italiens. Je veux étudier fort ſerieuſement toute la ſuite & tous les principes de la Religion dans les ſources.

C. Adieu, Monſieur. Pour tout remerciement je vous aſſure que je vous croirai.

A. Bon ſoir, Meſſieurs, je vous quitte avec ces paroles de ſaint Jerôme à Nepotien. *Quand vous enſeignerez dans l'Egliſe, n'excitez point les applaudiſſemens, mais les gemiſſemens du peuple. Que les larmes de vos auditeurs ſoient vos louanges. Il faut que les diſcours d'un Prêtre ſoient pleins de l'Ecriture Sainte. Ne ſoïez pas un déclamateur, mais un vrai docteur des myſteres de votre Dieu.*

REFLEXIONS

SUR

L'ELOQUENCE.

AVIS.

Les Piéces ſuivantes ont été publiées dans un Recueil par le celebre Pére Bouhours Ieſuite à Paris en 1700. *in* 12. *L'avertiſſement eſt de lui. Les Premieres Reflexions ſur l'Eloquence ſont de feu M. de Silleri Evêque de Soiſſons de l'Académie Françoiſe, contre le P. Lami Benedictin; la réponſe eſt de ce Religieux, la replique a été faite par le même Prélat. Le reſte de ce Recueil eſt de M. Antoine Arnauld Docteur de Sorbonne. Il y combat les faux principes qu'avoit établis M. Du Bois de l'Acade-*

mie Françoiſe dans la Préface de ſa Traduction des Sermons de St. Auguſtin. C'eſt un Service ſignalé qu'on rend au Public en inſerant dans cet ouvrage des pieces ſi excellentes & ſi généralement eſtimées.

AVER-

AVERTISSEMENT.

POur bien entendre les Réfléxions qu'on donne au Public, il eſt neceſſaire de ſçavoir l'occaſion qui les a fait naître. * Le ſçavant homme à qui nous devons les Traitez *De la Connoiſſance de ſoi-même* & les *Eclairciſſemens* ſur ces Traitez ſe déclare ouvertement contre la † Rhétorique qui s'enſeigne dans les Colleges & qui ſe pratique au Barreau & dans la Chaire. Car cet Auteur dont je ne puis aſſez loüer la penetration, la ſubtilité & la politeſſe, en vient juſqu'à ſoûtenir que la Rhétorique priſe ſelon l'uſage ordinaire eſt nuiſible à la perfection du jugement : qu'elle eſt propre à reſſerrer & à retreſſir l'eſprit, à l'affoiblir, à lui faire illuſion, à l'aveugler, à l'enchaiſner & à lui ôter la liberté : qu'elle eſt nuiſi-

* Le P. Lami Benedictin.
† Tome v. Eclairc. v.

ble au bon goût, à la droiture & à la juſteſſe de l'eſprit: qu'elle eſt même nuiſible à la tranquillité & à la pureté du cœur.

Il commence au reſte en ces termes à s'expliquer ſur ce qu'il penſe de la Rhétorique.

„ Quelques perſonnes ont encore trou-
„ vé à redire que j'aye regardé l'étude
„ de la Rhétorique & de la Poëſie com-
„ me dangereuſe aux ſolitaires & comme
„ capable de leur corrompre l'eſprit & le
„ cœur. J'ai toûjours bien crû qu'on au-
„ roit peine à me paſſer cette cenſure.
„ Ces deux Arts ont trop d'admirateurs
„ pour manquer de défenſeurs. Mais je
„ ne puis parler des choſes que ſur les
„ idées que j'en ai, & ſuivant les idées
„ que j'ai de la Rhétorique ordinaire &
„ de la Poëſie, tout le Parnaſſe & tous
„ les Colleges deuſſent ils ſe ſoulever
„ contre moi, je ne puis en former un
„ jugement plus avantageux.

Ce ſçavant Ecrivain dont la fierté a quelque choſe de noble, envoya ſon livre à un grand Prélat, encore plus diſtingué par ſon eſprit & par ſa vertu, que par ſa naiſſance & par ſa dignité.

* Le Prélat qui a le goût excellent & qui ſe connoît mieux que perſonne en Eloquence & en Poëſie, frappé d'une doctrine ſi nouvelle, ne put s'empêcher de faire ſentir à l'Auteur qu'il n'étoit pas de ſon avis ; mais il le fit d'une maniere ſi honnête & ſi polie que celui qu'il attaque & qu'il combat fut charmé de ſon procedé. Le Lecteur en jugera & par la Lettre que ce Prélat écrivit à l'Auteur, & par les Réfléxions qu'il lui envoya, ſur le cinquiéme Eclairciſſement *De la Connoiſſance de ſoi-même.* On ne ſera pas fâché de voir la Lettre avant les Réflexions. La voici.

C'eſt proprement ici une querelle d'Allemand que je vous fais, mon cher Pere, ou plûtôt c'eſt un jeu d'eſprit que je vous envoye, qui m'a ſervi d'amuſement pendant quelques quarts d'heure; ne le prenez pas pour autre choſe, & ne croyez pas que ce que je penſe, que ce que je dis dans cet écrit, vaille mieux que ce que vous avez dit dans le vôtre. Cependant ne laiſſez pas d'examiner mes raiſons.

Feu Monſieur Du Bois me paroît être

* M. de Silleri Evêque de Soiſſons.

tombé dans la même confuſion d'idées touchant la vraye & la fauſſe Eloquence en une Préface qu'il a miſe à la tête d'une de ſes Traductions de ſaint Auguſtin. Ainſi, quand bien même vous auriez failli, vous auriez en cela des Compagnons illuſtres. Je vous aime toûjours tendrement, mon cher Pere : aimez-moi de même, & croyez moi tout-à-vous.

Comme cétte Lettre & les Réfléxions qui la ſuivent ſont tombées entre mes mains, avec la réponſe de l'Auteur & la Replique du Prélat; je n'ai pas balancé à faire paroître tout cela enſemble pour l'honneur de l'un & de l'autre; & je ſuis aſſeuré que la lecture n'en déplaira pas aux gens qui aiment la vraye Eloquence & la critique délicate.

Mais comme dans la Lettre que je viens de rapporter, il eſt parlé de la Préface du Traducteur des Sermons de S. Auguſtin, j'ai crû pouvoir ajoûter aux Réfléxions d'un Illuſtre Evêque celles qu'un fameux Docteur fit ſur l'Eloquence des Prédicateurs à l'occaſion de cette Préface peu de temps après que les Sermons de S. Auguſtin traduits en François furent imprimez.

RE-

* M. Antoine Arnauld Docteur de Sorbonne.

REFLEXIONS SUR L'ELOQUENCE.

VOtre dernier Ouvrage *De la connoiſſance de ſoi-même*, m'a extrémement plû mon R. P: il eſt rempli de recherches curieuſes & de vérítez ſolides. Vous eſtes loüable d'employer ſi bien vôtre loiſir.

Trouvez bon neanmoins, que je vous demande raiſon de certaines choſes, qui ne me paroiſſent pas aſſez exactes dans l'Eclairciſſement où vous traitez de la Rhétorique. Voici ce que c'eſt.

Vous vous ſervez d'abord improprement ce me ſemble des mots de Rhétorique & d'Eloquence. Car, mon Pere, par le mot de Rhétorique on entend communément l'Art qui enſeine à bien parler; & par celui d'Eloquence on entend l'uſage que l'on fait de cet Art.

Il y a donc la même difference entre la Rhétorique & l'Eloquence qu'il y a entre la Théorie & la Pratique. Cependant vous employez quelquefois le mot de *Rhétorique*, pour ſignifier l'uſage

ge que l'on fait de l'Art ; & quelquefois celui *d'Eloquence* pour ſignifier l'Art en lui-même.

Mais, ſans trop inſiſter là-deſſus, il ne me paroît pas que les matieres ſoyent aſſez démeſlées dans tout l'Eclairciſſement : vous y confondez preſque toûjours la vraye Rhétorique avec la fauſſe, & même vous y attaquez ſouvent la Rhétorique en général, bien que contre vôtre deſſein, à ce que je croi.

En effet, ſi vous prenez la peine de jetter les yeux ſur la definition que vous donnez de la fauſſe Rhétorique dans le premier chapitre de vôtre Eclairciſſement, vous y découvrirez des traits qui ne ſçauroient lui convenir, & qui à toute rigueur conviendroient plutôt à la vraye.

Par exemple, vous dites que la fauſſe Rhétorique eſt *l'Art de convaincre à force de paſſionner.* La fauſſe Rhétorique, mon Pere, ne convainc point à force de paſſionner ; car elle ne paſſionne pas, pour me ſervir de vôtre terme. Il n'appartient qu'à la vraye Rhétorique d'émouvoir les paſſions.

Vous ajoûtez que la fauſſe Rhétorique eſt *l'Art d'aller à l'eſprit par le cœur.* La fauſſe Rhétorique ne peut point être définie de la ſorte : puiſqu'elle ne poſſede point le talent de toucher le cœur.

Voici maintenant une choſe qui prouve, à mon avis, que vos idées ne ſont pas aſſez nettes ni aſſez diſtinctes. Vous dites au même endroit que j'ai cité, que la Rhétorique que vous avez deſſein de combattre, eſt *l'Art de perſuader ſans raiſon, l'Art de n'être point naturel, & de ſubſtituer l'artifice à la nature.*

Or, mon Pere, cet Art n'eſt point celui des Rhé-

Rhétoriciens ; mais tout au plus celui de ces gens, que l'Antiquité a nommé Rhéteurs; genre d'hommes aſſez frivole & qui n'a jamais tenu d'autre rang parmi les Orateurs, que celui que les Sophiſtes ont tenu parmi les Philoſophes.

N'auriez-vous point pu vous exprimer plus nettement, & dire que vous prétendiez combattre cette ſorte de Rhétorique qui ſubſtituë à la raiſon & au naturel dans les pieces d'Eloquence de faux brillans, des jeux de mots, des raiſonnemens forcez, des mouvemens affectez. Par là on auroit vû que c'eſt veritablement à la fauſſe Eloquence que vous en voulez & à la paſſion indiſcrette qu'ont pour elle les jeunes gens dont l'eſprit n'eſt pas encore formé.

En effet, il n'y a rien qu'on doive éteindre avec plus de ſoin dans les jeunes eſprits que le goût qu'ils ont pour ce fantoſme d'Eloquence. Il importe de leur faire ſentir que rien n'eſt plus mauvais que ces compoſitions falſifiées, où le jugement n'a preſque point de part; d'où la ſolidité des penſées eſt bannie; où les antitheſes, les exclamations, les Apoſtrophes frequentes tiennent lieu de tout; où, pourvû qu'il y ait des phraſes, on croit qu'il y a des choſes. Et c'eſt auſſi cette ſorte d'Eloquence qui eſt veritablement la fauſſe Eloquence; ou, pour parler comme vous, qui eſt veritablement la fauſſe Rhétorique.

Si après cela on vient aux moyens que vous employez dans vos paragraphes contre la fauſſe Rhétorique; on trouvera, à ce qu'il me ſemble, que la même équivoque regne par tout, & que vous y combattez beaucoup plus la vraye Eloquence que la fauſſe.

Par

Par exemple, vous employez un moyen ; qu'on retrouve dans tous vos paragraphes, & qu'on peut dire qui eſt l'unique fondement de vôtre ſyſteme. *C'eſt*, dites-vous, *que la Rhétorique eſt un Art qui ne nous remplit que d'idées & d'images ſenſibles ; un Art qui ne fait qu'ébranler l'imagination ; & qui ne parle à l'eſprit que par la voye de cette imagination ébranlée.*

Je n'examinerai point ici ſi ce moyen eſt ſolide. Mais, ſouffrez que je vous demande à vous-même s'il n'eſt pas plus clair que le jour, qu'on le peut employer contre la vraye Rhétorique, à plus juſte titre que contre la fauſſe.

Car enfin, il eſt certain que la fauſſe Rhétorique ne preſente point à l'eſprit des images aſſez vives pour le ſaiſir, pour le tranſporter ; & que les ornemens dont elle uſe ne ſont point aſſez parfaits, ni les mouvemens dont elle s'agite aſſez naturels pour ébranler l'imagination ; & aller enſuite à l'eſprit par la voye de cette imagination ébranlée.

Au lieu que la vraye Rhétorique maniant une verité avec art ; ne diſant que ce qu'il faut dire, & en la maniere qu'il le faut dire ; ne perdant jamais ſon ſujet de vuë, & ne s'animant qu'à propos, produit veritablement dans l'eſprit ces images vives & ſenſibles ; échauffe le cœur, ébranle l'imagination : & entraîne comme par une force imperieuſe le conſentement de l'Auditeur.

Vous répondrez à cela ſans doute, que la définition que vous donnez de la vraye Rhétorique exclut tous ces défauts ; enſorte que vôtre définition étant ſuppoſée, on ne ſçauroit plus les attribuër qu'à la fauſſe Rhétorique.

Mais

Mais auſſi, mon Pere, remarquez que ſi l'on examine de près vôtre définition de la vraye Rhetorique, on trouvera que vous avez une idée fort ſinguliere de cet Art; & que peu s'en faut que vous ne le conceviez comme un Art didactique qui enſeigne froidement une verité, à peu près comme la Logique donne les regles du Syllogiſme.

Cependant la vraye Rhétorique n'eſt rien moins que cela. Platon lui-même, qui la comparoit à l'Art de la cuiſine, qui n'eſt occupé qu'à falſifier les viandes, n'en a point eû l'idée que vous en avez. Et même cette comparaiſon dont il uſe, inſinuë manifeſtement qu'il en a eû une idée contraire.

En effet, la vraye Rhétorique n'eſt autre choſe que l'Art de perſuader une verité avec évidence, avec force, & avec grace. D'où il s'enſuit qu'il eſt du devoir d'un bon Orateur de raſſembler tous les argumens qui la prouvent, d'arranger ces argumens dans leur ordre naturel, de les revêtir enſuite des tours les plus propres à en faire ſentir le poids, de les orner de figures vives & d'images majeſtueuſes, d'uſer de phraſes bien conſtruites & d'expreſſions propres & nobles. Or cette idée d'un bon Orateur ne s'accorde gueres, à mon avis, avec l'idée froide & languiſſante que vous nous donnez du vôtre.

Je ſerois trop long: ſi je parcourois les raiſonnemens particuliers contenus dans vos paragraphes. Je me contenterai de toucher legerement ce que vous dites dans le premier; & par là je croirai avoir répondu à tout, puiſque vous raiſonnez par tout de la même ſorte.

Vous ditez donc dans ce premier paragraphe, que

que rien ne partage & ne remplit tant la capacité de l'esprit; que *ce qui échauffe l'imagination, & qui forme dans le cerveau de profondes traces des moindres objets.* D'où vous concluez que la fausse Rhetorique faisant cet effet, elle resserre & retrecit l'esprit.

Mais, à ce compte, mon Pere, la vraye Rhétorique le resserrera & le retressira encore davantage; puisque c'est elle veritablement qui échauffe l'imagination par la délicatesse de ses inventions, par la pompe de ses images, par la justesse de ses raisonnemens, par la varieté de ses tours, par la vivacité de ses figures, par la beauté de ses expressions, & enfin par tout ce que l'Art joint à un beau genie peut produire de plus insinuant & de plus hardi.

Au reste, vous attaquez la Rhetorique en general, lorsque vous dites: *Que la Rhetorique n'est gueres que l'Art d'échauffer l'imagination, & de graver dans le cerveau des traces profondes*: & qu'ensuite vous avoüez *que l'étude de la Rhétorique ne vous paroît pas fort necessaire.*

Je conviens avec vous que l'exercice de cet Art peut-être interdit aux jeunes solitaires: Mais d'ailleurs je suis persuadé qu'on ne doit point leur en cacher la Théorie.

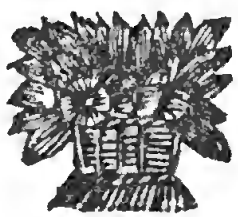
Car enfin, du moment que vous ne banniſſez point des cloistres l'étude de la Philosophie, on y doit admettre celle de la Theorie de la Rhétorique; puisque la Rhétorique prise en ce sens est une partie de la Philosophie, de même que la Musique est une partie des Mathematiques.

Les solitaires doivent donc savoir ce que c'est que le discours; ce qui en fait & la beauté & la force; ils doivent connoître les figures, leurs di-

divers noms & enfin tout ce qui appartient à la Theorie de la Rhétorique.

Mais ce qui décide la queſtion en ce point, c'eſt que vous avouez qu'ils doivent s'appliquer à entendre bien l'Ecriture-Sainte. Or le langage de l'Ecriture-Sainte étant extrémement figuré, il eſt viſible que plus la connoiſſance qu'ils auront de la Theorie de la Rhétorique ſera parfaite, plus ils démêleront heureuſement les ſens ſacrez; plus ils ſeront touchez de l'Eloquence & du ſublime des Prophetes.

Cependant, mon Pere, bien qu'il ſemble que je prenne ici le parti de la Rhétorique, ne penſez pas que je pouſſe trop loin l'eſtime que je fais de cet Art. Si c'etoit le lieu de m'en expliquer, je vous ferois voir que je n'outre rien là-deſſus; mais auſſi il me paroît que vous faites trop pencher la bàlance de l'autre côté. Je ſuis, &c.



REPONSE
DE L'AUTEUR
DE
La connoiſſance de ſoi-même.

MONSEIGNEUR,

J'AY lû avec un vrai reſpect & un égal plaiſir les excellentes réflexions que V. G. m'a fait l'honneur de m'envoyer, & qu'elle a bien voulu faire ſur l'Eclairciſſement où je m'explique touchant la Rhétorique. Quoique ces réfléxions ſoyent une vraye critique de cet Eclairciſſement, elles ſont aſſaiſonnées de tant de bonté, & je ſuis d'ailleurs ſi touché de la ſeule attention que vous avez bien voulu faire à mes fautes, que je préfererois de pareilles cenſures aux plus flateuſes approbations. Non, Monſeigneur, quoi que vous en diſiez, rien n'eût jamais moins l'air d'une querelle d'Allemand que celle que vous me faites. De mes jours je n'eus de querelle plus Françoiſe, ni plus polie. Tout ennemi que je ſois des procés & des démêlez, je voudrois en avoir une infinité de ſemblables : Eh ! plût à Dieu, Monſeigneur, que tous les querelleurs vous

vous reſſemblaſſent, & que leur ancre n'eût ni plus de fiel, ni plus d'acrimonie que la vôtre. Vous me faites l'honneur de me remontrer mes torts par des manieres ſi honnêtes & ſi inſinuantes, vous qui auriez tant de droit, & par vôtre caractere & par mes diſpoſitions envers vous, de m'en reprendre avec hauteur, que ma plus grande tentation ſeroit de les avouer ſans autre examen, & de paſſer condamnation à l'aveugle, ſi je croyois que cela dût vous plaire. Mais il n'y a nulle apparence. Vous m'ordonnez d'examiner, & je vois bien par là que vous deſirez que je me défende. C'eſt un petit combat que vous me faites l'honneur de me livrer. *C'eſt*, dites-vous, *un jeu d'eſprit*. Vous ne voudriez donc pas que je me laiſſaſſe gagner à plaiſir: vous n'aimeriez pas que je demandaſſe quartier dés la premiere attaque. Une victoire qui vous couſteroit ſi peu ne ſeroit nullement de vôtre goût. Je vais donc vous ſuivre, Monſeigneur, & puiſque vous le voulez, il faut vous diſputer le terrain pié à pié.

I.

Vous commencez, Monſeigneur, par trouver à redire à la négligence avec laquelle je me ſers indifferemment des termes de *Rhétorique* & *d'Eloquence*; quoiqu'*il y ait*, dites-vous, *la même difference entre la Rhétorique & l'Eloquence, qu'il y a entre la Théorie & la Pratique; vous employez le mot de Rhétorique pour ſignifier l'uſage que l'on fait de l'Art; & quelquefois celui d'Eloquence pour ſignifier l'Art en lui-même.*

J'avouë que l'extréme rigueur auroit demandé

dé plus d'exactitude; mais en cela j'ai ſuivi l'uſage, qui donne ſouvent le nom de l'effet à la cauſe, & celui de la cauſe à l'effet; cela arrive ſur tout en parlant des diſciplines pratiques; & ainſi on dit tous les jours d'un raiſonnement ſubtil; *Voilà une fine logique*; d'une conduite déreglée & libertine: *Voilà une étrange morale*. On dit encore en parlant de la diſcipline qui enſeigne la Pieté: *La Pieté demande les mouvemens du cœur*: Pourquoi donc ne pourroit-on pas dire en parlant de la diſcipline qui enſeigne le Rhétorique: *L'Eloquence demande qu'on éclaire l'eſprit, avant que de remuer le cœur*?

II.

Vous m'accuſez en ſecond lieu, Monſeigneur, de *confondre preſque toûjours la vraye Rhétorique avec la fauſſe*: & pour me conſoler de cette bevuë, vous avez la bonté de me donner un illuſtre compagnon, en la perſonne de feu Monſieur Du Bois. Mais, comme mon principal deſſein étoit d'éviter cette confuſion d'idées qu'on lui attribuë; ſi j'y étois tombé, ſon exemple, loin de me conſoler, ne ſerviroit qu'à me chagriner; puiſque je ne ſongeois qu'à ne le pas imiter. ç'a été uniquement dans cette vûë que j'ai crû devoir commencer & finir cette diſſertation par marquer le plus nettement qu'il m'a été poſſible les idées que j'attache aux termes de bonne & de fauſſe Rhétorique, de vraye & de fauſſe Eloquence.

J'ai appellé fauſſe Rhétorique *l'Art de perſuader à force d'ornemens, de figures & de mouvemens. L'Art de convaincre à force de paſſionner.*

L'Art

L'Art d'aller à l'eſprit par le cœur, & d'aller au cœur, par l'imagination. L'Art de perſuader ſans raiſon : ou du moins de prouver par des raiſons amenées de ſi loin, qu'elles ne peuvent ſe ſoutenir que par des mouvemens étrangers & convulſifs. L'Art de convaincre à force d'ébranler l'imagination * *& d'agiter le coeur. En un mot, l'Art de n'être point naturel, & de ſubſtituer l'artifice à la nature.*

J'ai appelé au contraire vraye Eloquence celle *qui plus occupée du ſoin d'éclairer que de celui d'étourdir, plus appliquée à perſuader qu'à convaincre, ne va au cœur que par l'eſprit, & ne ſonge à remuer* † *celui-là qu'après y avoir fait entrer la verité toute pure, & qu'après l'y avoir amenée beaucoup plus par la force des raiſons, que par les figures & les mouvemens.*

J'ai encore fait à la fin de cet éclairciſſement un ample portrait de la vraye Eloquence, dans lequel je crois avoir marqué nettement la plus grande partie des caracteres qui lui conviennent & de ceux qui ne lui conviennent pas, & qui n'appartiennent qu'à la fauſſe Eloquence, que je combats. Après m'être ainſi expliqué au commencement & à la fin de cet écrit, j'avois compté qu'il n'étoit pas neceſſaire de repeter mes définitions à chaque article; qu'il ne ſeroit pas aiſé à un Lecteur attentif de prendre le change, & qu'on démêleroit facilement dans chaque paragraphe à laquelle des deux eſpeces d'Eloquence j'en veux. Il ſemble cependant, Monſeigneur, à prendre vôtre écrit à la lettre que je me ſois mécompté ſur cela : mais je vois bien ce que

* Page 377. † Page 378.

c'eſt. Vous faites attention à une certaine eſpece de Lecteurs dont les préjugez les empêchent de démêler ce qu'ils ſont bien-aiſes de confondre, & qui chagrins de ſe voir enlever une fauſſe Eloquence dont ils ſont enchantez, ſont ravis d'avoir le vain prétexte d'une prétenduë confuſion d'idées, pour pouvoir ſe plaindre que c'eſt la vraye Eloquence qu'on leur ravit.

III.

En effet, Monſeigneur, je ne puis croire que ce ne ſoit en leur nom que vous me formez une partie des difficultez qui ſuivent. Vous attaquez un des traits que je donne à la fauſſe Rhétorique, ſçavoir que *c'eſt l'Art de convaincre à force de paſſionner*; & vous dites que *la fauſſe Rhetorique ne convainc point à force de paſſionner; qu'elle ne paſſionne point*; & qu'*il n'appartient qu'à la vraye Rhétorique d'émouvoir les paſſions*. Pardonnez-moi, Monſeigneur, ſi je ne puis me rendre à cette déciſion. Il me paroît qu'émouvoir les paſſions, eſt quelque choſe de commun à la vraye & à la fauſſe Rhétorique; & la difference que j'y trouve, eſt que la vraye ne remuë les paſſions qu'après avoir éclairé l'eſprit; au lieu que la fauſſe, ſans ſe mettre en peine de l'eclairer, ne tend qu'à le convaincre à force de paſſionner & d'étourdir.

IV.

Un autre trait que je donne à la fauſſe Rhétorique, & qui n'eſt pas encore de vôtre goût, eſt celui *d'aller à l'eſprit par le cœur*. Vous le rejet-

jettez en disant, que *la fausse Rhétorique ne posséde point l'Art de toucher le cœur.* Mais, Monseigneur, l'Art de toucher le cœur est il si extraordinaire, qu'il ne puisse convenir à la fausse Rhétorique? La simple vûë d'un objet non seulement animé, mais même inanimé, le seul son d'un instrument qui fait plaisir, n'est-il pas capable de toucher le cœur? Tout ce qui peut exciter les passions & fraper vivement l'imagination; tout ce qui peut donner quelque plaisir, est capable de toucher le cœur; pourquoi donc la fausse Rhétorique, je veux dire le discours du monde le plus irregulier prononcé par un objet animé avec des airs vifs & agréables ne le toucheroit-il pas?

V.

Mais, *voici*, dites-vous, *une chose qui prouve que vos idées n'ont point été assez démêlées.* Vous dites que *la Rhétorique que vous avez dessein de combattre, est l'Art de persuader sans raison; l'Art de n'être point naturel & de substituer l'artifice à la nature. Or, mon Pere, cet Art n'est point celui des Rhétoriciens; mais tout au plus celui des Rheteurs, &c.*

Permettez moi, Monseigneur, de vous dire que rien n'est plus propre que ce raisonnement à faire voir que c'est la fausse Rhétorique que je combats, & que mes idées ont été à cet égard sufisamment démêlées. Je n'ai pour cela qu'à donner à cet argument la même forme dont vous vous servez. La voici.

Je déclare nettement que la Rhétorique que je combats est l'Art de persuader sans raison, l'Art

de n'être point naturel, & de ſubſtituer l'artifice à la nature.

Or, ſelon vous, Monſeigneur, *cet Art n'eſt point celui des Rhétoriciens; mais tout au plus celui des Rheteurs*; c'eſt-à-dire, comme vous l'expliquez, celui des *faux Rhétoriciens.*

Il eſt donc évident, & je l'ai nettement marqué, que la Rhétorique que je combats n'eſt pas la bonne, mais la fauſſe Rhétorique.

VI.

Cela répond, comme vous le voyez, Monſeigneur, à la queſtion que vous me faites enſuite, *ſi je ne pouvois pas m'exprimer plus nettement.* Je me perſuade que vous voyez bien que ce raiſonnement fait voir qu'il étoit difficile que je m'expliquaſſe plus nettement.

Mais, ajoûtez vous, *n'auriez vous pas pû dire que vous prétendiez combattre cette ſorte de Rhétorique qui ſubſtituë à la raiſon & au naturel dans les piéces d'Eloquence, de faux brillans, des jeux de mots, des raiſonnemens forcez, des mouvemens affectez? Par là on auroit vû que c'eſt veritablement à la fauſſe Eloquence que vous en voulez.*

Mais de grace, Monſeigneur, n'eſt-ce point avoir dit tout cela équivalemment que d'avoir aſſuré, comme je l'ai fait, que *la Rhétorique que j'avois deſſein de combattre, eſt l'Art de perſuader ſans raiſon*; l'Art *de n'être point naturel, & de ſubſtituer l'artifice à la nature.* Quelle difference eſſentielle peut-on trouver entre ces expreſſions qui ſont les vôtres: *ſubſtituer de faux brillans & des jeux de mots à la raiſon & au naturel*:

rel: & ces autres qui ſont les miennes: *perſuader ſans raiſon, n'être point naturel, ſubſtituer l'artifice à la nature?* Je doute qu'il ſe trouve perſonne à qui elles ne paroiſſent paralleles.

Il eſt vrai qu'en cet endroit je n'ai point exprimé formellement *les faux brillans, les jeux de mots, les raiſonnemens forcez, les mouvemens affectez.* Mais, outre que les termes de *ſubſtituer l'artifice à la nature* comprennent tout cela, je l'ai encore tant de fois exprimé formellement dans le reſte de l'éclairciſſement, que j'ai même apprehendé qu'on n'y trouvât du trop. N'ai je pas tant dit que cette fauſſe Eloquence *n'eſt qu'un amas de figures & de fictions, qui vont toûjours bien au delà de l'exacte verité; & qu'on peut juſtement appeller de pompeuſes & de magnifiques impoſtures? Qu'elle fait valoir les moindres lueurs, recevoir les plus petites vrai ſemblances, donner aux plus foibles raiſons l'air de la plus grande ſolidité* *? *Qu'une pointe, une antitheſe, un batement de mains, une exclamation, un coup de tête, une contorſion, y eſt ſouvent une preuve invincible* †? *Que ces couleurs, ces brillans, ces ornemens amenez de loin ne ſont propres qu'à faire prendre le change* *? *Que la Rhétorique vulgaire n'eſt gueres occupée que de ces vains ornemens & de ces mauvais aſſaiſonnemens* †? *Enfin que cette Rhétorique n'eſt nullement l'Art de perſuader par raiſon; mais l'Art de déterminer, d'enchaîner & de convaincre machinalement* *? Pourroit-on, Monſeigneur, marquèr en plus de manieres, que ce n'eſt qu'à la fauſſe Eloquence que j'en veux?

* Page 430. † Page 400. * Page 421. † Page 420.
* Page 416.

VII.

Vous ne vous contentez pas, Monſeigneur, de vouloir que j'aye parlé de la Rhétorique d'une maniere ambiguë, vous m'accuſez même de *combattre, beaucoup plus la vraye Eloquence que la fauſſe* : & vous croyez en avoir trouvé une preuve dans ce que je dis de la fauſſe Eloquence, *qu'elle ne nous remplit que d'idées & d'images ſenſibles : qu'elle ne fait qu'ébranler l'imagination ; & qu'elle ne parle à l'eſprit que par la voye de cette imagination ébranlée.* Sur cela vous me faites l'honneur de me *demander, s'il n'eſt pas plus clair que le jour qu'on peut employer ce moyen contre la vraye Rhétorique à plus juſte titre que contre la fauſſe.*

A cette queſtion vous voulez bien que j'aye l'honneur de vous répondre qu'on ne peut employer ce moyen contre la vraye Rhétorique, à moins qu'il ne ſoit ſûr que ces traits lui conviennent. Or quelle apparence que vous puiſſiez croire que la vraye Rhétorique, ou la vraye Eloquence *ne nous remplît que d'idées & d'images ſenſibles ; qu'elle ne fît qu'ébranler l'imagination ; & qu'elle ne parlaſt à l'eſprit que par cette imagination ébranlée?* N'eſt-il pas plus clair que le jour, que la vraye Eloquence doit mettre en uſage les idées purement intelligibles, & que c'eſt particulierement par là que ſe forme l'évidence ; & qu'ainſi, loin de ne *s'appliquer qu'à ébranler l'imagination, & de ne parler à l'eſprit que par ces ébranlemens*, elle va, tout autant qu'elle peut, directement à l'eſprit, ſans faire paſſer par l'imagination ces idées intelligibles, ſur leſquelles auſſi bien

bien cette faculté ne trouve aucune priſe? La vraye Eloquence peut cependant ébranler auſſi l'imagination ; mais ce ne doit être qu'après avoir perſuade l'eſprit par la lumiere des idees, & que pour porter le cœur à la pratique, lorſqu'il s'agit des veritez pratiques. Auſſi eſt-ce à peu près l'idée que vous en donnez vous même, Monſeigneur, lorſque vous dites: *La vraye Rhétorique maniant une vérité avec Art; ne diſant que ce qu'il faut dire, & en la maniere qu'il doit être dit; ne perdant jamais ſon ſujet de vûë, & ne s'animant qu'à propos, produit véritablement dans l'eſprit ces images vives & ſenſibles, échaufe le cœur, ébranle l'imagination, & entraîne le conſentement de l'Auditeur.* Que j'ai de joye, Monſeigneur, de voir que malgré l'oppoſition que vous prenez plaiſir de me temoigner ſur le chapitre de la Rhétorique, ce que vous en penſez dans le fond n'eſt preſqu'en rien different de ce que j'en penſe; ce ſeul endroit ne me permet pas d'en douter. Vous y gardez, à peu près, l'ordre que je viens de marquer entre l'illumination de l'eſprit, l'ebranlement de l'imagination, & le mouvement du cœur. Car, *ne dire que ce qu'il faut dire, & en la maniere qu'il doit être dit, & ne point perdre ſon ſujet de vûë*, c'eſt ne parler encore qu'à l'eſprit, & ne ſonger qu'à l'éclairer, ſans ebranler l'imagination. Et quel retranchement ce ſeul article ne fait-il pas? Quel banniſſement de figures, de fictions, d'antitheſes, de jeux de mots, de faux brillans, &c? Vous voulez enſuite qu'on *s'anime*; mais qu'on *ne s'anime qu'à propos*; ce qui tend encore à échauffer le cœur ſans beaucoup ébranler l'imagination; & ainſi, Monſeigneur, ſelon vous même

me la vraye Rhétorique eſt fort éloignée de ne s'appliquer qu'à ébranler l'imagination. Il n'eſt donc pas poſſible que ce ſoit ſerieuſement que vous avez dit, qu'en combattant une Rhétorique qui ne s'appliqueroit qu'à cela, j'ai combattu la vraye Rhétorique.

VIII.

Mais, dites-vous, *la fauſſe Rhétorique ne preſente point à l'eſprit des images aſſez vives pour le ſaiſir.... Et ſes mouvemens ye ſont point aſſez naturels pour ébranler l'imagination.*

Vous ſçavez, Monſeigneur, qu'il y a bien de la difference entre *ſaiſir l'eſprit* & *ébranler l'imagination.* Le premier n'eſt l'effet que des idées claires & nettes, que de l'évidence: au lieu que le ſecond eſt naturellement produit par les images ſenſibles, pourvû qu'elles ayent quelque vivacité. Et ainſi ſaiſir l'eſprit n'appartient nullement à la fauſſe Rhétorique: mais rien ne lui convient mieux que d'ébranler l'imagination; parce que tout ſon manége ne conſiſte qu'à former de grandes & de vives images.

IX.

Vous objectez, Monſeigneur, que j'ai *une idée fort ſinguliere de la vraye Rhétorique, & que peu s'en faut que je ne la conçoive comme un Art didactique, qui enſeigne froidement une verité*; & cela parce que j'ai dit qu'*elle eſt plus appliquée à éclairer qu'à étourdir & qu'elle ne ſonge à remuër le coeur qu'après avoir répandu la lumiere ſur l'eſprit.* Mais, Monſeigneur, dire qu'elle éclaire plus qu'elle n'étour-

tonrdit, eſt-ce dire qu'elle ne fait point de bruit? dire qu'elle ne remuë le cœur qu'après avoir éclairé l'eſprit, eſt-ce dire qu'elle ne remuë point du tout le cœur?

Vous ajoûtez que *Platon, qui compare la Rhétorique à l'Art de la cuiſine, qui n'eſt occupée qu'à falſifier les viandes, n'en a point l'idée que j'en ai.* Eh! de grace, Monſeigneur, voudriez-vous croire que ce fût de la vraye Rhétorique, & non pas de la fauſſe que Platon eût parlé ainſi? voudriez-vous vous même la mépriſer aſſez, pour ne la croire propre qu'à falſifier tous les Sujets qu'elle traite par de vains ornemens & de mauvais aſſaiſonnemens? Non, Monſeigneur, vous en avez une idée bien differente, & ſi juſte, que je ne crains pas de vous dire que je n'en veux point d'autre, & que vous trouverez même que je n'en ai point eu d'autre, ſi vous voulez bien vous donner la peine de comparer le portrait que j'en ai fait avec celui que vous faites ici. Le voici.

La vraye Rhétorique, dites-vous, *n'eſt autre choſe que l'Art de perſuader une verité avec évidence, avec force, & avec grace.*

C'eſt-là, Monſeigneur, l'idée que je m'en ſuis toûte ma vie formée; & vous le pouvez voir dans tous les portraits que j'en ai faits. Je veux ſeulement qu'*elle ait plus de ſoin d'éclairer l'eſprit, que de flatter l'oreille, de perſuader que de convaincre.* Je deſire que ſa *grace n'éclate point par des couleurs empruntées.* Je ſouhaite qu'elle *ſe mette plus en peine de la force des penſées & du poids des raiſons, que de la pompe des mots & de l'ajuſtement des phraſes.* Vous ajoutez,

D'où il ſenſuit qu'il eſt du devoir d'un bon Ora-

teur de raſſembler tous les argumens qui la prouvent, d'arranger ces argumens dans leur ordre naturel; de les reveſtir enſuite des tours les plus propres à en faire ſentir le poids, & de les orner des figures vives & d'images majeſtueuſes.

Je conviens encore parfaitement de tout cela; & je l'ai aſſez marqué par ces termes. *Elle diſtribuë judicieuſement ſon ſujet; elle en arrange les parties avec ordre; elle en lie les preuves d'une maniere ſuivie & propre à la conviction.* Je ne lui interdis nullement *les figures*, & bien moins les *images majeſtueuſes*: je deſire ſeulement, qu'elle *ne cherche point de vains ornemens, ni de bizares ajuſtemens*; & qu'*elle ne s'aſſujettiſſe point baſſement à l'arrondiſſement des periodes, & la ſymmetrie des figures.* En un mot, Monſeigneur, je n'ai gueres blamé que l'excès, la profuſion, le mauvais choix, la mauvaiſe application, la violence & le contretemps des mouvemens & des figures: & ainſi, Monſeigneur, je ne penſe pas que vous trouviez que l'idée que j'ai de la vraye Rhétorique ſoit differente de la vôtre; mais vous avez voulu un peu vous divertir à mes dépens, en me donnant ainſi à courre; & je veux bien continuer à vous en donner le plaiſir.

X.

Pour achever de m'embarraſſer, vous attaquez ce principe, dont j'ai fait un grand uſage: Que *rien ne partage & ne remplit tant la capacité de l'eſprit que ce qui échauffe l'imagination, & qui forme dans le cerveau de profondes traces des moindres objets.* Et qu'ainſi *la fauſſe Rhétorique faiſant cet effet, elle reſerre & retreſſit l'eſprit.*

Je

Je n'aurois pas crû qu'on pût conteſter ni ce principe ni cette conſequence. Et pour le principe, je l'ai, ce me ſemble, ſuffiſamment prouvé, en faiſant voir que ce qui échauffe le plus l'imagination ſont les ſenſations, ou les images ſenſibles; & que les ſenſations ſont des manieres d'être de nôtre ame, qui doivent partager ſa capacité bien autrement que les pures idées qui ſont hors d'elle.

La conſequence ne ſera pas moins conſtante, s'il eſt vrai que la fauſſe Rhétorique échauffe l'imagination, & forme dans le cerveau de profondes & d'énormes traces des moindres objets: or c'eſt là juſtement ce que j'entens par la fauſſe Rhétorique que je combats: & ainſi tout eſt inconteſtable dans mon raiſonnement. Voici cependant, Monſeigneur, de quelle maniere vous le combattez.

A ce compte, dites-vous, *la vraye Rhetorique reſſerrera & retreſſira encore davantage l'eſprit.*

J'avouë, Monſeigneur, qu'il ne paroît pas d'abord d'où vous pouvez tirer une ſi étrange conſequence. Afin qu'elle fût juſte, il faudroit non ſeulement que la vraye Rhétorique reſſemblât à la fauſſe: mais même qu'elle la ſurpaſſât en mouvemens, en figures outrées, en idées ſenſibles, en images énormes: or c'eſt ce qui ne ſe peut dire, ſans donner à la vraye Rhétorique les caracteres de la fauſſe.

Mais, dites-vous, *c'eſt la vraye Rhétorique qui veritablement échauffe l'imagination.*

Ce ne ſeroit pas aſſez qu'elle échauffât pour juſtifier vôtre conſequence; il faudroit qu'elle échaufât plus que ne fait la fauſſe. Mais c'eſt ce qui ne ſe prouvera jamais. La vraye Rhétorique

va & parle directement à l'eſprit ; & ce n'eſt qu'indirectement, & le moins qu'il ſe peut qu'elle parle à l'imagination. Comment donc l'échauffe-roit-elle?

C'eſt, repliquez-vous, *par la délicateſſe de ſes inventions.*

Permettez-moi, Monſeigneur, de vous dire qu'on ne void pas bien que la délicateſſe des inventions ſoit fort propre à échauffer l'imagination. Ce qui eſt ſi fin & ſi délicat n'eſt pas même de ſon reſſort : elle demande un objet plus groſſier & plus palpable.

C'eſt, dites-vous encore, *par la pompe de ſes images.*

Cette pompe peut bien lui donner de l'admiration & du reſpect ; mais je ne penſe pas qu'elle puiſſe l'échauffer.

C'eſt encore, dites-vous, *par la juſteſſe de ſes raiſonnemens.*

Avec vôtre permiſſion, Monſeigneur, cette juſteſſe des raiſonnemens n'eſt point encore du reſſort de l'imagination : ce ne peut être l'objet que de l'eſprit pur.

C'eſt enfin, dites-vous, *par la varieté de ſes tours, par la vivacité de ſes figures, & par la beauté de ſes expreſſions.*

Il eſt vrai que tout cela eſt du reſſort de l'imagination. Mais *la varieté des tours* & *la beauté des expreſſions* ſont plus propres à la réjouïr qu'à l'échaufer. Il n'y a donc proprement que la vivacité des figures qui ſoit propre à cet effet ; mais comme elle n'en uſe que ſobrement, & qu'elle a plus de ſoin d'éclairer que d'étourdir, cette chaleur ne partage que très-peu la capacité de l'eſprit.

XI. Vous

XI.

Vous m'accuſez, Monſeigneur, d'attaquer la Rhétorique en général, lorſque je dis, que *ſon étude ne me paroit pas fort neceſſaire.*

Mais au moins c'eſt n'attaquer que ſa neceſſité; & il faut bien que vous ne la croyez pas plus neceſſaire que moi; puiſque vous convenez que *l'exercice de cet Art peut être interdit aux jeunes ſolitaires:* car il eſt fort inutile d'étudier un Art qu'il n'eſt pas permis d'exercer.

C'eſt ce qui fait que je ne comprens pas comment, après cet aveu, vous croyez qu'on ne puiſſe ſe diſpenſer de leur en apprendre *la Theorie, les differences des figures, leurs divers noms, &c.*

XII.

C'eſt, dites-vous, *que les ſolitaires doivent s'appliquer à entendre bien l'Ecriture-Sainte: or le langage de ce divin Livre eſt extremement figuré.*

Mais, Monſeigneur, ne peut-on être touché d'une figure, & en ſentir tout l'effet, ſans ſavoir ſon nom, ſon efficace & ſa difference d'avec les autres? croyez-vous que les deux Pelerins d'Emaüs, qui ſe trouverent ſi touchez & ſi embraſez des diſcours de Jeſus-Chriſt, ſuſſent bien le nom, l'eſpece & la difference de cette figure dont le Seigneur les apoſtropha, *ſtulti & tardi corde ad credendum?* Non, Monſeigneur, l'effet des figures n'eſt pas un effet de connoiſſance, mais de ſentiment: elles ſe ſentent infiniment mieux qu'elles ne ſe connoiſſent; & loin que l'examen que l'on feroit de leurs differences ſervît à en augmenter l'effet, il ſeroit

capable de l'empeſcher ou de l'affoiblir. C'eſt le ſort de toutes les choſes de gout & de ſentiment. Lorſqu'il s'agit de goûter actuellement & de ſentir la douceur d'un fruit, les réflexions que l'on feroit ſur les configurations de ſes parties, ſur ſon nom, ſur ſon eſpece & ſa difference d'avec les autres fruits ne pourroient ſervir qu'à affoiblir le ſentiment qu'on en auroit.

Voilà, Monſeigneur, plus en détail, & plus préciſément ce que je penſe de la Rhetorique. Je n'ai point apprehendé de continuër à ſoutenir ce que j'avois avancé dans le cinquiéme Tome de la connoiſſance de ſoi-même, & de me défendre des attaques que vous m'avez fait l'honneur de me donner ſur ce ſujet; parce que je les ai regardées, ſuivant vos intentions, comme un pur jeu d'eſprit, dans lequel vous avez bien voulu que j'entraſſe; & que dans le fond je ſuis perſuadé qu'étant naturellement auſſi éloquent que vous êtes, vous ne faites pas pas fort grand cas de la Rhétorique artificielle, & ſur tout de cette fauſſe Rhétorique que j'ai attaquée Sans cela, Monſeigneur, je n'aurois eu qu'une extréme peine à me défendre; & peut-être vous aurois-je rendu les armes dès le commencement par la veneration que j'ai pour vos lumieres, & par le profond reſpect avec lequel je ſuis.

MONSEIGNEUR,

de V. G.

Le tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur. ***

RE-

RÉPLIQUE

A L'AUTEUR

DE

La connoiſſance de ſoi-même.

J'AI été ſi occupé, mon Pere, depuis le jour que votre Réponſe à mes Réfléxions m'a été renduë, qu'à peine ay-je eû le loiſir de la lire, & de faire de tems en tems de nouvelles Réfléxions ſur ce qu'elle contient. Enfin j'ai trouvé un moment favorable, & je ſors de la lire avec application. Mais j'éprouve la verité de ce que j'ai toûjours oui dire, qu'il n'y a point de fin aux diſputes des gens de Lettres, & que leurs querelles ſont éternelles. Je vais aujourd'hui ſoutenir admirablement ce caractere, en vous contrediſant comme ſi vous vous étiez trompé. Ce qu'il y a de bon, c'eſt que les querelles des amis ſont de la nature de celles dont parle Terence, *bellum pax rurſum.* Et à dire vrai, vous vous défendez avec tant de politeſſe & tant de bonté, qu'il faudroit que je fuſſe d'une étrange humeur pour mettre du ſerieux dans notre diſpute. Outre que

la

la matiere ne le ſouffre pas. Car que vous vous trompiez, ou que je me trompe dans la queſtion dont il s'agit, la Republique, comme on dit, n'en ſera pas moins bien gouvernée. Il doit être permis de ſe délaſſer par un amuſement honête; & c'eſt ce que nous faiſons. Entrons en matiere.

I.

Vous ne vous défendez point aſſez bien à mon avis, ſur la negligence dont je vous ai accuſé dans l'uſage que vous faites des termes de *Rhetorique* & *d'Eloquence*. En effet j'avoüe qu'on dit tous les jours d'un raiſonnement ſubtil, *voila une fine Logique*. D'une conduite déreglée & libertine, *voilà une étrange morale*. Mais prenez garde, s'il vous plaît, que ces façons de parler ſont figurées; & qu'ainſi, bien qu'on puiſſe en uſer avec grace dans le langage ordinaire, on ne peut nullement s'en ſervir dans un Traité Dogmatique, où il eſt d'obligation d'employer les termes dans leur ſignification ſimple.

Au reſte ce n'a pas été tout-à-fait ſans deſſein, que j'ai relevé l'improprieté avec laquelle vous vous êtes ſervi de ces termes. Car de cela ſeul que dans un traité fait exprés, on uſe improprement de termes ſi eſſentiels, il s'enſuit fort bien que l'on n'a point eu une idée aſſez préciſe de ce que l'on prétendoit y combattre.

II.

Maintenant, vous aſſurez que ç'a éte uniquement en vüe de ne tomber pas dans la confuſion d'idées

d'idées qu'on a reprochée au Traducteur des Sermons de S. Auguſtin, *que vous avez cru devoir commencer & finir cette diſſertation, par marquer le plus nettement qu'il vous a été poſſible les idées que vous attachiez aux termes de bonne & de mauvaiſe Rhetorique, de vraye & de fauſſe Eloquence.* Et ſur cela, vous alleguez les definitions que vous avez données, ou plutôt les deſcriptions que vous avez faites de ces deux ſortes de Rhétorique & d'Eloquence. A quoi vous ajouſtez le portrait de la vraye Eloquence, que vous avez mis à la fin de vôtre éclairciſſement. Puis, de toutes ces choſes, vous concluez, qu'on ne ſauroit ſe méprendre à la ſorte de Rhetorique que vous avez eu deſſein de combattre.

Permettez-moi de vous dire, mon Pere, qu'on le peut parfaitement bien; & même que ce ſont ce portrait & ces définitions qui donnent lieu de le faire; ſur tout celle que vous donnez de la fauſſe Rhétorique.

III.

En effet, mon Pere, par quels argumens eſperez-vous ſoutenir la verité de cette propoſition, *qu'émouvoir les paſſions eſt quelque choſe de commun à la vraye & à la fauſſe Eloquence?*

Il faut convenir que dans ſes pieces, où même la fauſſe Eloquence a le plus de part, il ſe rencontre quelquefois des endroits qui émouvent. Mais remarquez que ces endroits appartiennent de droit, pour, pour ainſi dire, à la vraye Eloquence, & nullement à la fauſſe; qu'alors c'eſt un bon Orateur qui parle, & non pas un mauvais. Il eſt rare, en effet, qu'un Orateur, quelque mau-

mauvais qu'il ſoit, diſe toûjours mal, en ſorte que dans tout un Ouvrage, il ne lui échappe aucun trait digne d'approbation.

Et cela eſt general en toutes choſes, lorſqu'un méchant homme parmi une infinité de méchantes actions qu'il commet, en fait une bonne, on ne l'attribue point à ſa méchanceté naturelle, mais à un reſte de vertu qui ſubſiſtoit dans ſon cœur.

De même, on dit d'un mauvais Architecte, qui dans un grand Baſtiment a imaginé heureuſement un beau morceau d'Architecture, qu'en cet endroit là il a été bon Architecte; bien qu'en tout le reſte de l'édifice, il n'ait fait paroître qu'un mauvais gout.

Et au reſte l'experience fait connoître que les Auditeurs ſortent froids d'un diſcours, où l'Orateur n'aura employé pour prouver ſon ſujet, *que des raiſons amenées de ſi loin qu'elles ne peuvent ſe ſoutenir que par des mouvemens étrangers & convulſifs.* C'eſt-a-dire par des mouvemens dereglez & plus pleins de violence que de force.

Et cela eſt ſi vrai, que dans tous les temps, on s'eſt mocqué de ces Orateurs qui prétendent arracher des larmes à leurs Auditeurs, ou leur imprimer de la terreur, ou exciter en eux quelque autre mouvement, à force de dire de grands mots, d'uſer hors de propos de figures *violentes, étrangeres, convulſives*; en un mot, quiſſans être épris d'aucune paſſion, s'imaginent pouvoir en inſpirer aux autres en criant bien fort & en ſe tourmentant ſans raiſon.

C'eſt donc une verité certaine, qu'il n'appartient qu'à la vraye Eloquence d'émouvoir les paſſions; que cette proprieté fait partie de ſon eſſence;

ce; & qu'on ne peut dire, ſans confondre les idées des choſes, que cela lui eſt commun avec la fauſſe Eloquence.

Mais permettez-moi de former ici ma conjecture ſur ce qui a donné lieu à la concluſion de vos idées; & de deviner pourquoi vous avez attribué tant de force a la fauſſe Eloquence.

Vous avez obſervé que le vulgaire, & entre-autres les jeunes ſolitaires étoient vivement touchez de certaines pieces pleines de faux brillans, de penſées recherchées, de mouvemens déreglez & de figures violentes, telles que ſont les apoſtrophes, les exclamations, les proſopopées: d'où vous concluez deux choſes.

L'une, que la fauſſe Eloquence conſtituoit un Art particulier & diſtingué de la vraye Rhétorique. L'autre, qu'un Art capable de produire des effets auſſi vifs que ceux dont vous aviez été témoin, devoit avoir beaucoup de force.

Au lieu que vous auriez dû penſer deux choſes toutes oppoſées. L'une que la fauſſe Eloquence ne conſtituoit point un Art particulier, puiſqu'elle n'eſt veritablement autre choſe, que défaut & que manquement d'Art, étant viſible que tout homme qui compoſe un diſcours de la nature de ceux dont nous parlons, ne le fait tel, que parce que manquant ou de génie, ou de diſcipline, ou ſouvent de tous les deux enſemble, il n'a pû arriver à la perfection de l'Art. Et l'autre, que le mauvais goût du vulgaire, & ſur tout celui des jeunes gens dont l'eſprit n'eſt point encore ouvert, ne concluoit rien pour la force d'un Art.

IV. On

IV.

On ne doit donc pas s'étonner après cela, de vous entendre dire que, *le discours du monde le plus irregulier, prononcé par un objet animé, avec des airs vifs & agréables, est capable de toucher le cœur*, d'où vous concluez, que *l'Art de toucher le cœur n'est pas si extraordinaire, qu'il ne puisse convenir à la fausse Eloquence.* Ce langage est l'effet de la même confusion d'idées. En effet, c'est ne prendre pas garde que l'action fait partie de l'Orateur; que, pour l'ordinaire, c'est par l'action qu'on plaît le plus à la multitude; & que sans l'action on déplaît même aux gens de bon goût: ce qui est tellement vrai, qu'un Orateur qui ne sera point exact dans la composition, qui disposera mal un sujet, enfin qui aura les plus grands défauts, pourra plaire, si d'ailleurs il brille par l'action. Aussi Demosthene préferoit-il l'action par rapport à l'impression qu'elle fait, à toutes les autres parties qui rendent un Orateur excellent. C'est donc confondre les choses, que d'attribuer les effets de l'action à la fausse Eloquence.

V.

Au reste, j'ai toûjours fait distinction entre l'Orateur, le méchant Orateur, & le Rhéteur. L'Orateur, est celui qui use de son Art parfaitement: le méchant Orateur, est celui qui en use imparfaitement. Le Rheteur, est celui qui en use avec subtilité: ce qui ne va point sans un dessein de surprendre. Je puis m'être trompé en établissant cette division, je ne le crois pas neanmoins.

moins. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que dans mon idée, il y a de la difference entre le méchant Orateur & le Rheteur. Ce qui ſuffit pour que vous ne puiſſiez pas former contre moi cette ſorte d'argument que les Logiciens appellent *ad hominem*; en concluant comme vous faites de mes propres paroles, que vos idées ont été ſuffiſamment démeſlées dans vôtre éclairciſſement, touchant la ſorte de Rhétorique que vous y combattez.

VI.

Pour ici, mon Pere, nous ſommes preſque d'accord; car vous prétendez que vos expreſſions ſont équivalentes aux miennes, & que ſi nous ne convenons pas dans les termes, au moins convenons-nous dans la choſe.

Mais de bonne foi, cela eſt-il tout à fait ainſi. Vous voulez combattre l'Eloquence vulgaire; c'eſt-à-dire, cette Eloquence dont toute la force conſiſte en des penſées plus brillantes que ſolides, & en des mouvemens plus violens que naturels. Et au lieu de vous ſervir pour cela d'expreſſions ſimples, vous employez des expreſſions doubles, au ſens deſquelles on peut ſe méprendre.

Car, je vous prie, dites-moi ce que c'eſt que *l'Art de perſuader ſans raiſon?* y a-t'il un Art particulier de cela? Si ce n'eſt comme je vous l'ai dit, celui des Rheteurs. Faites-moi entendre ce que c'eſt que *l'Art de n'etre point naturel?* y a-t'il quelque part des gens qui s'étudient à écrire d'une maniere qui ne ſoit pas naturelle.

J'avoue qu'il y a des gens, & le nombre en eſt grand, qui prouvent mal un ſujet, & qui prennent pour de bons raiſonnemens, des raiſonne-

nemens ou foibles ou faux. On doit reconnoître que peu de gens ſçavent attraper le naturel dans leurs Ouvrages. Mais d'où cela vient-il, mon Pere ? cela vient, comme je l'ai dit plus haut, de ce qu'ils manquent ou d'Art, ou de genie, ou de tous les deux enſemble.

Ainſi, quand je vous ai demandé, ſi vous n'auriez point pû vous exprimer plus nettement; à parler naturellement, j'ai prétendu vous avertir que vous n'étiez point au fait; en ce qu'il y avoit erreur à ſuppoſer un Art particulier & ſubſiſtant à part, de la fauſſe Eloquence. Tandis que la fauſſe Eloquence n'eſt veritablement rien de plus qu'abſence, & privation d'Art; outre que mes expreſſions marquent le caractere vrai & précis de la fauſſe Eloquence; ce que les vôtres ne font pas.

VII.

Mais, il eſt temps de vous faire voir que non ſeulement vous parlez de la fauſſe Eloquence d'une maniere ambigue, mais même que vous combattez de front la vraye Eloquence, & plus la vraye que la fauſſe.

Vous vous défendez de cette accuſation par une addreſſe qui conſiſte dans le tour que vous donnez à vos expreſſions. *Quelle apparence*, me dites-vous, *que vous puiſſiez croire que la vraye Rhétorique, ou la vraye Eloquence ne nous remplit que d'idées & d'images ſenſibles; qu'elle ne fait qu'ébranler l'imagination, & qu'elle ne parle à l'eſprit que par la voye de cette imagination ébranlée.*

Trou-

Trouvez bon que je ſubſtituë un tour affirmatif au tour negatif que vous donnez à ce diſcours, & vous verrez que mon accuſation ſubſiſtera dans toute ſa force. Je m'exprime donc ainſi. *C'eſt le propre de la vraye Eloquence d'offrir à l'eſprit de belles idées & des images nobles, dont il reçoit l'impreſſion; de flatter agréablement par là l'imagination; & de preparer aux argumens dont elle ſe ſert, par le moyen de cette imagination ébranlée, une voye aiſée de s'inſinuer dans les eſprits.*

Or, mon Pere, il eſt conſtant qu'on peut parler ainſi de la vraye Eloquence. Donc, c'eſt attaquer la vraye Eloquence, que de condamner la fauſſe, parce qu'elle ſe ſert de la voye de l'imagination pour convaincre l'eſprit; & c'eſt attaquer en même temps la vraye Eloquence plus que la fauſſe, puiſque la vraye Eloquence ſe ſert de la même voye & plus ſouvent & plus heureuſement que la fauſſe.

En effet, mon Pere, c'eſt à la vraye Eloquence qu'il appartient veritablement de parler à l'imagination; la fauſſe Eloquence ne le ſçauroit faire; ou s'il arrive qu'elle le faſſe à l'aide d'un diſcours éblouïſſant, l'impreſſion dure ſi peu, que cela ne doit point entrer en compte.

Maintenant, de vouloir faire un crime à la vraye Eloquence de ce qu'elle parle à l'imagination; c'eſt la même choſe que ſi l'on en faiſoit un aux animaux de ce qu'ils marchent ſur quatre pieds, au lieu de marcher ſur deux pieds comme les hommes.

On ne doit point, mon Pere, vouloir trouver les Arts meilleurs qu'ils ne ſont, on doit les recevoir tels qu'ils ſont. Ainſi, ſi c'eſt le propre

de

de la vraye Eloquence, comme ce l'eſt en effet de parler à l'imagination, il ne faut point trouver mauvais qu'elle le faſſe; il ſuffit de donner des regles pour qu'elle le faſſe toûjours comme elle le doit faire.

Cependant, dites-vous, la *vraye Eloquence peut auſſi ébranler l'imagination.* Il ſemble, mon Pere, que vous lui faſſiez grace en lui accordant cette prérogative.

Mais, ajoûtez-vous, *ce ne doit être qu'après avoir perſuadé l'eſprit.* Cette propoſition eſt trop générale; auſſi s'en faut-il de beaucoup qu'elle ne ſoit vraye. Il ſe préſente une infinité d'occaſions, où il eſt abſolument neceſſaire que l'Orateur ébranle l'imagination avant que de convaincre l'eſprit.

Conſiderez de quelle maniere Ciceron défend la cauſe du Roi Deiotarus devant Ceſar. Ce grand Orateur ne craint point d'intereſſer d'abord Ceſar par tout ce qui peut flatter le plus vivement ſon imagination. Il lui parle de ſa clemence, de la gloire qu'elle lui a acquiſe, du bonheur des Romains d'être tombez ſous la puiſſance d'un vainqueur ſi moderé. Et quand enſuite il employe des raiſons pour juſtifier la conduite de ſon client, il y mêle tant de traits flateurs & pathetiques, qu'on voit bien qu'il a plus d'envie d'émouvoir que de convaincre; ou, pour me ſervir de vos expreſſions, qu'il a uniquement en vue de parler à l'eſprit par la voye de l'imagination ébranlée. En effet, le Roi Deiotarus n'avoit point de meilleur refuge que la clemence du vainqueur dans les circonſtances où il ſe trouvoit.

Au reſte, étant certain qu'il eſt de l'eſſence de la vraye Eloquence de parler à l'imagination; di-

tes-

tes-moi, je vous prie, ſi vous trouvez que ce ſoit un bon moyen de combattre la fauſſe, que de lui reprocher qu'elle a la même proprieté. N'eſt-ce pas plutôt faire inſulte, s'il faut ainſi parler, à la vraye Eloquence? cet argument eſt donc trop général pour porter coup. Il faut ſe ſouvenir ici de cet axiome des Logiciens, que qui prouve trop, ne prouve rien.

Ce que vous pouvez alleguer de meilleur pour vôtre défenſe, c'eſt que la fauſſe Eloquence ne fait rien de plus que parler à l'imagination, & que par là elle eſt très-défectueuſe. Mais outre que vous pouſſez vos raiſonnemens plus loin; en ſorte qu'ils concluent ſans reſerve contre tout Art qui parle à l'imagination, comme il ſeroit aiſé de le faire voir ſi l'on en faiſoit l'analyſe, c'eſt que parler ainſi de la fauſſe Eloquence, c'eſt poſitivement approuver ce commerce de la fauſſe Eloquence avec l'imagination, ce qui eſt abſolument contraire à vos principes.

VIII.

Maintenant, vous m'avertiſſez à l'occaſion de ce que j'ai dit, *que la fauſſe Rhetorique ne preſente point à l'eſprit des image aſſez vives pour le ſaiſir.... & que ſes mouvemens ne ſont point aſſez naturels pour ébranler l'imagination*, vous m'avertiſſez, dis-je, *que ſaiſir l'eſprit, n'eſt l'effet que de l'évidence, que des idées claires & nettes, & qu'ébranler l'imagination eſt l'effet des images ſenſibles.* Je n'ignore pas, mon Pere, la difference qu'il y a entre concevoir & imaginer. Que les véritez pures ſont du reſſort du premier, & les images ſenſibles du reſſort du ſecond.

Mais en verité, ce ſeroit une étrange contrainte s'il étoit d'obligation de s'exprimer toujours ſelon cette exactitude Philoſophique. D'ailleurs toute image étant une ſorte d'idée, s'attribuë très-proprement à l'eſprit: & tout ſentiment, étant une ſorte d'image, s'attribuë très-proprement à l'imagination.

Et certes, ſi cela n'étoit point ainſi, je ſerois en droit de vous dire, que vous n'avez point dû attribuer des ébranlemens à l'imagination: puiſqu'imaginer n'eſt autre choſe qu'une façon de penſer, qui n'enferme aucun mouvement dans ſon idée.

Vous ajoutez à la fin de cet article, que *tout le manege de la fauſſe Rhetorique ne conſiſte qu'à former de grandes & de vives images.* Il conſiſte, mon Pere, à en vouloir former, mais non pas à en former en effet. Prouvons cela par un exemple, afin de le rendre plus ſenſible.

Monſieur des Preaux cite en un certain endroit de ſes Ouvrages ce Vers d'un de nos Poëtes.

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

L'Autheur de ce Vers, en s'exprimant de la ſorte, a crû dire quelque choſe de grand & de merveilleux.

Cependant il eſt clair, que bien loin qu'il y ait en cela de la grandeur, il n'y a qu'une vaine enflure qui approche du ridicule. Ce ſont de grands mots collez, s'il faut dire, les uns aux autres, qui ne font point un beau ſens, & qui ne contiennent nulle image. Or, mon Pere, ce Vers eſt préciſement dans le goût de la fauſſe Eloquence.

Mais

Mais jettez les yeux ſur ces Vers de Monſieur de Racan, & vous verrez que c'eſt à la vraye Eloquence qu'il appartient veritablement de former de grandes & de vives images.

Il voit ce que l'Olimpe a de plus merveilleux,
Il voit deſſous ſes pieds ces flambeaux orgueilleux,
Qui tournent à leur gré la fortune & ſa roüe,
Et voit comme fourmis marcher nos legions
Dans ce petit amas de pouſſiere & de boüe,
Dont nôtre vanité fait tant de regions.

Entendons nous donc une fois, mon Pere, & convenons que la fauſſe Eloquence, n'a ni grandeur, ni force, ni vivacité; & diſons au contraire, que la vraye Eloquence poſſede toutes ces qualitez en un ſouverain degré.

IX.

Au reſte, je ne crois pas m'être trompé conſiderablement quand j'ai dit que *vous avez une idée fort ſinguliere de la vraye Rhétorique, & que peu s'en faut que vous ne la conceviez comme un Art didactique, qui enſeigne froidement une verité.* En effet, dès que vous n'accordez rien de plus à la vraye Rhétorique que de parler à l'imagination avec grande retenue, & toûjours après avoir convaincu l'eſprit; & dès que vous condamnez la fauſſe, parce qu'elle y parle très-vivement, & qu'elle s'étudie à former de grandes & de vives images; c'eſt ne laiſſer preſque à la vraye Eloquence qu'une deduction froide de ſes raiſons.

Toutefois, il faut avouer qu'il y auroit une ſorte d'injuſtice à vous faire un procès là-deſſus, après la comparaiſon que vous faites dans cet article de vos expreſſions aux miennes. Mais je ne ſai, ſi mon memoire ne vous auroit point donné lieu de vous expliquer plus exactement ſur l'idée que vous avez de la vraye Eloquence.

Pour ce qui eſt de Platon, j'oſe dire que vous n'aviez pas compris ſa penſée. Voici quelle elle a été, lorſqu'il a comparé la Rhetorique à l'Art de la cuiſine, qui n'eſt occupé qu'à falſifier les viandes.

Ce Philoſophe a obſervé, que par ſa nature, la Rhetorique n'eſt effectivement occupée qu'à tirer la verité hors de la ſimplicité naturelle, pour la revêtir d'ornemens. En effet, la Rhetorique entant qu'Art, ne ſe propoſe pas tant pour fin de dire la verité, que de la bien dire. Il eſt donc conſtant, abſolument parlant, que la Rhetorique falſifie la verité en ce qu'elle la pare; de même que l'Art de la cuiſine falſifie les viandes en ce qu'il les aſſaiſonne. Il faut même aller plus loin, & avouer que cette maniere dont la Rhetorique propoſe la verité, eſt de beaucoup moins parfaite, que celle dont les ſciences dogmatiques la propoſent. De même, qu'il s'en faut de beaucoup, que la nourriture falſifiee par l'Art de la cuiſine ne ſoit auſſi ſaine que la nourriture toute ſimple. La comparaiſon de Platon eſt donc parfaitement juſte; & elle fait connoitre admirablement de combien l'Art de la Rhetorique, qui n'a eſſentiellement pour objet que la verité ornée, eſt inferieur aux ſciences, qui ont eſſentiellement pour objet la verite nue. Ainſi, mon Pere, il eſt évident, qu'en cet endroit Platon a parlé de la vraye Rhetorique, & nullement de la fauſſe; & ſa penſée en eſt infiniment plus belle.

Au

Au reſte, cet argument de Platon contre la Rhetorique eſt tiré du fond même de la nature de cet Art. C'eſt, mon Pere, par des traits pareils que vous auriez dû combattre la fauſſe Eloquence. Au lieu de vous jetter, comme vous avez fait, dans des Réfléxions ſi vagues, qu'on peut dire qu'elles tombent également ſur la vraye & ſur la fauſſe Rhetorique en general.

X.

Mais, bien que je vous connoiſſe pour l'homme du monde de la meilleure foy, toutefois j'oſe vous dire que vous m'en impoſez manifeſtement, quand vous aſſurez que j'attaque ce principe dont vous faites un ſi grand uſage. *Que rien ne partage & ne remplit tant la capacité de l'eſprit, que ce qui ébranle l'imagination, & qui forme dans le cerveau de profondes traces des moindres objets, & qu'ainſi, la fauſſe Rhetorique faiſant cet effet, elle reſerre & retreſſit l'eſprit.*

Je ne ſuis point du tout entré dans l'examen de ce principe, ſur lequel j'avoue neanmoins qu'il y auroit bien des choſes à dire; j'ay ſeulement dit qu'à ce compte la vraye Rhetorique *reſſerrera & retreſſira* plus l'eſprit que la fauſſe, d'où j'ay conclu que les argumens contenus dans vos paragraphes, tomboient moins ſur la fauſſe Rhetorique que ſur la vraye. Or il y a bien de la difference entre parler ainſi, & attaquer vôtre principe. Et à dire vrai, rien n'eſt plus juſte que mon raiſonnement; car enfin, étant certain, comme on l'a prouvé, qu'il eſt de l'eſſence de la vraye Rhetorique de parler à l'imagination; étant certain, qu'elle y parle d'une maniere très-vive, & que la fauſſe Rhetorique au-

contraire n'y parle que d'une maniere très-languiſſante ; il eſt clair que vôtre principe conclut plus contre la vraye Rhetorique que contre la fauſſe.

Toutefois, ſouffrez que je vous demande ce que vous voulez dire, quand vous aſſurez que *la fauſſe Rhetorique forme dans le cerveau de profondes & d'énormes traces des moindres objets.* J'ay crû juſques ici, que la fauſſe Eloquence attiroit le mépris de l'Auditeur, qu'elle le fatiguoit, qu'elle l'ennuyoit. Mais j'avoue, que je ne me ſuis point encore aviſé de penſer, qu'elle *formât dans le cerveau de profondes & d'énormes traces.* Si ce n'eſt, comme on l'a dit, que vous jugiez du pouvoir de la fauſſe Eloquence, par l'impreſſion que font ſur des Auditeurs ſans diſcernement & ſans goût, ces certains diſcours éblouiſſans dont on a parlé. Mais ſi ces gens là n'ont point d'eſprit, mon Pere, nous ne pouvons pas leur en donner ; & il eſt inutile d'employer, comme vous faites, tant de Phyſique, pour leur inſpirer le mépris de la fauſſe Eloquence.

Maintenant, vous attaquez certains moyens generaux, à l'aide deſquels j'ay aſſuré que la vraye Rhetorique échauffoit l'imagination ; ſans vous appercevoir que vous tombez dans un ſophiſme, en ce que vous attaquez diſtributivement, pour parler le langage de l'école, ce qui a été énoncé collectivement.

En effet, c'eſt par l'heureux aſſemblage de toutes les choſes que j'ay énoncées, & ſeulement par là, que la vraye Rhetorique execute ces coups de Maitres qui enlevent l'auditeur.

Et pour vous faire ſentir, comme on dit, au doigt & à l'œil que cela eſt ainſi ; c'eſt que ſi le diſcours manque ou de délicateſſe dans les inventions,

ou

ou de pompe dans les images, ou de juſteſſe dans les raiſonnemens, ou de varieté dans les tours, ou de beauté dans les expreſſions, ou de vivacité dans les figures; l'imagination de l'Auditeur pourra être échauffée, mais elle le ſera infiniment moins, que lorſque toutes ces qualitez ſe rencontrent à la fois dans le diſcours.

D'ailleurs il eſt faux que les choſes fines & délicates ne ſoient pas du reſſort de l'imagination. Elles peuvent bien n'être pas du reſſort d'une imagination groſſiere; mais elles ſont conſtamment du reſſort d'une imagination délicate. Et même, il eſt certain que plus il y a de délicateſſe dans les choſes, plus elles touchent vivement les bons eſprits.

Il eſt faux que la pompe des images ne puiſſe pas échauffer l'imagination. Au contraire, rien ne le fait avec plus de ſuccez: témoin l'impreſſion que font les deſcriptions pathetiques des Poëtes & des Orateurs.

Il eſt faux que la juſteſſe des raiſonnemens n'agiſſe point auſſi ſur l'imagination; puiſque c'eſt preſque toujours en conſequence de la perſuaſion de l'eſprit, que l'imagination eſt ébranlée.

Enfin, il eſt faux que la varieté des tours, & la beauté des expreſſions n'ayent pas le même pouvoir; puiſque vous convenez vous même qu'elles rejouïſſent l'imagination. Or cette joye eſt une eſpece de chaleur qui la diſpoſe aux plus forts ébranlemens.

Votre raiſonnement, mon Pere, pourroit avoir quelque force, ſi les differentes facultez de l'ame compoſoient pluſieurs ames differentes. Mais comme cela n'eſt pas; on doit concevoir que ces facultez, bien que differentes entre elles, ſont néan-

moins très voiſines. En ſorte, que pratiquement parlant, il eſt de neceſſite qu'à la moindre agitation, elles ſe heurtent & elles s'entre-pouſſent. Ces choſes étant de pratique, il y a erreur à les conſiderer d'une maniere ſpeculative.

XI.

Au reſte, j'ay raiſon de dire que vous attaquez la Rhetorique en general, dès que vous convenez que c'eſt de la Rhetorique en general que vous parlez, quand vous dites, que *l'étude de la Rhetorique ne vous paroit pas fort neceſſaire.*

Mais au moins, ajoutez-vous, *c'eſt n'attaquer que ſa neceſſité.* Comptez vous cela pour rien, mon Pere; & au fond, pourquoi attaquer la neceſſité de la Rhetorique en general, dans un traité où vous faites profeſſion de n'en vouloir qu'à la fauſſe Eloquence. Permettez-moi, mon Pere, de vous dire à vous même, ce qui vous a engagé à cela. C'eſt qu'effectivement vos idées n'ont point été aſſez démêlées dans tout votre éclairciſſement. Si bien que tout ce que vous y avez dit tombant plus ſur la vraye Eloquence, que ſur la fauſſe, ou plutot tombant uniquement ſur la Rhetorique en general, la liaiſon ſecrette & naturelle des idées vous a conduit, ſans que vous vous en ſoyez apperçu, à attaquer enfin ouvertement ſans diſtinction toute Rhetorique, ou plutôt, à ce que je croi, toute Eloquence. Car, je vous avoue, que je ne démêle jamais aſſez bien quand vous parlez de l'Art conſideré en lui-même; ou de l'Art conſideré par rapport à l'uſage que l'on en fait.

Du reſte, il ne s'enſuit nullement, de ce que j'ay dit, que *l'exercice de cet Art peut être interdit aux*

aux jeunes ſolitaires, que j'en attaque auſſi la neceſſité. Car bien qu'il puiſſe n'être pas neceſſaire de s'inſtruire de la Theorie d'un Art par rapport à une certaine fin; il peut l'être de le faire par rapport à une autre fin.

XII.

En effet, mon Pere, la connoiſſance de la Theorie de la Rhetorique eſt abſolument neceſſaire à tout homme qui voudra entendre bien l'Ecriture Sainte. Mais j'admire en verité que vous ayiez ſi peu compris en quoi je fais conſiſter cette neceſſité; car on voit par votre réponſe, que vous n'êtes là-deſſus nullement au fait. Cependant je n'ay rien dit que de très-commun, & qui ne ſoit ſçû du moindre Theologien.

Cette neceſſité conſiſte donc, mon Pere, en ce que tout homme qui voudra commenter l'Ecriture Sainte, ou entrer en diſpute avec les herétiques, eſt indiſpenſablement obligé de ſavoir ce que c'eſt que metaphore, ſynecdoche, metonimie, hyperbole, catachreſe, parabole, &c. ouvrez les Livres des Commentateurs ou ceux des Controverſiſtes, & vous vous convaincrez de cette verité. A chaque page vous les trouverez occupez à développer les expreſſions figurées de l'Ecriture, pour les réduire en expreſſions ſimples; or cela ſe peut-il faire, ſans ſavoir les noms, les eſpéces, & les differences des figures?

J'avoue que cette connoiſſance n'eſt nullement neceſſaire pour être touché d'une figure & en ſentir tout l'effet. Mais vous voyez, que ce n'eſt pas de cela dont il s'agit entre nous.

Or, mon Pere, auriez vous la penſée d'interdire aux jeunes ſolitaires une étude ſi propre à leur faciliter l'intelligence du texte ſacré? & voudriez-vous laiſſer de ſi bonnes armes entre les mains des herétiques, ſans permettre de s'en ſervir à tant d'excellens ſujets que vous élevez dans vos cloitres? Je ſuis, &c.

REMARQUES

Sur l'Avertiſſement qui eſt à la tête de la Traduction des Sermons de S. Auguſtin.

JE vous ſuis bien obligé, Monſieur, du preſent que vous m'avez fait des deux Volumes de votre Traduction des Sermons de Saint Auguſtin. Je ne l'ai pas encore lue; mais je ne puis douter qu'elle ne ſoit auſſi belle que celle que vous avez faite des Lettres de ce Saint, qui eſt un Chef d'œuvre. J'ai lû ſeulement l'Avertiſſement, auſſitôt que j'ai reçû ce Livre; & avec quelque empreſſement, parce qu'on m'avoit mandé qu'il pourroit faire du bruit, à cauſe de ce que vous y diſiez contre la maniere de prêcher de la plus part des Prédicateurs de ce tems, que vous prétendiez être contraire à celle de ce ſaint Docteur. J'y ai trouvé en effet, que c'eſt ce que vous y traitez avec plus de ſoin & plus d'étendue. Mais comme j'y ai rencontré beaucoup de difficultez, j'ai crû que vous prendriez pour marque de l'ami-

l'amitié Chrétienne qui eſt entre nous depuis ſi long-tems, la liberté que je prens de vous les propoſer à vous même.

DESSEIN DE CES REMARQUES.

VOtre Préface peut être diviſée en deux parties. La premiere eſt un Eloge de ſaint Auguſtin & de ſes Sermons, & ce n'eſt pas ſur cela que j'ai fait des remarques; c'eſt ſeulement ſur la ſeconde, qui eſt une eſpece de diſſertation ſur la maniere dont on doit prêcher la parole de Dieu, que vous devez vous attendre qui ſera regardée comme une cenſure un peu forte de la maniere dont prêchent la pluſpart des Prédicateurs de ce tems.

Or cette diſſertation que j'examinerai dans ces remarques, peut être ſubdiviſée en trois parties.

Dans la premiere qui commence à la page 13. & finit à la 17. vous parlez de telle ſorte de l'Eloquence, que vous appellez humaine, qu'il ſemble que vous la vouliez bannir de la chaire, & ne laiſſer aux Prédicateurs que la ſimple expoſition de la verité ſans y mêler aucun Art humain.

Dans la ſeconde, qui commence à la page 17. & finit à la page 37. vous pourſuivez le même deſſein, & l'appuyez ſur un argument que vous faites fort valoir, fondé ſur la difference qu'il

faut mettre entre l'intelligence & l'imagination.

Mais dans la troiſieme qui commence à la page 37. à l'occaſion d'une objection que vous vous propoſez contre ce que vous aviez dit de deſavantageux à l'Eloquence dans les deux premieres Parties, il ſemble que vous ayez voulu vous reconcilier avec elle, en déclarant que vous n'avez voulu bannir de la chaire que la mauvaiſe Eloquence, & non pas la bonne. Cette partie finit à la page 58. car dans le reſte vous commencez à parler de ſaint Auguſtin. Ainſi votre diſſertation que j'appellerai, *Diſcours ſur l'Eloquence des Prédicateurs*, ſera diviſée en trois parties ; mais je laiſſerai les Remarques ſous un chiffre continu.

I. PARTIE

Du Diſcours ſur l'Eloquence des Prédicateurs.

PREMIERE REMARQUE.

COmme vous prétendez, Monſieur, que les Sermons de ſaint Auguſtin ſont conformes à ce que vous dites à la maniere dont on doit prêcher, & que vous les donnez pour modéle à ceux qui voudront la ſuivre ; vous ne devez pas douter que ceux qui s'en trouveront choquez ne tâchent de ſe défendre par l'autorité de ce Saint ; en prétendant que vous n'avez pas pû les cenſurer qu'en vous écartant vous même des regles qu'il en a données.

Cela

Cela leur ſera d'autant plus facile que ce ſaint Docteur a traité cette matiere à fond dans ſon quatriéme Livre de la Doctrine Chrétienne; & comme il en a donné de fort belles regles, on n'a qu'à les bien conſiderer pour être perſuadé de ſon ſentiment. J'ai donc crû ne donner un meilleur fondement à ces remarques, que d'en faire un petit recueil, qui contiendra deux articles, que je renvoye aux nombres marquez dans l'édition des Peres Benedictins afin qu'on les trouve plus aiſement, ſi on les veut voir dans le Latin.

1. Saint Auguſtin poſe d'abord comme une choſe certaine, qu'il convient à un Prédicateur de ſe ſervir de la Rhetorique *Car cet Art*, dit-il, *pouvant être employé à perſuader la verité & la fauſſeté, ſeroit-il juſte que le menſonge s'en ſervant pour combattre la verité, la verité auſſi ne s'en ſervît pas pour ſe defendre contre le menſonge.* n. 3.

2. Il decrit le devoir d'un Orateur Chrétien, & il marque en peu des paroles, *qu'il doit faire tout ce que les Rheteurs enſeignent qu'il faut faire pour perſuader ceux à qui on parle.* n. 6.

3. Il reconnoit *qu'il y en a qui peuvent parler ſagement* (par où il entend ne rien dire que de vrai & de bon) *mais qui n'ont pas le talent de parler eloquemment.* Il conſeille à ces perſonnes de *ſe ſervir beaucoup des paroles de l'Ecriture*: *Quantò enim ſe pauperiorem ſentit in ſuis, tantò eum oportet in iſtis eſſe ditiorem.* n. 8.

4. Après avoir diſtingué ces deux ſortes de Prédicateurs, il enſeigne *que celui qui peut parler & ſagemment & eloquemment, eſt preferable à l'autre, & profite davantage à ſes Auditeurs. Qui non ſolùm ſapienter, verùm etiam eloquenter poteſt dicere; procul dubio plus proderit.* n. 8.

5. Mais ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'il conſeille plutôt à celui *qui veut parler ſagement & éloquemment, de lire & d'écouter les perſonnes éloquentes, & s'appliquer à les imiter, que de faire une étude particuliere des preceptes de la Rhetorique.* n. 8.

6. Il paſſe enſuite à montrer *que l'Eloquence n'a pas manqué aux Auteurs Canoniques; mais qu'ils en ont eu une qui leur a été propre, & qui ne ſeroit pas propre à d'autres: nec ipſos decet alia* (eloquentia) *nec alios ipſa.* n. 8.

7. Il rapporte ſur cela pluſieurs exemples de l'Ecriture, & un particulierement du Prophete Amos, de la Traduction de ſaint Jerome. *n. 11. uſque ad 16.*

8. Après avoir parlé de l'Eloquence des Auteurs Canoniques, il parle dans la ſuite de ce livre d'une autre Eloquence differente de celle-là, dont doivent ſe ſervir les Prédicateurs & les Docteurs Chrétiens, & il leur applique les plus importantes obſervations des maîtres de l'Eloquence. *n. 22. & ſeq.*

9. Du ſoin qu'on doit avoir de la clarté, & qu'elle doit faire quelquefois negliger la beauté, & même la pureté du langage. *n. 24.*

10. Qu'il y en avoit qui prêchoient ce qu'ils avoient préparé & appris par cœur, & d'autres qui n'apprenoient pas par cœur; & quels avantages les derniers avoient au-deſſus des autres. *n. 25.*

11. Il y explique les trois Parties de l'Orateur: enſeigner, plaire, & toucher; ce qu'il prouve par Ciceron: *Dixit quidam Eloquens & verum dixit, ita dicere debere Eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat.* n. 27.

12. C'eſt encore ce que S. Auguſtin explique en d'au-

d'autres termes, en disant, que l'Orateur Chrétien doit parler de telle sorte qu'il soit écouté: *intelligenter, libenter, obedienter.* C'est-à-dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. *n.* 30.

13. Il va au devant d'une objection qu'il prévoit qu'on lui pourra faire, qui est qu'on ne doit pas se mettre en peine d'enseigner à ceux qui ont à prêcher, ce qu'ils doivent dire, & de quelle maniere ils le doivent dire, si c'est le Saint Esprit qui les doit enseigner. Il la résout en disant, que si cette consequence étoit bonne, on pourroit prétendre aussi que nous n'avons pas besoin de rien demander à Dieu dans nos prieres, puisque Jesus-Christ nous enseigne dans l'Evangile, que Dieu connoit nos besoins avant que nous les lui fassions connoitre. *n.* 33.

14 Il approuve un autre passage de Ciceron, qui dit que pour être Eloquent, il faut *parva submissè, modica temperatè, magna granditer dicere.* Qu'il faut dire les petites choses d'un style simple, les médiocres d'un style plus relevé, & les grandes d'un style grand & sublime. *n.* 34.

15. Ce que le Saint dit pouvoir se rapporter à la premiere division; *docere, movere, flectere. D'autant plus,* dit-il, *qu'il n'y a rien de petit dans les choses dont un Prédicateur doit parler. Il ne doit pas néanmoins toujours parler des grandes choses d'un style sublime; mais d'un style simple, quand il enseigne; d'un style médiocre, quand il loue, ou qu'il blame; au lieu que quand il s'agit de faire pratiquer quelque action de vertu à des personnes qui en ont de l'éloignement, c'est alors qu'il faut se sentir du style grand & sublime, & y employer*

des

des paroles qui ſoient propres à les enlever. n. 35.

16. Le Saint explique en un autre endroit ce que c'eſt que prêcher ſagement & éloquemment. *C'eſt*, dit-il, *employer dans le ſtyle ſimple des paroles qui ſoient propres à faire comprendre ce que l'on veut enſeigner ; & en employer de brillantes dans le ſtyle médiocre ; & de fortes & de vehementes dans le ſtyle ſublime : & ne ſe ſervir de tout cela que pour faire entrer la verité dans ceux à qui on parle. Quid eſt ergo ? non ſolùm eloquenter, verùm etiam ſapienter dicere, niſi verba in ſubmiſſo genere ſufficientia, in temperato ſplendentia, in grandi vehementia ; veris tamen rebus, quas audiri oporteat, adhibere.* n. 61.

17. Il donne d'excellens préceptes touchant la neceſſité de varier le ſtyle ; *Que l'on ſouffre plutôt la longueur dans le ſtyle ſimple, que dans le ſublime, & que dans les Pieces qui ſont de leur nature du genre ſublime, tout n'y doit pas être ſublime.* n. 51.

18. *Qu'on ne doit pas croire qu'un diſcours ſoit d'un genre ſublime, parce que l'Auditeur y fait des acclamations ; l'agréable & le fin du ſtyle ſimple, & les ornemens du ſtyle médiocre pouvant avoir cet effet : au lieu que le ſublime ſaiſit tellement, qu'ôtant l'uſage de la voix, il ne laiſſe que le pouvoir de pleurer. Non ſanè ſi dicenti crebriùs & vehementiùs acclamatur, ideò granditer putandus eſt dicere ; hoc enim & acumina ſubmiſſi generis, & ornamenta faciunt temperati ; grande autem genus plerumque pondere ſuo vocem premit, ſed & lacrymas exprimit.* Et c'eſt ce que S. Auguſtin dit lui être arrivé dans un Sermon qu'il fit à Ceſarée de Mauritanie. *n.* 53.

19. Trois

19. Trois fins de la Prédication: que la verité nous ſoit connue; que la verité ſoit écoutée avec plaiſir; que la verité nous touche. *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* n. 61.

20. Que la bonne vie du Prédicateur donne plus de poids à ſes diſcours que la plus grande Eloquence; mais ceux qui vivent mal, ne laiſſent pas d'être utiles à leurs Auditeurs quand ils prêchent ſagement & éloquemment, quoi qu'ils ſe nuiſent à eux-mêmes. *Habet autem ut obedienter audiatur, quantacunque granditate dictionis, majus pondus vitæ dicentis; qui verò ſapienter & eloquenter dicit, vivit autem nequiter, erudit quidem multos dicendi ſtudioſos, quamvis animæ ſuæ ſit inutilis.* n. 59.

Je ne ſai, Monſieur, ſi la ſeule lecture de ces vingt articles ne vous fera pas juger, que rien ne peut être plus oppoſé à ce que vous dites dans votre avertiſſement.

II. Remarque.

Rien n'eſt plus raiſonnable que ce que dit Saint Auguſtin, du ſoin que doit avoir un homme vrayement éloquent, de ſe faire bien entendre; ce qui eſt vray principalement lorſqu'il s'agit de donner des préceptes de quelque Art. Car comment pourrai-je m'attendre que ceux à qui je parle, demeureront perſuadez qu'ils doivent faire ce que je leur marque être neceſſaire pour bien agir, ſi je le marque ſi obſcurement, qu'ils n'en ayent qu'une idée très-confuſe, ſans ſavoir préciſement ce que je demande d'eux?

Il ſemble, Monſieur, que ce ſoit le défaut où vous ſoyez tombé dans le diſcours de l'Eloquence des Prédicateurs. Vous ne diſſimulez pas que votre

tre deſſein a été de leur perſuader de ne plus employer l'Eloquence humaine dans leurs prédications; cependant vous avez ſi peu expliqué quelle eſt l'Eloquence dont vous ne voudriez pas qu'on ſe ſervît dans la chaire, qu'il eſt bien difficile de le deviner. Car ſi on s'arreſte à la premiere & à la ſeconde partie de votre diſcours, on ſera porté à croire que vous banniſſez toute Eloquence de la chaire; ce qui eſt tout-à-fait contraire a S. Auguſtin. Et ſi on veut corriger cette dureté par la derniere partie, on ne ſera gueres plus avancé; puiſqu'on n'aura pas moins de peine à comprendre diſtinctement quelle eſt cette bonne Eloquence que vous n'en banniſſez pas: je reſerve ce dernier point pour d'autres remarques; je ne parlerai ici que du premier.

Saint Auguſtin a parlé bien plus clairement de l'Eloquence de l'Orateur Chrétien; car nous avons déja vû dans la Remarque précedente qu'il reconnoit comme une choſe indubitable que la Rhetorique qu'il avoit enſeignée, & par conſequent l'Eloquence humaine, que cet Art enſeigne, convient aux Prédicateurs de la parole de Dieu; c'eſt même par là qu'il commence ſon quatriéme livre.

Il dit qu'on ne doit pas s'attendre qu'il y donne des préceptes de l'Eloquence qu'il avoit appriſe & enſeignée dans les Ecoles ſeculieres; non qu'ils ne ſoient utiles; mais parce que c'eſt ailleurs qu'on les doit apprendre. Mais pour montrer que cette Eloquence qu'enſeigne la Rhetorique, convient à un Prédicateur de l'Evangile, outre ce que j'en ai rapporté, voici ce qu'il dit à la fin d'un beau diſcours ſur ce ſujet. *Cùm ergo ſit in medio poſita facultas eloquii, quæ ad perſuadenda, ſeu prava, ſeu recta valet plurimùm; cur non bonorum ſtudio com-*

comparatur ut militet veritati; ſi eam mali ad obtinendas perverſas vanaſque cauſas in uſus iniquitatis & erroris uſurpant?

L'Art de parler eloquemment eſt tel, qu'on en peut bien ou mal uſer, parce qu'il peut beaucoup ſervir à perſuader le vrai ou le faux: pourquoi donc les gens de bien ne travailleront-ils pas à l'acquerir pour l'employer à la défenſe de la verité, ſi les méchans en tirent tant d'avantages pour obtenir ce que leurs injuſtes paſſions leur font deſirer?

Il faut, Monſieur, que vous avouyez ou que vos penſées ſont bien contraires à celles de S. Auguſtin, ou que ſi elles y ſont conformes, vous vous ſoyez bien mal expliqué. Car au lieu que S. Auguſtin enſeigne poſitivement, que le Prédicateur Evangelique peut & doit ſe ſervir utilement de l'Eloquence qui s'enſeigne dans les Ecoles, & qu'on peut employer à perſuader le vrai & le faux, ce qui ne convient qu'à l'Eloquence humaine, vous décidez au contraire, que *c'eſt faire injure à une ſi haute fonction que d'employer les tours & les addreſſes de l'Eloquence humaine, pour faire entrer la ſcience du ſalut dans le cœur des fideles.* Vous repetez dans la ſuite la même penſée en d'autres termes; mais cela ſe verra mieux dans les Remarques ſuivantes, en examinant les raiſons ſur leſquelles vous l'appuyez.

III. REMARQUE.

Une de ces raiſons eſt ce que dit S. Paul: *Qu'il ne faiſoit profeſſion de ſavoir que Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt crucifié. L'Art de l'Eloquence*, dites-vous, *n'étoit pas inconnu à Saint Auguſtin, il en a fait même des leçons; mais dans l'exercice de ſon miniſ-*

miniſtere il faiſoit profeſſion comme Saint Paul de ne ſavoir que Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt crucifié. Il faut bien que ce Saint n'ait pas crû que les paroles de l'Apôtre lui duſſent faire juger qu'il étoit indigne ſon miniſtére de ſe ſervir de l'Eloquence qu'il avoit enſeignée, puiſqu'il déclare expreſſement *que les Prédicateurs font bien de s'en ſervir; qu'ils le peuvent faire avec fruit, & qu'il s'en étoit ſervi lui-même dans une occaſion importante, comme étoit celle de faire renoncer toute une ville à une déteſtable coûtume.* n. 53.

En effet, ces paroles de Saint Paul ne prouvent rien moins que cela.

Car 1. comment avez vous pû croire que cette parole de l'Apôtre: *Non judicavi me ſcire aliquid inter vos niſi Jeſum Chriſtum, & hunc crucifixum,* avoit fait conclure à S. Auguſtin, *qu'il ne devoit pas ſe ſervir dans la fonction de ſon miniſtere de l'Art de parler éloquemment qu'il avoit autrefois enſeigné*; puiſqu'il dit formellement le contraire dans ce paſſage que je viens de rapporter, *cùm ſit in medio poſita facultas eloquii*, &c.

2. Ce ſaint Docteur n'ignoroit pas que ce que dit S. Paul dans cet endroit, *qu'il n'avoit fait profeſſion que de ſavoir Jeſus-Chriſt crucifié*, marquoit ſeulement que c'étoit le fondement & le principal de ce qu'il avoit prêché aux Corinthiens; mais qu'on ne pouvoit appliquer cela à tous les Prédicateurs de l'Evangile qui ont ſuccedé aux Apôtres, comme s'ils avoient tous été obligez de ne ſavoir autre choſe que Jeſus-Chriſt crucifié.

3. Reſervant à la Remarque ſuivante de donner le vrai ſens de cet endroit entier de S. Paul, & m'arreſtant ſeulement à cette parole; *Qu'il avoit fait profeſſion de ne ſavoir que Jeſus-Chriſt crucifié*;

je

je dis qu'il eſt clair que cela ne doit marquer que ce que l'on doit prêcher, & non la maniere dont on doit prêcher. Il ſemble que vous confondiez ſouvent ces deux choſes, quoiqu'il ſoit très-neceſſaire de les diſtinguer; ſur tout quand il s'agit de ſavoir s'il eſt permis, ou non, de ſe ſervir de l'Eloquence humaine dans la predication de l'Evangile; ce qui eſt le ſujet de votre diſcours. Car cette queſtion ne regarde certainement que la maniere dont on doit prêcher, & non ce que l'on doit prêcher.

Vous ne pouvez douter au moins que ce ne ſoit le ſentiment de S. Auguſtin, qu'il faut bien diſtinguer ces deux choſes, & que ce n'eſt que la derniere qu'on doit conſiderer, pour juger ſi un diſcours eſt, ou n'eſt point éloquent.

Les paſſages de ce Pere rapportez dans la premiere Remarque font aſſez voir l'un & l'autre. Il dit en parlant des Prédicateurs, *qu'il y en a qui prêchent ſagement, mais qui n'ont pas le talent de le faire éloquemment.* Or il entend par *prêcher ſagement*, ne rien dire qui ne ſoit vrai & qui ne ſoit bon; *Mais qu'il y en a d'autres qui prêchent ſagement & éloquemment.* Ces deux ſortes de Prédicateurs conviennent donc en ce qu'ils ne prêchent tous deux que la verité, & ce qui eſt utile à leurs Auditeurs; mais ils ne conviennent pas en la maniere de prêcher; l'un le faiſant éloquemment, & l'autre n'ayant pas le talent de le faire avec éloquence.

Il remarque cette même diſtinction en ceux qui parlent en public pour ſoutenir l'erreur, car il dit qu'il y en a *qui le font avec Eloquence. & d'autres ſans Eloquence; mais que les premiers ſont plus miſerables que les autres, & qu'il vaut mieux dire la veri-*

verité ſans Eloquence, que de ſoutenir l'erreur avec Eloquence.

Mais que ce qui eſt plus à deſirer, eſt qu'on puiſſe parler tout enſemble *ſapienter & eloquenter.* Vous voyez donc, Monſieur, que votre premiere raiſon contre l'Eloquence des Predicateurs n'eſt pas recevable.

IV. REMARQUE.

La ſeconde a un peu plus d'apparence ; elle eſt priſe de ce même chapitre 2. de la premiere aux Corinthiens, où S. Paul dit v. 1. *Qu'étant venu vers eux pour leur annoncer l'Evangile de Jeſus-Chriſt, il n'y étoit point venu avec les diſcours ſublimes d'une Eloquence & d'une ſageſſe humaine.* Et au verſet 4. *Je n'ay point*, dit-il, *employé en vous parlant & en vous prêchant les diſcours perſuaſifs de la ſageſſe humaine, mais les effets ſenſibles de l'eſprit & de la vertu de Dieu ; afin que votre foi ne ſoit pas établie ſur la ſageſſe des hommes, mais ſur la puiſſance de Dieu.*

Il ſemble que rien ne peut condamner plus fortement l'Eloquence des Prédicateurs. Il faut bien que S. Auguſtin ne l'ait pas jugé contraire, puiſque s'il avoit crû, il n'auroit pas loué, comme il fait, les Prédicateurs éloquens, & ne leur auroit pas donné des regles pour bien employer dans leurs Sermons tous les genres de l'Eloquence, juſqu'à marquer les occaſions où il s'étoit lui-même ſervi du ſtyle ſublime.

Que dirons nous donc des paroles de S. Paul? nous dirons en un mot, que cet Apôtre & les autres premiers Prédicateurs de l'Evangile ont eu des raiſons d'en uſer ainſi, que n'ont pas eu ceux qui ſont

ſont venus après eux; & que l'on a encore moins en ce tems-ci. C'eſt ce qu'ont remarqué les meilleurs interpretes de S. Paul. En voici un qui eſt fort eſtimé, & qui ne vous ſera pas ſuſpect, puiſqu'il eſt imprimé avant que vous euſſiez remué cette queſtion. C'eſt le celebre Auteur de l'Analyſe ſur les Epitres de S. Paul. Voici donc ce qu'il dit ſur les premiers verſets de ce chapitre 2. Saint Paul reconnoit ſans façon que leur portant la parole de Dieu & l'Evangile de Jeſus-Chriſt il ne s'étoit point muni des diſcours ſublimes de la ſageſſe & de l'Eloquence humaine.

1. Parce qu'il ne crut pas avoir autre choſe à ſavoir & à leur apprendre que Jeſus-Chriſt crucifié, matiere peu ſuſceptible des raiſons de la Philoſophie & des beautez du langage.

2. Parce que l'état de crainte & de tremblement dans lequel il avoit toujours été parmi eux s'accordoit peu avec la pompe du diſcours.

3. Qu'ils n'y avoient rien perdu, puiſqu'au lieu des diſcours perſuaſifs, dont il n'avoit point uſé, il avoit prouvé ce qu'il avançoit par l'effuſion du S. Eſprit & par les miracles comme par autant de demonſtrations ſenſibles.

4. Que cela étoit neceſſaire, afin que leur foi ne fût point fondée ſur la ſageſſe & l'Eloquence des hommes, mais ſur la puiſſance de Dieu.

Ces deux dernieres raiſons priſes de ce que Saint Paul dit lui-même, font voir manifeſtement qu'on ne peut point donner pour regle aux Prédicateurs de ce tems-ci, de ne point employer l'Eloquence dans leurs Sermons; de ce que Saint Paul dit ne s'en être point ſervi en prêchant aux Corinthiens. Car on reconnoit ſans peine qu'on ſe peut paſſer de l'Eloquence, quand on peut prouver la verité de

de ce que l'on prêche par des gueriſons miraculeuſes & par des communications des dons du S. Eſprit, accompagnées de ſignes ſenſibles, comme elles l'étoient dans les premiers tems, où il s'agiſſoit d'établir la foi parmi toutes les nations. Mais les Prédicateurs de ce tems-ci ne ſont plus dans cet état; ils trouvent la foi toute fondée, & n'ont point beſoin pour l'etablir d'avoir le don des miracles; leur principale fonction eſt de perſuader aux Chrétiens de vivre ſelon leur foi; & c'eſt pour les y porter que Saint Auguſtin a fort bien jugé qu'ils ne devoient pas negliger les ſecours qu'ils pouvoient tirer de l'Eloquence humaine. C'eſt cependant ſur cela que vous vous élevez contre eux avec tant de force, que cela merite bien une Remarque particuliere.

V. REMARQUE.

Suppoſant que vous avez bien prouvé par Saint Paul que les Prédicateurs ne doivent point ſe ſervir de l'Eloquence humaine, vous vous en ſervez vous même pour tirer cette éloquente concluſion.

Dieu qui n'abandonne point ſon Egliſe, fait qu'il ſe trouve encore des Prédicateurs qui ſuivent les ſaintes regles. Mais d'où vient qu'il y en a qui s'en écartent & qui prennent des routes tout oppoſées? d'où vient que cette Eloquence proſcrite par S. Paul s'eſt emparee de la chair? d'où vient qu'entre tant de leçons de ce ſaint Apôtre qui regardent le Miniſtere Evangelique, on ſe croit permis de manquer à celle qui eſt le fondement de toutes, & dont l'inobſervation confond le Prédicateur avec l'Orateur profane? Car hors la ſainteté de la matiere, quelle diffé-

difference voit-on d'un Sermon de ces ſortes de Prédicateurs à un diſcours Académique?

Que peut on établir de ſolide ſur un fondement ruineux? Vous prétendez que les Prédicateurs qui prêchent ſans Eloquence ſuivent les ſaintes regles que S. Paul a établies, & que ceux au contraire *qui prêchent éloquemment s'en écartent, & prennent des routes toutes oppoſées.* Et que c'eſt ſur cela que vous demandez: *D'où vient que cette Eloquence proſcrite par S. Paul s'eſt emparée de la chaire? d'où vient qu'entre tant de Leçons de ce ſaint Apôtre, qui regardent le miniſtere Evangelique, on ſe croit permis de manquer à celle qui eſt le fondement de toutes?*

Mais trouvez bon, Monſieur, que je vous demande à mon tour, d'où vient que Saint Auguſtin a été ſur cela d'un avis tout contraire au votre? d'où vient que de deux Prédicateurs qui ne diſent tous deux que ce qui eſt vrai, & ce qui eſt bon (ce qu'il appelle prêcher avec ſageſſe, *dicere ſapienter*) il préfére à celui qui le fait ſans Eloquence, celui qui le fait avec Eloquence, comme étant plus capable de ſervir à ſes Auditeurs? d'où vient qu'il trouve bon qu'un Prédicateur veuille parler éloquemment, & non ſeulement avec ſageſſe? d'où vient qu'il marque clairement qu'il n'entend point par là une Eloquence qui vienne de la nature, mais qui s'acquierre par l'étude, & qu'il témoigne qu'on l'acquiert mieux en s'appliquant à la lecture des Auteurs éloquens, que dans l'Ecole des Rheteurs? Vous trouverez tout cela dans ce paſſage. *Huic ergo qui ſapienter debet dicere, etiam quod non poteſt eloquenter, verba ſcripturarum tenere maximè neceſſarium eſt. Porrò qui non ſolùm ſapienter, verùm etiam eloquenter vult*

dicere, quoniam profectò plus proderit, ſi utrumque potuerit, ad legendos vel audiendos, & exercitatione imitandos eloquentes eum mitto libentiùs quàm Magiſtris artis vacare præcipio.

Ce Saint ne croyoit donc pas que vouloir parler non ſeulement avec ſageſſe, mais auſſi avec Eloquence, ce fût prendre une route toute oppoſée à celle que ſaint Paul nous a marquée, & que ce fût manquer *à celle de tant de Leçons de ce ſaint Apôtre qui eſt le fondement de toutes les autres qu'il a données touchant le miniſtere Evangelique.*

Tout ce que vous pourriez dire, Monſieur, eſt qu'il pourroit y avoir en cela de l'equîvoque; l'Eloquence que ſaint Auguſtin approuve, n'étant pas la même que celle que vous improuvez, comme ayant été proſcrite par ſaint Paul. Et c'eſt ce qui revient à ce que vous dites à la fin de vôtre avertiſſement, *que vous ne condamnez que la mauvaiſe Eloquence, & non pas la bonne.*

Mais quoi que vous diſiez à la fin de vôtre Préface (de quoi nous parlerons en ſon lieu) il paroît que dans la premiere & dans la ſeconde partie, l'Eloquence que vous condamnez comme ne devant point avoir lieu dans le miniſtere de la parole divine, eſt celle que vous appellez Eloquence humaine; celle dont ſaint Paul dit ne s'être point ſervi, celle que ſaint Auguſtin avoit enſeignée, qui s'apprend par Art & par préceptes. Or c'eſt celle-là même que ce ſaint Docteur approuve: comment donc pourriez-vous être d'accord avec lui?

Il ne faut de plus, pour ſçavoir quelle Eloquence vous voulez bannir de la chaire, que conſiderer ce que vous repreſentez comme un grand inconvenient: *C'eſt*, dites-vous, *que l'inobſervation*

tion de ce que vous appellez une regle eſtablie par S. Paul, qui eſt de ne point prêcher éloquemment, *confond le Prédicateur avec l'Orateur prophane. Car hors la ſainteté de la matiere, quelle difference voit on d'un Sermon de ces ſortes de Prédicateurs à un diſcours Académique?*

Il n'y a pas d'apparence que dans la comparaiſon que vous faites de Orateurs prophanes avec les Prédicateurs éloquens que vous cenſurez, vous ayez entendu de méchans Orateurs, que les Payens même les plus paſſionnez pour l'Eloquence n'auroient pû ſouffrir, ni que quand vous comparez un diſcours Académique avec un de ces Sermons qui ne vous plaiſent pas, vous ayez voulu donner le nom de diſcours Académique à une chetive piece où l'on n'auroit point gardé les regles de la veritable Eloquence, mais qui auroit *été pleine de ces faux brillans dont le bon ſens s'irrite*. Ce n'eſt donc pas aſſurément vôtre penſée, & on vous feroit tort de vous l'imputer.

Vous avez eu ſans doute en veuë Ciceron, Demoſthene, & tant d'autres grands Autheurs & Orateurs qui ont employé leur Eloquence ſur des ſujets prophanes, quand vous avez propoſé comme un grand inconvenient que ces ſortes d'Orateurs puſſent être confondus avec les Prédicateurs de l'Evangile. Et il eſt clair auſſi que ce que vous avez voulu que nous conceûſſions par un diſcours Académique, duquel vous trouvez mauvais qu'un Sermon ne ſoit different que par la ſainteté de la matiere, eſt quelqu'un de ces beaux diſcours qui ſe font dans vôtre Académie ſur des ſujets qui ne regardent point la Religion. Or loin qu'il y ait de l'inconvenient dans la reſſemblance entre les pieces d'Eloquence & un bon Sermon; on

vous peut ſoutenir ſans crainte que cela doit être ainſi, & que c'eſt le jugement que vôtre illuſtre Académie en fait tous les deux ans, quand elle adjuge le prix à celuy qui a le mieux réüſſi ſur une matiere Sainte. J'en prens pour exemple, le diſcours fait par feu Monſieur le Tourneux ſur ces paroles de Jeſus-Chriſt. *Martha, Martha ſollicita es*, &c.

Pluſieurs autres perſonnes en avoient fait auſſi ſur ces mêmes paroles. Quelles regles ſuivit donc vôtre Académie pour lui adjuger le prix plutôt qu'à d'autres? la ſainteté du ſujet leur étoit commune à tous: ils ne purent donc préferer ſon diſcours à ceux des autres, que parce qu'ils le trouverent plus conforme aux veritables regles de l'Eloquence, qui eſt la plus noble des fonctions à laquelle s'occupe vôtre illuſtre corps.

Dira-t-on que c'eſt un diſcours Académique; & qu'ainſi il a dû être éloquent? mais ſi ce même diſcours avoit été prêché, auroit-ce été un méchant Sermon? non certainement, & une preuve de cela eſt que les Sermons que ce pieux Eccleſiaſtique fit depuis à ſaint Benoît, & qui furent eſtimez de Paris & de la Cour, étoient de ce même ſtyle, & on peut dire la même choſe de l'explication des Epîtres & des Evangiles dans ſon Année chrétienne, qui auroient été certainement de fort bons Sermons, ſi on les avoit prêchez.

VI. REMARQUE.

Voici encore un autre endroit, qui peut faire juger quelle Eloquence vous vouliez bannir de la chaire. *Pa-*

Paroît-il, dites-vous, *dans ces Sermons quelque trace de cette ſimplicité adorable des diſcours de Jeſus-Chriſt?* Mais ſaint Auguſtin nous a appris que la maniere dont les Paſteurs de l'Egliſe prêchent l'Evangile, a dû être differente de cette ſimplicité des diſcours du Sauveur, auſſi bien que de l'Eloquence toute divine des Ecrivains Canoniques.

Prendroit-on, ajoutez vous, *le Prédicateur pour un homme qui n'attend la converſion des cœurs que de la vertu inviſible de la grace? paroît-il qu'il eſt perſuadé qu'il ne peut que planter & arroſer; que ni celui qui plante ni celui qui arroſe ne ſont rien; & que c'eſt Dieu ſeul qui donne l'accroiſſement? s'y prendroit-il autrement, quand il ſeroit perſuadé que c'eſt à lui à tout faire?*

Mais comment, Monſieur, ne vous êtes vous point apperçû que ſi ce que vous dites pouvoit quelque choſe, ce ne ſeroit pas la mauvaiſe Eloquence que vous banniriez de la Chaire; mais celle qui eſt la plus propre à perſuader (ce qui eſt la définition même de la bonne Eloquence) car plus un homme croiroit que c'eſt à lui à tout faire, en portant les pécheurs à ſe convertir à Dieu, plus il auroit ſoin de prendre les moyens les plus propres à réüſſir dans ce deſſein. Or la bonne Eloquence qu'il y devroit employer, y eſt plus propre que la mauvaiſe; c'eſt donc la bonne Eloquence qu'il y devroit employer, & non pas la mauvaiſe. Or vous ne voulez pas qu'un Prédicateur Evangelique préche comme prêcheroit un homme qui croiroit que c'eſt à lui à tout faire. Vous ne voulez donc pas qu'il employe dans ſes Sermons aucune Eloquence, pas même celle que ſaint Auguſtin recommande avec tant de ſoin à

ceux qui veulent travailler au ſalut des ames par la Prédication de l'Evangile.

Mais il eſt étonnant, Monſieur, qu'étant ſi bien inſtruit des veritez de la grace, vous ayez pû vous imaginer que lorſqu'on eſt fortement perſuadé que c'eſt de ſon efficacité que l'on doit attendre la converſion des pécheurs, on ſoit moins porté à y faire de ſa part tout ce qui peut contribuer à cette converſion.

C'eſt une fauſſe conſequence que les ennemis de la grace tiroient de cette Doctrine pour la décrier. *Si c'eſt la grace qui fait tout*, diſoient quelques Moines d'Adrumet, *pourquoi nous reprent-on quand nous avons fait quelque faute? ne ſuffit-il pas que l'on prie Dieu pour nous, afin qu'il nous convertiſſe.* Vous ſavez ce que dit là-deſſus ſaint Auguſtin dans ſon livre de la correction & de la grace.

Mais pour ne parler que de la prédication; c'eſt de ſaint Paul même que nous avons appris, *que c'eſt Dieu qui opere en nous le vouloir & le faire ſelon ſon bon plaiſir; que c'eſt lui qui nous applique à toute bonne œuvre, en faiſant en nous ce qui lui eſt agréable, & que c'eſt lui qui délivre les pécheurs de la captivité du demon, par le don qu'il leur fait de la penitence.* En a-t-il moins prêché avec force pour retirer les Payens de l'idolatrie, & les Juifs de leur incredulité? en a-t-il moins exhorté ſon Diſciple à l'imiter? ne lui a-t-il pas dit? *annoncez la parole, preſſez les hommes à temps, & à contre-temps, reprenez, ſuppliez, menacez ſans vous laſſer jamais de les tolerer & de les inſtruire: car il viendra un temps que les hommes ne pourront plus ſoufrir la ſaine Doctrine.*

En feroit-on davantage quand on ſeroit perſuadé que tout dépend de nous? Il

Il n'y a donc pas de difference pour ce qui eſt du travail entre ceux qui ſeroient dans cette erreur, & ceux qui ſont les plus affermis dans la vérité oppoſée; mais ce qui les diſtingue, c'eſt que les premiers font par orgueil, & en s'attribeant le ſuccés de leurs prédications, ce que les derniers font avec humilité & en reconnoiſſant qu'ils ne ſont rien, qu'ils ne peuvent rien & que c'eſt Dieu qui fait tout par eux, & qu'il n'y a que lui qui donne l'accroiſſement à ce qu'ils ont planté & arroſé.

C'eſt après tout ce que vous leur accordez, *de planter & d'arroſer*, & il n'en faut pas davantage pour renverſer vôtre éloquente prédication contre l'Eloquence des Prédicateurs; car ſi on veut ſavoir ce que c'eſt que *planter & arroſer* à l'égard du miniſtére de la parole de Dieu, on le peut apprendre de ce paſſage de ſaint Auguſtin dont j'ai déja rapporté la ſubſtance.

Le Docteur Chrétien, dit-il, *qui explique l'Ecriture, qui défend la vraye foi, & combat l'erreur, doit enſeigner le bien & détourner du mal; & doit avoir en veüe dans ſes diſcours de ſe concilier ceux qui auroient de l'oppoſition à ce qu'il leur veut perſuader, & encourager ceux qui ſeroient tiedes & laſches; & faire comprendre de quoy il s'agit à ceux qui ne le ſçavent pas: s'il a trouvé ſes Auditeurs affectionnez, attentifs, dociles, ou qu'il les ait rendu tels, il doit ſe conduire ſelon que le demande ce qu'il a à faire. Lorſque les Auditeurs doivent être inſtruits de ce qu'ils ne ſçavent pas, on doit le leur expoſer clairement; pour leur rendre certaines les choſes dont ils doutent, il faut raiſonner & les leur prouver. Lorſque ceux devant qui on parle n'ont pas beſoin qu'on les inſtruiſe,*

mais ſeulement qu'on les excite & qu'on les faſſe ſortir de leur engourdiſſement qui les empêche de pratiquer les veritez qu'ils connoiſſent, c'eſt-là que ſont neceſſaires les ſupplications, les reproches, les figures marquées, vehementes, capables de donner du mouvement à ceux qui n'en ont point, & d'arreſter ceux qui en ont trop ; & tout le reſte qui peut enlever l'eſprit & gagner le cœur.

Ce Saint ajoûte que preſque tous ceux qui parlent & qui veulent perſuader font quelque choſe de cela; mais que les uns le font groſſierement, deſagréablement, froidement, *obtuſè*, *deformiter*, *frigidè*; & les autres le font ingenieuſement; agréablement, fortement, *acutè*, *ornatè*, *vehementer*.

On ne peut douter que ce ne ſoit au défaut de l'Eloquence qu'il attribüe ces trois défectueuſes manieres de parler en public, *obtuſè*, *deformiter*, *frigidè*; puiſque c'eſt certainement à l'Eloquence qu'il attribue ces trois dernieres qu'il leur oppoſe, *acutè*, *ornatè*, *vehementer*, qui ſe rapportent à ces trois genres, *ſubmiſſum*, *temperatum*, *grande*. C'eſt ce qui paroiſt clairement par le paſſage dont j'ai déja parlé, & que pour cette raiſon je mettrai ſeulement en latin: *Non ſanè ſi dicenti crebrius & vehementiùs acclamatur, ideò granditer putandus eſt dicere; hoc enim & acumina ſubmiſſi generis, & ornamenta faciunt temperati: grande autem genus plerumque pondere ſuo vocem premit, ſed & lacrymas exprimit.* n 53.

Mais reprenant les nombres ſix & ſept où il marque les devoirs d'un Orateur chrétien, auſſitôt après ce que nous en avons rapporté; il dit ce qu'il a repeté plus d'une fois dans ce livre: *Que celui qui prêche avec ſageſſe*, c'eſt-à-dire,

dire ; *qui ne dit rien que de vray & de bon, mais qui n'a pas le talent de prêcher avec Eloquence, profite moins à ſes Auditeurs que s'il pouvoit prêcher éloquemment auſſi bien que ſagement.*

VII. REMARQUE.

Rien n'eſt plus raiſonnable que ce qu'enſeigne ſaint Auguſtin dans le paſſage que je viens de rapporter. Quand un Orateur entreprend d'inſtruire ceux à qui il parle d'une verité qu'il ſuppoſe ne leur être pas aſſez connuë, il doit marquer bien clairement ce que c'eſt qu'il leur veut perſuader ; de peur que n'ayant point d'idée claire & diſtincte de ce qu'on leur veut prouver, ils ne demeurent incertains ſi on le leur a bien ou mal prouvé.

Or c'eſt une des choſes, Monſieur, que je vous ai déja dit qui me faiſoit de la peine dans cette partie de vôtre Avertiſſement qui commence à l'onziéme page. Vous y faites aſſez entendre que vous trouvez à redire *que l'Eloquence humaine ſe ſoit emparée de la chaire.* Mais on ne ſait pas trop bien ce que vous entendez par cette Eloquence humaine que vous en voulez bannir. Car les Remarques précedentes font voir, ce me ſemble, aſſez clairement que les preuves que vous employez pour ſoutenir vôtre ſentiment, ou ne prouvent rien du tout, ou prouvent qu'il eſt du devoir d'un Prédicateur Evangelique de n'être pas éloquent. Et c'eſt, Monſieur, ce que je vous ai fait voir être directement contraire à ce que ſaint Auguſtin nous enſeigne dans un livre entier. Ce n'eſt qu'à la

quinziéme page que vous vous expliquez d'une autre maniere; car vous y dites des choſes qui peuvent faire croire que ce n'eſt qu'à la mauvaiſe Eloquence que vous en voulez.

C'eſt donc ce que nous avons à examiuer, ſi cela ſe peut accorder avec ce que vous aviez dit auparavant, & ce que vous repetés encore dans la ſuite. Voicy vos paroles : *Que veulent dire ces antitheſes & ces metaphores perpetuelles; ces jeux de mots, ces tours, ces traits d'eſprit, ces deſcriptions, ces portraits juſques ſur les choſes où il ne faut que bien peindre le mal pour l'inſpirer; ces recherches ſi fines & ſi curieuſes, qui nous découvrent & nous dépeignent le jeu de nos paſſions & de nôtre amour propre; mais d'une maniere qui bien loin de nous en guerir, ne fait que nous les rendre plus aimables?*

Ce que vous dites à la fin, *qu'il y a des Predicateurs qui dépeignent tellement le jeu de nos paſſions, qu'ils les rendent aimables, au lieu de les guerir*, eſt aſſurement une fort méchante choſe. Mais on a de la peine à croire qu'il y en ait, & s'il y en a, comme ce ne pourroit être qu'en fort petit nombre, ils ne pourroient pas être propres à juſtifier la plainte que vous faiſiés qu'*une Eloquence contraire à la ſimplicité Evangelique & aux regles données par Saint Paul s'étoit emparée de la Chaire.*

Ce que vous dites de ces antitheſes, de ces metaphores perpetuelles, de ces jeux de mots, & des autres défauts ſemblables des faux Eloquens, n'y eſt pas plus propre. Car qui a jamais douté que ce que les Orateurs profanes, quelque amoureux qu'ils fuſſent de l'Eloquence, n'auroient

roient pû ſouffrir, ne doive être condamné dans des Orateurs Chrétiens? ce n'eſt donc point de quoi il s'agit; on n'a qu'à relire les Remarques précedentes pour en être perſuadé.

C'eſt comme ſi quelqu'un prétendoit qu'il ne faut point s'étudier en préchant, à bien raiſonner, & à apporter de bonnes preuves de ce qu'on avance, comme font les ſages du monde, parce que cela paroît contraire à ce que dit Saint Paul, qu'il n'avoit point employé, en parlant aux Corinthiens & en leur préchant, les diſcours perſuaſifs de la ſageſſe humaine, mais les effets ſenſibles de l'eſprit & de la vertu de Dieu. Un homme qui auroit avancé ce paradoxe, ſeroit-il reçu à dire qu'il n'a voulu par là bannir de la Chaire que les méchantes preuves & les faux raiſonnemens, dont il peut arriver que quelques Prédicateurs ſe ſervent dans leurs Sermons? Il falloit donc au moins que vous euſſiez averti d'abord que vous ne parliez que de la fauſſe Eloquence; ou plutôt qu'imitant Saint Auguſtin, que vous preniez pour votre modéle, vous euſſiez comme lui recommandé l'Eloquence aux Prédicateurs; & qu'aprés en avoir marqué les principales regles, comme il a fait, en les prenant même des Auteurs payens, vous euſſiez enſuite averti des défauts qui s'y pouvoient gliſſer, & qu'un Prédicateur Chrétien devoit encore éviter avec plus de ſoin que les Orateurs profanes: cela vous auroit moins couté que ce que vous dites dans votre Préface. Car vous auriez trouvé des choſes admirables ſur ce ſujet dans le dernier livre de la Doctrine Chrétienne de votre Saint, & vous n'auriez mécontenté perſonne: au lieu qu'il eſt à craindre que vous étant mal ex-

pliqué, tous les Prédicateurs qui paſſent pour éloquens, ne prennent comme dit contre eux, tout ce que vous avez dit contre l'Eloquence; *que l'on ne peut l'employer dans le miniſtere Evangelique ſans manquer à une regle de Saint Paul, dont l'inobſervation confond le Prédicateur avec l'Orateur prophane.*

VIII. REMARQUE.

Après avoir dit ce que nous venons de rapporter, qui ne peut intereſſer que les faux éloquens; ce que vous adjoutez auſſi-tôt après, ne fait rien ni contre la vraye, ni contre la fauſſe éloquence. *Faut-il s'étonner*, dites-vous, *ſi on ne voit aucun fruit de ces ſortes de Sermons? car eſt-ce donc là cette folie de la prédication, à quoi il a plû à Dieu d'attacher le ſalut des hommes, & n'eſt-ce pas plutôt cette ſageſſe des ſages que Dieu nous déclare qu'il perdra?*

Je vous ſoutiens, Monſieur, que ce que Saint Paul dit de la folie de la Predication, ne regarde ni la vraye Eloquence, ni la fauſſe, ni le défaut d'Eloquence. Car voici les paroles de l'Apôtre; *Nam quia in Dei ſapientia non cognovit mundus per ſapientiam Deum; placuit Deo per ſtultitiam prædicationis ſalvos credentes facere.* Or il ne s'agit point dans ce paſſage de la maniere dont on doit prêcher; mais de ce que l'on doit prêcher pour ſauver ceux qui croiroient; c'eſt ce qui eſt fort bien marqué dans l'Analyſe ſur cette Epitre, dont j'ai déja parlé.

La ſageſſe de Dieu dont les traits brillent par tout dans le monde, n'a été apperçue que d'un petit nombre de Philoſophes; elle n'a reçu d'aucun

cun d'eux la gloire qui lui étoit duë, & elle n'a point produit en eux aucun fruit d'une veritable converſion: la ſageſſe humaine n'ayant donc été d'aucun uſage au monde pour lui faire connoître Dieu comme il faut, Dieu ne pouvoit plus rien attendre de ce moyen là pour la converſion du monde, qui conſiſte en partie dans la vraye connoiſſance de Dieu; & afin de la confondre, il lui a plû de ſauver les fidèles par la folie de la prédication, c'eſt-à-dire par la prédication d'un Dieu crucifié, qui a l'air & l'apparence d'une pure folie.

Vous pouvez voir, Monſieur, cette même penſée de ſaint Paul développée d'une maniere plus étenduë & admirablement expliquée par Monſieur l'Evêque de Meaux dans ſon diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, ſeconde partie *n.* 11.

IX. REMARQUE.

On peut avec plus de raiſon appliquer à l'Eloquence ce que vous dites enſuite: mais vous n'en pouvez tirer aucun avantage, à moins que vôtre deſſein ne ſoit de bannir toute Eloquence de la chaire contre le ſentiment de ſaint Auguſtin, qui la recommande ſi fort aux Prédicateurs.

Un Dieu jaloux de ſa gloire pourroit-il accompagner de la vertu interieure de ſa grace ces efforts de l'Art & de l'Eloquence, & operer la converſion des cœurs par de tels moyens? ne ſeroit ce pas donner occaſion à l'homme de dire, c'eſt la hauteur & la force de mon bras qui a fait toutes ces grandes choſes.

Avez-vous bien penſé, Monſieur, à ce que vous dites, que Dieu étant jaloux de ſa gloire

ne pourroit pas accompagner de la vertu interieure de ſa grace, le Sermon d'un Prédicateur qui auroit employé tous les efforts de l'Art & de l'Eloquence pour toucher des pécheurs qu'il preſſeroit de ſe convertir? un ſeul exemple peut ſuffire pour montrer combien cette penſée eſt mal fondée. Jamais perſone n'a été plus perſuadé que ſaint Auguſtin de la neceſſité de la grace interieure pour la converſion du pécheur ; jamais perſonne auſſi n'a été plus éloigné que lui de l'attribuer à ſon induſtrie.

Que devoit il donc faire s'étant trouvé dans une Ville d'Affrique où il y avoit une pernicieuſe coûtume de ſe battre à coups de pierres pluſieurs jours de ſuite en certain temps de l'année; où chacun tuoit ceux qu'il pouvoit, ſans épargner même ſes propres parens? touché de cette injuſte & inhumaine barbarie il entreprit de l'abolir par un Sermon qu'il leur fit. Mais il ſe devoit bien garder, ſi on vous croit, d'y emploier les efforts de l'Art & de l'Eloquence, de peur d'empêcher que Dieu n'accompagnaſt ſon diſcours de la grace interieure. Cependant bien loin d'avoir cette crainte, ne connoiſſant rien de plus grand ni de plus perſuaſif dans l'Eloquence que ce qu'il appelle le genre ſublime, comme il le déclare lui-même en divers endroits de ce livre, il témoigne qu'il y employa tout ce qu'il avoit pu trouver de plus grand & de plus fort dans ce genre d'Eloquence pour arracher du cœur de ce peuple l'attache qu'il avoit à une coûtume ſi cruelle. *Egi quidem granditer, quantùm valui, ut tam crudele atque inveteratum malum de cordibus & moribus eorum avellerem pellerem-que dicendo; non tamen aliquid egiſſe me putavi,*

cùm

cùm eoſdem audirem acclamantes, ſed cùm flentes viderem. C'eſt pour prouver ce qu'il avoit dit auparavant, qu'il n'y a que le genre ſublime (qu'il marque ſouvent par ces mots, *granditer dicere*) qui puiſſe tellement remuer ceux à qui on parle, que cela aille juſqu'à leur faire répandre des larmes. C'eſt pourquoi il dit, que quand il les vit pleurer, il crût les avoir convertis & en alla remercier Dieu. En effet, dit-il, depuis ce Sermon, il y a déja plus de huit ans que graces à Dieu ils n'ont pas eu la penſée de rien faire de ſemblable.

Ce Saint n'a donc pas crû, comme vous voyez, Monſieur, que prêcher le plus éloquemment que l'on peut, c'eſt-à-dire y employer les plus *grands efforts de l'Art & de l'Eloquence*, ce fut mettre un empêchement à la grace interieure, ni que ce fut donner une occaſion à l'homme de dire: *c'eſt la force de mon bras qui a fait toutes ces grandes choſes.*

Mais on peut encore tirer de ces dernieres paroles tout le contraire de ce que vous prétendez. *Car ce fut ce que Dieu défendit aux Iſraëlites de dire à l'égard de la conqueſte de la Terre ſainte.* Cependant étoient-ils obligez pour en donner toute la gloire à Dieu de ne point combattre les Habitans de cette Terre, ou de ne les combattre que laſchement? c'eſt ce qu'ils ne firent pas certainement ſous la conduite de Joſué, ne doutant point que Dieu ne deût les en rendre maîtres, ſelon la promeſſe qu'il en avoit faite à leurs ayeux: ils ne laiſſerent pas de combattre avec autant de valeur que s'ils n'euſſent dû cette conquête qu'à la force de leurs bras. L'application en eſt trop facile; vous me diſpenſerez de la faire.

X. RE-

X. REMARQUE.

Ne peut-on point dire, Monſieur, que vous voulez recueillir où vous n'avez pas ſemé, quand vous finiſſez la premiere des trois parties de votre diſcours ſur l'Eloquence des Prédicateurs par cette éloquente concluſion?

Tant de declarations ſi expreſſes de l'Ecriture contre cette maniere profane d'exercer un miniſtere ſi Saint, tant de préceptes ſi formels appuyez de l'exemple de Jeſus-Chriſt même & de ſes Apoſtres, & ſi religieuſement obſervez par les Saints des premiers tems, auroient deû être plus que ſuffiſans pour tenir les Prédicateurs dans la ſimplicité de l'Evangile, qui leur preſente tout à la fois & des veritez qu'ils doivent dire, & la maniere de les dire. Car quand Dieu parle, eſt-il permis à l'homme de raiſonner? & comment a-t-il pu être aſſez hardi pour croire que la voye que Dieu lui marque n'eſt pas la bonne, & qu'il trouveroit quelque choſe de meilleur?

Tenir les Prédicateurs dans la ſimplicité de l'Evangile en ſuppoſant qu'il leur repreſente *tout à la fois & les veritez qu'ils doivent dire, & la maniere de les dire*, c'eſt vouloir bannir de la Chaire non ſeulement la fauſſe Eloquence, dont vous avez donné un échantillon; mais toute Eloquence qui ſe peut apprendre par Art & par étude, ou par l'imitation des Orateurs vrayement éloquens; telle qu'eſt celle que je vous ay fait voir avoir été ſi hautement loüée & recommandée par ſaint Auguſtin dans ſon quatriéme livre de la Doctrine Chrétienne. Cependant oſeriez-vous dire qu'une maniere de prêcher approuvée par

par ce ſaint Docteur eſt une maniere profane d'exercer un Miniſtére ſi ſaint ? oſeriez-vous dire que ce que ce ſaint Pere a creû ſi utile pour propoſer aux fidéles les veritez du ſalut, pour les leur faire écouter agréablement, & pour les leur faire pratiquer malgré la repugnance de la nature corrompuë, *eſt condamné par tant de déclarations de l'Ecriture & par tant de preceptes ſi formels apyuyez de l'exemple de Jeſus-Chriſt & des Apoſtres*; que vous ayez eu droit de vous récrier : *Quand Dieu parle eſt-il permis à l'homme de raiſonner; & comment a-t-il pu être aſſez hardi pour croire que la voye que Dieu lui marque n'eſt pas la bonne, & qu'il trouveroit quelque choſe de meilleur*?

Pour ce qui eſt de l'exemple de Jeſus-Chriſt & des Apoſtres, je n'ay rien à ajoûter à ce que je vous en ay dit dans les Remarques précedentes. Mais ne craignez-vous point. Monſieur, que quelqu'un de ces Prédicateurs éloquens que vous cenſurez avec tant de vehemence, ne ſe récrie à ſon tour ? Saint Auguſtin ayant parlé ſi avantageuſement de l'utilité de l'Eloquence dans la prédication de l'Evangile, eſt-il permis à un homme qui ſe fait honneur d'être de ſes Diſciples de raiſonner contre ſon maître, & de lui oppoſer des paſſages de l'Ecriture, qu'il a deû croire que le Saint a mieux entendu que lui ? & comment a-t-il pu s'imaginer que la voye que ce ſaint Docteur a marquée dans un livre qu'il a fait exprés, comme la plus avantageuſe pour profiter à ceux à qui on annonce la parole de Dieu, n'eſt pas la bonne, & qu'il a trouvé quelque choſe de meilleur ?

Trouvez,

Trouvez bon, Monſieur, que je finiſſe par là mes Remarques ſur votre premiere partie, & que je paſſe à la ſeconde.

II. PARTIE DU DISCOURS *ſur l'Eloquence des Prédicateurs.*

ONZIEME REMARQUE.

VOUS entreprenez, Monſieur, de prouver par la raiſon dans cette ſeconde partie, ce que vous prétendez avoir établi dans la premiere par l'autorité de l'Ecriture. C'eſt ce que vous vous propoſez d'y traiter en la commençant en ces termes.

Mais à conſulter la raiſon même, on trouve que la maniere de traiter les choſes ſaintes qui nous eſt preſcrite dans l'Ecriture, eſt la ſeule qui puiſſe réuſſir; & ce n'eſt que pour n'avoir pas aſſez connu l'homme ni la nature de ce que l'on prêche qu'on s'eſt mépris ſur ce ſujet.

Ainſi de vingt pages que contient cette partie, vous en employez dix à expliquer ce que c'eſt que l'homme, ce qui ſe réduit à nous dire qu'*il eſt*

eſt compoſé de diverſes facultez que bien des gens ne demeſlent pas aſſez, qu'il y a en lui de la raiſon & de l'intelligence, mais qu'il y a auſſi de l'imagination. Et vous employez les dix autres à avertir les Prédicateurs de notre temps que *leur Eloquence nuit beaucoup à leurs Auditeurs, parce qu'elle n'eſt propre qu'à donner plus de vivacité à leur imagination; ce qui les rend plus incapables de bien connoitre ce qu'on leur doit prêcher, qui ſont des choſes inviſibles, ſpirituelles, & infiniment éloignées de tout ce qui a rapport aux ſens.*

Je vous avoue, Monſieur, que j'ai bien des difficultez à vous propoſer ſur ces deux points. Car pour le premier, une grande partie de ce que vous dites de la difference que l'on doit mettre entre l'intelligence & l'imagination ne me paroit pas veritable; & pour le ſecond, que cela ſoit vray ou faux, je ne voi pas que l'on en puiſſe rien conclure pour ou contre l'Eloquence des Prédicateurs de ce temps.

Avant que d'examiner ce que vous dites de l'intelligence & de l'imagination, permettez-moi de vous propoſer ce que j'en penſe.

Notre ame ou notre eſprit (ce qui s'exprime plus heureuſement en latin par le nom de *Mens*) ſe peut conſiderer en elle même, ou ſelon l'union qu'elle a avec le corps.

Selon ce quelle eſt en elle-même, elle a deux facultez; l'entendement, qui a le vrai pour objet; & la volonté, qui a pour le ſien ce qui eſt bon.

Selon qu'elle eſt unie au corps, elle a d'autres facultez, les ſens interieurs & exterieurs, les appetits naturels, comme la faim, la ſoif, &c. Et les

les passions, comme l'amour, la haine, la joye, la tristesse.

Or l'intelligence dont vous parlez tant, lui appartient selon ce qu'elle est en elle-même, au lieu que l'imagination dépend de l'union qu'elle a avec le corps, & c'est une de ces principales facultez que j'ai appellées les sens interieurs.

Mais pour bien distinguer l'intelligence d'avec l'imagination (ce que vous croyez être de grande importance) il ne les faut pas regarder comme deux substances, mais comme deux differentes modifications de notre ame.

On appelle donc intelligence ou intellection, la perception qu'a notre ame d'un objet sans aucune image corporelle : & on appelle imagination, la perception qu'a notre ame d'autres objets qu'elle ne connoit qu'ensuite des traces qu'ils ont faites dans le cerveau par le moyen des sens.

Selon ce qui vient d'être dit, & ce que tout le monde avouë, que le propre de l'imagination est de faire concevoir les objets sous des images corporelles tracées & comme peintes dans le cerveau, il est aisé de juger ce qui appartient & ce qui n'appartient pas à cette faculté.

1. Elle n'a pour objet que les choses corporelles & même sensibles ; car une chose corporelle qui ne seroit pas sensible, ne pourroit être imaginée. Par exemple je sçai par le moyen d'un microscope qu'il y a un animal un million de fois plus petit qu'un ciron ; j'ai beau le sçavoir par raison & par intelligence; je ne sçaurois me l'imaginer.

2. Ce ne sont que les corps particuliers qui peu-

peuvent être l'objet de l'imagination. Par exemple je puis m'imaginer un triangle en particulier peint sur du papier. Mais comme il est impossible de peindre un triangle en general, il est impossible aussi que l'image d'un triangle en general puisse être tracée dans notre cerveau. Ce n'est donc que par raison & par intelligence que nous concevons les choses en general, & elles ne sont nulle part ailleurs que dans notre entendement parce qu'elles ne sont generales que par des abstractions que le seul entendement peut faire : & c'est ce qui fait dire aux Philosophes, *universalia sunt tantùm in intellectu.*

3. Par la même raison les nombres nombrez, pour parler ainsi, trois hommes, trois chevaux, dix pistolles peuvent être imaginez, pourveu qu'ils ne soient pas extrémement grands. Mais les nombres abstraits qui peuvent s'appliquer à toutes sortes de choses, sans qu'on les applique à aucune en particulier, ne sont point l'objét de l'magination, mais séulement de l'intelligence.

4. Il en est de même de la symmetrie, des rapports & des proportions ; nous pouvons bien concevoir par l'imagination le fondement des rapports ; mais ce ne peut être que par l'intelligence que nous concevons des rapports mêmes & des proportions ; par exemple on me montre trois poids, l'un de quatre livres, l'autre de six livres, & le troisiéme de neuf livres ; je conçois tout cela par l'imagination ; mais si l'on me dit qu'il y a une proportion continuë entre ces trois poids ; le premier étant au second, comme le second est au troisiéme : c'est ce que je ne puis

puis concevoir que par l'intelligence, & non par l'imagination.

5. Notre ame comme *penſante* à trois ſortes d'operations, *concevoir*, *juger*, *raiſonner*. *Imaginer*, n'eſt qu'une eſpéce de la premiere de de ces trois operations : c'eſt-à-dire que c'eſt une maniere de concevoir par des images tracées dans le cerveau, diſtinguée d'une autre maniere de *concevoir*, qu'on appelle *intelligence*, pour laquelle notre ame n'a pas beſoin de ces images. Mais pour ce qui eſt de *juger* & *raiſonner*; il n'y a rien dans l'imagination qui ait rapport à ces deux operations ; quoyque notre ame juge & raiſonne ſouvent ſur ce quelle a conceû par l'imagination: car *juger* c'eſt affirmer: comme quand je dis *a* eſt *b* : or je puis bien avoir conçû *a* & *b* par l'imagination ; mais pour l'affirmation qui eſt ſignifiée par le Verbe ſubſtantif, *eſt*, c'eſt une action de mon eſprit, dont il eſt impoſſible qu'il y ait une image corporelle dans mon cerveau. Il eſt donc impoſſible que cette affirmation ſoit imaginée. & par conſequent il n'y a rien dans l'imagination qui réponde à ces actes de notre ame, *juger* & *raiſonner*.

6. La différence eſſentielle entre les Etrès *penſans* & les Etres *non penſans*, eſt que les premiers connoiſſent ce qu'ils font, & que les derniers ne le connoiſſent pas; ce qni s'exprime plus heureuſement par ces termes latins. *Proprium eſt ſubſtantiæ cogitantis eſſe conſciam ſuæ operationis*. Et il eſt clair que cela convient à notre ame ſelon ce qu'elle eſt en elle-même, & non par ſon union avec le corps. Lors donc que notre ame connoit par un ſentiment interieur ce qui ſe paſſe en elle, ſes penſées, ſes volontez, ſes deſirs,

cela

cela ne peut être attribué à l'imagination ; ne pouvant y avoir aucune trace dans notre cerveau de ce ſentiment interieur qui s'appelle plus heureuſement en latin, *conſcientia*.

7. On peut juger aiſément par ce qui vient d'être dit, que l'imagination eſt incapable *de ranger, d'aſſembler, ou de ſéparer, comme il lui plaiſt, les portraits des choſes qui ſont de ſon reſſort, & d'en conſiderer les rapports.* Mais qu'il faut que cela ſe faſſe par la raiſon, que vous prenez vous-même pour la même choſe que *l'intelligence*.

8. Voilà ce qui convient ou ne convient pas à l'imagination, ſelon ce qu'elle eſt en elle-même. D'où il s'enſuit qu'à cet égard on a auſſi peu de raiſon de dire que c'eſt une faculté fort dangereuſe, que ſi on le diſoit de la veüe, de l'ouye, ou de quelque autre ſens exterieur ; mais on doit reconnoitre que c'eſt une faculté bonne en ſoi, qui nous a été donnée de Dieu, auſſi bien que les ſens exterieurs, par une ſuite comme neceſſaire de l'union de notre eſprit avec notre corps ; & que ſur tout on ne lui doit attribuer ni erreur, ni verité ; parce que la verité & l'erreur ne ſe trouvent que dans nos jugemens ; & que l'imagination ne juge de rien.

9. Mais il y a des effets ou bons ou mauvais qu'on peut attribuer à l'imagination comme cauſe occaſionelle en bien ou en mal, tant à l'égard de l'entendement, que de la volonté ; car ne jugeant de rien, elle eſt ſouvent occaſion à l'entendement de juger bien ou de juger mal, & ne deſirant rien, elle eſt ſouvent occaſion à la volonté d'avoir de bons ou de mauvais deſirs.

C'eſt ce qu'il eſt important de montrer. Mais comme je ne dirai rien qui ne ſoit connu de tout le mon-

monde, je ne ferai que le propoſer ſans en chercher la raiſon.

10. La Phyſique auſſi bien que les ſciences ou les Arts qui en dépendent, comme la Medecine, l'Aſtronomie, l'Architecture, l'Agriculture, l'Art de naviger, ſont principalement fondées ſur l'experience, c'eſt-à-dire ſur des faits ſinguliers qu'on a vûs ou connus par d'autres ſens, y arriver de la même ſorte; d'où on a formé des jugemens quelquefois bons, quelquefois mauvais; ce qui a fait dire à Hippocrate, *experientia fallax*. Mais il y en a de ſi bons & de ſi bien verifiez, qu'on ne craint point de s'y tromper: par exemple l'avantage que l'on a tiré pour la navigation de l'aiguille aimantée, qui fait ſçavoir certainement de quel côté eſt le nord. Qui peut douter qu'en ce cas & en une infinité d'autres ſemblables, l'imagination (car tout ce qui s'apperçoit par les ſens, eſt porté des ſens à l'imagination) n'ait été la cauſe occaſionnelle d'une verité tres-utile aux hommes?

11. Autre exemple. S. Auguſtin ayant diſtingué tout ce que nous concevons en *choſes & en ſignes*; voici comme il définit le ſigne. *Signum eſt quod præter ſpeciem quam ingerit ſenſibus* (& par conſequent à l'imagination) *facit aliquid aliud in cognitionem venire.* Tels ſont les tons de la voix & les caracteres de l'écriture, qui paſſent des ſens de l'ouye & de la veue dans l'imagination; d'où il arrive qu'elle eſt la cauſe occaſionnelle ou de la connoiſſance de la verité, ou de l'illuſion de l'erreur. Car qui ne ſçait combien la lecture d'un méchant livre eſt capable de nous jetter, ou de nous confirmer dans l'erreur? combien au contraire la lecture d'un bon livre, nous peut

peut aider à faire entrer la vérité dans notre esprit, ou à l'y entretenir ?

12. Si nous passons de l'entendement à la volonté, nous trouverons la même chose, un seul exemple se pourra appliquer à une infinité d'autres. Rien ne touche & ne remuë davantage l'imagination que des chansons bien faites & bien chantées. Est-ce une raison de regarder l'imagination comme une faculté bien dangereuse ? c'en pourroit être une, si toutes les chansons ressembloient à celles de *l'Opera*, qui roulent toutes sur l'amour, & presentent à l'esprit une morale lubrique, que des airs effeminez y font entrer agréablement. Ce qui est sans doute une grande occasion de corrompre l'esprit & le cœur de ceux qui les écoutent ; mais aussi d'autres chansons & d'autres chants ne pourroient ils pas être cause que l'imagination pust avoir occasionnellement des effets tout contraires, aidant la verité & la pieté à entrer dans l'esprit & dans le cœur ? Saint Paul auroit-il recommandé aux Chrétiens comme une action très-louable de chanter des Hymnes & des Cantiques en l'honneur de Dieu, pour celebrer ses bienfaits & nous entretenir dans son amour ?

13. On doit conclure de tout cela, que l'imagination qui est bonne en soi, considerée comme cause occasionnelle, est bonne ou mauvaise par le bon ou mauvais usage qu'on en fait, & qu'ainsi vous n'avez pas eu droit d'en parler aussi mal que vous faites dans le premier point de la seconde partie de vôtre discours sur l'Eloquence des Prédicateurs.

XII. REMARQUE.

Je n'examineray point tout ce que vous dites de l'imagination, je vous en laiſſe juger par ces douze ou treize articles. Il n'y a qu'un endroit qui me paroiſſe important, parce qu'il me ſemble que vous y avez pris l'imagination dans un ſens tout different de celui que vous aviez marqué en la définiſſant en ces termes dans la page 20. *L'imagination eſt un ſens interieur, dont la fonction n'eſt que de recevoir & de repreſenter à l'ame les images de tout ce qui a fait quelque impreſſion ſur nous.* Ce qui vous fait dire enſuite, *Que c'eſt la faculté qui agit la premiére en nous, avant que nous ayons l'uſage de la raiſon.* C'eſt en effet la principale ſignification de ce mot. Mais il y en a encore une autre, qui eſt de ſignifier une opinion, & même ſouvent une fauſſe opinion. Ce qui eſt très-different de l'imagination priſe pour la faculté par laquelle nous concevons des choſes ſous des images corporelles. Or vous ſçavez, Monſieur, qu'il n'y a point de plus grande ſource de faux raiſonnemens, que de prendre le principal mot d'un diſcours, tel qu'eſt celui *d'imagination* dans vôtre ſeconde partie, en des ſens tout-à-fait differens. Et c'eſt ce qui fait les ſophiſmes des argumens à quatre termes.

Cependant, Monſieur, il me paroit que c'eſt dans le dernier ſens que vous avez pris le mot *d'imagination*, lorſque vous dites dans la page 26. *Que ce ſont les faux jugemens de l'imagination qui font les faux braves, les faux honneſtes gens, les faux amis, qui tous ne ſe croyent ce qu'ils ne ſont pas,*

pas, que parce que les idées qu'ils ont de la valeur, de l'honneſteté, de l'amitié ne ſont que des phantoſmes de leur imagination.

Ce n'eſt plus là certainement cette faculté de nôtre ame dont vous aviez entrepris de parler. Car, comme je vous l'ai fait voir dans l'article precedent, l'imagination priſe pour une faculté de nôtre ame, ne juge de rien. Elle n'a donc point de faux jugemens. Et de plus les idées de la valeur, de l'honneſteté, de l'amitié, vrayes ou fauſſes, n'étant point corporelles, ne ſont point du tout du reſſort de cette faculté: on ne ſe fait ces fauſſes idées de valeur, d'honneſteté, d'amitié, que par de fauſſes opinions, que l'on appelle auſſi quelquefois imaginations, comme lors qu'un homme n'a que de fauſſes imaginations de toutes les choſes dont il entreprend de parler.

C'eſt donc auſſi ſur la même équivoque que roule ce que vous dites, Que *les choſes même qui ont plus de rapport à la pieté, priére, réfléxion ſur ſoi-même, deſſeins & reſolutions, ſont preſque toutes des actions de l'imagination dans ceux en qui elles dominent.* Car cela n'a nulle vraye-ſemblance en prenant l'imagination pour la faculté qui reçoit les images corporelles. Cela n'eſt vray qu'en la prenant pour la fauſſe opinion que l'on a de toutes choſes, qui regardent la pieté, l'ignorance, les mauvaiſes inſtructions, ou l'amour propre qui n'eſt point aſſez mortifié dans les faux devots, leur faiſant avoir ſur tout cela de fauſſes idées.

Enfin quand vous dites en un autre endroit, *Que l'imagination eſt le poiſon de l'intelligence*: c'eſt encore en la prenant pour l'erreur, qui fait

que l'on s'imagine voir les choſes par une claire veue de l'eſprit, en quoi conſiſte l'intelligence, quoiqu'on n'ait rien moins que cette veue. Ce qui a fait dire à S. Auguſtin; *Quod intelligimus, debemus rationi; quod opinamur, errori.* Car *opinari* dans le latin des Philoſophes Romains du tems de Ciceron, ſignifioit croire, ſçavoir ce qu'on ne ſçait pas.

Vous voyez donc, Monſieur, que l'imagination priſe en ce ſens ne peut rien faire du tout ny pour ny contre l'Eloquence *que vous dites qui s'eſt emparée de la Chaire.* Car ce qu'il faut bien remarquer, eſt que vous ne ſuppoſez point que les Prédicateurs que vous avez eu en veue, prêchent autre choſe que les veritez de l'Evangile, & que vous ne trouvez à redire qu'à leur maniere de prêcher. Or quelque défectueuſe que vous trouviez cette maniere, vous ne direz pas ſans doute qu'elle inſpire de faux jugemens ſur les choſes qui ont rapport à la pieté, priere, reſolutions, & le reſte. Et par conſequent par rapport à cette derniere ſorte d'imagination, vous ne pourriez pas mettre *entre les effets pernicieux de l'Eloquence que vous n'approuvez pas*, la fauſſe pieté, les fauſſes converſions, & le peu de vertus ſolides dans la pluſpart de ceux mêmes qui paroiſſent appliquez à leur ſalut.

C'eſt pourquoi, Monſieur, je prendrai l'imagination dans le premier ſens, en examinant les conſequences que vous en tirez dans le ſecond point de vôtre ſeconde partie.

XIII. REMARQUE.

Vous commencez le ſecond point par l'avantage

tage que vous croyez pouvoir tirer de ce que vous avez dit dans le premier. Car vous prétendez que *pour peu qu'on y ait fait d'attention, on ne ſçauroit s'empêcher de voir combien l'imagination eſt à craindre, combien elle fait de tort à l'intelligence; & combien elle met d'obſtacles à l'entrée de la verité dans l'eſprit & dans le cœur.* Mais vous changerez peut-être d'avis, quand vous aurez fait réfléxion ſur ce que je viens de vous montrer, que l'imagination n'eſt à craindre que quand on en fait un mauvais uſage; que loin de faire tort à l'intelligence, on ne peut guére que par elle arriver à l'intelligence, & qu'il y a une infinité de gens à qui elle eſt d'un grand ſecours pour faire entrer la verité dans l'eſprit & dans le cœur.

Après ce préambule vous faites conſiderer deux choſes qui doivent ſervir de fondement à ce que vous voulez inferer à l'égard des Prédicateurs; l'une eſt la qualité de leurs Auditeurs; l'autre eſt la nature des choſes qu'on leur doit prêcher.

Il faut, dites-vous, *qu'ils comptent que les hommes à qui ils prêchent, ſont des gens livrez à cette faculté dangereuſe, c'eſt à-dire qui ne ſont gueres capables de concevoir la pluſpart des choſes que ſous des images corporelles, & que ce qu'on leur doit prêcher, ſont des choſes inviſibles & ſpirituelles, infiniment éloignées de tout ce qui a rapport aux ſens, & qui les combattent directement.*

Je demeure d'accord du premier, qui regarde la pluſpart des Auditeurs, ſauf à examiner dans la ſuite, ſi on n'en doit pas conclure tout le contraire de ce que vous prétendez. Mais pour le dernier, qui eſt *que les choſes qu'on leur doit prêcher, ſont inviſibles, ſpirituelles, & infiniment é-*

loignées de tout ce qui a rapport aux ſens : vous êtes bien éloigné de votre compte, ſi c'eſt ſur cela que vous vous fondez pour reformer l'Eloquence des Prédicateurs. Car il eſt vrai qu'il y a des articles de notre foi, qui ſont tels que vous le dites, inviſibles, ſpirituels, &c. Mais il y en a auſſi un plus grand nombre ſans comparaiſon, qui ſont du reſſort de l'imagination & des ſens. Vous n'avez qu'à faire réfléxion ſur le Symbole pour le connoître. Ce qui y eſt dit du Pere Tout-Puiſſant, de Jeſus-Chriſt entant que Dieu, & du ſaint Eſprit, eſt tel que vous dites, *inviſible, ſpirituel, & éloigné de tout ce qui a rapport aux ſens.* Mais pouvez-vous prétendre que tout ce qui eſt dit de Jeſus-Chriſt entant qu'homme, ſa Naiſſance, ſa Paſſion, ſa Reſurrection, ſon Aſcenſion, &c. & que tout ce qui eſt dit enſuite de l'Egliſe Catholique ne puiſſe être conçu par l'imagination & par les ſens?

Remarquez cependant, Monſieur, que pour un Sermon dans lequel on explique au peuple les myſteres ineffables de l'unité de Dieu, & de la Trinité des perſonnes, il y en a cent où on leur parle des autres articles de la foi, qui ſe peuvent concevoir par les ſens & par l'imagination; & de beaucoup de veritez de la Morale Chreſtienne que l'on peut proportionner à la qualité & à la capacité du peuple quoique peu dégagé des ſens. Ce ne ſeroit donc qu'à l'égard de très-peu de Sermons que cette raiſon priſe de la nature de ce que l'on doit prêcher, vous pourroit donner ſujet de vous plaindre, *que l'Eloquence humaine ſe ſeroit emparée de la Chaire :* Mais je ne ſçaurois tomber d'accord que vous la puiſſiez faire ſervir à l'égard même de ces grands myſteres ſpirituels

&

& inviſibles : car oppoſant, comme vous faites, l'imagination à l'intelligence, il faudroit que pour être Prédicateur, on n'eût pour but que de faire comprendre au peuple ces myſteres de la Divinité par l'intelligence, ſans y rien employer de ce qui eſt du reſſort de cette dangereuſe faculté. C'eſt l'idée que vous donnez de l'imagination *qui fait tant de tort*, ſelon vous, *à l'intelligence, & qui met tant d'obſtacles à l'entrée de la verité dans l'eſprit & dans le cœur.* Or cela eſt tout-à-fait impraticable à l'égard du commun des Chrétiens : Dieu a voulu qu'ils ſe puſſent ſauver par la ſimplicité de la foi ; & il y en a très-peu qui paſſent de la foi à l'intelligence. Or la foi vient de l'ouye, *fides ex auditu* ; & toute foi eſt appuyée ſur l'autorité, c'eſt-à-dire ſur le témoignage des hommes, ou purement hommes, ſi c'eſt une foi humaine : ou d'hommes inſpirez de Dieu, ſi c'eſt la foi divine ; & par conſequent l'imagination y a part, puiſque vous reconnoiſſez vous-même que *c'eſt un ſens intérieur dont la fonction eſt de recevoir & de repreſenter à l'ame les images de tout ce qui frappe nos ſens.* C'eſt auſſi ce que ſaint Paul nous apprend, lors qu'après avoir dit, *que quiconque invoquera le nom du Seigneur, ſera ſauvé* : il marque les moyens par leſquels on devient capable de l'invoquer ; *mais comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croyent point en lui? & comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point oui parler ? & comment en entendront-ils parler, ſi perſonne ne leur prêche ? & comment les Prédicateurs leur prêcheront-ils, s'ils ne ſont envoyez!*

Rom. 10. v. 13.

Eſt-ce donc que des Prédicateurs envoyez qui doivent donner des marques de leur miſſion, quand il s'agit des premiers établiſſemens de la Foi, qui confirment ce qu'ils prêchent par la ſainteté de leur vie, & ſouvent par des miracles, ne ſont pas des objets de l'imagination & des ſens? Et voudroit on que les Prédicateurs renonçaſſent à l'imagination & aux ſens pour mener leurs Auditeurs tout droit à l'intelligence, contre ce que dit ſouvent ſaint Auguſtin, *que c'eſt par la Foi qu'on y parvient, & qu'elle en doit être la recompenſe.* Mais ce que vous dites vous-même auſſi-tot après ce que j'ai rapporté de vos paroles, fait voir combien la conduite de Dieu eſt contraire à ce que vous voudriez que les Prédicateurs ſuiviſſent.

L'homme, dites-vous, *eſt ſi peu capable des choſes inviſibles & ſpirituelles dont on doit l'inſtruire, qu'il a fallu qu'un Dieu ſe fit homme pour les lui enſeigner:* c'eſt-à-dire qu'il a fallu qu'il ſe rendît viſible, & que par là il ſe fît l'objet de notre imagination & de nos ſens; *ut dum viſibiliter Deum cognoſcimus, per hunc in inviſibilium amorem rapiamur.* C'eſt donc par le ſecours de l'imagination que nous parvenons à la connoiſſance & à l'amour de ces choſes inviſibles, qui ſont l'objet de notre Foi: ce que dit l'Apoſtre dans la premiere aux Corinthiens eſt encore plus fort: j'en ay déja parlé; mais je ne puis m'empeſcher de le repeter ici. *Dieu voyant que le monde avec la ſageſſe humaine ne l'avoit point reconnu dans les Ouvrages de la ſageſſe divine, il lui a plû de ſauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui.* Ce qu'il appelle la folie de la Prédication eſt la parole de la Croix, c'eſt-à-dire Jeſus-

ſus-Chriſt crucifié. Or y a-t-il rien qui puiſſe remuer notre imagination d'une maniere plus vive, que cet eſtrange ſpectacle d'un Dieu mourant en croix pour nos péchez?

Comment donc avez-vous pu dire ce qui ſuit; *Que les choſes que l'on doit prêcher ne pouvant être receuës que dans la partie la plus intime de l'ame, demandent un Auditeur dégagé des ſens, en garde contre les illuſions de tout ce qui les touche, hors du tourbillon de l'imagination, & retiré en cette partie de lui-même où la voix de la verité ſe fait entendre? car c'eſt*, ajoûtez-vous, *la diſpoſitoin où il faut être pour entendre la parole de Dieu avec fruit; & il eſt du devoir du Prédicateur d'y mettre & d'y tenir ſon Auditeur, auſſi bien que de lui annoncer les veritez qui la demandent.*

Je ne ſçai, Monſieur, comment vous avez pu croire que ce fuſt une diſpoſition neceſſaire pour entendre la parole de Dieu avec fruit, que d'être dégagé des ſens, en garde contre les illuſions de tout ce qui les touche, hors du tourbillon de l'imagination, & retiré dans cette partie de ſoi-même où la voix de la verité ſe fait entendre: vous reconnoiſſez que ceux que vous appellez des gens d'imagination, & que vous dites *être livrez à cette faculté ſi dangereuſe*, ſont dans une diſpoſition toute contraire à celle-là. Or vous nous venez de dire que c'eſt à ces gens-là que les Prédicateurs ont affaire, & que c'eſt ſur cela qu'ils doivent compter. Vous ſuppoſez donc qu'ils ne prêchent qu'à des gens qui ne ſont pas en état d'entendre avec fruit la parole de Dieu.

Vous direz peut-être; *Que s'ils ne ſont pas dans cette diſpoſition, ils doivent les y mettre, & qu'ils*

qu'ils n'y ſont pas moins obligez, que de leur annonceres veritez qui la demandent.

C'eſt en effet ce que vous dites ; mais c'eſt un étrange Paradoxe, & ſur quoi j'ai beaucoup de difficultez à vous propoſer.

1. Cette diſpoſition, comme vous la décrivez, eſt ſi extraordinaire & ſi éloignée de l'état où l'homme a été réduit depuis le péché, que ce ne ſeroit que par un miracle qu'il ſe trouveroit des perſonnes ſur la terre, qui fuſſent dans une diſpoſition ſi ſublime.

2. Cet état eſt ſi oppoſé à celui des perſonnes *d'imagination à qui vous dites que les Prédicateurs ont affaire*, qu'il n'y a rien de plus hors d'apparence que de s'imaginer qu'on les puiſſe faire paſſer de l'un à l'autre ſans beaucoup de peine & beaucoup de tems.

3. Afin donc de ne point prêcher la parole de Dieu à ceux qui ſeroient incapables d'en profiter, il faudroit que les Prédicateurs commençaſſent leurs Sermons par les avertir que pour les entendre avec fruit, *ils doivent être dégagez des ſens ; en garde contre tout ce qui les touche, & hors du tourbillon de l'imagination.* D'où vient donc que d'une infinité de Sermons qui ſe ſont faits dans l'Egliſe, nous n'en voyons aucun qu'on ait commencé par leur donner cette inſtruction, ſans laquelle ces Sermons ne leur auroient ſervi de rien.

4. Si l'on l'avoit voulu faire, y auroit-on pu réuſſir ſans le ſecours de l'Eloquence, qui n'eſt jamais plus neceſſaire comme le remarque ſaint Auguſtin, que quand ceux à qui on parle ſont dans une diſpoſition tout oppoſée à celle dans laquelle on les veut faire entrer ? Ainſi, Monſieur,

ſieur, vous voyez que ce que vous dites pour bannir l'Eloquence de la Chaire, ne ſerviroit qu'à montrer, s'il étoit vrai, qu'on ne l'en doit pas bannir.

Voyons néanmoins ce que vous dites au contraire. Vous trouvez mauvais que les Prédicateurs preſentent à leurs Auditeurs les choſes dont ils leur doivent parler, *reveſtuës de tous les ornemens & de toute la vivacité de l'Eloquence la plus brillante.* Et pourquoi cela ſeroit il mauvais ? ſaint Auguſtin ne le croyoit-il pas ; puiſqu'il recommande aux Prédicateurs, quand ils en ont le talent, de dire *acutè*, *ornatè*, *vehementer*, les mêmes choſes que diſent *obtusè*, *deformiter*, *frigidè*, ceux qui n'ont pas le même talent ? Vous n'en donnez point d'autre raiſon que l'engagement où vous vous étes mis de vouloir qu'il n'y ait rien de plus dangereux que de remuer l'imagination : c'eſt ce qui vous a fait croire que pour décrier les ornemens de l'Eloquence, ſur tout quand ils ont de la vivacité & du brillant, il vous ſuffiſoit de dire, que *c'eſt tout ce qu'il y a de plus capable de réveiller & de remettre en mouvement l'imagination la plus amortie, & de rejetter dans ſon tourbillon l'ame la plus profondement rentrée en elle-même.*

Tout cela, Monſieur, ne reçoit pas la moindre difficulté à l'égard de l'Eloquence des Prédicateurs Catholiques, après ce que nous avons fait voir dans la Remarque precedente ; que l'imagination étant bonne d'elle-même & pouvant être auſſi bien la cauſe occaſionelle de nous porter au mal, il n'eſt dangereux de la remuer, que quand c'eſt pour nous porter au mal ; & qu'il eſt utile au contraire de la tirer, pour ainſi dire, de ſon

engourdiſſement, quand c'eſt pour nous faire faire le bien. Or on ne peut pas ſuppoſer que l'Eloquence des Prédicateurs remuë nôtre imagination pour autre choſe que pour nous faire embraſſer la verité & nous rendre fervens dans la pratique des bonnes œuvres. On ne peut donc alleguer ce remuëment de notre imagination par les ornemens & la vivacité de l'Eloquence des Prêdicateurs comme une raiſon qui doive faire bannir de la Chaire cette ſorte d'Eloquence.

La conſideration de trois choſes, le chant, les images, & la Poëſie, pourra ſervir à fortifier cette réponſe.

1. J'ai deja dit du chant qu'il étoit aſſeurément très-capable de réveiller & de mettre en mouvement l'imagination la plus amortie; ſeroit-ce une raiſon de deffendre aux perſonnes de travail, ce qu'on leur recommande en pluſieurs Dioceſes, de chanter en travaillant, des chanſons ſpirituelles, pour s'entretenir de penſées de pieté; & pouſſeroit-on cette crainte de l'imagination remuée, juſqu'à prétendre qu'on ne devroit pas permettre de chanter dans l'Egliſe les Hymnes & les Pſeaumes de David; mais les reciter ſeulement, comme on fait en quelques Religions? ce que ſaint Auguſtin dit ſur ce ſujet dans ſes Confeſſions, fait bien voir le contraire; c'eſt dans le 9. livre chapitre 6. je le rapporterai de votre Traduction. *Combien*, dit-il, *le chant des Hymnes & des Pſeaumes que l'on chantoit dans votre Egliſe, me faiſoit il verſer de larmes? & combien étois-je vivement touché d'entendre retentir vos loüanges dans la bouche des fideles?* il dit enſuite que *cette pratique ſi conſolante & ſi propre à reveiller l'ardeur de la pieté n'étoit pas*

fort

fort ancienne dans l'Egliſe de Milan, & qu'il n'y avoit pas plus d'un an qu'elle y étoit établie. C'eſt donc au chant des Pſeaumes, & non pas aux ſeuls Pſeaumes qui s'étoient toûjours recitez dans l'Egliſe de Milan, que ce Saint attribuë *la conſolation & le pouvoir de réveiller la pieté.* Or ce chant n'avoit cet effet qu'en paſſant de l'ouye à l'imagination, & de l'imagination à l'eſprit. Pourquoi donc nous la repreſenter ſi dangereuſe, que nous n'ayions à en attendre que du mal?

2. S'il y a quelque éloquence qu'on doive rejetter, comme ne parlant qu'à l'imagination, ce ſeroit ſans doute l'Eloquence muette des images & des portraits; puiſqu'il n'y en a point dont on puiſſe dire plus raiſonnablement que c'eſt à l'imagination qu'elle parle. Il faudroit donc pour cette raiſon bannir de nos Egliſes les images & les peintures de Jeſus-Chriſt & des Saints. Or c'eſt ce que des Catholiques n'oſeroient dire. Et ce que je trouve dans le Catechiſme de Monſieur l'Evêque de Meaux ſur ce ſujet merite d'être conſideré; c'eſt dans l'Avertiſſement qu'il appelle le Catechiſme des Fêtes. *Vous n'ignorez pas*, dit-il, *mes freres, qu'une des principales fins que l'Egliſe ſe propoſe dans l'inſtitution des Fêtes, c'eſt l'inſtruction des fideles... Et pour en rendre les inſtructions plus utiles, vous y pourrez joindre le Catechiſme qu'on appelle celui des images pieuſes attachées à la Chaire, ou en quelque lieu apparent où on s'en ſert pour rendre le peuple & les enfans plus attentifs.* Cela ſeroit-il propre à mettre les Auditeurs de ces inſtructions dans la diſpoſition où ils devroient être ſelon vous pour en profiter, puiſque loin *de les dégager des ſens, & de*

les mettre hors du tourbillon de l'imagination, cela ne peut que les y mettre davantage.

Mais on doit remarquer ce que ce Prelat ajoute, parce que c'eſt une exception qui affermit la régle. *Il n'y a*, dit-il, *que la Feſte de la Trinité dont il n'eſt pas à propos de propoſer des images ; parce qu'encore que les figures qu'on en voit quelquefois dans les Egliſes, puiſſent avoir leurs raiſons & puiſſent être expliquées en un bon ſens, il faut prendre garde que les enfans ne ſoyent frappez d'abord de ces idées, dont l'impreſſion demeurant trop dans leurs eſprits, ne leur mette dans la penſée quelque choſe de corporel. Mais au lieu que dans les autres Fêtes dont le myſtere s'eſt accomplì viſiblement, on peut concilier l'attention par les images qu'on en donne ; quand il s'agit de parler de la Divinité, ou d'expliquer la Trinité adorable, on doit commencer à rendre le peuple attentif, en lui faiſant remarquer qu'en cette Fête on ne lui propoſe aucune image ſenſible ; parce que ce qui regarde la Divinité & la Trinité des perſonnes eſt tout-à fait au deſſus des ſens & de l'intelligence humaine.*

Je vous ai dit, Monſieur, que cette exception confirmoit la regle: non ſeulement à l'égard des images qu'on peut employer utilement pour l'inſtruction du peuple, mais auſſi en ce qu'elle fait voir qu'un des plus dangereux préjugez de nôtre enfance, eſt qu'étant accoutumez à ne rien concevoir en cet âge que par des images corporelles, on en a tiré cette fauſſe conſequence, qu'il n'y a rien de reél que ce qui ſe peut concevoir en cette ſorte. Car c'eſt ce qui a été cauſe que ce qu'avoit dit Platon; que Dieu devoit être

conçû

conçû comme un pur eſprit ſans aucun corps, a été regardé par les Philoſophes des autres ſectes, comme une choſe inconcevable, qui ne meritoit pas ſeulement d'être refutée. C'eſt ce que l'on voit dans le ſecond livre de Ciceron de la nature des Dieux.

On vous avoue donc, Monſieur, que lorſque les Prédicateurs ont à expliquer aux peuples, ce que c'eſt que Dieu; c'eſt alors qu'on ne peut travailler avec trop de ſoin à les dégager des ſens, & à leur faire craindre que les Phantoſmes de leur imagination ne les jettent dans l'erreur; & c'eſt ce qu'a fait ſaint Auguſtin en une infinité de lieux.

3. Il ne me reſte plus qu'à parler de la poëſie; & vous m'en donnez ſujet parce que vous dites que cette ſorte d'Eloquence que vous n'approuvez pas, *ne parle proprement qu'à l'imagination, non plus que la poëſie.*

Vous deviez vous contenter de dire que l'une & l'autre parlent à l'imagination, & non pas, *qu'elles ne parlent qu'a l'imagination.* Car il n'y a point d'Orateur qui ne veuille perſuader; ce qu'il ne feroit pas, ſi ce qu'il preſente à l'imagination, ne paſſoit à l'eſprit. Il en eſt de même des Poëtes, qu'on ne doit pas ſuppoſer qu'ils ne faſſent des Vers que pour chatouiller l'oreille & l'imagination ſans rien faire entendre à l'eſprit. Contentez-vous donc de dire que la poëſie parle à l'imagination, auſſi bien que l'Eloquence humaine.

Or vous nous avez fait remarquer que ce qui vous fait dire que l'Eloquence que vous voulez bannir de la Chaire, parle à l'imagination, c'eſt *à cauſe que ſes ornemens & ſes figures vives & bril-*

brillantes ſont capables de réveiller l'imagination la plus amortie. On vous avoue que cela convient encore davantage à la poëſie, qui s'eſt toujours diſtinguée de la proſe en ce que ſon langage doit être plus orné, plus vif, & plus figuré. Cela eſt vrai, ſur tout de la poëſie Hebraïque, parce que ce n'étoit peut-être qu'en cela qu'elle étoit diſtinguée de la proſe, n'y ayant gueres d'apparence qu'elle conſiſtât en un certain nombre de pieds ou de ſyllabes, les unes breves, & les autres longues, comme la poëſie grecque & latine.

Quoi qu'il en ſoit, rien n'eſt plus grand, plus ſublime, plus animé, & rien ne preſente à l'eſprit des images plus vives, que les Cantiques & les Pſeaumes de l'Ancien Teſtament. Sur quoi on peut voir ce qu'en dit Monſieur de Meaux dans ſa Préface ſûr les Pſeaumes chap. 2. qui a pour titre; *De grandi Eloquentia & ſuavitate pſalmorum.*

C'eſt donc de cette poëſie, autant que d'une autre, que vous devez dire qu'elle parle proprement à l'imagination. Or cela n'a pas empêché que l'Egliſe ne s'en ſoit toujours ſervie pour nous donner de grandes idées de la Majeſté de Dieu, pour nous faire ſouvenir de ſes bienfaits, & pour faire entrer dans nôtre eſprit & dans nôtre cœur les plus grandes verités; pourquoi donc ſera-ce une raiſon de bannir de la Chaire l'Eloquence que vous n'approuvez pas, *de ce qu'elle ne parle qu'à l'imagination?*

XIV. REMARQUE.

Je trouve beaucoup de difficultez dans ce que vous dites, page 30. *Que les gens de bon eſprit n'ont*

n'ont point beſoin qu'on leur parle éloquemment, & que l'Eloquence n'a été inventée que pour les gens d'imagination.

La premiere de ces difficultés, eſt qu'il eſt à craindre qu'on n'en tirât une conſequence qui pourroit vous embarraſſer. Vous tenez, vous dira t-on, pour des gens de bon eſprit, les Meſſieurs de vôtre Académie? c'eſt donc inutilement qu'on leur fait tant de diſcours éloquens, puiſque les gens de bon eſprit n'ont pas beſoin qu'on leur parle avec Eloquence: & vous avez tort, ajoûtera-t-on, de vouloir que les Prédicateurs ne ſoient pas éloquens. Car les ayant avertis que *c'eſt aux gens d'imagination qu'ils ont affaire, & que c'eſt ſur cela qu'ils doivent compter*, vous avez dû conclure. puiſque c'eſt *pour les gens d'imagination que l'Eloquence a été inventée*, comme vous dites, que les Prédicateurs ont tout une autre obligation d'être éloquens, que les Académiciens qui parlent dans vôtre aſſemblée.

2. Rien n'eſt moins vrai que ce que vous dites de ces gens de bon eſprit, à moins que vous ne vous les figuriez tels, qu'il n'y en ait point dans le monde, à qui ce que vous dites puiſſe convenir. Voici vos paroles.

Les choſes ne ſont pour les gens d'eſprit que ce qu'elles ſont en elles-mêmes; toute l'adreſſe de l'Eloquence la plus recherchée n'ajoûte rien à leur égard; elle ne leur impoſe point; & au travers de tous ces preſtiges ils ſçavent démeſler la veritable nature des choſes, & la juſte valeur de chacune. Afin qu'il y eût des gens de bon eſprit, de qui cela ſe pût dire, il faudroit qu'ils connuſſent par eux-mêmes la véritable nature de toutes les choſes dont on voudroit les perſuader, & la juſte valeur

leur de chacune. Or cela eſt-il poſſible? commençons par les choſes humaines : Ciceron & Caton ont paſſé pour être de bons eſprits & pour de zélez amateurs de leur patrie ; ils étoient néanmoins ſouvent de differens avis, juſqu'à plaider l'un contre l'autre ; Caton accuſant Muræna Conſul déſigné, & Ciceron le défendant. Il falloit donc bien qu'un des deux ſe trompât dans le jugement qu'il faiſoit de cette affaire : par conſéquent il ne ſuffit pas *d'avoir un bon eſprit pour ſçavoir démeſler la veritable nature & la juſte valeur de chaque choſe.* Et pour paſſer à des Saints qui étoient de bons eſprits ; la célèbre diſpute entre ſaint Auguſtin & ſaint Jerôme ſur la reprehenſion de ſaint Pierre par ſaint Paul, dont ſaint Auguſtin ne fit revenir ſaint Jerôme à ſon ſentiment, que par une Lettre auſſi éloquente que ſolide, ne fait elle pas voir que c'eſt un grand paradoxe de dire, *Que les choſes ne ſont pour les gens de bon eſprit que ce qu'elles ſont en elles-mêmes, & que toute l'adreſſe de l'Eloquence la plus recherchée n'y ajoûte rien à leur égard?*

3. Diſtinguant, comme vous faites, tous les hommes *en gens de bon eſprit, & en gens d'imagination*, il ſemble que c'eſt de là que vous faſſiez dépendre l'utilité ou l'inutilité de l'Eloquence pour perſuader ceux à qui on parle. Vous ne comptez donc le cœur pour rien ; au lieu que c'eſt principalement ſur le cœur que l'Eloquence doit agir, & que c'eſt à quoi elle eſt plus neceſſaire ou plus utile. Car il ne ſuffiroit pas qu'un homme eût fort bon eſprit pour nous faire juger que les choſes dites le plus ſimplement & ſans aucune Eloquence ſeroient capables de le perſuader ; il faudroit outre cela qu'il eût le cœur droit

&

& exempt de toute paſſion. Un bon eſprit ne peut-il pas être avare, ou aimer les plaiſirs, ou avoir une grande ambition? S'imagine-t-on que pour le faire agir contre ſa paſſion dominante, il ſuffira de lui propoſer froidement la verité, ſans y employer aucun des moyens que l'experience à fait trouver propres à vaincre la reſiſtance qu'ont fait les hommes à faire leur devoir, quand il eſt contraire à leur inclination?

Nous avons déja vû ce que dit ſaint Auguſtin, que c'eſt à quoi ſont neceſſaires les plus grands efforts de l'Eloquence, & cela eſt ſouvent même regardé comme preſque impraticable: rémoins ces deux Vers,

Mais à l'ambition oppoſer la prudence,
C'eſt aux Prélats de Cour prêcher la réſidence.

4. On ne ſçait ce que vous entendez par l'Eloquence dont vous dites que les bons eſprits n'ont pas beſoin qu'on l'employe pour les perſuader: le commencement de la même periode paroît contraire à la fin; car vous dites que *les choſes ne ſont pour les gens de bon eſprit que ce qu'elles ſont en elles-mêmes, & que toute l'adreſſe de l'Eloquence la plus recherchée n'y ajoûte rien à leur égard.* Cela peut-il donner d'autre idée, ſinon que la plus parfaite Eloquence qu'on employeroit touchant les choſes qu'ils ſçavent déja, ne contribuëroit rien à les leur faire mieux connoître? mais quand vous ajoûtez, *qu'elle ne leur impoſe point, & qu'au travers de tous ces preſtiges ils ſçavent démeſler la veritable nature des choſes & leur juſte valeur*; vous renverſez cette idée & vous faites concevoir une fauſſe Eloquen-

ce

ce qui par ſes preſtiges tendroit à leur perſuader le contraire de ce qu'ils ſçavent.

5. J'ai encore des difficultez ſur ce que vous dites de cette Eloquence par rapport aux gens d'imagination. Vous dites *qu'elle n'a été inventée que pour ces gens-là.* Quand cela ſeroit, elle n'en ſeroit pas moins éſtimable; car c'eſt comme qui diroit pour faire mepriſer la médecine, qu'elle n'a été inventée que pour les malades. Cela de plus ſeroit contre vous, comme je vous l'ai déja répreſenté, puiſqu'il s'agit des Predicateurs, *qui n'ont affaire,* ſelon vous-même, *qu'à des gens d'imagination.* Ils ſont donc bien d'employer pour les porter à la vertu l'Eloquence qui n'a été inventée que pour eux; comme les Medecins ſont bien de donner à des malades ce qu'on ne devroit pas donner à des perſonnes ſaines, parce que c'eſt pour les malades & non pas pour les ſains que la médecine a été inventée.

6. Eſt-ce que vous voudriez que l'Eloquence n'euſt été inventée que pour tromper les gens d'imagination & les jetter dans l'erreur, au lieu de les en tirer; & c'eſt à quoi tend ce que vous dites; *Qu'elle regne ſouverainement ſur eux, qu'elle les mene comme il lui plaiſt, qu'elle leur perſuade également le vrai & le faux, le pour & le contre; parce que ce n'eſt que leur imagination qu'elle perſuade.* Tout cela eſt fondé ſur la fauſſe idée que vous avez de l'imagination. Il faut pouvoir juger pour pouvoir être perſuadé. Or l'imagination ne juge de rien; c'eſt donc l'eſprit que l'on perſuade; parce que c'eſt l'eſprit qui juge, quoiqu'il ſoit vrai que l'on ſe peut ſervir de l'imagination en bien ou en mal pour perſuader l'eſprit; mais cette conſideration vraye ou fauſſe

ne

ne vous peut ſervir de rien pour le ſujet que vous traitez, qui eſt l'Eloquence des Prédicateurs. Car ſuppoſant qu'ils ſatisfont à leur devoir pour ce qui eſt de la matiere de leurs Sermons, vous examinez, non ce qu'ils doivent prêcher, mais ſeulement de quelle maniere ils le doivent faire. Il n'eſt donc queſtion que d'une Eloquence que l'on n'employeroit que pour les porter au bien, & non de celle qui les porteroit tantôt au bien & tantôt au mal. Cependant il n'eſt pas vrai que l'on doive bannir de la Chaire, l'Eloquence qui de ſoi-même pourroit avoir ces deux effets contraires. Saint Auguſtin étoit d'un avis tout oppoſé; comme nous l'avons déja remarqué; *Car puiſque l'Eloquence*, dit-il, *peut ſervir au bien & au mal; pourquoi n'employerons-nous pas pour l'établiſſement de la verité, ce que les méchans employent pour l'établiſſement de l'erreur?*

Ce que vous dites dans la même page ſeroit plus à votre deſſein, s'il étoit vrai; *les gens d'imagination*, dites-vous, *ne voyent dans les choſes dont on leur parle, que l'appareil exterieur que cette ſorte d'Eloquence leur prête; ils n'en jugent que par là, & ſans cela ils n'en ſeroient point touchez, ſemblables à ces demi-ſauvages des premiers temps à qui il falloit mettre la raiſon en chanſons pour la leur faire recevoir.*

C'eſt, Monſieur, l'explication de ce qu'ont dit les Poëtes, qu'Amphion avoit bâti les murs de Thebes au ſon de la Lyre. Car on prétend que ce qu'ils ont voulu dire par là, eſt qu'Amphion par des Vers mis en chant avoit perſuadé aux hommes de ſon temps qui étoient encore ſauvages, de ſortir des bois où ils vivoient ſeparez les

uns

uns des autres comme des bêtes, de venir habiter des Villes, & y former des Societés, qu'on a depuis appellées des Républiques. Mais loin que cela puiſſe prouver que *les gens d'imagination ne voyent que la parure exterieure des choſes que l'Eloquence leur preſte* : cela prouve tout le contraire; puiſque c'eſt une verité très-ſolide, qu'il n'y a rien de plus utile aux hommes purement hommes que de vivre en Societé les uns avec les autres; ce qui eſt même un dégré pour leur faire embraſſer la veritable Religion. Or vous reconnoiſſez que ç'a été un effet de cette Eloquence que vous dites *qui ne parle qu'à l'imagination.* Il n'eſt donc pas vrai que ceux envers qui on l'employe, *ne voyent que la parure exterieure des choſes que l'Eloquence leur prête.*

XV. REMARQUE.

Vous vous ſervez d'un autre moyen, pour bannir de la Chaire cette ſorte d'Eloquence: *C'eſt*, dites-vous, *qu'on l'a bannie de toutes les matieres où il s'agit de découvrir & d'établir la verité, comme de la Geometrie, de la Phyſique, & des autres parties de la Philoſophie, où il n'y a perſonne qui ne voye qu'il ſeroit ridicule de l'employer; & même de toutes les affaires les plus ſerieuſes de la vie, telles que ſont les conſultations ſur les affaires d'Etat, ſur le bien, & ſur la ſanté.*

C'eſt ſur quoi j'ai trois ou quatre choſes à vous dire.

La premiere eſt que ſi l'Eloquence eſt bannie de quelques ſciences, de quelques conſultations, ce n'eſt point du tout par la raiſon que vous marquez

quez dans les paroles ſuivantes ; *qu'on a ſoin de mettre l'imagination à l'écart, & de ne la mettre de rien, lorſqu'il eſt queſtion de ſciences ou d'affaires, parce qu'on ſait qu'elle eſt le poiſon de l'intelligence* ; puiſqu'ils l'appellent au ſecours de l'intelligence dans preſque toutes les propoſitions qu'ils ont à démontrer. On n'a qu'à ouvrir leurs livres, on les trouvera tout pleins de figures: Or ces figures ſont certainement du reſſort de l'imagination, comme je l'ai fait voir plus haut. Les Phyſiciens auſſi bien que les Medecins ſont encore bien plus éloignez de mettre l'imagination à l'écart. Car leurs ſciences étant fondées ſur l'experience de pluſieurs faits ſinguliers qui ſont l'objet de l'imagination, comment pourroient-ils *ne la mettre de rien* ? ce qui fait donc que les Geometres n'ont point beſoin d'Eloquence, cela vient de la qualité des choſes qu'ils traitent, qui d'une part ſont très-évidentes, & de l'autre ne nous intereſſent point. Ainſi les trois fonctions de l'Eloquence étant *docere*, *movere*, *flectere*, l'évidence de l'objet des Geometres fait qu'on n'a pas beſoin pour nous le propoſer d'une maniere qui nous le faſſe recevoir ; & le peu d'interêt que nous y prenons, fait que l'on en a encore moins beſoin pour nous émouvoir & pour nous gagner le cœur. On en peut dire autant de la Phyſique.

La ſeconde difficulté, eſt que vous ſuppoſez comme une choſe indubitable, que *l'on a banni l'Eloquence de toutes les affaires un peu ſerieuſes de la vie, & qu'il ſeroit ridicule de l'y employer* ; dont vous donnez pour exemple, *les affaires qui regardent l'Etat, ou le bien, ou la ſanté*. Comment avez-vous pu croire, Monſieur, que l'on

vous

vous accorderoit cela ? où eſt-ce que Demoſthene & Ciceron n'ont pu faire valoir leur Eloquence que dans les grandes affaires de leurs Républiques, ſoit devant le Senat, ſoit devant le peuple ? Une des plus belles & des plus éloquentes Lettres de Ciceron eſt celle qu'il écrivit à Lentulus ſon ami, pour lui rendre compte de l'embarras où il ſe trouvoit de ne pouvoir rendre à ſa patrie tous les ſervices qu'il auroit voulu. Il eſt encore plus étrange que vous ayiez mis les Procez *entre les affaires les plus ſerieuſes, pour leſquelles il ſeroit ridicule d'employer l'Eloquence.* Y en a-t-il où elle ait été jamais plus employée ? Il eſt vrai que dans des conſultations particulieres entre peu de perſonnes, ſur quelque affaire que ce ſoit, ou de l'état, ou du bien, ou de la ſanté, on ne ſe met pas ordinairement fort en peine d'être éloquent. Mais ce n'eſt pas parce que ce ſont des choſes trop importantes, ou trop ſerieuſes, comme vous le ſuppoſez, c'eſt ſeulement parce que l'Eloquence pour être un peu vive & animée, demande d'ordinaire plus de préparation & un plus grand theatre, ce qui fait dire à Quintilien ; *non eſſet in rebus humanis Eloquentia, ſi cum ſingulis tantùm loqueremur.*

Il ſemble donc, Monſieur, que vous n'ayez pas eu ſujet de faire cette exclamation. *Ce qui ſe traite dans la Chaire eſt-il donc moins ſerieux & moins important que ce qui regarde la politique, le bien, & la ſanté ? & n'y aura-t-il que les choſes ſaintes ſur quoi on ſe croye permis de parler à l'imagination, comme ſi elles n'étoient faites que pour la divertir ?*

La troiſiéme difficulté eſt que je ne puis accor-

corder le ſtyle de votre Avertiſſement, avec la regle que vous nous venez de donner. Car j'y trouve tous les ornemens & toute la vivacité de l'Eloquence la plus brillante ; beaucoup d'Art pour faire paſſer ce que vous dites de l'eſprit au cœur, de vehementes figures, comme de frequentes interrogations ſemblables à celles que je viens de rapporter ; enfin je n'y voi rien qui ne ſoit fort éloigné de *l'adorable ſimplicité des diſcours de Jeſus-Chriſt* : Or vous n'avez pû croire ſans doute que ce que vous traitiez dans votre Préface ne fuſt très-ſerieux & très-important, n'y en ayant gueres qui le ſoit davantage, que l'inſtruction que vous avez entrepris de donner aux Prédicateurs ſur la maniere dont ils doivent prêcher la parole de Dieu. Comment donc avez vous pû dire ſans vous condamner vous-même, *Que quand on a à traiter un ſujet ſerieux & important, on ne doit point employer cette ſorte d'Eloquence.*

XVI. REMARQUE.

Aprés avoir ſuppoſé que l'Eloquence des Prédicateurs, que vous n'approuvez pas, ne parle qu'à l'imagination, vous paſſez juſqu'à prétendre qu'on ne peut pas les vouloir faire paſſer à l'eſprit par la voye de l'Imagination, vous employez deux raiſons pour montrer combien cela eſt mauvais.

La premiere eſt, page 28. *Que l'imagination eſt le poiſon de l'intelligence, qui eſt la ſeule de nos facultez par où nous puiſſions ſaiſir la verité, & qui n'en eſt pas même capable à l'égard de la ſci-*

ence du ſalut, qu'à proportion que l'ame eſt dégagée de toutes les images des choſes ſenſibles.

La ſeconde eſt, page 34. *Que ce qu'on adreſſe à la raiſon, mais qu'on y veut faire entrer par l'imagination, s'y arreſte, & ne paſſe point juſques à l'intelligence, ou n'y paſſe que foiblement.*

Vous ne voulez donc pas que l'on faſſe paſſer par l'imagination ce qu'on adreſſe à la raiſon & à l'intelligence, mais vous voulez qu'on aille droit à l'intelligence.

Mais permettez-moi de vous dire qu'on ne peut avoir cette penſée ſans connoître bien mal la nature de l'homme depuis le péché, & ſans renverſer les moyens que Dieu a pris pour ſauver toutes ſortes de perſonnes, & encore plus les gens ſimples & de peu d'eſprit, que de grands eſprits, & ceux que le monde eſtime plus ſages, ce qui a fait dire à S. Paul : *Quæ ſtulta ſunt mundi elegit Deus, ut confundat ſapientes.* Car on ne peut être ſauvé ſans avoir une pleine & entiere perſuaſion des principaux articles de la Religion Chrétienne. Or pouvez-vous douter, Monſieur, que depuis l'établiſſement de l'Egliſe il ne ſe ſoit ſauvé une infinité de perſonnes, qui étoient incapables d'avoir cette perſuaſion par l'intelligence ? Il faut bien que vous en demeuriez d'accord, puiſque vous reconnoiſſez que *l'intelligence n'eſt capable de la ſcience du ſalut qu'à proportion que l'ame eſt dégagée de toutes les images des choſes ſenſibles.* Ce qui convient à ſi peu de gens, qu'on peut même douter s'il y en a aucun de qui cela ſe puiſſe dire, ſi ce n'eſt peut-être dans un temps où il ſeroit en extaſe.

Ce n'eſt donc pas là le moyen que Dieu a pris

pris pour ſauver les hommes, il s'eſt contenté de la foi au lieu de l'intelligence à l'égard de la pluſpart des fidéles. L'intelligence eſt la nourriture ſolide des parfaits ; mais la ſimplicité de la foi, qui ne peut être ſans imagination, eſt le laict des enfans ; tels qu'ont toûjours été & le ſont encore le plus grand nombre des membres de l'Egliſe.

Vous ne pourrez peut-être pas demeurer d'accord que la foi ne puiſſe être ſans l'imagination ; mais rien n'eſt plus certain, comme je vous l'ai déja fait voir. On n'a de plus qu'à conſiderer la diſtinction que ſaint Auguſtin met entre l'intelligence & la foi pour en être perſuadé ; *Quod intelligimus, debemus rationi ; quod credimus, autoritati.* C'eſt la raiſon qui nous fait avoir l'intelligence d'une verité, & c'eſt l'autorité qui nous la fait croire ; c'eſt-à-dire, qu'il faut que notre raiſon nous faſſe connoître une verité en elle-même, afin que nous puiſſions nous aſſurer que nous en avons l'intelligence : au lieu que c'eſt le poids de l'autorité d'une autre perſonne qui nous fait tenir pour vrai ce que nous ne ſçavons pas par nous-mêmes ; c'eſt ce qui s'appelle *croire*, ou *foi*, ſoit divine, ſoit humaine. Ainſi toute foi ſoit divine, ſoit humaine eſt fondée ſur le témoignage des hommes, ou purement hommes, ou divinement inſpirez. Or ce témoignage des hommes ne nous pourroit pas ſervir de motif à nous faire croire, s'il ne nous étoit connu ; & il ne nous eſt connu que par les ſens & par l'imagination. Il n'y a donc point de foi ſans imagination, puiſqu'il n'y a point de foi ſans témoin ; & que ſaint Auguſtin a raiſon de dire que rien n'eſt plus fou que cette parole

des Manichéens; que c'eſt avoir bien peu de foi de ne pas vouloir croire à Jeſus-Chriſt ſans témoin. *Quis dementiſſimus diceret, enervis eſſe fidei, de Chriſto ſine teſte non credere? vellem mihi iſti reſponderent cuinam de Chriſto ipſi credidiſſent? an illam vocem de cælo audierunt, hic eſt filius meus? ei quippe voci potiùs Fauſtus nos jubet credere, qui de Chriſto non vult teſtibus hominibus credi, quaſi ad nos etiam ejuſdem vocis notitia ſine homine teſte pervenerit.* Ainſi au lieu que vous dites que l'Eloquence qui remuë l'imagination eſt une voye d'illuſion & d'erreur qui ſuit l'homme dans ſon égarement; on peut dire au contraire que vouloir bannir l'imagination de la Prédication de la foi, c'eſt une voye d'erreur & d'illuſion, qui attribuant à l'homme une force qu'il n'a point, ne fait ſervir une fauſſe crainte qu'il ne s'égare, qu'à le faire égarer davantage.

Suppoſant donc comme indubitable que l'imagination eſt inſéparable de la foi; la foi ne ſçauroit être une préparation à l'intelligence, que l'imagination n'en ſoit une auſſi; & par conſequent on ne peut trouver mauvais *que l'on veuille faire entrer la verité par l'imagination*, pour de là paſſer juſqu'a l'intelligence, puiſque c'eſt une verité certaine que ſaint Auguſtin a ſoutenuë & éclaircie par des livres entiers; que la foi doit preceder l'intelligence; que c'eſt la voye & l'ordre que doivent tenir ceux qui inſtruiſent les Chrétiens, & que ce ſeroit les tromper que de leur promettre qu'on ne les obligera pas à croire des choſes dont la verité ne leur ſeroit pas connuë par leur propre raiſon; mais qu'on la leur fera connoître avant que de les obliger à les croire.

Liſez,

Liſez, je vous prie, Monſieur, le livre de ſaint Auguſtin *de utilitate credendi* : vous y trouverez des choſes admirables ſur ce ſujet. Je me contenteray de vous en rapporter ce paſſage (n. 34.) *verum videre velle, ut animum purges, cùm ideò purgatur ut videas, perverſum certè atque præpoſterum eſt homini. Ergo non valenti veràm intueri, ut ad id fiat idoneus, purgarique ſe ſinat autoritas præſtò eſt, quæ partim miraculis, partim multitudine valere nemo ambigit.* Par *l'autorité* il entend *la foi*, & par *la veuë de la verité* il entend *l'intelligence* : ſelon ce qu'il avoit dit dans le même livre (& que nous avons déja rapporté, *quod intelligimus, debemus rationi; quod credimus, autoritati*) Il veut que l'autorité de la foi précede l'intelligence & la veuë de la verité. Or l'autorité & la foi ne peut être ſans l'imagination; il eſt donc clair que ſelon ce Saint la voye de l'imagination doit préceder la voye de l'intelligence.

Mais ce qui eſt plus conſiderable eſt que dans le livre 12. contre Fauſte, chap. 46. il parle dans ce ſentiment, que la foi (& par conſequent l'imagination) doit préceder l'intelligence; comme étant le ſentiment de l'Egliſe Catholique ; *diſciplina Catholica ſimplici fide priùs nutriri oportere docet mentem Chriſtianam, ut eam capacem faciat ad intelligenda ſuperna & æterna; ſi enim & Propheta dicit : niſi credideritis, non intelligetis.*

Il ne me reſte plus qu'à examiner cette partie de votre ſeconde propoſition : *Que ce que l'on veut faire entrer dans l'eſprit par l'imagination, ne paſſe point juſques à l'intelligence, ou n'y paſſe que foiblement.*

Cela paroit aſſez refuté par ce que nous ve-

nons de dire : j'ajoûterai ſeulement l'exemple de Notre-Seigneur : une des principales fonctions de ſon miniſtere a été de nous enſeigner les verités du ſalut ; & on ne peut douter qu'il n'ait pris la voye la plus propre à nous en bien inſtruire, & à nous les faire bien retenir. Il ne devoit donc pas ſelon vous, ſe ſervir de l'imagination que vous dites être *le poiſon de l'intelligence*. Il s'en eſt néanmoins ſervi, il les a enſeignées de vive voix, il les a confirmées par des miracles ſenſibles; il les a fait écrire par les Evangeliſtes. Il les a donc fait paſſer par l'imagination dans notre eſprit.

Mais ce n'eſt pas ſeulement à l'égard des moyens de nous faire croire ces verités qu'il a voulu que notre imagination eût part à notre inſtruction ; c'eſt à l'égard des verités mêmes. Car s'accommodant à la portée des plus ſimples qui ne peuvent preſque rien concevoir que ſous des images ſenſibles, tous ſes diſcours ſont pleins de voîles & de figures ; c'eſt dans cette veuë que tantôt il ſe repreſente comme un bon Paſteur, ſes Diſciples comme des brebis, ſon Egliſe comme une bergerie, le Royaume du Ciel comme un feſtin délicieux, où l'on eſt aſſis avec les Patriarches ; ſes graces & ſes dons comme des talens dont il doit un jour redemander compte.

Les mêmes verités de ſa divine Morale qu'il avoit expoſées en des termes ſimples, il les propoſe ailleurs ſous l'écorce des paraboles priſes des choſes ſenſibles ; & enfin ſi c'eſt parler à l'imagination que de revêtir d'images corporelles les myſtéres de la Loi de grace, on peut dire que jamais perſonne ne l'a plus fait que Notre-Seigneur, & que c'eſt par là qu'il eſt le laict des

petits,

petits, pour devenir enſuite la nourriture des forts.

Vous pouvez donc, Monſieur, appuyer ſur d'autres preuves ce que vous trouvez à redire ſur l'Eloquence des Prédicateurs ; mais permettez-moi de vous dire franchement que celles que vous avez priſes des pernicieux effets de l'imagination, n'ont rien de ſolide.

III. PARTIE

DU DISCOURS

ſur l'Eloquence des Prédicateurs.

DIX-SEPTIEME REMARQUE.

APRES avoir dit à la fin de la ſeconde partie ; *Qu'on ne peut douter qu'une Eloquence qui fait des effets ſi pernicieux & ſi viſiblement contraires à ce qui eſt le but de la Prédication, ne doive être bannie de la Chaire* ; vous commencez la troiſiéme par cette objection.

Mais, dira-t-on, faut-il donc que pour éviter ces ſortes d'inconveniens les Prédicateurs ſe réduiſent à la ſechereſſe des Geometres ? qui eſt-ce qui

pourroit s'accommoder d'une telle maniere de prêcher ; & qu'en pourroit-on attendre ? peut-on ny convertir ny toucher ſans remuer l'homme tout entier, & par conſequent ſon imagination même, comme tout le reſte, & cela ſe peut-il faire ſans uſer de tours & de figures ? n'eſt-ce pas même la maniere de l'Ecriture ? les Pſeaumes & les Prophétes ne ſont ils pas tout pleins de figures & de mouvemens ? n'en voit-on pas dans les Sermons des Peres, & dans ceux-méme de S. Auguſtin ?

Tout cela, Monſieur, paroit ſi contraire à ce que vous avez dit dans les deux premieres parties contre l'Eloquence qui remuë l'imagination, & qui employe pour cela les tours & les figures de la Rhetorique, que l'on pourroit croire que vous avez ſuivi la Methode de ſaint Thomas, en propoſant d'abord ce qui combatoit votre ſentiment, pour finir par ce qui l'établiſſoit. Mais ce n'eſt pas là votre penſée. Car vous prétendez n'avoir rien dit que de vrai dans tout ce diſcours & que pour en accorder toutes les parties, il n'y a qu'à faire *la difference entre la vraye & la fauſſe Eloquence. Car ce n'eſt*, dites-vous, *qu'à la fauſſe Eloquence que l'on en veut ; & autant qu'elle eſt contraire à ce que le miniſtere Evangelique demande de ceux qui l'exercent ; autant la vraye Eloquence leur eſt-elle neceſſaire pour remplir les devoirs d'un miniſtere ſi ſaint.*

Voilà qui va le mieux du monde, & une déclaration ſi nette devroit, ce ſemble, vous remettre bien avec les Prédicateurs qui paſſent pour éloquens & qui pourroient croire que vous leur en voulez dans votre Préface. Il n'y a que deux choſes qui pourroient mettre quelque obſtacle à cette réconciliation.

La

La premiere eſt qu'il y a divers endroits dans les deux premieres parties que l'on auroit de la peine à accorder avec ce que vous dites preſentement, *que vous n'en voulez qu'à la mauvaiſe Eloquence*; je les ay marquez & j'attens que vous nous diſiez comment il y faut répondre.

La ſeconde eſt que vous mettez une queuë à cette déclaration, *que vous n'en voulez qu'à la mauvaiſe Eloquence*; qui les met hors d'état de ſe pouvoir aſſurer que votre cenſure ne les comprend pas.

La voici: *Mais il faut bien remarquer que la fauſſe Eloquence, dont on parle ici, n'eſt pas celle que tout le monde reconnoit pour fauſſe, & qui l'eſt ſi groſſierement que perſonne ne ſçauroit s'y méprendre. On n'entend ici par fauſſe Eloquence, que celle qui fait tous les mauvais effets qu'on a marquez.*

Vous diſtinguez donc trois ſortes d'Eloquence; la bonne, & deux ſortes de mauvaiſes; *l'une qui l'eſt ſi groſſierement que perſonne ne ſçauroit s'y méprendre*; & l'autre qui ne l'eſt pas ſi groſſierement, qu'on ne s'y puiſſe tromper, en la prenant pour une bonne Eloquence; & vous déclarez que ce n'eſt que cette derniere que vous avez eu en veuë, quand vous vous plaignez *qu'une fauſſe Eloquence s'eſt emparée de la Chaire.* Or que ſçavons nous, diront les Prédicateurs, ſi ce n'eſt point celle-là qu'il nous attribuë? nous l'en pouvons ſoupçonner d'autant plus aiſément, qu'il ne nous donne qu'une idée fort confuſe de ce qu'il entend par là. Il eſt vrai que ce que vous en dites ne la fait gueres connoître. *On n'entend ici*, dites-vous, *par fauſſe Eloquence que celle qui fait tous les mauvais ef-*

fets que l'on a marquez. Rien n'eſt plus équivoque que les effets pernicieux que vous avez marquez. Vous en avez fait une recapitulation dans les pages 35. & 36. on n'a qu'a les ſuivre & mettre ſeulement le mot de fauſſe Eloquence.

La fauſſe Eloquence eſt celle qui remuë l'imagination, & qui par là eſt une voye d'illuſion & d'erreur.

C'eſt *celle qui ſuit l'homme dans ſon égarement, & qui au lieu de le tirer hors de ſon imagination, l'y engage de plus en plus.*

C'eſt *celle qui l'accoûtume à ſe laiſſer mener par cette faculté inſenſée, & le rend par conſequent ſuſceptible de toute erreur qu'on lui preſentera d'une maniere agreable & inſinuante,*

C'eſt *celle qui lui fait perdre le goût de la ſainte ſimplicité de l'Evangile.*

C'eſt *celle qui lui donne une fauſſe idée de la parole de Dieu, & qui la lui fait confondre avec le langage de la ſageſſe humaine.*

C'eſt *celle qui loin de le tenir dans ce ſilence interieur (hors duquel on n'eſt en état ny de penſer à ſoi-même, ny d'entendre la voix de Dieu, ny de le prier comme il faut) l'en tire avec violence.*

C'eſt *celle enfin qui n'eſt propre qu'à le jetter dans la plus dangereuſe de toutes les illuſions, qui eſt de prendre ſon imagination pour ſon cœur, & de ſe croire converti, parce que ſon imagination eſt ébranlée.*

Voilà, Monſieur, ce que vous appellez les effets pernicieux d'une certaine ſorte d'Eloquence que *vous dites être fauſſe*, ſans nous la faire con-

connoître par une autre marque que par ces effets là mêmes qu'elle produit.

Mais premierement le dernier de ces effets, que vous appellez *la plus dangereuſe de toutes les illuſions*, ne doit être attribué à aucune Eloquence du Prédicateur, ny bonne, ny mauvaiſe, mais à un faux jugement de l'Auditeur : car de ce qu'un pécheur touché par un Sermon ſe croit converti, ce n'eſt point du tout parce que ſon imagination a été ébranlée ; mais c'eſt parce qu'il ne ſçait pas qu'un premier mouvement de converſion, quoiqu'il ſoit veritable & formé par la grace, lorſqu'il eſt foible, ne ſuffit pas pour une veritable converſion qui ne peut être vraye, ſi on n'a une volonté efficace d'obſerver les Commandemens de Dieu, & de vivre ſelon les regles de la pieté ; & que c'eſt ce que ſaint Auguſtin nous apprend par ces paroles ; *Qui vult facere Dei mandatum, & non poteſt ; jam quidem habet voluntatem bonam ſed adhuc parvam & invalidam : poterit autem, cum magnam habuerit & robuſtam.* Et nous voyons auſſi que ſaint Gregoire remarque ; *qu'il y en a qui écoutent avec joye la parole de Dieu, & qui en paroiſſent touchez juſqu'à répandre des larmes, qui ne laiſſent pas néanmoins aprés leurs pleurs de retourner à leurs péchez.* Que fait à cela, je vous prie, l'imagination, qu'il ſemble que vous vouliez rendre coupable de tout ?

2. Qui peut comprendre qu'une Eloquence, pour n'être pas fauſſe, doit tenir l'homme dans ce ſilence interieur, *hors duquel on n'eſt en état ny de penſer à ſoi-même, ny d'entendre la voix de Dieu, ny de prier comme il faut* ? peut on être dans ce ſilence interieur quand on eſt atten-

tif à une Prédication, & n'y eſt-on pas plus attentif, plus l'Eloquence du Prédicateur eſt vraye?

3. Saint Auguſtin témoigne qu'avant ſa Converſion, l'Eloquence de Ciceron l'empêchoit de goûter la ſimplicité de l'Evangile; s'enſuit-il de là que l'Eloquence de Ciceron ſoit une fauſſe Eloquence? vous dites vous-même le contraire, puiſque vous donnez Ciceron & Demoſthene pour les modeles de la vraye Eloquence; s'il y avoit donc des eſprits de travers à qui l'Eloquence d'un Prédicateur auroit fait perdre le goût de la ſimplicité de l'Evangile, ſeroit-ce une preuve que ſon Eloquence ſeroit fauſſe?

4. Tous les autres prétendus mauvais effets ne roulent que ſur ce que vous avez dit de l'imagination; que vous appellez *une faculté inſenſée & ſuſceptible de toute erreur*, & c'eſt ſurquoi nous avons aſſez parlé dans les Remarques ſur la ſeconde partie de votre diſcours.

Vous ne nous donnez donc qu'une idée bien confuſe & bien imparfaite de la fauſſe Eloquence, que vous condamnez, lorſque vous dites que *vous n'entendez par là que celle qui produit les mauvais effets que vous aviez marquez auparavant*. Il eſt vrai auſſi que vous prétendez encore nous la faire connoître, en oppoſant l'idée que vous en avez donnée à celle de la véritable Eloquence. Et c'eſt de quoi nous parlerons dans la Remarque ſuivante.

XVIII. REMARQUE.

Après avoir ſuppoſé que vous avez ſuffiſamment fait connoître quelle eſt la fauſſe Eloquen-

ce

ce que vous voulez bannir de la Chaire, vous prétendez n'avoir plus autre choſe à faire qu'à oppoſer à l'idée que vous en avez donnée, celle de la véritable Eloquence pour ſatisfaire pleinement à tout ce qui peut venir dans l'eſprit contre ce que vous aviez dit auparavant.

La vraye Eloquence, dites-vous, *eſt celle qui ſe trouve neceſſairement dans tout homme de bon eſprit, qui ſçait bien parler, & qui eſt bien plein & bien penetré de ſa matiere.*

Afin que cette définition fût bonne, & nous donnât une idée bien claire de la vraye Eloquence, il faudroit que nous ſçeuſſions ce que vous entendez par *un homme de bon eſprit*, par *ſçavoir bien parler*, & par *être bien plein & bien penetré de ſa matiere*. Car tous ces mots ſe peuvent prendre diverſement.

La notion la plus juſte d'un homme de bon eſprit, ſeroit de ne donner ce nom qu'à ceux qui ont l'eſprit juſte, & qui ſçavent bien diſcerner le vrai d'avec le faux; vous ſçavez néanmoins que l'on étend bien plus loin cette ſignification dans le monde. Mais ſi ce que vous en dites avoit lieu, il faudroit qu'il y en eût bien peu, & qu'ainſi la plûpart des Chaires ne fuſſent remplies que de faux Eloquens.

Il eſt certain de plus que l'eſprit de l'homme eſt borné, & que tel a bon eſprit pour une choſe qui ne l'a pas pour une autre. Il y en a qui ont bon eſprit pour apprendre, & qui ne l'ont pas pour enſeigner; qui ont bon eſprit pour de certaines ſçiences, telles que ſont les Mathématiques, & qui ne l'ont pas pour d'autres, comme pour la Juriſprudence & pour la Politique; qui ont fort bon eſprit pour bien concevoir les cho-

ſes, mais qui ne l'ont pas pour les bien perſuader aux autres; & c'eſt en quoi conſiſte l'Eloquence.

Ainſi, Monſieur, cette propoſition; *Tout homme de bon eſprit eſt infailliblement éloquent*, eſt manifeſtement fauſſe; & pour y donner quelque vrai ſemblance, il faudroit la reſtraindre en cette maniere; *Tout homme de bon eſprit à l'égard de l'Eloquence eſt infailliblement éloquent*: & cela ne ſeroit pas même vrai: car avoir un bon eſprit à l'égard de l'Eloquence, ſignifieroit avoir ſeulement une inclination naturelle pour l'Eloquence, ce qui ne ſuffiroit pas pour être effectivement éloquent, & d'une maniere auſſi parfaite que vous la decrivez; à moins que cette inclination naturelle n'eût eté cultivée par l'Art & par l'étude.

Vous voyez donc, Monſieur, par ces diverſes ſignifications des mots *de bon eſprit*, que rien n'eſt moins propre à faire comprendre ce que vous entendez par la vraye Eloquence, que la deſcription que vous en faites, en diſant que *c'eſt celle qui ſe trouve neceſſairement en tout homme de bon eſprit, qui ſçait bien parler*, &c.

Ces deux additions, *qui ſçait bien parler, & qui eſt bien plein & bien penetré de ſa matiere*, ne ſont pas moins equivoques. Car qu'entendez-vous par la ſcience de bien parler? ſeroit-ce ce qui eſt appelle par ſaint Auguſtin, *facultas éloquii quæ ad perſuadendum valet plurimùm?* Cela ne peut être, puiſque c'eſt l'Eloquence même; il faut donc que vous n'entendiez par là que l'élegance; c'eſt-à-dire, ſçavoir bien parler la Langue dans laquelle on prêche. Mais cela a divers dégrez, lors ſur tout qu'il s'agit de la langue vulgaire du Païs où l'on prêche. Car toutes les perſonnes qui ont de l'éducation, la ſçavent com-

mu-

munément aſſez bien parler, & en prenant ces termes en ce ſens, cette condition ſeroit bien aiſée a remplir. Mais ſi par ſçavoir bien parler vous entendez ſçavoir parler ſelon le bel uſage, & ne faire point de fautes contre les regles qui nous ſont données par les faiſeurs de Remarques ſur la Langue Françoiſe, on auroit de la peine à vous accorder que le defaut de cette ſcience fût ſuffiſant pour rendre fauſſe l'Eloquence d'un Prédicateur, & que vous vouluſſiez qu'il eût plus beſoin des nouvelles regles de la Grammaire Françoiſe que de celles de la Rhétorique, fondées preſque toutes ſur le bon ſens & ſur la raiſon.

L'autre condition eſt *d'être bien plein & bien penetré de ſa matiere.* Ce qui peut encore avoir deux ſens. Car cela peut ſignifier ou qu'on la ſache bien, & qu'on la poſſede bien, ou qu'on en ait le cœur touché, & qu'on ne veuille perſuader aux autres que ce dont on eſt ſoi-même bien perſuadé. Or dans ce dernier ſens, on pourra vous ſoutenir que la vraye Eloquence ne demande point neceſſairement cette condition; puiſque ſelon ſaint Auguſtin c'eſt un Art dont on peut uſer en bien & en mal; & ce Saint reconnoît que les méchans peuvent garder toutes les mêmes regles de l'Eloquence pour perſuader la fauſſeté & l'injuſtice, que les bons pour perſuader la juſtice & la verité.

Ce paſſage de ſaint Auguſtin eſt ſi important, que vous voudrez bien que je le mette ici tout entier.

Nam cùm per artem Rhetoricam & vera ſuadeantur, & falſa, quis audeat dicere adverſus mendacium in deffenſoribus ſuis inermem debere conſiſtere veritatem, ut videlicet illi, qui res falſas perſuadere conantur, noverint auditorem vel bene-

benevolum vel intentum vel docilem proœmio facere, iſti autem non noverint? illi falſa breviter, apertè, veriſimiliter; & iſti vera ſic narrent, ut audire tædeat, intelligere non pateat, credere poſtremò non libeat? illi fallacibus argumentis veritatem oppugnent, aſſerant falſitatem; iſti nec vera deffendere, nec fa ſa valeant refutare? illi animos audientium in errorem moventes impellentesque dicendo terreant, contriſtent, exhilarent, exhortentur ardenter; iſti pro veritate lenti, frigidique dormitent? quis ita deſipiat ut homo ſapiat? cùm ergo ſit in medio poſita facultas eloquii, quæ ad perſuadenda ſeu prava ſeu recta valet plurimum; cur non bonorum ſtudio comparatur ut militet veritati, ſi eam mali ad obtinendas perverſas vanaſque cauſas iniquitatis & erroris uſurpant?

Vous voyez donc, Monſieur, que ſaint Auguſtin étoit bien éloigné de croire qu'il fût neceſſaire pour être vrayement éloquent, de ne vouloir perſuader que la verité, & d'avoir même de l'amour pour la verité que l'on veut perſuader aux autres, puiſque pour porter les gens de bien à ne pas negliger les moyens de ſe rendre éloquens, il employe l'exemple des méchans, qui ont tant de ſoin d'obſerver toutes les regles de l'Eloquence pour la paſſion qu'ils ont de venir à bout de leurs injuſtes deſſeins. En effet peut-on rien s'imaginer de plus éloquent que ce que Virgile fait dire à Sinon pour porter les Troyens à faire ce qui les devoit perdre? ainſi ſi ſaint Auguſtin avoit été de votre avis, il auroit dit que la vraye Eloquence eſt celle qui ſe trouve dans tout homme de bon eſprit, qui ſait aſſez bien parler la langue vulgaire que les Auditeurs entendent, & qui poſſede bien la matiere dont il veut parler.

Or ce paſſage de ce Pere fait aſſez voir combien cela eſt contraire à ſon ſentiment, puiſqu'il marque ſi expreſſément qu'il n'a point conſideré l'Eloquence comme un don naturel, tel qu'eſt le bon eſprit, joint à deux conditions qui peuvent être ſi communes : Mais qu'il l'a regardée comme une qualité qui demande du ſoin & de l'étude pour ſe la procurer ; qui demande des maîtres habiles, quand on la veut acquerir par les préceptes de la Rhétorique ; ou d'excellens modeles, c'eſt par la lecture & l'imitation des Auteurs éloquens qu'on taſche de ſe devenir.

Mais c'eſt de quoi je me reſerve de parler dans la Remarque ſuivante ; il me ſuffit de conclure dans celle-ci que les définitions que vous donnez, tant de la fauſſe Eloquence, que de la vraye, en donnent des idées ſi peu claires & ſi peu diſtinctes, qu'il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de deviner quelle eſt la fauſſe que vous blamez ; & quelle eſt la vraye que vous approuvez.

Et cela étant, vous dira-t-on, à quoi peut ſervir cette exhortation que vous faites aux Prédicateurs, pag. 55 ?

Voilà quelle eſt, dites-vous, *la maniere de prêcher qui a converti le monde, & qui le convertiroit encore aujourd'huy, ſi tous les Prédicateurs étoient de concert pour la ſuivre. Ceux qui ont pris une autre voye, & que l'habitude y a confirmez, en reviendront difficilement ; mais peut-être que le peu qu'on a eu occaſion d'en dire ici, pourra ſervir à faire prendre la bonne à ceux qui commencent, & qui ſont encore en état de choiſir.*

Mais comment choiſir, diront ces Prédicateurs, entre ce que vous appellez la bonne & la mauvaiſe maniere de prêcher, les ayant déſignées ſi obſcurément

ment que nous n'y pouvons rien comprendre?

XIX. REMARQUE.

Si vous avez paru exceſſif, Monſieur, en blâmant une certaine ſorte d'Eloquence que vous prétendez être fauſſe; vous l'êtes encore, ce me ſemble davantage dans les éloges que vous donnez à ceux qui ſont vrayement éloquens ſelon vôtre idée. Vous en jugerez vous-même par quelques-uns des principaux traits de ces loüanges hyperboliques.

1. *Tout homme de bon eſprit, qui ſçait bien parler: & qui eſt bien plein & bien penetré de ſa matiere, eſt infailliblement éloquent.*

2. *Il l'eſt comme il le faut être; c'eſt-à-dire, ſans penſer à l'être & par la ſeule direction de ſa diſpoſition interieure qui le conduit d'elle-même à tout ce qui ſe peut deſirer en fait d'Eloquence.*

3. *Elle l'y conduit même ſi ſeurement, elle lui fait garder de ſi juſtes meſures, que les regles de l'Eloquence n'ont été tirées que de ce qu'on a obſervé dans ceux qui étoient éloquens de cette ſorte.* J'examinerai dans la ſuite ſi cette raiſon eſt bonne.

4. *On eſt parfaitement éloquent avec cela ſeul, & on ne l'eſt jamais veritablement ſans cela.*

5. *Les Prédicateurs qui ſont pleins de la verité de la Religion, & des principes ſur quoi elles ſont fondées, ne ſçauroient manquer ni de mettre les ſaintes veritez dans leur jour, & de les expoſer de la maniere la plus propre à les faire recevoir, ni de les appuyer de preuves directes & naturelles qui en convainquent l'eſprit, ni d'en faire voir les conſequences, & de les réduire en ſyſtemes clairs & précis, que les Auditeurs puiſſent remporter, & dont ils puiſſent faire uſage.*

6. *L'or-*

6. L'ordre Geometrique eſt toujours gardé dans leurs diſcours, parce que c'eſt l'ordre de la raiſon.

De bonne foi, Monſieur, croyez-vous ſincerement que tous ceux qui ont tout ce que vous demandez pour être infailliblement éloquent, ne manquent point d'obſerver toutes ces regles? & voudriez-vous que ce fût une bonne preuve, qu'un Auteur n'a pas bon eſprit, ou qu'il ne ſçait pas bien parler, ou qu'il ne poſſede pas bien ſa matiere, de ce qu'il ne les auroit pas bien obſervées dans quelque ouvrage, ou dans quelque diſcours?

Mais permettez moi, Monſieur, de faire quelques reflexions ſur ce que je viens de rapporter.

La premiere eſt, qu'il faudroit que ſaint Auguſtin n'eût gueres connu de bons eſprits, ou qu'il fût bien éloigné de croire que *les gens de bon eſprit fuſſent infailliblement éloquens ſans même penſer à l'être.* Car il ſuppoſe au contraire qu'il faut de l'étude & de l'application pour devenir éloquent, & qu'il faut vouloir l'être, afin de profiter davantage à ceux à qui on prêche l'Evangile; & qu'un moyen de le devenir, eſt de lire ou d'écouter les hommes éloquens en s'appliquant à les imiter.

Cela a-t-il rapport à ce que vous dites, que *la ſeule diſpoſition interieure de ces gens de bon eſprit les conduit d'elle-même à tout ce qui ſe peut deſirer en fait d'Eloquence?*

La ſeconde réflexion ſera ſur la preuve que vous donnez de ce paradoxe; *elle les y conduit*, dites-vous, *ſi ſeurement, que les regles de l'Eloquence n'ont été tirées que de ce qu'on a obſervé dans ceux qui étoient éloquens de cette ſorte*, c'eſt-à-dire, par leur bon eſprit.

Si cette raiſon étoit bonne, on pourroit dire de

de tous les Arts, ce que vous dites de l'Eloquence, qu'il ne faudroit qu'avoir bon esprit pour s'y rendre habile, sans avoir besoin de les apprendre, ni par preceptes, ni par imitation, puisque ceux qui les ont inventez, n'ont eu personne qu'ils imitassent, & que c'est d'eux que l'on a tiré les regles que l'on a depuis observées, depuis même l'institution des Arts & des Sciences; il peut se rencontrer quelques genies extraordinaires qui trouvent d'eux-mêmes ce que d'autres ne peuvent sçavoir que par l'étude; mais cela est si rare, que de l'appliquer à toutes sortes de bons esprits, comme vous faites à l'égard de l'Eloquence, c'est assurément sur quoi personne ne sera de vôtre avis. Encore si vous vous étiez contenté de dire que le bon esprit suffit pour être médiocrement éloquent; cela seroit plus supportable: mais c'est assurément une hyperbole bien étrange de dire, comme vous faites, *que tout homme de bon esprit, qui sçait bien parler, & qui est bien plein & bien penetré de sa matiere, est non seulement infailliblement éloquent; mais qu'il l'est parfaitement avec cela seul, & qu'il a tout ce qui se peut desirer en fait d'Eloquence.*

La troisiéme réflexion fera encore mieux voir l'excez de l'hyperbole dont nous venons de parler. C'est sur ce que vous dites, *que vôtre éloquent ne sçauroit manquer ni de mettre les veritez qu'il traite dans leur jour, ni de les exposer de la maniere la plus propre à les faire recevoir, ni de les appuyer de preuves directes & naturelles qui en convainquent l'esprit.* Si cela étoit, saint Jean Chrysostome que l'on a crû jusques ici si éloquent, ne l'étoit gueres, comme on en peut juger, par les preuves que ce Saint donne de l'exi-

stence

ſtence de Dieu dans le neuviéme de ſes Sermons au peuple d'Antioche, traduits en François par Monſieur de Maucroix *pag.* 54.

La quatriéme réflexion eſt ſur ce que vous dites, *que l'ordre Géometrique eſt toujours gardé dans les diſcours des vrays éloquens.* Mais il ne faut que conſiderer en quoi vous faites conſiſter cet ordre Géometrique pour juger ſi cela peut être vrai. Cet *Art*, dites-vous, *veut que l'on commence par des choſes ou connuës d'elles-mêmes, comme les premiers principes; ou déja prouvées, ou receuës & ſuppoſées par ceux à qui on parle: & que de là on paſſe aux conſequences qui en naiſſent, & qui étant une fois admiſes, deviennent à leur tour des principes d'où l'on tire de nouvelles conſequences qui tiennent aux premieres comme les autres, mais par des liaiſons plus éloignées & qu'on ne ſçauroit faire ſentir qu'en paſſant par tout ce qui eſt entre deux.*

Il eſt bien certain, Monſieur, qu'afin qu'un raiſonnement ſoit bon, il faut qu'il ſoit appuyé ſur quelque choſe de clair, ou qui nous ait été déja accordé, ou que nous puiſſions croire ne nous pouvoir être raiſonnablement conteſté. Mais outre qu'un homme peut être éloquent, & ne pas toujours bien raiſonner, vous avez bien vû que cela ne ſuffiſoit pas pour ce que l'on appelle l'ordre Géometrique, & qu'il falloit outre cela une liaiſon de principes & de conſequences plus prochaines ou plus éloignées, que vous avez bien décrite. Or cela étant, comment avez-vous pû nous aſſurer que cet Ordre a toujours été obſerve, *Par tous ceux que l'on regarde comme les maitres de l'Eloquence, qui regne dans toutes les harangues de Démoſthene & de Ciceron, & qu'il n'y*

en

en a aucune où il ne ſoit aiſé de l'appercevoir?

Il n'eſt point neceſſaire d'avoir lû ni Ciceron ni Demoſthene; il ſuffit de ſçavoir quel a été le ſujet de leurs harangues pour regarder comme éloigné de toute apparence que l'ordre Géometrique tel que vous l'avez decrit, y regne. Arrêtons nous à Ciceron comme le plus connu. Les ſujets de preſque toutes ſes Oraiſons ſont, ou des accuſations de Gouverneurs de Province pour y avoir malverſé, telles que ſont les Verrines; ou des deffenſes d'autres contre de ſemblables accuſations; ou des querelles d'Etat, comme les Catilinaires, ou les Philippiques. Or comme tout cela conſiſtoit en faits, il eſt plus clair que le jour que l'ordre Géometrique ne pouvoit pas y être obſervé. Et comment feriez-vous, Monſieur, pour l'y trouver dans la maniere ſi ingenieuſe dont Ciceron défendit Ligarius devant Ceſar? y poſe-t'il des principes? en tire-t-il des conſequences, les unes prochaines, les autres éloignées, & *qu'on ne ſçauroit faire ſentir qu'en paſſant par tout ce qui eſt entre deux*?

Mais pour revenir aux Prédicateurs, de qui il s'agit principalement dans vôtre diſcours, où trouvera-t-on cet ordre Géometrique? dans les Sermons des Peres? la plûpart n'étoient que des explications de l'Ecriture, tels que ſont ceux de ſaint Auguſtin ſur les Pſeaumes & ſur l'Evangile de ſaint Jean, qui n'avoient point d'autre ordre que celui du texte ſacré qu'ils expliquent. Ils traitent auſſi quelquefois des points de Morale, comme des exhortations à faire l'aumône, à ſouffrir patiemment les adverſitez; mais cet ordre Géometrique y paroît auſſi peu.

XX. AE-

XX. REMARQUE.

Je me fais un grand plaiſir, Monſieur, de pouvoir vous dire que j'ai trouvé de parfaitement belles choſes dans cette troiſiéme partie. Rien par exemple n'eſt plus édifiant que ce que vous faites entendre en pluſieurs manieres, *Que la plus grande Eloquence du Prédicateur eſt la bonne vie, & qu'il doit être touché des veritez qu'il préche, s'il en veut toucher les autres.*

J'aurois ſeulement ſouhaité que vos expreſſions euſſent été un peu plus meſurées & plus conformes à ce qu'enſeigne ſaint Auguſtin dans le Livre dont je vous ai déja tant parlé. Car quoiqu'il ſoit vrai, comme ce Saint l'a dit avant vous, que la vertu exemplaire des Prédicateurs de l'Evangile a plus de poids pour perſuader les Auditeurs, que la plus grande Eloquence; il ne faut pas néanmoins faire entendre au peuple, qu'il ne lui ſerviroit de rien d'écouter les Prédicateurs qui ſont aſſez malheureux pour ne pas vivre ſelon les regles qu'ils recommandent aux autres de ſuivre. Nôtre-Seigneur nous a enſeigné le contraire, quand il a dit; *ſuper Cathedram Moyſis ſedexunt Scribæ & Phariſæi: omnia ergo quæcumque dixerint vobis, ſervate & facite: ſecundùm opera verò eorum nolite facere; dicunt enim, & non faciunt.* Et S. Paul ne l'enſeigne pas moins expreſſément dans ſon Epître aux Philippiens en parlant de ceux qui prêchoient Jeſus-Chriſt dans une trés-méchante diſpoſition, par un eſprit de picque & de jalouſie: *Quidam ex contentione Chriſtum annuntiant non ſincerè, exiſtimantes preſſuram ſeſuſcitare vinculis meis. Quid enim? dum omnimodò ſive per occa-*

occaſionem, ſive per veritatem Chriſtus annuntietur; & in hoc gaudeo, ſed & gaudebo.

J'aurois donc ſouhaité, Monſieur, qu'après avoir parlé avec tant de force & de zele en faveur des Prédicateurs qui font connoître par leur bonne vie combien ils ſont vivement touchez des veritez qu'ils préchent; vous euſſiez ajoûté en faveur des peuples, qui n'ont pas toujours le bonheur d'avoir de tels Paſteurs, ce que ſaint Auguſtin a toujours crû qu'il étoit important de leur dire: *Celui qui préche avec ſageſſe & avec Eloquence, qui vit mal, ſert à pluſieurs qui deſirent d'être inſtruits, quoiqu'il ſe nuiſe beaucoup à lui-même.*

Ce qu'ayant prouvé par le paſſage de ſaint Paul que je viens de rapporter, & par ce que Jeſus-Chriſt dit des Phariſiens, il conclut en ces termes: *Multis itaque proſunt dicendo quæ non faciunt; ſed longè pluribus prodeſſent faciendo quæ dicunt.*

Il ſemble, Monſieur, que je devrois vous faire de grandes excuſes de la liberté que j'ai priſe de vous propoſer tant de difficultez ſur vôtre Avertiſſement: mais je craindrois que ce ne fût pas avoir aſſez bonne opinion de vôtre pieté, que d'uſer d'une precaution qui ſuppoſeroit que vous en pourriez avoir de la peine. Vous avez marqué par une fort belle note dans voſtre ſecond Volume *page* 278. quel doit eſtre en ces rencontres le ſentiment d'un Chrétien, je me l'applique autant qu'à perſonne; car nous ſommes tous capables de faire des fautes, & nous avons tous beſoin de demander à Dieu la grace de les connoître, quand on nous en avertit.

FIN.

533133